



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



HISTOIRE

DE SIR

CHARLES GRANDISON,

Contenue dans une

SUITE DE LETTRES,

Publiées sur les ORIGINAUX, par
L'EDITEUR DE *PAMELA* ET DE *CLARISSE*.

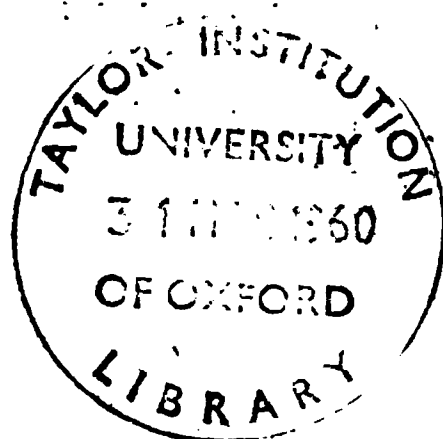
En sept Volumes.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

TOME TROISIEME.

GÖTTINGUE & LEIDE,
De l'Imp. d'ELIE LUZAC, Fils.
M D C C L V I.

Avec Privilège de S. M. Le Roi de Pologne Electeur de Saxe.



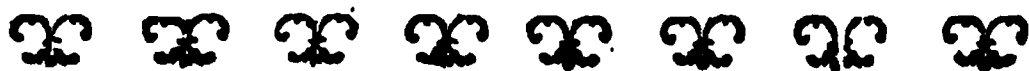


HISTOIRE

DE SIR

CHARLES GRANDISON,

BARONET.



LETTRE I.

Miss HARRIET BYRON
à Miss LUCY SELBY.

Samedi, 18. Mars.

LE MOI, ma chère Lucy, est une fort
méchante chose. Il sanctifieroit, si
on le laissoit faire, des actions que
nous aurions condamnées sans hé-
siter dans les autres. La DÉLI-
CATESSE est souvent aussi un
mauvais guide; une idole à laquelle on sacrifie
quelquefois la sincérité; mais en ce cas il faut lui
donner un nom contraire.

Rien, sûrement, ne peut être délicat, s'il
n'est vrai, ou s'il est une source d'équivoques:
cependant combien n'étois-je pas contente de

Tome III.

A

Lord

Lord & de Lady L. pour avoir tâché de me montrer au bon Docteur Bartlet, dans un jour où je n'ai point droit de paroître ! Comme si mes sentimens étoient encore inconnus, & devoient l'être jusqu'à ce que le Cavalier ait découvert les siens.

Y a-t-il donc des situations où une femme doive cacher ses vrais sentimens, où il paroîtroit immodeste de s'expliquer clairement ?... Pourquoi suis-je née avec un cœur si franc & si ouvert ? Mais pourquoi en effet, comme le dit sir Charles dans sa Lettre sur les Danbys, blâmeroit-on une femme qui avoue modestement une passion pour un digne objet, lorsque les partis sont assortis ? Refusent-elles de s'expliquer dans la crainte que, si leurs vœux ne sont pas couronnés du succès par un homme, elles ne risquent de réussir moins-bien auprès d'un autre ? Ne se proposent-elles pas de rendre heureux celui qu'elles aiment ?... Est-ce donc un crime de reconnoître qu'elles sont dans cette bonne disposition pour un digne objet ? Un *digne* objet, je le répète, car cela seul peut justifier leur franchise. Quelle petitesse dans la coutume qui nous oblige à manquer de sincérité ! Et supposez que nous ne réussissions pas avec un premier objet, tromperons-nous un nouvel Amant, en lui faisant croire qu'il est le premier ?

Jusqu'à présent j'ai quelque sujet d'être contente de moi. J'ai dit à Mr. Greville, à Mr. Fenwick, à Mr. Orme, à Mr. Fowler, que je n'ai pas vu la personne à qui je voudrois donner ma main : mais quand je me suis trouvé le cœur pris, j'ai souhaité que Lady D. en fût

fût instruite. Mais cependant égarée par ces mêmes idées de délicatesse, j'ai pu me croire redevable aux deux sœurs & à Lord L. parce qu'ils ont tâché de jeter de la poudre aux yeux du bon Docteur Bartlet; au-lieu que le parti le plus sage, comme je le pense à présent, auroit été, ou de ne pas tâcher de tirer de lui des lumières que nous pensons tous qu'il n'avoit pas commission de donner; ou si on vouloit le faire, de lui dire nettement la vérité, sans user de déguisemens, & de le laisser entièrement juge de ce qui convenoit ou ne convenoit pas.

Est-ce donc là L'AMOUR? Est-ce lui qui engage une honnête fille à approuver de pareilles tricheries? Fi de l'amour! Je te bannis de mon cœur; si tu dois corrompre la simplicité de ce cœur, instruit à mettre sa gloire dans la vérité.

Cependant je me suis presque laissé entraîner dans une bien plus grande faute: Que pensez-vous que ce soit?... Miss Grandison, par je ne sai quel moyen, (elle ne m'a pas voulu dire comment) pendant que le Docteur Bartlet étoit allé faire une visite à un Chanoine de Windsor, a attrapé une Lettre de son frère qu'on a apportée ce matin à cet honnête homme, & qu'il avoit laissée ouverte sur son pupitre.

Voilà, Harriet, m'a-t-elle dit, la dernière Lettre qu'on a apportée de mon frère au Docteur, je ne l'ai pas peut-être par des moyens fort honnêtes, tenez, on y parle beaucoup de vous. La remettrai-je où je l'ai prise? Ou voulez-vous partager ma faute en la lisant auparavant?

O Miss Grandison ! ai-je dit : Y est-il donc parlé beaucoup de moi ? Je vous prie, que j'aie le plaisir de la lire. J'avancai ma coupable main, & la pris ; mais me reprenant sur le champ, ne me faites-vous pas entendre, lui ai-je dit, que vous ne l'avez pas par des moyens honnêtes ? Reprenez la ; je ne partagerai pas votre faute... Mais cruelle Charlotte ! comment pouvez-vous me tenter ainsi ? Je posai la Lettre sur une chaise.

Lisez le premier article, Harriet. Elle l'a prise, l'a dépliée, & me montrait le premier article.

Tentatrice, lui ai-je dit, comment pouvez-vous souhaiter que j'imité notre première mère ! Je m'assis en mettant mes deux mains sur les yeux. Reprenez la, reprenez la, pendant que je suis encore innocente !... Chère Miss Grandison ne me donnez pas des sujets de me faire des reproches. Je ne veux pas partager une faute que vous reconnoissez.

Elle a lu une ligne ou deux, & m'a dit, lirai-je encore, Harriet ? Le mot suivant est votre nom. Je vais lire...

Non, non, non, ai-je dit, en me bouchant les oreilles. Cependant si vous aviez cette Lettre par des moyens honnêtes, j'aurois été impatiente de la lire... Mais quels moyens donc...

Eh, si les gens laissant leurs cabinets ouverts, c'est à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre.

Ah si les gens font ainsi... Mais est-ce comme cela?... Cependant même si c'est ainsi, voudriez-vous qu'on lût vos Lettres ?

Eh bien donc je la remporterai... Le ferai-je ?

je ? me dit-elle , en me la présentant ; le ferai-je , Harriet ? Je la remettrai où je l'ai prise... le ferai-je ? Deux ou trois fois elle m'a quitté , & revenoit à moi , en me défiant d'un air malin.

Dites moi seulement , Miss Grandison , si vous croyez qu'il y ait dans cette Lettre quelque chose que votre frère ne voudroit pas que nous vissions ?... Mais j'en suis sûre , autrement l'obligant Docteur Bartlet , qui nous en a montré d'autres , nous auroit communiqué celle-là.

Je ne voudrois pas pour ~~la~~ moitié de ce que je vaudrais , n'avoir pas vu cette Lettre. O Harriet ! il y a des choses... Bologne ! Paris ! La maison de Grandison !

Sortez d'ici. , sirène : les Lettres sont des choses sacrées. Remettez la à sa place... N'avouez-vous pas que vous ne l'avez point par des moyens honnêtes ?... Et cependant...

Ah Lucy , j'étois prête à céder à la curiosité qu'elle m'avoit donnée. Mais la reflexion venant à mon secours , sortez , lui ai-je dit. Remportez la Lettre , j'ai peur de moi-même.

Mais , Harriet , il y a un passage dont il faudra bien que vous sachiez dans peu le contenu...

Je ne me laisserai pas tenter , Miss Grandison. J'attendrai qu'on me le communique , quoi que ce puisse être.

Mais , Harriet , vous pourrez être surprise alors , & ne savoir que répondre. Vous ferez tout aussi bien de le lire... Tenez , voilà... Y eut-il jamais créature si scrupuleuse ?... Il est question de vous & d'Emilie...

De moi & d'Emilie ! O Miss Grandison , que peut-il y avoir sur moi , & Emilie ?

Et quelle différence y a-t-il , Harriet , entre la lecture de cette Lettre , & des questions sur ce qu'elle contient ?... Mais je vous le dirai.

Non , vous ne me le direz pas ; je n'entendrai rien , je ne vous demanderai rien. N'y a-t-il que votre frère qui puisse agir avec grandeur ? Profitons toutes deux de son exemple , Charlotte. Vous ne me lirez rien de cette Lettre , vous ne m'en direz rien. Je ne voudrois pas qu'on en usât ainsi avec moi.

Il y a des louanges , Harriet , que je n'entends jamais donner à une femme... Oh Harriet , des louanges...

Des louanges , Charlotte !... de la part de votre frère ?... O maudite curiosité ! Première faute de nos premiers Parens ! Mais je ne me laisserai pas tenter. Si je vous fais des questions , moquez-vous de moi à la bonne heure : mais je vous en conjure , ne me répondez pas. Chère fille , si vous m'aimez , remettez la Lettre , & ne cherchez pas à me rendre méprisable à mes propres yeux.

Voilà une reflexion bien dure pour moi , Harriet ! Mais permettez moi de vous demander une chose. Voulez-vous , comme une troisième sœur , prendre Emilie sous votre conduite , & l'emmener avec vous dans le Comté de Northampton ?... Répondez moi à cela.

Ah Miss Grandison ! Et y a-t-il une pareille proposition dans la Lettre ? Mais ne me répondez pas , je vous conjure. Quelque proposition qu'on ait intention de me faire , qu'on la fasse :

faîte : Ce fera toujours assez tôt, si elle est désagréable.

Mais permettez moi de vous dire, *Mademoiselle*, continuai-je, la larme à l'œil, que je ne voudrois pas être traitée indignement par le meilleur des hommes. Et tant que je puis refuser d'accorder une chose que je crois au dessous de moi, j'ai droit d'agir avec quelque hauteur, quand l'occasion m'y appelle.

Ma chère, vous prenez votre sérieux... deux fois, *Mademoiselle*, tout d'une haleine ! Je ne vous pardonnerai pas cela. Il faut à présent que vous entendiez l'article qui regarde *Emilie & vous*, à moins que vous n'aimiez mieux le lire vous-même.

Elle le cherchoit, je suppose dans l'intention de m'en le lire.

Non, *Miss Grandison*, lui ai-je dit, étendant ma main sur la Lettre, je ne le lirai point, ni ne l'entendrai lire. Je commence à craindre qu'il ne se présente des occasions de déployer toute ma fermeté ; & tandis qu'il est encore en mon pouvoir de faire bien ou mal, je ne me priverai pas de la consolation de pouvoir me rendre témoignage, que j'ai mérité d'être heureuse, quel que puisse être mon partage. Excusez moi, *Mademoiselle*.

J'allois à la porte, & je voulois l'ouvrir ; elle courut à moi... Chère créature ! vous êtes fâchée contre moi : mais que cet orgueil vous sied bien ! Il a une dignité qui m'inspire de la vénération. O *Harriet*, qu'il sied bien à la seule femme au monde qui soit digne du meilleur des hommes ! Dites moi seulement que vous n'êtes

pas fâchée contre moi. Dites que vous pouvez me pardonner, & que vous me pardonnez en effet.

Vous pardonner, ma Charlotte!... Oûi, je le fais. Mais pouvez-vous dire que vous n'avez pas cette Lettre par des moyens honnêtes, & cependant vous pardonner vous-même? Mais, ma chère Miss Grandison, remettez la incessamment à sa place, & veillez sur moi, comme une bonne amie, si dans quelque moment de foiblesse vous me trouviez curieuse de savoir quelque chose du contenu d'un papier trouvé si méchamment. J'avoue que j'ai été sur le point de succomber; & si je l'eusse fait, toutes les instructions que j'en aurois pu tirer, ne m'auroient jamais dédommée de ce que j'aurois souffert en réfléchissant sur les moyens qui me les auroient procurées.

Respectable fille! Que vous me faites honte! Je remettrai la Lettre. Et je vous promets que, si je ne puis en oublier le contenu, moi-même, (qui cependant est fort glorieux à mon frère) je ne vous en parlerai jamais, à moins que la Lettre ne vous soit communiquée & à nous tous par la bonne voie.

Je jetai mes bras autour de son col, elle me rendit avec tendresse mes embrassemens: nous nous quittâmes, elle sortit par une porte pour aller remettre la Lettre, & moi par une autre, pour aller réfléchir sur ce qui s'étoit passé. Et j'espère que je l'en aimerai encore mieux pour avoir si bien pris un procédé si contraire au sien.

Eh bien, ne me félicitez-vous pas, ma chère,
re,

re, d'avoir échappé à ma curiosité ? Je suis sûre que ma Grand-Mère, & ma Tante, seront contentes de leur fille. Cependant il a fallu une forte résistance, je l'avoue. Dans l'incertitude où je suis, j'ai été bien combattue. Mais quoiqu'il voltige autour de mon cœur quelque désir de savoir ce que contenoit cette Lettre par rapport à moi, je suis cependant infiniment plus contente d'avoir résisté à la tentation, que je ne la ferois sans cela. Il me semble d'ailleurs que mon orgueil trouve bien son compte dans la supériorité que m'accorde sur elle-même cette Dame que je croyois, il y a si peu de tems, fort au dessus de moi.

Cependant où est mon mérite en cela ? puisqu'à ne considérer que les règles de la prudence, j'aurois eu très-grand tort de céder à la tentation. Car quel usage aurois-je pu faire d'une connoissance acquise par cette voie ? Si l'on me doit faire quelque proposition de quelque nature qu'elle soit, elle auroit dû, en ce cas, me paroître toute nouvelle. Et quelle affectation, quelle dissimulation, cela n'auroit-il pas dû occasionner dans votre Harriet ?... Et comment une créature élevée comme je l'ai été, se feroit-elle comportée dans l'épreuve où l'auroit mise une connoissance acquise par un moyen si coupable ?

D'ailleurs si j'avois été découverte, si j'avois donné quelque sujet de soupçon, soit au Docteur Bartlet, soit à sir Charles, j'aurois été regardée comme la première coupable ; il auroit été lâche d'accuser Miss Grandison de m'avoir tenté, après avoir succombé à la tentation avec

les yeux ouverts. Et n'aurois-je pas rendu par là un mauvais service à cette même curiosité que le Docteur Bartlet n'a pas refusé jusqu'à présent de satisfaire ? Ne me serois-je pas privée moi-même pour l'avenir de toute autre confiance ?

Il est fort possible encore , que , n'ayant jamais usé d'artifice , ni de déguisement , je me fusse trahie moi-même ; sur-tout si j'avois trouvé dans la Lettre quelque chose qui m'affectât beaucoup.

Vous voyez donc , Lucy , que la prudence s'accorde avec la droiture pour me justifier ; & dans cet article je me trouve fort heureuse.

Miss Grandison vient de raconter à sa sœur ce qui s'est passé. Lady L. dit qu'elle ne voudroit pas avoir été Miss Grandison , & prendre la Lettre , par quelque moyen que ce fût ; car comment , dit-elle , pouvois-je savoir quels secrets elle renfermoit avant que de l'avoir lue ? Mais je crois bien , que quand elle auroit été prise , & qu'on me l'auroit offerte , je n'aurois pu être Miss Byron.

Elle m'embrassa , & me serra tendrement. Chère créature ! dit-elle , il faut que vous soyez Lady Grandison... *Il faut !* dit Miss Grandison : Elle la *fera*.

Que cela arrive ou n'arrive pas , Lucy , qui ne seroit charmée à ma place , ainsi applaudie par les deux sœurs , d'avoir dompté sa curiosité , & agi comme je l'ai fait.

Miss Grandison parla à Lady L. de l'apparence qu'il y avoit que leur frère iroit à Bologne , d'une visite qu'il devoit bientôt faire à sa

sa terre de Grandison, où elle devoit l'accompagner, de son voyage à Paris pour régler quelques articles qui ont raport au testament de son défunt ami, Mr. Danby...

Eh bien, Lucy, le tems de mon séjour en ville touche à sa fin. Pourquoi ne m'a-t-on pas rapellé que les trois mois qu'on m'a accordé sont près d'expirer? Voudrez-vous recevoir une pauvre fille qui peut-être ne sera pas en état de rapporter le cœur qu'elle avoit emporté? Et cependant revenir sans lui vers de si chers amis, que cela sonne mal!

Miss Grandison commença à parler d'autres sujets qui ont raport à son frère, & cela fort à sa louange. J'aurois pu entendre avec un plaisir infini tout ce qu'elle avoit à dire. J'aime à l'entendre louer. Mais comme je ne doutois pas que ces sujets ne fussent tirés de la Lettre dérobée, je me contraignis, & je sortis.

* *

Que Miss Grandison est d'un heureux caractère! Elle avoit été fort touchée de la scène qui s'étoit passée entre nous, mais tout cela est déjà fini. Un ou deux airs sur son clavecin raccommoient tout. Elle a raillé Lord L. avec tout autant de vivacité, & de courage, que s'il n'y avoit rien sur quoi on pût la tourmenter. Si je m'étois laissé engager à lire la Lettre qu'elle avoit attrapée malhonnêtement, comme elle l'avouë, quelle pauvre figure n'aurois-je pas faite à mes propres yeux pendant un mois entier!

Mais n'a-t-elle pas surmonté tout aussitôt la

mortification que lui donna son frère, dans la découverte de l'affaire du Capitaine Anderson ? Comment ne me railla-t-elle pas impitoyablement quelques heures après !... Cependant elle a de grandes qualités. On ne peut s'empêcher de l'aimer. Je l'aime. Mais n'y a-t-il pas de la foiblesse à voir dans une personne, sans diminution d'amitié, des défauts que nous trouverions absolument inexcusables dans une autre ? Dans le cas de Miss Grandison, cependant, ne dites pas que cela soit, Lucy. O quelle partialité ! Toutefois elle vient d'avouer tout-à-l'heure, qu'elle avoit regardé sa démarche comme coupable avant que de venir à moi avec la Lettre ; & qu'elle espiroit de m'engager à l'appuyer dans ce qu'elle avoit fait.

Je l'ai appelée un petit satan à cette occasion. Mais après tout, si la curiosité de la chère Charlotte étoit plutôt pour moi que pour elle ?... Aucun motif d'amitié, direz-vous, ne peut justifier une mauvaise action. Non, Lucy, cela est vrai ; mais si vous connoissiez Miss Grandison, vous l'aimeriez de tout votre cœur.



LET.



LETTRE II.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

*(c'est la Lettre que Miss Byron refusa de
lire & d'entendre lire.)*

Vendredi soir, 17. Mars.

J'espère que Lord L. & mes sœurs rendront le séjour de Colnebrooke assez agréable à Miss Byron pour que je puisse avoir le plaisir de l'y trouver au commencement de la semaine.

Milord W. est en ville, il m'a invité à dîner pour demain. Il ne faut pas qu'on le refuse, m'a dit son Intendant Halden qui a fait le message, Milord a quelque chose de conséquence à me communiquer.

Quand trouverai-je du tems pour moi, mon cher ami? Je vous prie, faites mes complimens à Milord L. & à mes trois sœurs, & dites leur de ma part que quand j'ai le bonheur d'être dans leur compagnie, c'est alors que je crois me donner mon tems à moi-même.

J'ai reçu une Lettre de Bologne, de la fidèle Camille. Son contenu m'affecte beaucoup. Elle me presse d'y faire encore une visite; elle a osé dire à l'Evêque que ce seroit obligeant si je voulois la faire. Cette visite étant demandée généralement, & pouvant être de quelque utilité, vous pouvez croire que je la ferai volontiers.

J'irai au plus tard dans quinze jours, à la

terre de Grandison. On m'a fait savoir que les ouvriers sont presque aussi avancés qu'ils peuvent l'être, sans avoir de nouveaux ordres. Et les Anciens m'ont fait dire que l'Eglise est entièrement perfectionnée, suivant mes directions, en sorte qu'on pourra s'en servir de Dimanche en huit au plus tard : ils me sollicitent d'être présent comme Patron & Bienfaiteur. Je vais à présent presser les changemens que je veux faire à la maison.

J'aurois bien voulu ne pas assister à l'ouverture de l'Eglise. Cependant comme je me trouverai là, cette circonstance m'obligera probablement à céder aux instances des Anciens, qui me parlent dans leur Lettre de l'impatience où sont sir Samuel Clarke, sir William Turner, & Mr. Barnham, de me voir & ma sœur, Charlotte. Aïez la bonté de le lui dire.

Je voudrois bien, sans penser à mépriser le bon Mr. Dobson, que ce fût vous, mon cher ami, qui fîssiez le premier sermon. Tout se feroit alors décentement, & d'une manière digne de la circonstance : les louanges seroient mises à leur place, & non données à l'instrument. Mais comme il seroit un peu mortifiant pour Mr. Dobson, dont je n'apprehende que les louanges, si je faisois tant que de lui insinuer seulement un pareil désir, je lui écrirai qu'il m'obligera s'il ne dit pas un seul mot qui puisse faire tourner les yeux des auditeurs vers ma place.

L'exécution des ordres que j'ai donné, pour qu'on fît cinq bancs distingués & ornés comme le mien, n'a point un air d'affectation. Ne le trouvez-vous pas, mon cher Docteur ? surtout

tout y aiant autant de familles considérables qui y ont leur place. Je ne voudrois pas paroître coupable d'une fausse modestie, & d'une singularité qui pourroit donner des soupçons d'une mauvaise direction, dans des cas où il peut être convenable qu'on en suppose une bonne.

Que ferai-je par raport à mon Emilie? Elle a déjà la taille d'une fille faite. Elle doit, pour suivre la mode, être introduite dans le public. Je n'aime pas ce genre de vie. Et pour les connoissances qu'elle y peut acquérir... elle n'en est que mieux sans cela. Cependant je crois que nous devons donner quelque chose au goût du siècle où nous vivons. Les femmes généralement ont l'esprit plus tourné à la frivolité que les hommes: il faut s'y accommoder autant que cela se peut innocemment. Et c'est sur ce principe que, l'hiver dernier, je l'accompagnai fort souvent, elle & mes sœurs, aux amusemens publics, afin qu'aïant vu tout ce qui fait le sujet ordinaire des conversations du monde poli, elle pût juger de ces amusemens comme ils le méritent, & ne pas ajouter aux idées qu'elle s'en formoit, celles qu'on en conçoit par l'impatience qui les fait monter bien haut dans de jeunes esprits, & à laquelle la réalité répond rarement. Cette indulgence a réussi selon mes souhaits. Emilie peut à présent entendre tranquillement parler de la rivalité des acteurs & des directeurs, & des autres amusemens publics: elle peut avoir, en lisant, le plaisir, de se représenter les parties en quoi excellent les différens acteurs. Cela met une digue à son imagination, & c'est par son choix qu'elle s'en passe,

car

car elle s'en soucie fort peu quand elle peut jouir de la compagnie de mes deux sœurs, & de Lord L.

Mais il s'ouvrira de nouvelles scènes, dans un âge où l'on est aussi ardent que dans celui-là, pour ce qui peut flatter les yeux & les oreilles. Une jeune fille qui a de la fortune, ne doit pas être exclue totalement. Je suis jeune, & comme Emilie est si formée pour son âge, je crois que je ne puis pas aussi convenablement être son introducteur, que je le ferois, si j'avois quinze ou vingt ans de plus.

Je règle ma conduite sur mon propre cœur; & je crois connoître qu'il n'est pas mauvais; mais comme je ne puis avoir aucune vue sur Emilie, je dois pour l'amour d'elle, regarder à l'opinion du monde plus qu'il ne seroit besoin, j'espère, pour mon propre compte. Vous m'avez appris qu'il n'est pas bien de mépriser l'opinion des autres, quoiqu'elle ne doive obtenir que nos seconds égards.

Emilie a trop de fortune. J'ai grande idée de sa discrétion. Mais ce n'est qu'une jeune fille. Les yeux des femmes sont des rodeurs, qui trop souvent amènent chez elles des hôtes importuns, dont elles ne peuvent se défaire.

Je voudrois qu'elle n'eût que dix mille pièces; il y auroit alors plus de probabilité pour son bonheur, qu'il n'y en a, je crains, avec cinq fois davantage: elle auroit à choisir sur cinq pour un qui peut lui convenir à présent. Car combien peu y a-t-il de gens qui puissent faire des propositions au Père, ou au tuteur d'une fille qui a 50000 livres.

Il y a à la vérité dans notre sexe assez de pré-somptueux qui penseront qu'une pareille somme n'est pas trop pour leur mérite, quoique peut-être ils ne méritent pas seulement mille livres. De là naît le danger pour une fille d'une grande fortune de la part de ceux qui n'osent pas s'adresser à son tuteur. Introduite une fois dans les endroits publics, (& avec quelle facilité cela ne se fait-il pas!) une femme de la plus brillante fortune, n'est qu'une femme, elle sera attaquée & gagnée par les mêmes méthodes qui réussissent avec une personne de la moindre fortune, & peut-être sera-t-elle vaincue avec une égale, si ce n'est même avec une plus grande facilité; si la Dame a quelques idées romanesques dans la tête, & que son Amant sache la flatter, elle appellera ce tour d'esprit romanesque générosité, & croyant qu'elle peut obliger celui qui aura fixé son attention, elle fera plus de la moitié du chemin.

Emilie voudrait être toujours avec nous. Ma sœur est fort obligeante, je sais qu'elle m'accordera tout ce que je lui demanderai par rapport à Emilie. Mais quand il est question de la réputation d'une Dame, un homme ne doit pas trop compter sur l'idée qu'on a de lui, sur-tout un jeune homme quelque irréprochable qu'il puisse être. Sa Mère a déjà insinué des choses extravagantes. Elle demande sa fille. La Malheureuse ne s'embarrasse pas de la vérité. Après avoir perdu sa réputation, & à si juste titre, auroit-elle quelque délicatesse pour celle d'Emilie? Mais qui fera scrupule de croire ce qu'une Mère, quoique si méchante, dira sur
le

le compte de sa fille âgée de moins de vingt ans ; & de son tuteur qui n'en a pas trente , s'ils demeurent constamment ensemble ; son tuteur en même tems aiant son cœur sur son visage , & aimant cette jeune fille , quoiqu'avec autant d'innocence que si elle étoit sa sœur ? J'avois pensé une fois à implorer l'assistance de la Cour de la Chancellerie , pour la garde de sa personne & de sa fortune ; mais un mot dit là dessus la mit dans l'affliction pendant plusieurs jours , sans que je le fusse ; si j'avois su qu'elle prenoit la chose si amèrement , je n'aurois pas voulu la rendre malheureuse pendant un seul jour.

J'ai regardé parmi la haute noblesse pour lui trouver un Epoux , mais où en puis-je trouver un avec qui je pourrois penser qu'elle seroit heureuse ? Il y en beaucoup qui seroient charmés de sa fortune. Comme je l'ai dit , sa fortune est trop considérable. C'est assez pour rendre suspects tous les hommages qu'on lui adresseroit , & pour faire craindre à un tuteur , que sa personne , tout aimable qu'elle est , & qu'elle devient tous les jours , & son caractère , qui se développe à chaque moment à son avantage , ne fussent que le second objet , si même c'étoit le second , d'un homme qui feroit profession de l'aimer. Et si elle étoit mariée , quelles entraves ne mettroit pas le mépris d'un mari à l'esprit d'une jeune femme , dont la modestie naturelle la mettroit toujours dans le besoin d'encouragemens.

J'ai jetté aussi les yeux sur ceux que je connois parmi la petite noblesse. Mais je n'en ai trouvé aucun que je puisse souhaiter pour mari

à mon Emilie. Tendre, douce, docile comme elle est, un homme fier, rude, sans délicatesse, ou même négligent ou indifférent, endurceroit son cœur, ou abregeroit ses jours. Et comme le dernier effet seroit beaucoup plus aisé à produire que le premier, que n'auroit-elle pas à souffrir, ne pouvant rendre indifférence pour mépris, avant que de parvenir au repos qui finiroit ses souffrances!

Voyez quel homme est sir Valter Watkyns: il n'y a que ma sœur qui pût se bien comporter avec lui: elle a une supériorité si visible qu'il seroit forcé de la craindre. Cependant il y a une si grande noblesse, une dignité si frappante, dans toute sa conduite, & dans son air, qu'il seroit forcé de l'aimer. Le respect de tout le monde pour elle, l'obligeroit à l'aimer & à la respecter. Mais ma foible, ma défiante Emilie que feroit-elle avec un tel homme?

Que feroit-elle avec un sir Hargrave Pollexfen? avec un homme tel que sir Hargrave depeint Mr. Greville? Je nomme ceux-là, & n'y en a-t-il pas beaucoup de pareils?

Je ne me plais pas à faire de graves déclamations contre le siècle: cependant à en juger par ce que j'ai vu dehors, & tout récemment depuis mon arrivée, & par ce que j'ai ouï dire à de bons observateurs qui ont vécu plus longtems que moi, je ne puis m'empêcher de penser que les Anglois ne sont pas ce qu'ils ont été. Une malheureuse mollesse semble gagner parmi eux. Le mariage même devient tous les jours plus hors de mode, & les femmes même vertueuses ne l'honorent pas de façon à décourager les libertins.

Une

Une bonne femme comme telle, n'a donc que peu de probabilités d'être heureuse dans le mariage. Cependant ne tâcherai-je pas, & d'autant plus par cette considération, de sauver & de servir mon Emilie ?

Je suis encouragé, depuis mon heureuse connoissance avec Miss Byron, à penser que le siècle n'a pas perdu tout sentiment de vertu & de bonté. Ne voyons-nous pas comment tout le monde la respecte : un sir Hargrave Pollexfen même, un Greville, un Fenwick, de francs libertins, l'adorent ; & en même tems elle obtient l'amour de tous les hommes vertueux, & le respect des femmes, & gaies & sérieuses. Mais je crains que ce premier attrait pour les hommes ne soit sa beauté. Je crains qu'il n'y en ait fort peu qui voient dans cette admirable fille, ce que j'y vois, une ame grande & noble ; une sincérité, bien au dessus de celle des femmes ; une bonté sans affectation, qui se manifeste dans tout ce qu'elle fait, & non pas seulement dans ses discours & dans son extérieur ; un esprit vif, & incapable d'offenser personne ; un jugement solide & tourné à l'utile ; tout ce qui peut la rendre une compagne convenable, & dans la société & dans la retraite. Et cependant, elle ne se croit pas au dessus de la connoissance des devoirs dont la pratique fait une partie essentielle du mérite de son sexe.

Mais je ne dois pas vous faire un portrait de Miss Byron, à vous, mon cher Docteur Bartlet, qui l'admirez autant que je le fais.

Croyez-vous qu'il me seroit impossible de procurer à mon Emilie, un guide & une compa-

pagne comme Miss Byron pourroit l'être quand elle retournera dans le Comté de Northampton?... Les dignes parens chez qui elle l'introduiroit, feroient un nouveau bonheur pour ma pupille.

Je suis bien éloigné de dépriser les bonnes qualités de ma sœur. Mais si Emilie vit avec elle, il faut qu'elle vive aussi avec moi. A la vérité j'aurai souvent occasion d'être absent pour les affaires dans lesquelles je suis engagé pour des étrangers, si je puis appeller ainsi des gens qui ont des droits sur toutes sortes de preuves de mon amitié. Mais malgré ces absences, tant que la terre de Grandison, & le quarré de S. James paroîtront la résidence du tuteur & de la pupille, la Mère d'Emilie dira aux gens que nous vivons ensemble.

Miss Jervois ne souhaite pas de retourner chez M^c. Lane; & en effet je ne pense pas qu'elle fût en sûreté dans cette maison où il n'y a que des femmes quoique de mérite, contre les attentats d'une autre femme, qui s'appelle sa Mère parce qu'elle la mise au monde; surtout à présent que cette malheureuse a commencé à les inquiéter. Je vous conjure donc, mon cher Docteur Bartlet, vous qui connoissez mon cœur & ma situation plus que personne au monde, excepté mon cher Beauchamp, je vous conjure de considérer ce que j'ai écrit, & de me dire votre sentiment sur ce qui regarde Miss Byron & Emilie.

Je me suis insensiblement engagé à parler des obligations qui me pressent le plus à présent. Je dois ajouter que je dois bientôt aller à Paris pour
ré-

régler les affaires de feu mon digne ami, qui ne pourroient se faire aussi bien par un autre. Les trois mille pièces qu'il a destiné à des usages de charité, soit en France soit en Angleterre, à la discrétion de l'Exécuteur, sont un de ces articles.

Peut-être l'équité voudra-t-elle que j'ajoute à cette somme fixée par son testament, de ce qui me restera après l'établissement des neveux & de la nièce. Comme ils sont jeunes, & élevés dans l'espérance de se mettre par leur application, en état de faire figure dans le monde, je ne voudrois pas absolument les mettre dans l'indépendance de leur travail. Tout le bien partagé entre eux ne répondroit pas suffisamment à leurs vûes, quoique ce pourroit être assez pour éteindre leur industrie.

La charité que je me propose, sur-tout de faire en France & en Angleterre, c'est de donner de petites dotes à de jeunes filles, en les mariant avec d'honnêtes gens de leur ordre, qui puissent avec une pareille avance entrer dans le monde, comme on dit, avec quelque apparence de succès.

Parmi tout cela, mon cher Docteur Bartlet, vous devinerez que je compte sur vous ; que vous m'aiderez à exécuter le testament de mon ami : informez-vous, voyez quels objets dignes d'être soulagés vous pouvez me recommander. Vous souhaitiez il y a quelque tems de vous retirer à ma terre, mais je ne savois comment me passer de vous, & j'espérois de vous y accompagner. Vous pourrez y aller à présent aussitôt qu'il vous plaira, & afin que nous ne perdions que le moins qu'il est possible, par cette séparation, tout ce que nous nous serions dit l'un à l'autre.

l'autre si nous avions été ensemble, nous nous le dirons avec la plume tout comme à l'ordinaire. Nous commencerons par joindre nos soins pour la distribution de ces 3000. livres.

Prenez donc des informations aussitôt que vous le pourrez, pour trouver des objets dignes de charité... Les pauvres laborieux de toute croyance, réduits à cet état par l'âge, l'infirmité, ou quelque accident; ceux qui ont des maladies incurables; des jeunes gens des deux sexes capables d'entrer dans le monde avec avantage, mais dépourvus des moyens de s'y pousser; ce sont là en particulier les objets que nous croyons l'un & l'autre dignes d'être assistés. Vous prendrez 500 livres avec vous pour commencer.

Je fais ma gloire de pouvoir dire, le Docteur Bartlet & Charles Grandison, dans toutes les occasions de faire du bien, sont animés par une même ame. Adieu, mon cher ami.



LETTRE III.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Samedi soir, 18. *Mars.*

J'ai communiqué la suite de mes Lettres aux Dames & à Milord. Ainsi tout mon cœur leur est connu. Je ne m'en inquiète pas; l'homme est sir Charles Grandison: ils ne me raillent plus comme auparavant, pendant qu'ils croyoient que je faisois la réservée. Il seroit cruel

cruel en effet , s'ils me railloient encore , & je m'enfuerois.

Je suis bien aise que vous trouviez tous que les deux sœurs m'ont traitée cruellement : cela est vrai ; mais en réfléchissant sur leur traitement , ma fierté trouve de la satisfaction à penser , que je n'aurois pas voulu en user ainsi avec elles , si j'avois été à leur place , & qu'elles eussent été à la mienne ; & je me crois plus près de les égaler , que je ne le pensois auparavant. Mais ce sont de bonnes Dames , mes bonnes amies , elles me veulent du bien , & je leur pardonne ; il faut que ma Grand-Mère leur pardonne aussi.

Je suis fâchée , il me semble , que sa délicatesse ait été blessée dans cette occasion. Elle pleura donc en entendant lire mon récit de l'attaque faite à sa fille par la trop vive Charlotte ? O ma chère , ma tendre Mère ! Que ma Tante étoit bonne aussi de souffrir , parce qu'on avoit mis la délicatesse de la pauvre Harriet à une si rude épreuve ! Cela avoit l'air en effet , selon sa charmante remarque , de mettre un grand prix à l'amitié que les sœurs se proposoient de me montrer en s'intéressant pour moi auprès de leur frère ; comme si la faveur faite à la pauvre fille , au cas qu'elles réussissent , pouvoit payer suffisamment pour leurs railleries . . . Je vous prie , ma chère Grand-Mère , ne donnez pas un nom trop sévère à leur procédé. Elles ne se proposoient pas , j'en suis sûre , de me faire autant de peine qu'elles m'en firent réellement. Ainsi passons leur cela. La plaisanterie & la raillerie sont des choses fort difficiles à retenir
dans

dans de justes bornes. C'est comme un cheval qui fait des courbettes , qui se cabre , & renverse le Cavalier qui compte trop sur son habileté à le manier.

Mon Oncle étoit charmé de cette scène ; il trouvoit qu'il s'y seroit pris tout comme ces Dames. Il pense faire par là un compliment à leur délicatesse , je suppose. Mais je suis de l'opinion de ma Tante Selby , que leur généreux frère ne les auroit pas remercié de leurs railleries contre la pauvre & effrayée Harriet. Je suis cependant bien heureuse que ma conduite & ma franchise dans cette occasion ne soient pas desapprouvées , à la maison de Selby , & à celle de Shirley , & par vous , ma chère Lucy. Brisons sur cette matière.

N'est-il pas tems , ma Lucy , que je songe à retourner vers vous ? Je crois que je rougis dix fois le jour quand je suis seule , en trouvant que je suis toujours comme dans l'attente de quelque proposition gracieuse , craignant cependant qu'on ne veuille , ou qu'on ne puisse jamais me la faire ; & voyant que vous tous , mes chers Parens , consentez , dans la même attente , à une absence qui coute à votre bonté. Cela a l'air... n'est-il pas vrai , Lucy?... comme si l'on avoit un dessein formé... Je ne sai quel air a cela ;... mais je sai bien qu'il y a des momens où je ne puis me souffrir moi-même. Cependant tandis que c'est l'amour de la vertu (peut-être un peu trop dépendant de la personne) qui est le fondement de ces desleins , de cette attente , de ces émotions , je pense que je ne suis pas tout-à-fait inexcusable.

Je suis sûre que je ne l'estimerois pas , s'il n'étoit aussi honnête homme qu'il l'est.

Il faut que je vous fasse une question... Pensez-vous qu'on ne pourroit pas l'amener à me dire quelque chose d'offensant , à faire quelque chose d'indigne de son caractère?... O alors je suis sûre que je le haïrois. Toutes les autres preuves de son mérite seroient alors pour moi comme rien. J'épierai , je chercherai les occasions de m'attirer de lui quelque affront , soit qu'il en ait le dessein , ou non... Mais que de folles idées passent par la tête d'une forte fille , qui toute ignorante qu'elle est , connoit plus toute autre chose , & toute autre personne qu'elle-même !

* *

Je voudrois que mon Parrein ne m'eût pas mis dans la tête , qu'Emilie nourrit , (peut-être sans le savoir elle-même) un feu qui troublera sa tranquillité. Car sûrement cette jeune personne ne peut espérer que... Cependant 50000. l. font une grande fortune... mais cela ne peut jamais acheter son tuteur. Pensez-vous qu'un homme comme sir Charles Grandison , ait un prix... Je suis sûre qu'il n'en a point.

J'étudie la contenance , les discours , l'air de cette petite fille , quand on parle de lui ; & je vois avec compassion , qu'on ne peut le nommer sans que ses yeux s'animent : ils quittent son ouvrage ou son livre , si elle est occupée à l'un ou à l'autre , & il semble qu'elle voudroit pénétrer celui qui loue son tuteur ; elle ne sauroit travailler & écouter en même tems. Alors el-

elle soupire... Sur ma parole, Lucy, il n'y a pas moyen de le louer devant elle... la petite fille soupire d'une façon... Une si jeune créature!... Cependant comment pourroit-on prémunir la pauvre fille?

Mais ce qui, outre la remarque de mon Père, me rend un peu plus attentive que je ne l'aurois été peut-être sans cela, c'est un mot de Lady L. qu'elle tenoit peut-être de Miss Grandison, & dont vraisemblablement celle-ci a pris l'idée dans la Lettre dérobée; car Miss Grandison en avoit lâché quelque chose, mais je croyois que ce n'étoit que pour piquer ma curiosité. (Quand on n'est pas de bonne humeur que le stile est embarrassé!) Ce que l'on m'a insinué, c'est donc qu'il est plus que probable qu'on me proposera incessamment d'emmener avec moi cette jeune fille dans le Comté de Northampton... moi qui aurois besoin de Gouvernante moi-même, être... Mais qu'on me le propose.

Dans une conversation que nous venons d'avoir, entre nous autres, femmes, sur un sujet d'amour, lieu commun favori de toutes les jeunes filles, cette pauvre enfant a donné son sentiment sans qu'on le lui demandât, & assez lestement, je trouve, pour être si jeune. Ordinairement elle écoute plus qu'elle ne parle.

J'ai dit une fois à l'oreille de Miss Grandison; ne trouvez-vous pas que Miss Jervois parle plus qu'à l'ordinaire, *Mademoiselle*?

Je trouve que oui, *Mademoiselle*, m'a dit la méchante fille.

Je vous demande pardon... *Charlotte*, donc.

Je vous pardonne, *Harriet*, *donc*. Mais laissez la parler elle n'est pas toujours en train.

Oh de tout mon cœur; j'aime *Miss Jervois*; mais je ne puis m'empêcher de remarquer les changemens d'habitude, & je crains toujours que des jeunes créatures ne s'exposent quand elles commencent à devenir grandes filles.

Je n'aime pas qu'on se parle à l'oreille, a dit *Miss Jervois*, d'un ton plus vif que jamais: mais mon tuteur m'aime, vous m'aimez, Mesdames; ainsi mon cœur est à son aise.

Son cœur à son aise!... Qui pensoit à son cœur? son tuteur *l'aime*!... *Emilie* ne viendra pas avec moi, *Lucy*.

Dimanche matin, 19. Mars.

O *Lucy*, que nous sommes allarmées au sujet de *Miss Jervois*, par une Lettre que le Docteur *Bartlet* reçut hier au soir de *sir Charles*! il ne nous l'a montrée que ce matin au déjeuner. La malheureuse femme, sa Mère, a fait une visite à *sir Charles*. Pauvre *Emilie*! Cher enfant! Quelle Mère elle a!

J'ai si fort obligé le Docteur en lui remettant les papiers que nos autres amis ont achevé de lire, (& permettez moi de dire qu'ils en ont été fort contens) qu'il ne fait pas difficulté de me remettre cette Lettre pour vous l'envoyer. Je lui ai demandé cette faveur, parce que je sais que vous serez tous à présent fort attentifs à tout ce qui regarde *Emilie*. Renvoyez par la première occasion tout ce que le Docteur me confiera.

Par la fin de cette Lettre vous trouverez que
le

le Docteur a informé sir Charles du désir qu'ont ses sœurs d'avoir une correspondance avec lui par Lettres. Il y consent, vous verrez tout cela ; mais à des conditions que n'accordera pas apparemment une des *trois* sœurs ; car il me met du nombre. *Trois sœurs ! Sa troisième sœur !* La répétition a quelque chose d'obligeant. C'est un honnête homme ; mais il juge peut-être trop sévèrement notre sexe... *Il est impossible qu'une femme ne soit réservée...* Vous verrez que c'est un des reproches qu'il nous fait. Il ajoute ; & pour parler sans *partialité*, *peut-être le doivent-elles.* Pourquoi cela ?... Mais ne seroit-ce point un avis qu'il me donne pour me rendre plus réservée que je ne la suis ? Mais il ne se donne pas les occasions de voir si je suis réservée ou non. Je ne veux point faire de bassesse , Lucy , je le répète pour la vingtième fois. Je ne veux pas mériter son mépris... Non ! quand il seroit le Souverain du plus grand Empire du monde, croyez en là-dessus :

Votre

HARRIET BYRON.



LETTRE IV.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET,

(renfermés dans la précédente.)

18. Mars.

J'ai reçu une visite, mon cher & respectable ami, de la Mère d'Emilie. Très-vraisemblablement elle en fera aussi une à Colnebrooke, avant que je puisse avoir le bonheur d'y être. Je vous dépêche donc cette Lettre pour vous apprendre & à Lord L. que cela est très-apparent, d'autant plus qu'elle fait qu'Emilie y est, par l'imprudence de Saunders, & qu'elle fait que je suis en ville: Je vous dirai ce qui s'est passé entre nous, pour que cela serve à votre instruction au cas qu'elle aille à Colnebrooke.

Je me préparois à aller chez Lord W. quand elle m'a fait demander visite.

Je l'ai reçue civilement: elle a eu l'assurance de s'avancer vers moi comme comptant sûrement que je la baiserois; mais j'ai pris, ou plutôt j'ai reçu sa main qui étoit toute prête, & l'ai conduite à une chaise auprès du feu. Vous ne l'avez jamais vue. Elle se croit encore jolie, & si ses vices ne la rendoient pas odieuse, & que son cœur ne se montrât pas sur toute sa physionomie, elle ne se tromperoit pas beaucoup.

Com-

Comment se porte Emilie, Monsieur ? m'a-t-elle dit, en jouant de son éventail. La petite est-elle ici ? Faites la venir, je veux la voir.

Elle n'est pas ici, Madame.

Où est-elle donc ? Elle n'est pas chez M^e. Lane depuis quelque tems.

Elle est sous une très-bonne protection ; elle est avec mes deux sœurs.

Et je vous prie, sir Charles Grandison, que prétendez-vous faire d'elle ? Elle commence à être grande.

Elle rioit, & son cœur parloit dans ses yeux.

Dites moi ce que vous voulez faire d'elle ? Vous savez, ajouta-t-elle, affectant un air sérieux, qu'elle est mon enfant.

Si vous méritez, Madame, de passer pour sa Mère, vous ferez contente qu'elle soit dans d'aussi bonnes mains.

PST!... Je ne vous ai jamais aimé, vous autres gens de bien. Quand une jolie fille se trouve sur votre chemin... Je fais ce que je fais...

Elle avoit un regard impudent, & rioit encore.

Je ne dois pas vous répondre sérieusement, Madame Jervois. Mais qu'avez-vous à dire à ma pupille ?

A dire!... Comment, Monsieur, vous savez que je suis sa Mère, & je prétends avoir soin de sa personne moi-même. Vous devez, puisque son Père l'a ainsi réglé, avoir soin de sa fortune, mais je prétends, pour l'amour de sa réputation, ôter cette petite fille des mains d'un si jeune tuteur. J'espère que vous ne vous y opposerez pas.

Si c'est là tout ce qui vous amène , Madame , il faut que vous m'excusiez , vous voyez que j'allois m'habiller.

Où est Emilie ? Je veux la voir.

Si votre motif est l'amour maternel , quelque peu , Madame , que vous aïez agi en Mère à son égard , vous la verrez quand elle sera en ville ; mais c'est moi qui dois avoir soin de sa personne & de sa réputation , aussi bien que de sa fortune.

Je suis mariée , Monsieur , & mon mari est un homme d'honneur.

Votre mariage , Madame , est une nouvelle raison , pour ne pas mettre Emilie sous votre conduite.

Permettez moi de vous dire , Monsieur , que mon mari est un homme d'honneur , aussi brave que vous pouvez l'être , & il me fera rendre justice.

Quel qu'il soit , il ne peut rien avoir à démêler avec Emilie. . Etes-vous venue pour me dire que vous êtes mariée , Madame ?

Oùï , Monsieur , ne me souhaitez-vous pas bien du contentement ?

Du contentement , Madame ! Je souhaite que vous méritiez d'en avoir , vous en aurez peut-être alors. Vous m'excuserez... je ferai attendre mon Parent.

Je ne pouvois retenir mon indignation. Cette femme se marie , comme elle dit , deux ou trois fois l'année.

Eh bien , Monsieur , vous trouverez donc du tems , peut-être , pour parler avec le Major O-Hara. Il est d'une des meilleures maisons d'Ir-

d'Irlande; & il ne me laissera pas voler ma fille.

Le Major O-Hara, Madame, n'a rien à faire avec la fille de feu mon malheureux ami; & je n'ai rien à lui dire. Emilie est sous ma protection, & je suis fâché de devoir dire, qu'elle n'y auroit jamais été, si la femme qui s'appelle sa Mère, n'eût été la personne la moins propre à qui l'on pût confier sa fille. Permettez moi de vous conduire à votre chaise.

Elle éclata alors, & finit par les discours qui terminent toujours ces visites. Elle me menaça du ressentiment du Major O-Hara; & me dit qu'il étoit sorti vainqueur d'une demie-douzaine de duëls.

Je lui offris la main; elle ne la refusa pas. Je la conduisis à sa chaise.

Je reviendrai demain après midi, dit-elle en menaçant de la main, peut-être avec le Major, Monsieur. Et je compte que vous nous produirez la petite *garce*.

Je la quittai avec un silence méprisant... l'indigne femme!

Mais qu'il ne vous échape rien de ceci devant mon Emilie. Je crois qu'elle ne devroit la voir qu'en ma présence. La pauvre enfant sera mortellement effrayée, comme elle le fut la dernière fois qu'elle la vit, si sa Mère vient sans que j'y sois. Mais peut-être n'entendrai-je plus parler de cette méchante femme d'un ou deux mois. Comme je suis le maître de lui faire une pension de cent ou deux cens pièces, selon qu'elle se conduira, le mari qu'elle a, qui n'a pu avoir d'autre motif que sa pension, s'il l'a effectivement épousée, ne souffrira pas qu'elle

s'expose à une pareille réduction, car vous savez que jusqu'ici je lui ai payé deux cens pièces par an. Ses menaces de me venir voir demain n'étoient peut-être que pour m'amuser pendant qu'elle s'en alloit; c'est une folle; mais, accoutumée à l'intrigue, elle se plait à la fourberie, & aux inventions.

Je vais à présent chez Lord W. J'espère que la femme qu'il entretient ne sera pas à sa table, comme elle y est ordinairement, avec tout le monde, quoiqu'elle ne puisse se taire, de quelque sujet que l'on parle. Je n'ai jamais souhaité de dîner ou de souper avec Milord, pour n'être pas obligé de faire quelque objection contre cette compagnie, & si je n'en fais point, comme je suis proche parent de Milord, & que je sais sur quel pied elle est avec lui; on pourroit imputer ma complaisance à des motifs absolument indignes d'un homme de cœur.

On m'a remis votre Lettre justement comme je finissois. Il y a un article qui m'intéresse beaucoup.

Vous me faites entendre que mes sœurs, quoique mes absences soient courtes, seroient bien aises de recevoir de tems en tems une Lettre de moi. Vous m'avez engagé, mon cher ami, dans une sorte d'habitude, qui fait que je vous écris avec facilité & avec plaisir. Il me semble que je puis écrire tout, à vous, & à notre Beauchamp. L'habitude, il est vrai, me rendroit toute aussi agréable une correspondance avec mes sœurs. Je ne voudrois pas qu'elles pensassent qu'il y ait un frère au monde qui aime plus ses sœurs que je n'aime les miennes.

Et

Et vous savez qu'à présent j'en ai trois. Mais pourquoi ne m'en ont-elles rien dit ? Si je pouvois donner du plaisir à quelqu'un que j'aime, sans me donner une très-grande peine à moi-même, il seroit impardonnable de ne le pas faire.

Je puis aisément avoir une correspondance avec mes sœurs, si elles le souhaitent sérieusement. Mais alors il faut que ce soit une *correspondance*. Il ne faut pas qu'on n'écrive que d'un côté. Pensent-elles que je ne serai pas tout aussi charmé d'apprendre de tems en tems ce qu'elles font, & quels sont, dans les différentes occasions, leurs sentimens sur les personnes, & sur les choses ? Si l'occasion s'en présente, & si vous ne croyez pas que ce soit seulement une envie d'un moment, (car les jeunes Dames font souvent des souhaits, auxquels elles ne pensent plus ensuite ;) proposez leur la condition... Mais avertissez les que le moment où je les trouverai moins franches, ou plus réservées que moi, sera la fin de notre correspondance. Mes trois sœurs ont une très-aimable franchise, pour des femmes. Mais, après ce défi, osent-elles entrer en lice avec un homme, un *frère* sous des conditions égales ?... O non ! Elles ne l'osent pas. Il est impossible qu'une femme ne soit réservée à quelques égards, & , pour parler sans partialité, peut-être doivent-elles l'être. Cependant sûrement, on peut rencontrer quelquefois un homme, un frère, qui n'en seroit que plus reconnoissant pour la confiance qu'on auroit en lui.

Si la proposition est acceptée, je pourrois leur écrire plusieurs des choses que je vous com-

munique. Je n'ai que peu de secrets , je ne souhaite de cacher à des relations si chères que des choses qui pourroient ne leur pas donner du plaisir. Je suis sûr que je puis vous laisser juger quels endroits on peut leur lire des Lettres que je vous écris.

Quelquefois à la vérité, j'aime à m'amuser de la plaisante curiosité de Charlotte; car il semble, comme je le lui disois dernièrement, qu'elle aime à supposer des secrets où il n'y en a point, pour se féliciter de sa propre pénétration quand elle croit les avoir découverts; & j'aime dans ces occasions à la voir embarrassée, & en défaut, comme une punition de ce qu'elle refuse de s'expliquer clairement.

Quand je me suis plaint à vous de la distance à laquelle mes *deux sœurs aînées* se tenoient de leur frère, vous m'avez dit pour les excuser que cela venoit de leur respect, & de leur vénération pour lui. Surement, mon cher ami, si cela est naturel & invincible chez elles, il faut qu'il y ait quelque défaut dans ma façon d'agir, quelque apparence d'un manque de franchise dans mes manières, dont vous ne voulez pas m'avertir; autrement il est impossible que cette distance subsistât entre des frères & des sœurs dont la tendresse réciproque n'est pas douteuse. Il faut que vous les consultiez là-dessus, & que vous les engagiez à s'expliquer avec vous; & quand elles l'auront fait, avertissez moi de mon défaut, & je tâcherai de me rendre plus agréable, dirai-je, plus familier avec elles. Mais je ne les excuserai absolument point, si elles me donnent sujet de penser que cette distance, vient
de

de la volonté, & du pouvoir, où j'ai eu le bonheur de me trouver, de remplir mon devoir envers elles; car ne feroit-ce pas déclarer indirectement, qu'il y a eu un tems où elles n'attendoient point de justice de leur frère? Mais brisons là-dessus à présent. Je suis impatient d'être avec vous à Colnebrooke, vous ne pouvez croire combien j'en suis impatient. Le renoncement à soi-même est une doctrine à digérer, mon bon Docteur Bartlet. Dans bien des occasions, cela se fait sentir à

Votre

CHARLES GRANDISON.

XX ** XX ** XX ** XX ** XX

LETTRE V.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Colnebrooke, Dimanche soir.

Pauvre Emilie! son cœur est cruellement déchiré. Cette lâche passion, quelle basse créature n'a-t-elle pas pensé me rendre!... Soyez tranquille, soyez tranquille, Lucy!... Je l'appellerai une lâche passion. M'auriez-vous cru auparavant si petite?... Et n'a-t-elle pas été sur le point de me rendre dure, envieuse, & je ne puis dire quoi, envers une pauvre orpheline, justement sur le point d'être fille faite, & par conséquent plus en danger que jamais; ayant besoin de protection... & contre qui? Contre une *Mère*! Affreuse circonstance!...

B. 7

Ce-

Cependant je suis prête à envier à la pauvre fille son tuteur, & son innocent babil!... Mais que je sois méprisée par l'homme que j'aime, si je ne dompte cette envie nouvellement découverte, cette jalousie, cette petitesse, du moins à l'égard de cette malheureuse enfant, dont le malheur me la rend chère.

Chère enfant ! Tendre Emilie ! Vous viendrez avec moi, si on me le propose. Ma Grand-Mère, mon Oncle, ma Tante me permettront de l'emmener avec moi : ils sont généreux ; ils n'ont point de petite passion qui étouffe leur bénéfice : ils font ce que j'espère d'être, depuis que je me connois. Eh quoi, si la reconnaissance rend son cœur sensible à l'amour, n'a-t-elle pas une excuse, si Harriet en a quelque-une ?

Mais je viens à l'occasion de la défolation de la pauvre Emilie... Aujourd'hui environ à midi, bientôt après que Lord L., les deux sœurs, & moi, nous étions revenus de l'Eglise, car Emilie n'y étoit pas allée, un carrosse à quatre chevaux s'est arrêté devant la porte, & un Laquais en misérable livrée, descendant de derrière la voiture, a demandé Lord L. Deux Cavaliers, dont l'air & l'habillement annonçoient des Officiers, étoient dans la voiture avec une Dame.

Milord les a fait prier de descendre, & les a reçus avec sa politesse ordinaire.

Je n'appellerai pas cette malheureuse femme, la Mère d'Emilie, O-Hara est le nom qu'elle se donne.

Elle s'est adressée elle-même à Lord L. : je
suis

Suis la Mère d'Emilie Jervois, Milord. Ce Cavalier est le Major O-Hara, mon mari.

Le Major se baissa, se carra d'un air fier, & la reconnut pour sa femme. Et ce Cavalier, Milord, dit-il, est le Capitaine Salmonet, un fort brave homme. C'est un Officier étranger, sa femme est ma sœur.

Milord leur fit politesse à l'un & à l'autre.

J'apprens, Milord, que ma fille est ici, je souhaite de la voir.

Un des gens de Milord passant alors devant la porte qui étoit ouverte, je vous prie, Monsieur, lui dit-elle, apprenez à Miss Jervois que sa Mère est venue la voir; je souhaite qu'elle vienne vers moi.

Le Major. Je languis de voir ma nouvelle fille: on dit qu'elle est charmante; elle peut compter de trouver en moi toute la tendresse d'un Père.

Le Capitaine. Mon frère passe généralement pour un homme d'honneur & d'un bon caractère; je vous assure, Milord.

Il parloit Anglois comme un François, mais il prononçoit quelques mots comme un Irlandois.

Le Major. (se baissant.) Il n'est pas besoin de parler de cela, mon cher ami. Milord passe lui-même pour un très-galant homme, & sait comment on reçoit un Cavalier qui vient le voir, avec les égards qui lui sont dûs.

Lord L. J'espère que je le fais. Mais, Madame, vous savez sous quelle protection est cette jeune Dame.

M^e. O-Hara. Je le fais, Milord. Sir Charles Grandison est un fort aimable Cavalier.

Le

Le Capit. Il a la meilleure réputation du monde. Sur mon ame, tout le monde parle de même.

Mr. O-Hara. Mais, Milord, sir Charles est un Cavalier bien jeune, pour être le tuteur d'une si jeune fille, sur-tout à présent qu'elle se fait grande. Je suis tombée dans quelques fautes, je l'avouë. Qui peut vivre sans en commettre ? Mais j'ai été indignement décriée. Mon premier Mari avoit ses défauts, & beaucoup plus grands que les miens. Il fut indisposé contre moi par quelqu'un de ses parens : lâches créatures ! Il m'a laissée, & a quitté le pais ; mais il a rendu compte pour tout cela, à présent, & pour la chétive portion qu'il m'a assignée, vu sa grande fortune. Mais tant que mon enfant s'en trouvera mieux, je puis le lui pardonner... Emilie, ma chère Emilie...

Elle s'avança vers la porte, entendant le bruit d'un habit de soie, & supposant que c'étoit elle. Mais c'étoit Miss Grandison, suivie d'un domestique qui apportoit du chocolat, pour lui fournir un prétexte de voir ces visites, & en même tems pour leur faire entendre qu'ils ne devoient pas compter qu'on les retint à dîner.

C'est à Miss Grandison que je dois la description de chacun, le récit de ce qui se passa, & le langage estropié du Capitaine.

Madame O-Hara a été belle femme ; mais sir Charles avoit raison d'être dégoûté de sa vuë. Elle a les yeux de travers, rusés, & pleins d'assurance ; un air fort hardi. Elle n'est pas mal mise ; cependant ses habillemens mêmes annoncent son tour d'esprit. Son teint pâle rayé de rouge, fait que son visage qui n'a pas au-
tant

tant d'embonpoint qu'il en a eu, ressemble à une pomme d'api-flétrie, qui n'a jamais bien meuri.

Miss Grandison a l'art de dire les choses méchantes d'un air si bon, qu'on ne peut s'empêcher d'en rire, quoiqu'on ne dût pas les approuver entièrement; quelquefois on s'étonne où elle a pu trouver ses images.

Le Major est arrogant, hardi, vain, & semble sur-tout amoureux de son habit rouge neuf, & de sa veste galonnée. C'est certainement, dit Miss Grandison, un homme de rien, quoique Officier. Anderson, dit-elle, vaut cinquante fois mieux. Son visage rouge & boutonné est relevé avantageusement par un énorme solitaire. Ses dents gâtées, & en petit nombre, paroissent continuellement au moyen d'un rire affecté, & ses discours vuides de sens, sont entrelardés de juremens, que j'omettrai, avec la permission de mon Oncle.

Le Capitaine Salmonet, dit-elle, lui paroît soit tenir le milieu entre le petit-maître François, & le païsan Hollandois; vivant au gentil, avec une figure & une taille extraordinairement lourdes.

Ils prenoient tous deux des airs militaires & rodomons, qui ne leur alloient pas naturellement.

Emilie étoit dans son appartement presque évanouïe de frayeur; car le domestique à qui M^e. O. Hara avoit parlé pour faire venir la fille, avoit fait obligeamment le message.

A ce que M^e. O. Hara avoit dit pour se justifier, Milord répondit; Mr. Jervois avoit droit, Ma-

Madame, de disposer à son gré d'une fortune acquise par sa propre industrie. Les discordes dans le mariage sont fort malheureuses ; mais en ce cas, comme dans celui du Duël, le survivant a rarement tort. Je n'ai rien à voir dans cette affaire. Miss Jervois est fort heureuse sous la protection de sir Charles Grandison. Elle le trouve ainsi, de même que tous ceux qui la connoissent ; c'est tant pis pour vous si vous ne le trouvez pas aussi.

M^r. O-Hara. Milord, je ne conteste point que sir Charles soit le gardien de sa fortune, mais un Père ne peut ôter l'autorité qu'une Mère a aussi bien que lui sur son enfant.

Le Major. Sur-tout cet enfant étant une fille, Milord.

Lord L. Je n'ai rien à dire à tout cela. Vous ne pourrez pas, je crois, Madame, persuader à mon frère Grandison de vous remettre la personne de sa pupille.

M^r. O-Hara. La chancellerie peut, Milord...

Lord L. Je n'ai rien à dire à cela, Madame. Personne en Angleterre ne fait mieux ce qu'il y a à faire en ce cas, que sir Charles Grandison ; & personne ne sera plus disposé à faire ce qui est juste & convenable, indépendamment des loix. Mais je n'entre point là dedans, vous ne devez pas vous adresser à moi sur ce sujet.

Miss Gr. Pensez-vous, Madame, que votre mariage soit un titre de plus pour avoir le soin de Miss Jervois ?

Le Major (avec vivacité) J'espère, Mademoiselle, que mon honneur, ma réputation...

Miss

Miss Gr. Quelque incontestables qu'ils puissent être, ils ne vous donnent point de droit, Monsieur, à la tutelle de la personne de Miss Jervois.

Le Major. Je n'y prétends pas, Mademoiselle. Mais j'espère, que ni le testament d'un Père, ni le pouvoir d'un tuteur, n'anéantissent point l'autorité naturelle qu'une Mère a sur son enfant.

Lord. L. Ce ne sont pas mes affaires. Je ne suis point curieux d'entrer en dispute avec vous, Madame, sur ce sujet.

M^e. O-Hara. Faites venir Emilie vers sa Mère. J'espère que je puis voir mon enfant. Elle est dans cette maison, Milord. J'espère que je puis voir mon enfant.

Le Major. Vous m'avouerez, Milord, & vous, Mademoiselle, que ce seroit la plus grande dureté du monde, de refuser à une Mère la vue de son enfant.

Le Capit. La plus grande dureté de toutes les duretés. Milord ne refusera pas de faire venir sa fille auprès de sa Mère.

Lord L. Peut-être que son tuteur ne le refusera pas. Vous pouvez vous adresser à lui. Il est en ville. Miss Jervois n'est ici qu'en visite. Elle sera bientôt en ville. Je ne dois pas lui causer de l'allarme. Elle a peu de courage.

M^e. O-Hara. Peu de courage, Milord. Un enfant avoir peu de courage pour voir sa Mère!... Elle chercha son mouchoir.

Miss Gr. Il y a un air de dureté, je l'avouë, à refuser à une Mère la vue de sa fille. Mais à moins que mon frère ne soit présent, je ne crois pas, Milord, qu'on doive l'accorder.

Lo

Le Major. L'accorder , Mademoiselle !

Le Cap. Refuser à une Mère de voir sa fille !
Jésus !... il fit un signe de croix.

M^e. O'Hara. (cachant ses yeux avec son mouchoir , car elle n'avoit pas l'air de pleurer.)
Je suis une Mère bien malheureuse en effet...

Le Major. (l'embrassant) Ma chère ame !
mes amours ! Je ne puis soutenir ces larmes...
Plut à Dieu que sir Charles fût ici , & qu'il voulût... Mais je ne viens pas pour menacer...
Vous êtes un homme d'honneur , Milord ; sir Charles l'est aussi... Mais quels qu'aient été les différens entre le mari & la femme , ils ne doivent pas être conservés & perpetués entre la Mère & l'enfant. Ma femme souhaite seulement à présent de voir son enfant , voilà tout , Milord ! si votre frère étoit présent , Mademoiselle , il ne lui refuseroit pas cela. Recommencant alors à embrasser sa femme ; ma chère ame , consolez-vous. On vous permettra de voir votre fille ; n'en doutez pas , je suis en état de vous protéger , & de vous faire rendre justice. Ma chère ame , consolez-vous.

Elle sanglottoit , dit Miss Grandison , & le bon Lord L. étoit touché... Qu'on demande à Miss Jervois , dit-il , si elle veut descendre.

J'irai moi-même , dit Miss Grandison.

Elle revint un instant après.

Miss Byron , & Miss Jervois , dit-elle , sont sorties ensemble en carrosse.

Le Major. Oui dà , Mademoiselle.

Le Capit. Sur mon ame , cela ne doit pas passer ainsi... Il se promenoit dans la chambre d'un air rodomont.

Ma-

Madame O'Hara avoit un air d'incrédulité.

Cela étoit vrai cependant ; car la pauvre fille étant sur le point de s'évanouir, on m'avoit appelée auprès d'elle. Lady L. étoit allé faire une visite en carrosse, & venoit de la renvoyer. O sauvez moi, sauvez moi, ma chère Demoiselle, me dit Miss Emilie, en se tordant les mains. Je ne puis, je ne puis voir ma Mère en l'absence de mon tuteur ; & elle voudra me faire reconnoître son nouveau mari, je vous en conjure, sauvez moi, cachez moi.

.. Je vis le carrosse de la fenêtre, & sans faire aucune question, j'entraînai Miss Emilie en bas des degrés, je la conduisis toute tremblante dans la voiture, & m'y élançant après elle, j'ordonnai au cocher de nous mener par tout où il voudroit excepté sur le chemin de Londres. Alors la pauvre petite jeta ses bras autour de mon col, m'accablant de caresse & de baisers, & m'appellant de tous les noms les plus tendres que la frayeur & la gratitude pouvoient lui dicter.

Miss Grandison raconta à-peu-près ces circonstances, ajoutant ; je pense, Milord, que la terreur de Miss Emilie dans cette occasion n'a pas besoin d'apologie. Cette Dame fait en son cœur que la pauvre enfant en a bien des raisons.

Mademoiselle, dit le Major, on en use cruellement envers ma femme. Votre frère... Mais je lui parlerai à lui-même. On dit qu'il a de la conscience & de l'honneur ; j'espère que je le trouverai ainsi. Je fais comment protéger ma femme, & soutenir ses droits.

Et

Et j'assisterai mon frère & cette Dame, dit le Capitaine, jusqu'à la dernière goutte de mon sang... Il prit un air fier, & mit la main sur son épée.

Lord L. Vous ne prétendez pas m'insulter par ces airs, Messieurs;... si c'est votre intention...

Le Major. Non, non, Milord. Mais nous devons chercher une réparation ailleurs. Il est surprenant qu'on refuse à une Mère la vue de sa fille! fort surprenant!

Le Capit. Fort surprenant en effet!... Ah si l'on faisoit cela dans mon pays... en France... Liberté Angloise! Jolie liberté!... Une fille protégée contre sa Mère! Jolie liberté, sur mon ame!

M. O. Hara. Et mon indigne fille s'est-elle enfuie, effectivement pour ne pas voir sa Mère?.. Etrange chose! Prétend-elle faire toujours ainsi?... Il faudra bien qu'elle me voye, elle me le paiera, chèrement!

Elle avoit un air fier, & sur-tout méchant: elle déclara alors qu'elle attendroit qu'Emilie fût de retour, fût-ce jusqu'à minuit.

Lord L. Vous comptez sur ma permission pour cela, Madame?

Le Major. Ne serions-nous pas mieux de remonter dans notre carrosse, & d'aller la chercher?... Elle ne peut être bien loin. Il fera aisé de trouver les traces d'une voiture.

Lord L. Puisque les choses en sont venues là, permettez moi de vous dire que je la protégerai en l'absence de son tuteur. Puisque Miss Jervois craint si fort cette vue, je dois avoir égard à ses craintes. Si vous la voyez, Madame, il faut

faut que ce soit du consentement, & en présence de son tuteur.

Le Major. Eh bien ma chère, puisque les choses sont ainsi, puisque notre enfant est instruit à nous fuir ainsi; voyons ce que sir Charles Grandison dira à cela. Il est la partie principale en tout ceci, & il n'est pas privilégié. S'il trouve à propos... Il s'arrêta, en prenant l'air mauvais, & offrit la main à sa femme... Je suis en état de vous protéger, & de vous faire rendre justice, Madame, & je le ferai. Mais vous avez une Lettre pour la petite, écrite dans la supposition qu'elle n'étoit pas ici... Nous pensions peu qu'elle fût dans la maison quand nous sommes venus, & quelle se feroit éclipsée pour ne pas rendre ses devoirs à sa Mère.

Cela est vrai, très-vrai, dirent-ils chacun, M^{re}. O'Hara prit la Lettre & la posa sur une chaise, priant qu'on la donnât à sa fille. Ils s'en allèrent fort mécontents, les deux hommes marmotans, & menaçans, résolus, disoient-ils, de faire une visite à sir Charles.

J'espère que nous le verrons bientôt ici. J'espère que ces misérables ne l'insulteront pas, & ne mettront pas en danger une vie si précieuse. Pauvre Emilie! J'en ai compassion de tout mon cœur. Elle est aussi désolée dans cette occasion, que je l'étois dans la crainte du ressentiment de sir Hargrave Pollexfen.

Il faut que je vous raconte une partie de ce qui se passa entre Emilie & moi. Vous serez charmée de son admirable & noble simplicité.

Quand nous fumes dans la voiture, elle me dit que la dernière fois qu'elle avoit vu sa Mère,

re, c'étoit chez M^e. Lane. La méchante femme prétexta quelque affaire particulière avec sa fille, passa avec elle dans une autre chambre, & la pressa de s'en aller avec elle, sans que personne en fût rien; & parce que je priai ma Mère de m'en dispenser, dit-elle, elle porta les mains sur moi, disant qu'elle me fouleroit aux pieds. Il est vrai (la malheureuse femme) qu'elle étoit... (alors la jeune fille me parla à l'oreille, quoiqu'il n'y eût personne auprès de nous: cette douce & modeste créature craignoit de me révéler tout haut cette partie de la honte de sa Mère, & rougissoit en me parlant) elle étoit yvre continua-t-elle... Ma Mère est aussi vicieuse que quelques hommes à cet égard; & je crois qu'elle m'auroit tenu parole; mais à mon cri, car j'étois fort effrayée, Madame Lane, qui avoit les yeux sur nous, accourut avec deux domestiques, & une de ses filles: ils me délivrèrent. Elle avoit déchiré ma coëffure. Cependant c'étoit une terrible chose, vous comprenez bien, Mademoiselle, de voir sa Mère mise hors de la maison contre son gré. Alors elle souleva le voisinage. Mon Dieu! je croyois que je mourrois; je tombai évanouie. M^e. Lane fut forcée alors de dire à tout le monde quelle méchante femme ma Mère étoit... C'étoit une grande honte pour moi. Je fus plus d'un mois sans pouvoir aller à l'Eglise, ou regarder quelqu'un en face. La bonne réputation de M^e. Lane étoit pour elle, & la bonté reconnue de mon tuteur, étoit un secours, dirai-je un secours, contre ma Mère!... Pauvre femme! on dit quelque tems après qu'elle étoit morte, mais

mais mon tuteur ne vouloit pas le croire. Si Dieu vouloit me retirer , j'en ferois bien aise. Ma pauvre Mère , & les peines que je donne au meilleur des hommes , me coutent bien des larmes , quand personne ne me voit ; & souvent je m'endors en pleurant , pensant que je n'ai point de soulagement à espérer dans un pareil malheur.

J'étois touchée du triste récit de cette chère fille. Je la ferrai dans mes bras , pleurant sur son sein. Son malheur , le plus grand qui pouvoit arriver à une bonne fille , lui dis-je , me la rendoit chère , je voulois l'aimer comme ma sœur.

Je le ferai , Lucy : chère enfant , je l'aimerai toujours. Je suis portée à me haïr moi-même à cause de quelques passages de ma dernière Lettre. O que le cœur est trompeur ! Je n'aurois jamais cru possible que le mien pût être si étroit.

La chère fille fut charmée de mes assurances , & promit qu'elle auroit pour moi un amour-plein de reconnoissance jusqu'au dernier moment de sa vie.

En vérité , Mademoiselle , j'ai un cœur reconnoissant , dit-elle : quelque malheureuse que je sois par une certaine relation , je n'ai aucun des défauts qui pourroient me faire ressembler en quelque chose à ma pauvre Mère. Mais comment vous prouverai-je ce que je vous dis ? Je crains que vous ne vous défiiez de moi : vous pourrez douter de mes principes. Mais voulez-vous me promettre de prendre la conduite de mon cœur , & de le guider comme il vous plaira. En vérité il est honnête. Je voudrois que

vous pussiez le pénétrer... Si jamais je fais quelque chose de mal, défiez-vous de ma tête, si vous le voulez, mais non pas de mon cœur. Mais je veux me laisser diriger en tout par vous; & ma tête sera alors aussi droite que mon cœur.

Je lui dis que le bien tiroit souvent sa source du mal; qu'il étoit peut-être heureux pour nous deux, que sa Mère eût fait cette visite. Regardez moi, ma chère Emilie, comme une amie entièrement dévouée. Nous n'aurons qu'un cœur entre nous.

Laissez moi ajouter, Lucy, que si vous me trouvez jamais capable d'engager cette bonne fille à me confesser son amour enfantin, & d'en tirer un indigne avantage, quelque fatal à mon repos que pût être l'événement si je ne le fais pas, je vous demande à tous, mes chers Parents, de mépriser & de renier une amie traîtresse en Harriet Byron.

Elle me pria de lui permettre de m'écrire, de venir me demander mes avis aussi souvent qu'elle en auroit besoin, soit ici dans ma chambre, soit chez Mr. Reeves quand j'aurois quitté Colnebrooke.

J'y consentis avec joie, & à sa requête, (car je ne voudrois pas, dit-elle, être importune, pour tout au monde) je lui promis que si elle venoit, lorsque je serois occupée, je lui ferois connoître par un signe qu'elle devoit se retirer, & revenir une autre fois.

Vous êtes trop jeune, continua-t-elle, pour que je vous appelle Maman... Hélas! je n'ai jamais eu une Maman, comme vous savez; mais je vous aimerai, & vous obéirai, quand
vous

vous leverez seulement le doigt , comme je ferois pour ma Mère , si elle étoit aussi bonne que vous.

N'êtes-vous pas remuée , Lucy , par la belle simplicité de cette charmante fille ? Mais ses yeux fondans en larmes , ses regards tristes , son sein palpitant , ses mains tantôt me serrant , tantôt jointes ensemble , ajoutaient tant de graces à ce qu'elle disoit , qu'il est impossible de le rendre tel qu'il étoit : cependant j'en suis remuée en l'écrivant , mais non pas autant , vous pouvez bien croire , que quand elle me tenoit ce tendre langage.

En vérité , son infortune l'a renduë entièrement maîtresse de mon cœur. Moi qui ai eu de si bons Père & Mère , & qui ai été dédommée si heureusement de leur perte , qui même les ai retrouvés dans une Grand-Mère & une Tante si tendres pour moi , & dans l'amour de tous ceux avec qui j'ai eu le bonheur d'avoir quelque relation , que je serois indigne d'une pareille bénédiction , si je n'avois pas compassion d'une pauvre fille réduite à regarder comme son plus grand malheur d'avoir une Mère en vie.

Depuis le trouble que cette malheureuse femme causa dans le voisinage de M^{re}. Lane , & sa violence envers Emilie , sir Charles , non seulement menaça de lui ôter cette moitié de sa pension qu'il est maître de retirer , mais il donna ordre qu'on ne lui permît jamais de voir sa fille qu'en sa présence. Elle avoit été tranquille depuis lors , se contentant de menacer , & de demander. Mais il semble qu'à présent à l'occasion de son mariage avec le Major O - Hara ,

elle a médité de nouveaux complots, ou cherché peut-être de nouvelles méthodes d'en faire réussir un qu'elle a formé depuis longtems. Sir Charles a eu là-dessus des informations particulières par un de ceux à qui elle s'en est vantée une fois dans l'ivresse. C'étoit, qu'aussitôt qu'Emilie feroit en âge d'être mariée, elle tâcheroit par quelque moyen que ce fût de l'avoir entre ses mains, & qu'alors il ne se passeroit pas huit jours avant qu'elle devint la femme d'un homme qu'elle avoit en vuë, qui regarderoit la moitié de sa fortune comme plus que suffisante pour lui, & donneroit l'autre moitié à la Mère, elle rentreroit ainsi dans ses droits, qu'elle prétendoit être la moitié de la fortune de son mari.

Voici la copie de la Lettre laissée pour Emilie par sa Mère, qui quoiqu'assez mal orthographiée, auroit pu être écrite par une meilleure femme, qui auroit eu à se plaindre de mauvais traitemens capables d'exciter la pitié pour elle.

Ma chère Emilie,

S'il vous reste quelque amitié, quelque soumission, pour une malheureuse Mère dont les fautes ont été cruellement exagérées, pour justifier les mauvais procédés d'un mari qui n'étoit pas sans défaut, je vous conjure de presser qu'on vous permette de me faire une visite, à mon nouveau logement à Deanstreet, ou de m'écrire un mot pour me dire où je puis vous voir, supposé qu'on ne me permette pas de vous voir aujourd'hui, ou que vous ne soyiez plus à Colnebrooke, où je crois que vous avez été quelques jours. Je ne puis croire que votre tuteur, par
amour

amour pour sa propre réputation, aussi bien que par justice, comme il passe pour honnête homme, vous refuse cette permission, si vous insistez pour l'avoir, comme vous le devez faire si vous avez pour moi la moitié de la tendresse que j'ai pour vous.

Pourrois-je douter que vous n'insistiez là-dessus ? Non je n'en doute pas. Que je languis d'impatience de vous voir, de vous tenir dans mes bras ! J'ai fait espérer au Major O'Hara, un homme d'une des meilleures familles d'Irlande, un digne homme, & un homme brave aussi, qui sait comment on redresse les torts faits à une femme, si on l'y oblige, mais qui souhaite de faire les choses à l'amiable, je lui ai fait espérer que vous ne ferez pas difficulté de l'appeler votre Père, en qualité de mon époux.

J'apprens beaucoup de bien de vous, Emilie, on m'a dit que vous devenez grande & jolie. O mon Emilie ! qu'il est douloureux de devoir dire, qu'on m'a appris cela, de ne vous avoir pas vu moi-même, & de n'être pas témoin de ces progrès qui doivent réjouir mon cœur, & le réjouissent en effet, quoiqu'on m'ait si lâchement calomniée. Ne méprisez pas celle qui vous a porté dans son sein, Emilie. C'est une chose effroyable, qu'avec la fortune que votre Père a laissée, je doive être pauvre & dépendante, & méprisée pour cela.

Mais, mon enfant, si l'on vous a instruite, & si vous êtes disposée à être du nombre de ceux qui me méprisent ; quel peut être mon sort, malgré les heureuses perspectives que j'ai dans mon mariage, sinon une mort cruelle, que

vosre desobéissance hâtera. Car quelle Mère pourroit supporter le mépris de sa fille ? En ce cas toute vosre fortune ne vous mettroit pas au dessus des jugemens de Dieu ; mais j'ai de meilleures esperances de mon Emilie.

Je suis

*Vosre indulgente quoique jus-
qu'ici infortunée Mère.*

Samedi,
18. Mars.

HELE'NE O-HARA.

Milord trouva à propos d'ouvrir cette Lettre. Il est fâché de l'avoir fait, parce que la pauvre fille est si abbaruë, qu'il ne veut pas la lui laisser voir ; il veut laisser cela au choix de son tuteur.

Miss Grandison leva les yeux & les mains au ciel en la lisant. Une malheureuse comme celle-là, dit-elle, rapeller à Emilie les jugemens de Dieu, & cette ligne écrite d'une main aussi sûre que le reste ! Comment, s'il étoit possible que son cœur corrompu lui suggerât de pareilles expressions, ses doigts pouvoient-ils avoir la fermeté de les écrire ? Elle vérifie cette sentence, *il n'y a point de méchanceté pareille à la méchanceté de la femme.*

Nous languissons tous dans l'attente de sir Charles. La pauvre Emilie, en particulier, sera malheureuse jusqu'à ce qu'il vienne.

Pendant que nous attendons une personne chérie, quoique riches dans la compagnie des amis avec qui nous sommes, quelle diminution n'est-ce pas à une satisfaction qui seroit complète sans cette attente ? Le cœur est mal à son aise, &

& toujours pensant à celui qui nous manque.

On a dit à Emilie que sa Mère a laissé une Lettre pour elle ; mais on lui a conseillé de ne pas souhaiter de la voir jusqu'à l'arrivée de son tuteur. Milord lui a avoué qu'il l'a ouverte, & allégué sa tendresse pour elle, comme il le peut justement, pour s'excuser d'avoir pris cette liberté. Elle a remercié Milord, & lui a dit, qu'il étoit bien heureux pour de pauvres filles comme elle, d'être dirigées par de si bons amis.

Elle vient de me quitter, j'écrivois, & voulois rester seule : je lui ai donné en souriant le signe dont nous étions convenuës ; Grand-merci, grand-merci, ma chère Demoiselle, pour votre franchise. Elle s'est arrêtée à la porte, & en la tenant de la main, & avançant la tête, elle m'a dit tout doucement, dites moi seulement que vous m'aimez autant que dans le carrosse.

Oui, ma chère, je vous aime tout autant, & encore plus, je pense, s'il est possible ; parce que j'ai écrit une partie de notre conversation, & que je me fais imprimé vos aimables qualités dans la mémoire.

Dieu vous benisse, Mademoiselle. Je m'en vais. Et elle est sortie.

Mais j'irai lui faire réparation avant que d'aller me coucher ; & lui confirmer tout ce que je lui ai dit dans le carrosse, car je le puis bien sincèrement.

Je suis, & serai toujours, ma chère Lucy,

Votre

HARRIET BYRON.

CF4

LET.



L E T T R E VI.

Mr. DEANE à M^e. SELBY.

Londres, Vendredi soir, 17. Mars.

Vous avez souhaité, ma chère Madame Selby, qu'obligé d'aller à Londres pour mes affaires, je passasse à Colnebrooke, que je vous fisse part de mes remarques sur l'état des choses, que je vous disse s'il y avoit quelque apparence à l'événement que nous souhaitons tous si ardemment ; & sur-tout que, si l'occasion s'en présentoit, je sondasse de loin sir Charles lui-même sur ce sujet. Je vous dis que vous ne deviez pas craindre que j'offensasse la délicatesse de notre chère fille, & qu'elle n'auroit point de raison de se plaindre de moi dans une affaire si délicate.

Il paroît que ses grandes occupations en ville, & quelques autres qu'il a eues dans le Comté de Kent, ont empêché que Lord L. & ses sœurs ne jouissent beaucoup de sa compagnie, quoique notre Harriet y soit ; chacun l'y regrette beaucoup.

Je dînai à Colnebrooke. Lord L. est un digne & aimable homme. Lady L. & Miss Grandison sont de charmantes femmes. Miss Jervois est une fort jolie fille... mais j'en parlerai davantage tout à l'heure. Le Cousin Grandison dont vous m'avez parlé, est allé à la terre de Grandison, où sir Charles compte lui-même d'al-

d'aller bientôt... Mais je laisse à notre Harriet à vous raconter tout cela, & les autres choses éloignées de notre sujet.

Ce qui m'occupe le plus, c'est ma visite à sir Charles : j'en parlerai d'abord, & je garderai mes autres remarques pour la suite.

Après le dîner, je continuai ma route pour Londres. Comme mon affaire devoit m'occuper vraisemblablement pendant tout le tems de mon séjour en ville, j'allai descendre à sa maison au quarré de S. James, & après avoir dit mon nom, je fus immédiatement introduit.

Permettez moi que je m'arrête ici, pour vous dire que c'est effectivement un fort beau Cavalier : la majesté est mêlée à la douceur dans chaque trait de son visage, & la dernière l'emporte sur la première dans tout son maintien. Harriet n'a pas tort de l'aimer.

Je lui dis, qu'étant venu en ville pour mes affaires particulières, j'espérois qu'il m'excuseroit de ce que je m'introduisois chez lui, quoique je lui fusse personnellement inconnu ; mais que j'avois longtems désiré une occasion de le remercier de la délivrance qu'il avoit procurée à une jeune Dame, pour laquelle je m'intéressois comme un véritable Père. Je le félicitai en même tems sur la manière glorieuse dont il s'étoit tiré d'embarras, à la confusion de gens à qui il avoit appris à se reconnoître pour des brutaux, & à en avoir honte.

Il reçut mon compliment, comme on peut supposer que fait un homme pour qui la louange n'est pas quelque chose de nouveau : il me fit de très-beaux complimens lui-même, me

disant qu'il étoit instruit de mon caractère, de mes liaisons avec votre famille, & avec une des plus excellentes jeunes Dames qu'il y eût au monde. Cela amena naturellement les louanges, de notre Harriet ; auxquelles il se joignit avec des expressions si énergiques & si justes, que je vis bien que son cœur étoit touché. Je suis sûr qu'il l'est. Ainsi foyez en repos. La chose doit se faire, tout mène à grand pas à l'événement si désiré. Je parlois des graces de sa figure ; il me ramenoit à celles de son ame. Il prétendoit qu'à l'un & l'autre égard, elle étoit une des filles les plus parfaites qu'il eût jamais vuës. En un mot, Madame Selby, je suis convaincu que l'importante affaire meurira d'elle-même. Ses sœurs, Lord L., le Docteur Bartlet, tous unanimes en faveur de notre aimable fille : elle avec un mérite si extraordinaire... La chose doit se faire. Ne vous rapellez-vous pas ce que dit la vieille chanson ?

Quand Phoebus déploie ses rayons, dire gravement aux gens qu'il est jour, c'est les prendre pour des aveugles.

Tout ce que je voudrois, ce me semble, c'est qu'ils fussent plus souvent ensemble. L'oïveté, je crois, est grande amie de l'amour, je voudrois que ses affaires le laissassent un peu oïf. Elles doivent être bientôt dépêchées quelles qu'elles soient, car Lord L. dit que quand il est au fait d'une affaire, l'exécution est aussi prompte que la pensée. Sir Charles m'a fait entendre qu'il pourroit bientôt être obligé d'aller en France. Les mers ne sont rien pour lui.

Le

Le Docteur Bartlet dit qu'il considère toutes les nations comme réunies sur un même continent, & qu'il ne doutoit pas que, s'il y avoit quelque vocation, il n'entreprît un voyage à Constantinople ou à Peking, avec aussi peu de difficulté que quelques autres (il auroit bien pu me nommer) iroient au bout de leur terre. En effet, il semble justement un homme fait comme cela. Cependant il ne paroît pas qu'il y a rien dans sa constitution de cette sorte de feu, qui fait d'abord grand bruit, & ne laisse rien après soi que des vapeurs & de la fumée.

Vous avez des doutes par rapport à la fortune de notre fille. Elle n'est pas méprisable : il pourroit sans contredit avoir une femme qui en auroit une beaucoup plus considérable : Harrier pourroit de même trouver un homme plus riche . . . Que dites-vous de la proposition de Lady D. rejetée pour l'amour de lui, à tout hazard ? Mais laissons venir en question cet article, & laissez moi le soin de répondre.

Vous m'avez recommandé d'examiner l'air d'Harriet. Elle est aussi mignonne que jamais ; mais je trouve qu'elle n'est pas tout-à-fait aussi vive, & qu'elle est un peu plus pâle ; mais c'est une pâleur qui n'a point l'air de maladie. Il y a encore une certaine langueur dans ses beaux yeux que je n'y ai jamais vuë auparavant. Elle n'a jamais eu un air impertinent, mais elle a quelque chose de plus soumis & de plus humble dans son maintien qu'il ne me semble que je le voudrois, parce que cela donne à Miss Grandison, qui a beaucoup de vivacité, quel-

que avantage sur Harriet dans la conversation, avantage dont il me semble qu'elle ne devoit pas profiter si elle l'a. Mais elles sont de très-bonne intelligence.

A présent un ou deux mots au sujet de Miss Jervois. Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à notre Miss Byron, l'avidité avec laquelle cette jeune fille avaloit les louanges données à son tuteur : le feu qui animoit son visage, & quelques soupirs qui lui échappoient de tems en tems, sans qu'elle-même s'en aperçût, quand on parle de lui, précisément comme une nièce que j'ai, qui se laissa prendre, & fut ensuite malheureuse. De tous ces symptômes je conclus que certainement l'amour se glisse dans le cœur de cette jeune créature. Elle a une fortune très-considérable, elle est jolie, & sa beauté gagne tous les jours. Elle est grande comme une fille faite, on lui donneroit seize ou dix-sept ans, & je crois qu'elle en a à peine quatorze. Il y a autant de différence entre les filles qu'entre les fruits, par rapport à leur maturité. Je me rapelle que ma Mère disoit une fois en parlant d'une de ses nièces meurie de bonne heure, que ces personnes sont nées pour être malheureuses. J'espère qu'il n'en sera pas ainsi de celle-ci, car c'est certainement une bonne fille, mais qui n'a eu guères d'occasion de connoître le monde, & de se connoître elle-même. Elevée dans la retraite, chez son Père à Livourne jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, quelles occasions pouvoit-elle avoir ? Elle n'a point pu se retirer sous les ailes d'une Mère, la méchanceté de la sienne étant une raison de plus

plus pour retrecir son éducation, & dans une si grande jeunesse, dans un pays de contrainte pour les jeunes filles, comme l'Italie : ensuite après être revenuë en Angleterre, mise en pension chez une bonne campagnarde retirée du monde, que peut-elle savoir, la pauvre enfant ? Elle n'a été que fort peu avec Miss Grandison, & cela seulement en visite, en sorte que le monde est tout nouveau pour elle. Et en effet quelquefois dans son aimable étonnement, & dans des aveux qui montrent son cœur tout entier, il paroît une simplicité qui tient de l'enfance, quoique d'autres fois elle montre la raison d'une fille faite. Je n'ai pas peur d'elle au sujet de notre Harriet, quoique Harriet, comme Amante peut-être, fût alarmée lorsque je lui fis faire ces remarques ; mais j'ai peur pour l'innocente Emilie : je voudrois, comme je le disois, que sir Charles fût plus avec eux ; il montreroit bientôt de laquelle l'amour doit être encouragé, & de laquelle les sentimens ne doivent pas être entretenus ; & par ce moyen, il mettroit une vingtaine de cœurs à leur aise. Car je ne puis croire qu'un homme tel que lui voulût se rendre coupable de réserve envers une jeune Dame telle que la nôtre, s'il avoit seulement une ombre de soupçon qu'il est bien dans son cœur.

Mes affaires sont plus fâcheuses que je ne le croyois. Mais, en retournant à Peterborough, je passerai à la maison de Selby, & à celle de Shirley... & alors, comme j'espère de voir encore sir Charles, soit à Londres, soit à Colnebrooke, je vous entretien-

drai de toutes ces matières, en attendant croyez
que je suis

*Votre très-dévoué & très-
humble Serviteur,*

THOMAS DEANE.



LETTRE VII.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Lundi, 20. Mars.

Après avoir pris congé l'une de l'autre pour la nuit, j'allai heurter à la porte de la chambre d'Emilie: sa fille de chambre aiant d'abord ouvert, est-ce vous, ma chère Miss Byron, dit-elle, en courant à moi? Que vous êtes bonne!

Je suis venue, ma chère, quoiqu'il soit tard, pour passer une agréable demie-heure avec vous, si cela ne vous incommode pas.

Cela est impossible, dit-elle.

Il faut donc envoyer Anne au lit, lui dis-je; autrement comme son temps n'est pas à elle, j'accourcirai ma visite. Je vous rendrai moi-même les petits services dont vous pourrez avoir besoin. J'ai renvoyé Jenny.

Dieu vous benisse, Mademoiselle; vous avez des attentions pour tout le monde. Anne me dit que tous les domestiques de la maison vous adorent; & je suis sûre que leurs maîtres en font de même... Anne, vous pouvez-vous aller coucher.

Jen-

Jenny qui me sert ici, m'a dit plus d'une fois que Miss Jervois aime à rester longtems levée, lisant ou se faisant lire par Anne, qui, quoiqu'elle lise fort bien, n'est pas fort curieuse de cette tâche.

Les domestiques, lui dis-je, sont tout aussi sensibles que leurs maîtres & leurs maîtresses. Ils disent ce qu'ils sentent; je ne doute pas qu'ils n'aiment Miss Jervois, tout autant que moi. J'aimerois autant juger de la bonté des maîtres par l'amour de leurs domestiques que par tout autre règle. Ne voyez-vous pas par la vénération, & l'attention des domestiques de sir Charles Grandison, combien ils adorent leur maître?

Je souhaite fort, dit-elle, d'être estimée par les domestiques, à cause de cette même remarque de la bonté de mon tuteur, & du zèle de ses domestiques, aussi bien qu'à cause de ce que ma fille de chambre me raconte qu'ils disent tous de vous. Mais vous & mon tuteur vous vous ressemblez si fort en toute chose, que vous semblez être faits l'un pour l'autre.

Elle soupira alors involontairement, sans qu'il parût cependant qu'elle tâchât de retenir, ou de rappeler son soupir.

Pourquoi soupire ma chère amie? Pourquoi soupire mon Emilie?

Vous êtes bien bonne de m'appeller *votre* Emilie. Mon tuteur m'appelle *son* Emilie. J'en suis toujours fière quand il m'appelle ainsi... Je ne sais pas pourquoi je soupire. Je crois que j'ai appris depuis peu l'art de soupirer. Cela me fera-t-il du mal: Anne me le dit, & que je
dois

dois me défaire de cela, Elle dit qu'il n'est pas joli à une jeune Dame de soupirer. Mais qu'est-ce qu'il peut y avoir de laid là dedans.

On dit que les soupirs sont un signe d'amour; & les jeunes Dames...

Ah, Mademoiselle! & cependant vous soupirez fort souvent...

Je sentis que je rougissois.

Je me surprends souvent à soupirer, ma chère, lui dis-je. C'est *un art* comme vous l'appellez, que je ne voudrois pas que vous fussiez.

Mais j'ai des raisons de soupirer, Mademoiselle, que vous n'avez pas... Une telle Mère! Une Mère que je voudrois qui fût bonne, pas tant pour moi, que pour elle-même. Une Mère si malheureuse, qu'on doit être bien aise de la fuir. Mon pauvre Papa, tout bon qu'il étoit pour tout le monde, & même pour elle, son cœur a été déchiré... O Mademoiselle, s'écria-t-elle, jettant ses bras autour de moi, & cachant son visage dans mon sein, n'ai-je pas des sujets de soupirer?

Je pleurois, sans pouvoir m'en empêcher. La voyant si sensible, & avec des sentimens si louables sur son malheur, & sur un tel malheur, comment retenir ses larmes!

Un tel opprobre encore! dit-elle en relevant la tête. La pauvre femme!... Cependant c'est elle qui en souffre le plus. Ne croyez-vous pas que c'en soit assez pour faire soupirer?

Aimable bonté! lui dis-je en la baissant, je vous aimerai trop.

Vous êtes trop bonne pour moi: vous ne devez pas être si bonne. Cela, oui cela même
me

me feroit soupiner. La bonté de mon tuteur me fait une sorte de peine ; & je crois véritablement que je soupire plus depuis la dernière fois que j'ai quitté M^c. Lane, & que j'ai vu davantage sa bonté, & combien chacun l'admire, & avouë les obligations qu'il lui a. Trouver tant de bonté dans un étranger, comme on peut dire, dans un Cavalier si accompli, & avoir une si malheureuse Mère... qui lui donne tant de peines, comment peut-on s'empêcher de soupiner par ces deux raisons ?

Chère fille ! lui dis-je, le cœur pénétré de compassion pour elle, nous sommes toutes deux également engagées à l'estimer par la reconnoissance.

Ah ! Mademoiselle, vous ferez un jour la plus heureuse des femmes... & vous méritez de l'être ?...

Que veut dire mon Emilie ?

Ne vois-je pas, n'entends-je pas, ce que se proposent de faire Lord & Lady L. & Miss Grandison ? Et n'ai-je pas ouï dire à Anne ce que tout le monde attend & souhaite ?

Et tout le monde attend & souhaite, mon Emilie...

Je m'arrêterai, elle poursuivit ; Et ne vois-je pas que mon tuteur lui-même vous aime ?

Le croyez-vous, Emilie ?

O comme il pèse sur toutes vos syllabes, quand vous parlez !

Vous vous l'imaginez, ma chère.

Vous n'avez pas observé ses yeux comme moi, quand il est avec vous. J'ai examiné vos yeux aussi, mais je n'ai pas vu que vous l'aimiez

miez tout-à-fait autant qu'il vous aime... sûrement il vous aime tendrement... Elle soupira encore.

Mais d'où vient ce soupir, mon Emilie? si j'étois aussi heureuse que vous le croyez, m'envieriez-vous l'estime de cet honnête homme, ma chère?

Vous l'envier! Moi, une fille simple comme je la suis, vous porter envie! Non en vérité, pourquoi aurois-je de l'envie contre vous?... Mais dites moi, à présent, ma chère Demoiselle, dites moi; n'aimez-vous pas mon tuteur?

Tout le monde l'aime : vous même, ma chère Emilie, vous l'aimez.

Oùï, je l'aime : mais vous l'aimez, Mademoiselle, avec des esperances que toute autre n'auroit pas raison d'entretenir... Ma chère, aïez à présent un peu de confiance en votre Emilie. Mon tuteur n'en saura jamais rien par moi, par la moindre marque. Je vous conjure de me l'avouer. Vous ne pouvez croire combien vous m'obligerez. Votre confiance en moi me relèvera à mes propres yeux.

Voulez-vous, Emilie, être aussi franche avec moi, que je voudrois l'être avec vous ?

Oùï je le veux.

J'estime beaucoup votre tuteur, ma chère.

Estime! est-ce là le mot? Est-ce celui des Dames pour dire de l'amour? Et le mot *d'amour* n'est-il pas un joli mot pour une femme? Je n'y entens point de mal, j'en suis sûre.

Et je suis sûre que vous n'y en pouvez point entendre: Je veux être sincère avec mon Emilie;

lie; mais vous ne devez rien témoigner à ame vivante de ce que je vous dis de cette nature. Je préférerois votre tuteur, ma chère, à un Roi dans toute sa gloire.

Et moi je le ferois aussi, Mademoiselle, si j'étois vous. Je serois charmée de penser comme vous en tout.

Aimable innocence! mais dites moi, Miss Jervois, ne voudriez-vous pas que j'estimasse votre protecteur? Vous savez qu'il a été le mien aussi, & cela dans un cas où j'en avois bien besoin.

Sans doute je le voudrois. Voudriez-vous que je souhaitasse qu'une jeune Dame telle que Miss Byron, fût ingrate? Non en vérité... Elle soupira encore.

Pourquoi donc mon Emilie soupire-t-elle? Vous dites que vous voulez être franche avec moi.

Oui, je le veux, Mademoiselle. Mais je ne puis vous dire pourquoi j'ai soupiré à présent. Je souhaite que mon tuteur soit le plus heureux homme du monde. Je souhaite, Mademoiselle, que vous soyiez la plus heureuse des femmes. Et comment pouvez-vous l'être que l'un avec l'autre?... Mais je suis fâchée, je crois, qu'il semble y avoir quelque chose qui s'oppose à votre bonheur mutuel... Je ne sais si c'est là tout, ni si... Je ne sais ce que c'est... si je le savois je vous le dirois... Mais j'ai quelquefois des palpitations de cœur, qui font que je respire à peine... Je ne sais ce que c'est, un certain poids ici, qui me fait soupirer. Et j'y ai du plaisir, je crois, parce que je me soulage en soupirant... Que peut-ce être?

Con-

Continuez, ma chère, vous peignez à merveille.

Tenez, à présent, si quelqu'un, comme fit Anne la dernière fois que mon tuteur vint ici, montant en hâte les degrés me venoit dire, Mifs, Mifs, Mifs votre tuteur est venu ! Je serois dans une sorte d'agitation, mon cœur me sembleroit trop gros pour être renfermé dans mon sein ; Je masserois aussi hors d'haleine que si j'étois descendue du haut d'une montagne... Et pendant une demie heure, je pourrois trembler de façon que je ne serois pas en état de voir ce cher tuteur, que j'avois peut-être désiré de voir. Et l'entendre avec une voix charmante, comme s'il avoit pitié de moi parce que j'ai une si malheureuse Mère, m'appeller *son* Emilie... Ne trouvez-vous pas qu'il a une voix bien douce?... Et votre voix aussi, Mademoiselle, elle est si douce... Chacun dit que même en parlant à votre ordinaire, votre voix est une mélodie... A présent Anne me dit...

• O mon aimable petite flatteuse !

• Je ne flatte point, Mademoiselle. Ne m'appellez pas une flatteuse. Je suis une fille bien sincère, en vérité.

• J'ose en répondre mais vous me donnez de la vanité, ma chère. Ce n'est pas votre faute de me dire ce que les gens disent de moi ; mais c'est la mienne d'être fière de leurs louanges... Mais vous alliez me raconter ce que Anne dit sur ce que vous êtes ainsi émue, quand elle vous dit en hâte que votre tuteur est venu.

• Oui, Anne dit que ce sont tout autant de signes d'amour. La folle ! cependant cela peut être ;

être ; mais non pas d'un amour comme elle l'entend, comme elle avouë à-peu-près qu'elle l'avoit dans ses jours d'agitation lorsqu'elle avoit deux ou trois ans de plus que moi. En premier lieu, je suis fort jeune, Mademoiselle, une petite fille, & une pauvre innocente ! Je n'ai jamais eu de Mère, ni de sœurs, ni de compagne de mon sexe... Les filles de M^c. Lane, qu'est-ce que cela ?... Elles me regardoient comme une enfant, comme je l'étois. En second lieu, j'aime mon tuteur, cela est vrai, mais avec autant de respect que s'il étoit mon Père. Je n'ai jamais une pensée qui ne soit accompagnée de ce profond respect pour lui que je me rappelle que j'avois pour mon Père.

Mais vous n'aviez point, ma chère, de ces agitations, de ces palpitations dont vous parlez, quand votre Père revenoit après une petite absence ?

Mais, non, je ne puis pas dire que je les avois. Mais quoique je fusse toujours réjouie quand mon tuteur venoit me voir chez M^c. Lane, je n'avois pas non plus, autant que je me le rappelle, de ces émotions violentes comme j'en ai depuis peu. Je ne sai d'où vient cela... Pouvez-vous me le dire ?

N'avez-vous pas, Lucy, de l'amour & de la compassion en même tems pour cette aimable petite ?

Ma chère Emilie !... ce sont là des symptômes, je crains...

Des symptômes de quoi, Mademoiselle ? Je vous prie parlez moi sincèrement. Je ne vous cacherai pas une seule des pensées de mon cœur.

Si

Si vous le voulez, ma chère...

Eh bien donc, Mademoiselle!...

Je soupçonne que ce seroit de l'amour... De cette sorte d'amour qui vous mettroit mal à votre aise...

Non cela ne peut être, sûrement. Quoi, Mademoiselle, à ce compte je ne pourrois jamais soutenir votre présence. Sur ma parole, il n'y a que vous au monde que je souhaite de voir Lady Grandison. Je n'ai qu'une crainte...

Et quelle est-elle?

Que mon tuteur ne m'aime pas autant qu'à présent, quand il sera marié.

Craignez-vous que la femme qu'il épousera ne travaille à rétrécir un cœur aussi grand que le sien?

Non pas si c'est vous qui êtes cette femme... Mais pardonnez moi ma folie! (elle baissoit les yeux) il ne me prendroit pas la main si gracieusement qu'il le fait à présent : il ne me regarderoit pas avec plaisir, & avec compassion à cause de ma Mère, comme il le fait à présent. Il ne m'appelleroit pas *son* Emilie. Il ne solliciteroit pas les regards de chacun pour sa pupille.

Ma chère, vous êtes presque une fille faite. S'il reste garçon, il renfermera bientôt dans son cœur cette tendresse & cet amour pour vous, qu'il a témoigné librement pendant que vous avez été une petite fille : vous devez attendre bientôt de sa prudence ce changement de conduite. Vous-même, ma chère, vous lui donnez l'exemple, vous deviendrez plus réservée dans votre extérieur, qu'il n'y avoit raison de l'être jusqu'à présent.

O.

O Mademoiselle, ne me dites jamais cela ! Je serois au desespoir, si j'avois vingt ans, & qu'il ne me traitât pas avec la même tendresse qu'il m'a toujours montrée. A la vérité s'il trouve que j'abuse de sa tendresse, s'il me trouve hardie, indiscrette, importune, oh alors qu'il m'appelle l'Emilie de tout autre, plutôt que la sienne.

Vous aurez d'autres idées, ma chère, avant ce tems-là.

Je crois donc que je ne souhaiterai pas de vivre assez pour ce tems-là. Quoi, Mademoiselle, toute la consolation que je puis opposer au malheur d'avoir une telle Mère, c'est qu'un homme aussi bon, aussi vertueux, aussi sage que sir Charles Grandison, m'appelle son Emilie, & m'aime comme son enfant. Voudriez-vous, Mademoiselle, si vous étiez Lady Grandison, à présent dites moi, voudriez-vous m'envier ces marques de sa faveur & de son affection ?

Non certainement, ma chère, si je connois mon propre cœur, je ne vous les envierois pas.

Et voudriez-vous me permettre de vivre avec vous ?... Allons, cela est parti... Voudriez-vous me permettre de vivre avec mon tuteur & vous ? C'est une question que j'avois envie de vous faire, mais j'avois honte, & je craignois jusqu'à ce que vous m'aïez si obligeamment enhardie.

Certainement je le voudrois, si votre tuteur n'avoit point d'objection contre cela.

Cela ne me satisfait pas, Mademoiselle. Voudriez-vous sérieusement, & sincèrement être mon avocat, & plaider pour moi ? Il ne vous refuseroit rien. Et voudriez-vous, allons, Ma-

Mademoiselle , je vais vous supposer dans ce moment... Voudriez-vous dire : „ Voyez sir „ Charles Grandison ; cette petite fille , cette „ Emilie , est une bonne enfant ; elle a une „ grande fortune. On peut lui tendre des pièges. Elle n'a point de Papa que vous ; elle „ n'a point , la pauvre fille ; ” (j'espère que vous me donneriez des noms de compassion pour le toucher) „ elle n'a point de Maman , ou elle est „ plus malheureuse que si elle n'en avoit point. „ Que pouvez-vous faire de mieux pour elle „ que de la laisser avec nous ? Je serai sa protectrice , son amie , sa Maman ” (Oui , mademoiselle , laissez moi prendre une Maman , ne laissez pas la pauvre fille sans Maman , si vous pouvez lui en donner une. Je fais que je m'étudierai à ne vous donner jamais que du plaisir)... „ Je vous demande cela instamment , „ sir Charles ; continuerez-vous ? Cela mettra „ le cœur de cette pauvre petite à son aise. On „ lui a parlé des artifices , & des tromperies des „ hommes quand les jeunes filles ont de la fortune : elle est toujours dans la crainte d'eux , „ & de sa malheureuse Mère. Qui osera former des complots contre elle , si elle est avec „ nous ? ” Ma chère , ma très-chère Demoiselle ! vous êtes touchée en ma faveur... (Qui auroit pu , Lucy , n'être pas remuée par ce tendre langage ?) Elle jetta ses bras autour de moi. Je vois que vous êtes touchée en ma faveur ! Je vous servirai , je serai votre fille de compagnie. Je vous aiderai à vous parer , & à vous rendre toujours plus aimable aux yeux de mon tuteur. Je ne pus y tenir plus longtems... Allez , allez ,

sez, ma charmante fille, innocente, généreuse, irrésistible créature !... si les choses en viennent là, (il me convient, Lucy, pour plus d'une raison de n'être pas réservée avec cette aimable enfant) mon Emilie ne fera pas une demande, à laquelle je ne me prête de cœur & d'âme; elle ne formera pas un souhait que je ne m'efforce d'accomplir pour elle.

Je la ferai contre mon sein, & elle se pen-
doit à mon col.

Je vous cause de la peine... Je ne voudrois pas pour le monde entier causer de la peine à ma jeune Maman, dit-elle; à l'avenir permettez moi de vous appeller Maman... *Maman*, on me l'a expliqué, est un nom plus tendre même que celui de *Mère*... La malheureuse M^{re} Jer-vois fera M^{re} O-Hara, si elle veut, & seulement ma *Mère* : un enfant ne doit pas renier sa Mère, quoique sa Mère le renie, ou fasse pis que de le renier.

Il faut que je vous quitte, Emilie.

Dites donc *mon* Emilie.

Il faut que je vous quitte, mon Emilie, & plus que mon Emilie... Vous m'avez fait passer le sommeil pour cette nuit.

O je suis donc fâchée...

Non, ne soyez pas fâchée. Vous m'avez causé de la peine, il est vrai, mais je crois que c'est la plus douce des peines qu'éprouva jamais le cœur humain. Que de bonté! quelle innocence! quelle générosité!... Je remercie Dieu, ma chère ame, de ce qu'il y a un cœur de ma connoissance aussi excellent que le vôtre.

O que cela est bon! Elle me fera encore dans

ses bras; Vous voulez donc vous en aller ?

Il le faut, il le faut, ma chère!... Je ne puis rester plus longtems... Mais assurez-vous que mon Emilie aura toujours la première place dans mon cœur. Je m'étudierai à avancer votre bonheur, & vos souhaits seront la règle des miens.

Je suis donc sûre que je vivrai toujours avec mon tuteur & avec vous. Et Dieu veuille, ajouta-elle, en se laissant tomber sur ses genoux, & embrassant les miens, Dieu veuille que vous puissiez être la plus heureuse des femmes, & cela bientôt, pour l'amour de moi aussi bien que de vous, en épousant le meilleur des hommes, ... mon tuteur ! (dit-elle d'un ton de triomphe) dites Amen ; Dieu vous benisse, Mademoiselle, allons, dites Amen à ma prière.

Je m'arrachai à ses embrassemens ; O ma charmante fille ! je ne puis soutenir cela ! Je courus hors de la porte pour me retirer dans ma chambre.

Vous n'êtes pas fâchée, Mademoiselle ? me dit-elle en me suivant, & prenant ma main qu'elle baïsa avec transport. Dites que vous n'êtes pas mécontente de moi. Je ne vous laisserai pas avant que vous me l'aïez dit.

Fâchée, mon ame ! Qui pourroit être fâché ? Que vous m'avez causé de peine par votre charmante bonté de cœur.

Dieu soit loué, je ne vous ai pas offensé. A présent dites encore une fois, *mon* Emilie... Dites, bon repos, *mon* Emilie... mon amour... & tous ces tendres noms... & dites, Dieu vous benisse, mon enfant, comme si vous étiez ma Maman ; & je vous quitte.

terai, & je croirai aller coucher avec les Anges.

Les Anges seuls sont une compagnie digne de mon Emilie... Dieu vous benisse, mon Emilie! Bonne nuit! dormez tranquillement.

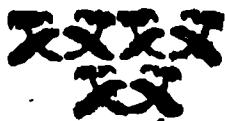
Je la baisai, une, deux, trois fois avec transport, & elle se retira, mais s'arrêta à la porte, me faisant une profonde révérence, comme je me retournais pour la regarder, le cœur serré de plaisir & de peine, en même tems.

Reflechissant, quand je fus couchée, sur tout ce que cette chère fille avoit dit, & sur le songe que je pourrois avoir, tant de différentes pensées s'élevèrent dans mon esprit, que je ne pus fermer l'œil. Je me suis levée avant le jour, & pendant que mon cœur étoit agité par ce sujet touchant, j'ai eu recours à ma plume.

Ma Lucy, ma Grand-Mère, ma Tante, mon Oncle, faites plus que de me permettre, ordonnez moi absolument de vous mener mon Emilie, si on me le propose : cependant elle ne viendra pas, si vous ne promettez tous de l'aimer autant que

*Votre éternellement
dévouée*

HARRIET BYRON.





L E T T R E V I I I.

Miss BYRON à Miss Lucy.

Lundi, 20. Mars.

La bonté toujours agissante, & infatigable de ce sir Charles Grandison m'éblouit entièrement, Lucy!

Le bon Docteur Bartlet a eû la bonté de nous communiquer deux Lettres qui racontent ce qu'il a fait pour Lord W. son Oncle. Il a été plus qu'un Père pour son Oncle. Ne trouvez-vous pas cela étrange? Mais il faut qu'il oblige tout le monde.

Le Docteur a dit, que puisque miss Grandison en appelle à la permission que lui a donné son frère de nous communiquer selon qu'il le trouveroit à propos, les Lettres qu'il en reçoit, il ne croyoit pas pouvoir obliger plus complètement Lord L. & les sœurs, qu'en leur lisant ces deux Lettres, qui regardoient une affaire de famille.

Après que le Docteur a eu fini sa lecture, il s'est retiré dans son cabinet: j'y ai couru après lui, & j'ai obtenu la permission de vous envoyer ces Lettres.

Aidez en bien soin, Lucy, & renvoyez les dès que vous les aurez lues.

Il seroit impossible, sans transcrire chaque paragraphe, de marquer les traits particuliers de générosité, de justice, de prudence, de desintéressement, de bénéficence qui frapperoient tout le monde

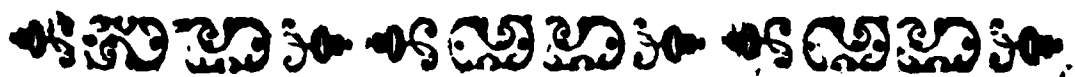
monde dans ses Lettres. Il y a encore, ah Lucy ! d'autres observations à faire, mortifiantes, je crains.

Permettez-moi de vous dire seulement, que si sir Charles Grandison pouvoit & vouloit s'offrir à moi, je crois que je devrois refuser sa main. Ne pensez-vous pas, que si j'étois à lui, je vivrois dans une crainte continuelle de m'en séparer, ne fût-ce uniquement que par ce coup inévitable, qui seul peut être le moyen de rendre complète son existence.

Cœurs tendres & modestes, voilà l'homme dont vous devriez souhaiter d'attirer les vœux, & non ce débauché, cet impudique libertin, cette sale Harpie, enfant de la débauche & de l'Erèbe; qui se glorifie dans sa méchanceté, qui triomphe de votre faiblesse, qui cherche à prendre à force ouverte un cœur qui devrait se retirer d'effroi à son approche. Les cœurs qui se ressemblent ne se réuniront-ils pas?... Puisse-t-il en être ainsi désormais, c'est le souhait de

Votre

HARRIET BYRON.



LETTRE IX.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET,

Samedi soir, 18. Mars.

Dès que j'ai vu M^e. Jervois dans sa chaise, je suis allé chez Lord W.

Il m'a reçu avec de grands témoignages d'estime & d'affection.

Il a fait sortir les domestiques, & m'a dit en me prenant par la main, que ma bonne réputation lui revenoit de tout côté. Il étoit amoureux de moi, dit-il, j'étois le fils de ma Mère.

Il m'a loué de mon économie, & m'a félicité comme d'une générosité, de la justice que j'ai renduë à quelques-uns de mes parens.

Je vous avouë franchement, m'a-t-il dit, qu'à votre arrivée; & même jusqu'à présent, que j'ai résolu d'être tel que vous le pouvez souhaiter, j'avois cru qu'il étoit de la prudence de me contraindre. Car je m'imaginois que votre Père avoit vécu de façon que vous voudriez vous adresser à moi, pour vous tirer d'embarras; & en particulier, pour avoir de l'argent, pour marier du moins votre sœur aînée. J'avois remarqué, jeune homme, continua-t-il, & j'avois oui dire à d'autres, que vous n'aviez point d'yeux pour voir aucune des fautes de votre Père, ni de son vivant ni après sa mort; cela me donnoit sujet de craindre que vous n'eussiez son goût pour la prodigalité. Et j'avois résolu, si vous vous adressiez à moi, de me renfermer dans un refus général, autrement tout ce que j'ai amassé depuis tant d'années, auroit pu être bientôt dissipé, & je n'aurois fait qu'ôter l'épine du pied d'un autre, pour la mettre dans le mien.

Il fit alors quelques reflexions desagréables sur le caractère de mon Père.

A cela je répondis que chacun avoit droit de juger pour soi dans les choses dont il n'étoit responsable.

responsable qu'à lui-même. Mon Père, & vous, Milord, continuai-je, vous aviez des manières de penser toutes différentes. Il avoit du goût pour la magnificence. Vous en avez pour la prudence, comme vous l'appellerez? Il y a des gens qui donneroient d'autres noms à ces deux goûts. Ne trouveriez-vous pas bien présomptueux, Milord, un homme qui vous citeroit à son tribunal, comme vous étant trompé dans les mesures de votre prudence?

Pensez-vous, neveu, que je ne voye pas bien ce que vous prétendez par ce discours? Mais je juge que vous n'avez pas intention de m'insulter.

Point du tout, Milord... Pendant que vous avez craint d'avoir à souffrir de moi, vous avez suivi votre prudence ordinaire, en me décourageant de m'adresser à vous: mon Père, à votre jugement, Milord, n'avoit qu'un défaut; & c'est lui qui en a souffert le plus. S'il eût examiné ses affaires; il auroit évité la nécessité de faire bien des choses qui ont été desagréables pour lui, & qui doivent l'être toujours à un homme de cœur: son seul bois de haute futaie, qui ne demandoit qu'à être coupé, lui auroit fourni tout ce dont il avoit besoin. Et il payoit des intérêts pour des sommes moindres que celles qui étoient actuellement entre les mains de ses Intendans, sans qu'ils en eussent rendu compte.

Mais quelle gloire pour vous, cousin...

Ne me faites point de compliment, Milord, je vous prie, aux dépens de la mémoire de mon Père. Il étoit en droit de faire ce qu'il a

fait. Vous faites, Milord, ce que vous trouvez à propos. Moi aussi, à présent que je suis mon maître, je fais ce qu'il me plaît. Mon goût est différent du sien & du vôtre; je suis le mien comme il suivoit le sien. S'il arrive qu'en quelques choses je fasse mieux que mon Père, il peut avoir des avantages sur moi en d'autres; & dans celles où il arrive que je fais ce qui est généralement approuvé, quel mérite en ai-je? puisque dans tout cela, conduit par un penchant naturel, je ne fais que suivre une passion dominante, & peut-être avec autant d'ardeur, & aussi peu de pouvoir d'y résister, que mon Père en avoit pour reprimer les siennes.

A merveilles, à merveilles! dit Milord... Que je vous demande une chose, neveu. Tous les jeunes gens pourroient-ils, s'ils le vouloient, gagner autant que vous en voyageant?... S'ils le peuvent, par ma foi, neuf de dix qui voyagent mériteroient d'être pendus à la porte de leurs Pères, à leur retour.

Cela est bien sévère, Milord. Mais les esprits qui pensent penseront chez eux comme en voyage. Ceux qui ne pensent pas méritent notre compassion.

Eh bien, Monsieur, je vous assure que je suis fier d'avoir un tel neveu, quelque idée que vous aiez de votre Oncle. Il y a deux ou trois choses dont je veux vous parler, & une ou deux sur lesquelles je veux vous consulter.

Il sonna, & demanda quand le dîner seroit prêt.

Dans une demie-heure, lui dit-on.

Madame Giffard entra. Son visage étoit enflam-

flammé. Milord parut piqué en la voyant. Il étoit aisé de voir qu'ils étoient mal ensemble, & que Milord avoit plus peur d'elle, qu'elle de lui.

Elle tâcha de prendre un air poli pour moi, mais il étoit si contraint, qu'il alloit très-mal à sa physionomie; & ses lèvres trembloient, quand elle rompit le silence pour me demander obligeamment, comment se portoit ma sœur Charlotte.

Je voudrois être seul avec mon neveu, dit Milord, d'un ton violent.

Vous y ferez, Milord, répondit-elle insolemment, avec un air qui monroit qu'ils s'étoient querellés plus d'une fois, & qu'il en avoit passé par où elle avoit voulu. Elle tira la porte après elle avec une rudesse que n'auroit pu souffrir un homme qui n'auroit pas senti qu'il s'étoit dégradé lui-même.

Cette folle! pourquoi venoit-elle quand j'étois là, sinon pour montrer sa prétendue importance, aux dépens de son honneur? Elle n'ignoroit pas ce que je pensois d'elle. Elle avoit voulu par le canal d'un tiers, me faire des propositions pour m'engager à m'intéresser pour elle auprès de Milord; mais je me serois méprisé moi-même, si je n'avois pas rejeté avec dédain, ses offres de service.

L'abominable femme! dit Milord, après avoir regardé auparavant, comme pour être bien sûr qu'elle ne pouvoit l'entendre.

Cette femme, & sa conduite avec moi, neveu, est un des sujets sur quoi je veux vous consulter.

Différons cela, Milord, jusqu'à ce que vous

soyiez calmé. Vous n'aviez pas dessein de commencer par là. Vous êtes agité.

Ouf, je le suis: Il boufoit, & haletoit comme s'il eût été hors d'haleine.

Je lui fis quelques questions indifférentes. Si nous avions traité ce sujet dans ce moment, quelque résolution qu'il eût prise, il est vraisemblable qu'elle se feroit évanouïe, quand la passion qui la lui auroit fait prendre, se feroit calmée.

Quand il m'eut répondu, le feu de son visage, & sa colère, s'appaisèrent en même tems.

Il recommença à me louer, & en particulier sur ma conduite envers M^r. Oldham, qui, disoit-il, étoit à présent fort heureuse, & vivoit d'une manière exemplaire, & qui n'ouvroit jamais la bouche, quand il étoit question de moi, que pour me combler de bénédictions.

Cette femme, Milord, lui dis-je, avoit été vertueuse autrefois. Quand une personne n'est pas totalement abandonnée, il y a plus d'espérance d'amandement, que quand elle n'a jamais eu de bons principes. Tout ce qu'on peut souhaiter par rapport à une personne dans ce dernier cas, c'est qu'on la puisse mettre hors d'état de nuire. Son plus grand mérite n'a jamais été que de ne point faire de mal. Celle qui a été bonne une fois, ne peut être à son aise quand elle a une véritable repentance, jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans l'état d'où la séduction l'avoit tiré.

Vous entendez ces matières, cousin: pour moi je n'y entends rien. Mais si vous voulez m'accorder plus souvent votre compagnie, je
crois

crois que vos idées me rendront meilleur. Mais il faut que je vous parle sur cette femme , neveu ; je suis calme à présent. Je veux vous parler de cette femme à présent... Je suis résolu de m'en séparer. Je ne puis la souffrir plus longtemps. N'avez-vous pas vu comment elle a tiré la porte après elle , quoique vous fussiez présent ?

Oui , Milord. Mais il est clair qu'il s'étoit passé quelque chose auparavant ; sans cela , elle n'auroit pu s'oublier à ce point. Mais , Milord , nous renverrons ce sujet , s'il vous plaît. Si vous m'y ramenez vous-même après le dîner , je vous écouterai de tout mon cœur.

Eh bien , à la bonne heure. Mais dites moi , à présent , neveu , avez-vous quelque pensée de mariage ?

J'honore beaucoup cet état , lui dis-je , & j'espère d'y trouver un jour du bonheur.

Fort bien , êtes-vous en liberté , cousin , d'écouter des propositions de cette nature.

Sans attendre ma réponse , il me proposa Lady Frances N. , & dit qu'on lui avoit parlé là dessus.

Lady Frances , répondis-je , est une jeune Dame d'un grand mérite. Mon Père avoit commencé un traité avec sa famille ; mais il y a longtemps qu'il est rompu. On ne peut le reprendre.

Eh bien que pensez-vous de Lady Anne S. ? On m'a dit que c'étoit vraisemblablement là la Dame. Elle a une fortune considérable. J'apprends que vos sœurs sont les bonnes amies.

Mes sœurs voudroient me voir heureusement marié. Mais j'ai une telle opinion de ces deux Dames , que je sentirois quelque peine à ima-

giner que l'une & l'autre ne me refuseroient pas si on m'offroit à elles, ne pouvant m'offrir moi-même. Je ne puis soutenir, Milord, l'idée de rendre le mépris pour l'estime, même dans mon propre sexe : mais pour les Dames, comment pouvons-nous attendre d'elles la délicatesse, & la dignité qui sont les remparts de leur vertu, si nous ne les traitons pas avec respect ?

Charmans principes ! Si vous ne les avez pas pris dehors, il faut que vous les aiez de votre Mère. C'étoit la plus excellente des femmes.

Elle l'étoit en effet. Je l'ai toujours devant les yeux.

Vous êtes un excellent parent aussi ! A présent que je connois votre respect pour votre Mère, je vous passerai tout ce que vous dites de votre Père, parce que je vois que tout cela est par principe. J'ai connu des gens qui parloient avec respect de leurs Mères, pour se faire honneur à eux-mêmes ; c'est-à-dire, parce qu'elles avoient mis au monde des créatures aussi importantes, & qui exigeoient du respect pour de bonnes vieilles femmes, qui n'étoient que cela, dans la vue de respirer eux-mêmes l'encens qu'on leur offroit. C'est là un respect de parade.

Je crois, mon bon Docteur Bartlet, cette remarque au dessus de Milord W. Il me semble que j'en ai ouï faire une pareille à mon Père, qui connoissoit fort bien les hommes, mais que son tour d'esprit portoit quelquefois à la satire. Cependant quand j'entens vanter hautement quelqu'un pour des devoirs communs, comme pour être un bon mari, un bon fils, un
ten-

tendre Père , quoique comparativement cela soit digne de louange, j'en conclus qu'il n'y a rien d'extraordinaire à dire de lui. Appeller quelqu'un un bon *ami*, c'est en effet comprendre tous les devoirs en un mot. Car l'amitié est le baume & l'assaisonnement de la vie. Un homme qui en est capable, si l'on entend bien ce terme, ne peut manquer à *aucun* des devoirs de la société.

Eh bien , cousin , continua mon Oncle , puisque vous ne pouvez penser ni à l'une ni à l'autre de ces Dames, comment trouveriez-vous la riche & la belle Comtesse de R. ? Vous savez combien elle est estimée.

Ouï, mais Milord , je ne choisirois pas une Veuve. Cependant, généralement, je ne méprise pas les Veuves, & je ne trouve pas blâmables ceux qui les épousent. Mais comme ma situation est assez heureuse, & que les richesses ne seront jamais mon principal motif dans le choix d'une femme , on peut me passer mes fantaisies, sur tout esperant comme je le fais, (& je ne meritois pas une bonne femme si je pensois autrement) qu'une fois marié, j'en ferai pour ma vie.

La Comtesse, dit Milord, a déclaré une fois en présence d'une douzaine de personnes, dont deux étoient ses adorateurs, qu'elle n'épousera jamais personne , à moins qu'il ne soit précisément par le caractère & par les manières, un autre sir Charles Grandison.

Les Dames, Milord, qui parlent favorablement d'un absent qui ne forme point de prétensions sur elles, & qui ne doit pas vraisemblable-

ment les importuner , convaincroient bientôt cet homme de son erreur , si ces sortes de déclarations faisoient naître sa présomption.

Je m'étonne , continua Milord , de ce que tous les jeunes gens ne sont pas vertueux. Je vous ai ouï vanter , cousin , dans tous les cercles où l'on a parlé de vous. C'a été certainement un avantage pour vous d'être venu vers nous comme étranger pour ainsi dire. Vous pouvez avoir fait bien des folies de jeunesse , dont nous n'entendrons jamais parler. Mais quoi qu'il en soit , je puis vous dire , Monsieur , que je vous ai ouï donner des louanges , qui me faisoient briller les yeux de joie , à cause de notre parenté. On m'a dit , il n'y a pas un mois , que dans un Cercle , il ne s'étoit trouvé pas moins de cinq Dames qui déclarèrent , qu'elles se mettroient d'un commun accord sur les rangs , & vous laisseroient choisir une femme entre elles.

Sans vouloir , Milord , affecter de rejeter un compliment évidemment au dessus de ce que je mérite , permettez moi de vous dire que ce que vous avez ouï dire dans ce goût-là est beaucoup plus à l'honneur d'un sexe que de l'autre. Je serois charmé que nous autres , hommes , nous nous réformassions du moins par politique , si ce n'est pas par des principes , que la politique pourroit cependant faire naître.

Je le voudrois aussi , neveu : mais moi (le pauvre homme ! il laissoit tomber sa tête en disant cela) je n'ai pas été meilleur que je ne dois l'être. Ne me méprisez-vous pas dans votre cœur , cousin ? ... On vous aura dit ... Cette
mau-

maudite femme... Mais je commence à me repentir ! Et les vrais gens de bien, je crois, ne sont pas censeurs, & sans charité. Dites moi, cependant, ne me méprisez-vous pas ?

Mépriser le frère de ma Mère ! Non, Milord. Cependant quand un Souverain en appelleroit à ma franchise, & qu'il y auroit quelque apparence qu'il en pût profiter, je lui dirois décémmment tout ce que je pense. Je suis fâché de le dire. Mais vous, Milord, si vous n'avez pas eu des vertus qui vous rendissent digne de servir de modèle, vous avez trop d'exemples parmi les Grands, & parmi les autres, pour qu'on vous puisse accuser de singularité. Mais vous ajoutez, Milord, à un aveu qui ne manque pas de noblesse, que vous commencez à vous repentir.

Oui, cousin ; & votre bonne réputation fait que j'ai à moitié honte de moi-même.

Je n'ai pas coutume, Milord, de haranguer sur de pareils sujets des gens qui connoissent leur devoir : mais permettez moi de vous dire, que vos bonnes résolutions, pour être efficaces, doivent avoir un meilleur fondement qu'un dégoût ou un désagrément accidentel. Mais nous tombons encore sur un sujet que nous étions convenus de renvoyer après le dîner.

Je suis charmé de la façon dont vous me traitez, cousin. J'adorerai le fils de ma sœur, pour l'amour de moi-même. Si j'avois consulté mon Chapelain, qui est aussi un honnête homme, il m'auroit traité trop rudement.

Les Théologiens, Milord, doivent remplir leur devoir.

Il amena alors l'affaire entre sir Hargrave Pollexfen & moi, dont je le trouvai mieux informé que je n'aurois pu l'imaginer; & après s'être étendu là dessus, & sur le refus que j'avois fait d'un duël; par une transition fort naturelle, il vint à parler de la Dame *délivrée*, comme il l'appelloit. J'ai oui dire, cousin, me dit-il, qu'elle est la plus belle femme de l'Angleterre.

Je le crois ainsi, Milord, repliquai-je: Et elle a un mérite que je n'ai trouvé dans aucune autre beauté: elle n'en est point orgueilleuse.

Je lui dis alors mon sentiment sur Miss Byron en termes qui firent que Milord m'attaqua, comme mes sœurs l'ont fait une fois, sur la chaleur de ma description, & de mes louanges.

Et pensez-vous, Milord, que je ne puisse rendre justice au mérite d'une Dame comme Miss Byron, sans avoir des vues particulières? Je vous assure que ce que j'ai dit, est l'abrégé de ce que je pense d'elle. Je regarde comme un des plus heureux événemens de ma vie, d'avoir pu la servir, & la sauver d'un mariage forcé avec un homme qu'elle haïssoit, & qui ne la méritoit pas. Il y a peu de choses qui me fassent autant de peine que de voir une femme de mérite mal mariée, si l'on n'a pas premièrement consulté son choix, & lorsque quoiqu'intimement sensible à son malheur, elle porte sa part du joug d'une manière irréprochable.

Vous êtes grand ami du sexe, cousin.

Oui, je le suis. Je pense qu'un homme qui ne l'est pas, doit être tombé en mauvaise compagnie, & n'a pas mérité d'en trouver une meilleure. Cependant personne n'est plus délicat
que

que moi sur des défauts opposés aux vertus de leur sexe, sur un manque de mœurs, ou même de délicatesse.

Je ne sai ce que c'est, dit Milord; mais à ce compte, il faut que je ne sois pas tombé dans la meilleure compagnie: mais peut-être est-ce manque de cette délicatesse dont vous parlez.

Si nous estimions, & que nous fissions connoître, Milord, que nous estimons les femmes, pour les qualités particulièrement estimables dans leur sexe, celles qui méritent le moins d'estime, si elles ne vouloient pas se réformer, se retireroient du moins de notre compagnie, dans une autre plus assortie à leur goût; & nous trouverions toujours assez d'objets dignes de notre connoissance, & même de notre admiration, avec qui nous pourrions nous lier. Il y a une sorte d'aiman dans la bonté. Les méchants trouveront à la vérité d'autres méchants, & s'uniront avec eux, pour s'appuyer les uns les autres; mais ils sont unis par un lien fragile; au lieu que, la fidélité, la confiance, l'amour, la sympathie, les bienfaits réciproques, forment une chaîne qui unit les gens de biens, & qu'il est difficile de rompre.

Je n'ai jamais eu ces idées, cousin; elles sont bonnes cependant. Je prends les gens comme je les trouve; & pour vous dire la vérité, pensant plus à moi-même qu'aux autres, je ne prends jamais de la peine à former des liaisons avec les gens de mérite. Les gens que j'ai trouvé ont les mêmes vuës sur moi, que moi sur eux: je me suis ainsi trouvé dans un état d'hostilité avec tout le monde, me défiant,
&

& me gardant du mieux que je puis, & ne doutant pas que tous ceux avec qui j'ai à faire ne m'en imposassent si je mettois ma confiance en eux... Mais pour revenir à cette Miss Byron, neveu, je ne ferai pas content que je ne la voie... Je vous prie, quelle est sa fortune? On m'a dit qu'elle n'a pas plus de 15000. livres... Qu'est-ce que cela au prix des offres qu'on vous a faites?

On nous vint dire dans ce moment que le dîner étoit fervi.

Je voudrois prendre quelque repos, mon cher Docteur, mais il me fuit. La dernière Lettre de Beauchamp, dattée de Bologne, de même que celles de l'Evêque, m'affligent. Pourquoi ai-je un cœur si sensible? Si la malheureuse situation où y font les choses, venoit de ma faute, je mériterois la peine que j'en ressens. Mais je serois trop heureux, si je n'avois pas ces tourmens extérieurs. Dieu soit loué, ils ne tirent pas leur source de mon cœur, quoiqu'ils s'y fassent un passage trop aisé!

Mon papier est tout écrit. Si je puis trouver un moment d'assoupissement, il sera le bienvenu, si non, je me leverai, & continuerai d'écrire.



XX :: XX :: XX :: XX :: XX

L E T T R E X.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Dimanche, 19. Mars.

J'ai eu deux heures favorables d'oubli. Je n'ai pu m'en procurer davantage, je vais poursuivre mon sujet.

Après le dîner, les domestiques étant renvoyés, Milord, après m'avoir fait examiner s'il n'y avoit personne qui pût nous écouter, commença ainsi.

Je suis résolu, neveu, à quitter M^{re}. Giffard. Elle est le tourment de ma vie. Je voudrois l'avoir quittée il y a six mois, dans une occasion dont je ne vous parlerai pas, parce que vous me mépriserez pour ma foiblesse, si vous la sachiez. A présent elle voudroit faire entrer chez moi une de ses sœurs, avec son mari, & me faire renvoyer deux autres de mes gens dont je suis content & qui m'aiment, mais dont elle est jalouse par cette même raison; alors ils me partageroient entre eux; car cet homme & sa femme ont six enfans, tous dans un état où on ne pourroit honnêtement les laisser.

Et avez-vous, Milord, quelque autre difficulté à vous séparer d'elle, que celle qui naît de votre manque de résolution?

C'est le plus insolent Démon, quelquefois, qui fût jamais auprès d'un homme, & d'autres fois

fois le plus plaintif. Ne me méprisez pas, neveu; vous savez que je l'ai prise comme une... Vous entendez ce que je veux dire...

Je vous entends, Milord.

Mais dites que vous ne me méprisez pas, sir Charles Grandison. Sur mon ame, j'ai presque peur de vous.

Ma compassion, Milord, quand je vois du repentir, est plus forte que ma censure.

Cela est bien dit... A présent je suis convenu avec cette femme dans un moment de faiblesse, où elle m'avoit mis, de lui faire une pension de 150. l. pour sa vie, qui devroit être de 250. l. si je la quittois sans son consentement; & depuis plusieurs mois, nous n'avons fait que nous tourmenter l'un l'autre, pour voir si je la mettrois dehors, ou si elle me quitteroit: car elle dit qu'elle ne veut pas rester si je ne prends sa sœur & son frère; & elle ne me quittera pas parce qu'elle n'auroit alors que 150. l. C'est trop cependant pour ce qu'elle mérite depuis deux ans.

Vous voyez, Milord, les inconvéniens de ce genre de vie; & je n'ai pas besoin de vous dire combien plus heureux est l'état qui unit un homme & une femme par l'intérêt, aussi bien que par l'affection, si l'on n'a pas négligé les règles de la prudence dans son choix. Mais permettez moi de vous exprimer ma surprise, Milord, de ce qu'avec un bien si considérable, & n'ayant point d'enfant, vous semblez mettre votre repos à un prix si bas que 100. l. par an.

Je ne veux pas la laisser aller avec ce triomphe. Elle n'a pas mérité...

Je

Je vous prie, Milord, avoit-elle une bonne réputation quand vous l'avez prise ?

Elle étoit veuve...

Mais étoit-elle passablement estimée ? Son veuvage pouvoit la rendre plus digne de pitié.

La goûte me mettoit dans le besoin d'une femme pour me servir. Je hais les services des hommes...

Fort bien, Milord, cela regarde vos motifs. Mais avez-vous à l'accuser de quelque desordre auparavant.

Je ne puis le dire. Sa maudite humeur devoit plutôt effrayer qu'attirer les galans. J'avois ouï dire qu'elle étoit d'un mauvais caractère ; mais cela n'a éclaté avec moi que depuis deux ans.

Surement, Milord, vous ne devez pas disputer avec elle là-dessus. Si vous êtes résolu de la quitter, donnez lui sa pension de 250. l. & qu'elle s'en aille.

Recompenser une maudite femme pour ses mauvais procédés!... Je ne puis m'y résoudre.

Permettez moi de vous dire, Milord, que vous avez mérité quelque punition. Donnez lui sa pension, non comme une récompense pour elle, mais comme une punition pour vous.

Vous me blessez dans l'endroit sensible, neveu.

Considérez, Milord, que deux cent cinquante l. par an, pour sa vie, fut-ce même pour toujours, c'est un pauvre prix pour la réputation d'une femme, avec qui un homme de votre rang & de votre fortune a daigné entrer en traité. Chaque quartier de sa pension qu'elle rece-

vra

vous excitera ses remords, si elle vit assez longtemps pour se repentir, quand elle pensera qu'elle reçoit pour sa subsistance, les gages de sa honte. Que ce soit là sa punition. Vous faites entendre, qu'elle s'est conduite de façon qu'elle n'a que peu d'amis : quittez la sans lui donner des sujets de plainte, qui exciteroient la pitié pour elle, & lui donneroient peut-être des amis à vos dépens. Une femme qui a perdu sa réputation ne s'embarassera pas de la vôtre. Supposez qu'elle vous poursuive pour n'avoir pas rempli vos conventions : voudriez-vous, Milord, paroître dans une telle poursuite ? Vous ne seriez pas capable d'alléguer le privilège de votre rang, dans une poursuite qui autrement tourneroit contre vous. Vous ne pouvez souhaiter sérieusement de quitter cette femme, elle ne peut vous avoir indisposé sans retour, si vous faites difficulté de donner 100 l. par an pour vous en débarrasser.

Il jura fortement, qu'il le souhaitoit sérieusement ; & il ajouta, je suis résolu, neveu, de me marier, & de vivre honnêtement.

Il me regardoit, comme s'attendant que je serois surpris.

Je ne crois pas que cette idée ait pu me faire changer de contenance. Vous avez pris, Milord, lui dis-je, une bonne résolution ; & si vous épousez une femme raisonnable, vous en sentirez la différence par rapport à votre satisfaction intérieure, aussi bien que par rapport à votre réputation, & à vos intérêts. Et la différence de 100 l. par an pourroit-elle... Ne me faites pas dire que je suis honteux pour Milord W.

Je

Je savois que vous me mépriseriez, sir Charles. Je sai, Milord, que je me mépriserois moi-même si je n'en usois pas franchement avec vous dans cette occasion. En vérité, Milord, vous n'avez pas eu autant de sujet, (pardonnez moi ma franchise) d'avoir mauvaise idée de la façon de penser de mon Père, que vous en avez de corriger la vôtre.

Je ne puis souffrir cela, neveu. Il avoit l'air mécontent.

Ne vous fâchez pas, Milord; il n'y a pas un homme au monde de qui je puisse souffrir la colère sans quitter la partie, lorsque me consultant, il trouvera mauvais que je dise franchement & sincèrement mon avis.

Avec quel homme ai-je à faire!... Eh bien, délivrez moi de ce tourment (Vous avez le cœur haut, neveu, & personne ne peut vous reprocher d'agir contre vos principes), & je vous aimerai éternellement: mais parlez lui; j'oserois à peine lui parler moi-même: elle gémit, elle sanglote, & menace tour à tour; je ne puis soutenir cela... Une fois elle alloit se pendre... Plût à Dieu que je ne l'eusse pas empêché... Ensuite, voyez ma folie! nous nous racommodames.

Mon bon Docteur Bartlet, j'avois honte pour mon Oncle. Mais vous voyez, quelle artificieuse, & quelle insolente créature est cette femme. Que de folie il y a dans la méchanceté. La folie rencontre la folie, sans cela comment réussiroit-elle si souvent?... Cependant que le frère de ma Mère souhaitât d'avoir souffert qu'une créature avec qui il avoit vécu, se fût détruite

elle-même... J'avois peine à soutenir sa vue. Et si je n'eus pensé que je servirois deux malheureuses personnes, & que je pourrois les engager à se repentir, je ne serois pas resté... Mais nous voyons par l'exemple de ma Mère, & par celui de son frère, combien la méchanceté habituelle avilit le cœur humain, & combien une bonté habituelle l'annoblit. Dans leur jeunesse on les supposoit plus semblables par leurs qualités naturelles ou acquises, qu'ils ne le parurent dans l'âge mûr, quand les occasions développèrent leurs talens respectifs. Mais peut-être le frère n'en fut-il pas meilleur, pour avoir joui d'une prospérité non interrompue, & pour n'avoir jamais trouvé de contradiction; au lieu que la femme la plus heureusement mariée doit quelquefois soumettre sa volonté à celle d'un autre. Quelle gloire doit-ce être pour une femme vertueuse, qui peut non seulement soumettre sa volonté, mais encore faire un aussi bon usage de sa résignation que l'a fait ma Mère!

Milord répéta la prière qu'il m'avoit faite de parler à cette femme; & cela tout de suite.

Je sortis, & la fis demander.

Elle vint à moi toute essouffée de colère; & je pense aussi en partie de la crainte de ce que je penserois de sa conduite.

Je vois, M^{re}. Giffard, lui dis-je, que vous êtes fort émuë. On m'a prié de vous parler, ce n'est pas une tâche fort agréable. Mais vous me trouverez toute la civilité qui vous est due à cause de votre sexe. Remettez-vous, je vous reverrai dans un moment.

Je sortis, & revins bientôt. Son visage n'étoit

toit pas tout-à-fait aussi bouffi ; & elle se mit à pleurer. Elle commença par vanter ses services, ses soins, son honnêteté, & puis invectiva contre la ladrerie de Milord. Elle me fit quelques complimens, & parla de la honte qu'elle avoit de paroître devant moi, comme une créature coupable : c'étoit une introduction à ce qu'elle se préparoit à dire de ses sacrifices, de la perte de sa réputation, & le reste, qu'elle faisoit sonner fort haut par rapport à Milord, & vu son ingratitude pour cela, comme elle l'appelloit.

Je suis toujours bien aise, mon cher ami, du témoignage que les femmes les plus abandonnées rendent en l'honneur de la vertu, par cela même qu'elles font valoir ce sacrifice.

Vous ne pouvez pas dire, M^e. Giffard, que Milord vous ait trahie, séduite, ou abusée. Je ne dis pas tant cela par forme de reproche, que par justice ; & pour ne pas souffrir que vous vous trompiez vous-même, & que vous le chargiez de fautes plus grandes que celles dont il a été coupable. Vous étiez maîtresse de vous-même. Vous n'aviez ni Père, ni Mère, ni Mari, à qui vous eussiez à rendre compte, ou qui pût s'offenser de votre conduite. Vous saviez votre devoir. On vous a traitée comme une personne isolée & indépendante. Cent & cinquante pièces par an, M^e. Giffard, quoiqu'un foible prix pour la vertu d'une honnête femme, qui est en effet au dessus de tout prix, sont fort au dessus de la récompense de services ordinaires. Je ne cherche jamais à pallier des fautes d'une nature criante, quoique je n'aie pas dessein d'insulter une femme sur-tout, & qui se suppose

elle-même dans le malheur. Vous devez connoître, Madame, l'état médiocre dans lequel vous deviez vivre naturellement. Vous avez fait votre traité en conséquence. Une personne qui ne s'est jamais flattée d'être une épouse, ne doit point faire de difficulté de tenir ce marché, & de se procurer encore une fois les moyens de recouvrer sa réputation perdue. C'est cette indépendance que Milord souhaite de vous donner...

Quelle indépendance, Monsieur?

Cent & cinquante pièces...

Deux cent & cinquante, Monsieur, s'il vous plait... si Milord trouve à propos de me renvoyer.

Milord m'a dit à la vérité que c'étoit là votre accord; mais il oppose vos mauvais procédés.

Je voulois faire quelque difficulté par rapport aux 100 livres, quoique je pense que Milord ne le doit pas... Et par rapport aux mauvais procédés, mon cher Docteur, je ne vois pas trop qu'une femme en doive être punie par celui qui l'a entretenuë. N'a-t-elle pas manqué premièrement à ce qu'elle se doit à elle-même, & aux loix de Dieu, & des hommes? Et un homme qui l'a engagée à violer ses premiers devoirs, doit-il s'attendre qu'elle se soumette à une obligation purement arbitraire? Je voudrois que tous ces prétendus *moralistes*, comme ils affectent de s'appeller, souffrissent de ces principes libertins, qu'on ne peut suivre sans violer les premiers devoirs de la morale.

Mauvais procédés! Monsieur, me dit M^r. Giffard. Il prend ce prétexte pour couvrir la bassesse.

tesse de son propre cœur. Je n'ai jamais eu ce qu'il appelle mauvais procédés, jusqu'à ce que j'aie vu...

Laissons cela, Madame, cela pourroit engager une contestation qui ne nous mèneroit à rien. Je suppose que vous avez tout autant d'envie que Milord de vous séparer. Ce seroit une méchanceté au de-là de ce que je puis imaginer, de mener une vie criminelle, (je dois parler clair dans cette occasion) & cependant de vivre dans la haine & l'animosité avec celui qui partage ce crime.

On m'a donné une partie fort inégale, en m'engageant à parler avec vous sur ce sujet. Milord ne refusera pas de me voir, j'espère. Je sais bien ce que j'ai à lui dire.

Il m'a prié de vous parler, Madame. Comme je vous l'ai dit, ce n'est pas une tâche fort agréable pour moi. Nous avons tous nos fautes; Dieu connoit celles qu'il pardonnera, & celles qu'il veut punir. Son pardon, cependant, en grande partie, dépend de vous-même. Vous avez de la santé, & du tems devant vous selon toute apparence. Votre vie peut être à l'avenir une vie de pénitence. Je ne suis pas Théologien, Madame; je ne voudrois pas avoir l'air de vous prêcher. Mais vous avez à présent dans vos mesintelligencees une perspective de bonheur pour l'avenir ouverte devant vous, que vous auriez pu n'avoir jamais sans cela. Et permettez moi de vous faire faire une remarque; c'est que quand une fois la haine & le dégoût ont pris la place de l'amour, le plutôt qu'on se sépare, en pareil cas, est toujours

le meilleur. L'amitié & l'estime une fois bannies entre homme & femme, reviennent rarement. Dites moi la vérité... Ne haïssez-vous pas Milord aussi cordialement qu'il vous hait ?

Ouï, Monsieur, il est...

Je ne veux pas entendre ce qu'il *est*, de la bouche du préjugé déclaré. Il a ses fautes; une très-grande est celle que vous partagez avec lui... Mais si vous pouviez choisir, préféreriez-vous de vivre ensemble pour vous tourmenter l'un l'autre ?

Je puis le tourmenter plus qu'il ne peut me tourmenter moi-même...

Diabolique caractère... Femme!... (Je m'arrêtai la regardant d'un air sévère) Pouvez-vous oublier à qui & de qui vous parlez?... Milord W. n'est-il pas mon Oncle ?

Cela l'étonna, comme je me le proposais : elle me demanda pardon.

Voilà qui est bien gracieux, continuai-je, pour un Pair du Royaume, d'avoir fait dire cela de lui, (& peut-être à lui s'il eût été présent,) par une femme dont le courage n'est fondé que sur sa foiblesse!... Permettez moi de vous dire, Madame...

Elle leva ses mains jointes... Pour l'amour de Dieu, pardonnez moi, Monsieur, & protégez moi.

Cent & cinquante pièces par an, Madame, sont un riche paiement pour quelque service que pût alléguer une femme qui auroit plus de fierté que de vertu. Si vous l'aviez conservée, Madame, quand vous seriez la fille d'un païsan, vous

vous auriez été au dessus des plus grands Seigneurs qui auroient voulu vous corrompre... Mais je veux bien, pour punir Milord de sa foiblesse volontaire, vous servir dans cette affaire... Quittez Milord; vous aurez 250 l. par an. Et comme vous n'avez pas été élevée dans l'espérance de la moitié d'une pareille fortune, réservez les cent pièces, qui font la contestation, pour encourager de jeunes créatures de votre sexe à conserver cette chasteté dont vous avez violé les loix, en le voulant bien; & avec le reste vivez d'une manière assortie à cette disposition, & alors, comme mon prochain, vous me trouverez empressé à contribuer à votre bonheur.

Elle me demanda la permission de sortir : elle ne pouvoit, disoit-elle, soutenir ma présence.

J'avois en effet parlé avec chaleur. Elle sortit tremblante, faisant une profonde révérence, & humiliée. Je retournai vers Milord.

Il étoit fort impatient d'entendre mon rapport. Je lui demandai encore s'il persistoit dans la résolution de se séparer de cette femme. Il l'assura plus fortement encore qu'auparavant; & me conjura de ménager les choses de façon qu'elle s'en allât sans qu'il la vît. Je ne puis souffrir sa vue, dit-il.

Braves contre la loi, lâches & duppes avec leurs maîtresses, voilà ce que sont généralement ceux qui en entretiennent. J'ai toujours soupçonné le courage de ceux qui peuvent défier les loix de la société; pour la vraie grandeur d'ame, ils ne peuvent la connoître. J'avois pitié

tié de lui; & croyant qu'il ne feroit pas difficile de ménager cette héroïne qui s'étoit renduë redoutable à son foible Seigneur, je lui dis, auriez-vous intention, Milord, qu'elle quittât cette maison dès aujourd'hui, & avant que j'en sorte? Si vous le voulez, je crois que je puis entreprendre de l'y faire consentir.

Et pouvez-vous faire cela pour moi? Si vous le pouvez, vous serez le premier homme du monde. Cela me feroit beaucoup de plaisir à la vérité; car au moment que vous serez sorti, elle viendra de force dans mon appartement, & fera peut-être remonter ma goûté. Elle se plaint comme si elle avoit été la femme du monde la plus innocente, & moi le plus ingrat des hommes. Pour l'amour de Dieu, neveu, délivrez moi d'elle, & je serai heureux. J'aurois voulu la laisser à la campagne, mais elle voulut me suivre. Elle craignoit que je ne m'adressasse à vous. Elle ne craint personne que vous. Vous serez mon Ange gardien, si vous me délivrez de cette peste.

Eh bien, Milord, vous me laisserez donc faire les meilleures conditions que je pourrai avec elle. Mais elles ne peuvent être les meilleures de votre côté, pour votre honneur, si nous ne lui rendons pas la justice que les loix lui rendroient, & devroient lui rendre. En un mot, Milord, pardonnez moi, si je vous dis que vous ne devez pas reprendre, pour faire de la peine à cette femme, la dignité que vous avez mise de côté quand vous êtes entré en marché avec elle.

Eh bien, eh bien, je m'en raporte à vous. Seulement ces 100. livres... Encore une fois, je

je dis que ce seroit une peine pour moi de récompenser une femme pour m'avoir tourmenté. Et 150. l. par an, c'est trois fois plus que ni elle ni aucun de sa famille ait jamais eu droit d'avoir.

Les plus méchans, & les plus petits, Milord, ont droit à ce qui est juste; & j'espère que vous ne refuserez pas de remplir des engagemens où vous êtes entré en le voyant bien. Vous ne devez pas le refuser, si je me mêle de cette affaire.

La femme envoya justement alors me demander la faveur d'une audience, comme elle l'appelloit.

Elle s'adressa à moi en des termes au dessus de son éducation. Il y a, dit-elle, dans votre air, Monsieur, quelque chose de si redoutable, & en même tems de si doux, qu'en craignant votre colère, on ne peut s'empêcher d'espérer votre pardon, quand on vous a offensé. Je me suis exprimée trop librement en parlant de Milord à son neveu... Elle me fit alors des complimens sur ma bonne réputation, & dit même qu'elle en passeroit par tout où je voudrois, quoi que ce pût être.

Qu'il est rare de trouver un vrai courage dans des esprits violens! Quand ils sont intimidés, qu'ils sont lâches, généralement dans leur soumission! Cependant cette femme ne manquoit pas d'habileté dans la sienne. Elle voyoit que tout mécontent d'elle que j'étois, je lui avois donné l'esperance du paiement des cent pièces d'amende par an, & cela la rendoit si disposée à céder.

J'étois effectivement mécontent de vous, M^r. Giffard; & je ne pouvois que tirer de vos discours des conséquences à votre desavantage, & à la justification des plaintes de Milord contre vous.

Voulez-vous, Monsieur, me permettre de vous exposer le véritable état des choses entre Milord & moi? En vérité, Monsieur, vous ne savez pas...

Quand deux personnes qui ont vécu familièrement ensemble se brouillent, il est rare que la faute soit toute d'un côté. Voilà ce que je juge des choses dans cette occasion, & je ne suis pas curieux d'apprendre les détails. Un homme qui se dispense d'un devoir connu, dans un cas tel que celui-ci, doit se rendre méprisable aux yeux de la personne même à qui il donne de l'importance vis-à-vis de lui, en s'oubliant lui-même. La chasteté est la couronne & la gloire d'une femme. Les plus débauchés de tous les hommes aiment la modestie dans le sexe, au même tems qu'ils forment des complots pour la détruire dans un objet particulier. Quand une femme a consenti à mettre son honneur à prix, elle doit paroître méprisable aux yeux même de son séducteur, & quand ils en viennent à se haïr, doivent-ils souhaiter de vivre encore ensemble?

En vérité, Monsieur, en vérité, je sens des remords; je vois mon égarement. Elle mit son mouchoir devant les yeux, il sembloit qu'elle pleuroit.

Je continuai; Vous doutates, M^r. Giffard, que la passion de Milord continuât. Vous fites vos

Vos conditions en conséquence, & vous proposâtes de plus une peine pécuniaire : Milord s'est soumis aux conditions, & par ce moyen s'est assuré le droit de vous congédier quand il lui plairoit ; seul avantage qu'un homme qui se deshonne lui-même par une union méprisable, peut se flatter d'avoir. Par rapport à vous & à lui, que reste-t-il à dire, (quoique vous soyiez responsable à un tribunal supérieur au vôtre) sinon que vous auriez dû vous séparer il y a longtems ? Cependant vous n'y vouliez pas consentir. Vous ne vouliez pas lui laisser la liberté d'user du droit qu'il s'étoit réservé. Etrange foiblesse en lui d'avoir laissé dépendre cela de vous !... Mais une foiblesse en amène une autre.

Elle pleuroit alors visiblement.

Vous avez trouvé que vous pouviez tourmenter Milord, plus qu'il ne peut vous tourmenter vous-même ; & vous avez laissé voir à tout le monde, comment, agissant sur de tels principes, vous avez vécu ensemble depuis quelque tems.

Elle me demanda pardon à genoux de la hardiesse de cette expression... Non par des motifs de repentir, à ce que je crains, mais par politique.

Elle étoit assez forte pour se relever sans mon secours. Elle le fit, sans attendre que je l'empriasse, voyant que je m'étois reculé d'un ou deux pas pour lui laisser la liberté de se relever : elle avoit l'air fort sot, d'autant plus qu'elle n'avoit pas eu ma main pour l'aider ; d'où je conclus qu'elle réussit mieux ordinairement avec

Milord, quand elle fait tant que de se mettre à genoux devant lui.

Il est aisé, mon bon Docteur Bartlet, de voir le jour par quelque ouverture dans le cœur d'une femme artificieuse : rien n'est plus foible aux yeux d'un homme qui dédaigne lui-même l'artifice, qu'une femme qui en fait son étude. Quand on a renoncé à l'honnêteté, les yeux, la contenance trahissent ordinairement le cœur, & soit qu'on s'étende en apologie sans y être appelé, soit qu'on affecte des réserves mal à propos, on confirme le soupçon que le cœur n'est pas droit. Je vous excuse, M^r. Giffard, lui dis-je, Milord s'est attiré lui-même une grande partie de ce qu'il a souffert. Mais à présent, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous séparer. Milord souhaiteroit de ne vous pas voir. Je vous conseillerois de partir cet après-midi.

Quoi, Monsieur, sans avoir mes 250. l. de pension.

Quitterez-vous la maison ce soir, si je vous donne ma parole...

Pour toute la somme, Monsieur?... Deux cent cinquante pièces par an, Monsieur?

Où, pour toute la somme.

Je le ferai, Monsieur, de tout mon cœur, & de toute mon ame. La plupart de mes effets sont à la campagne. Milord en est parti en colère pour vous parler, Monsieur. Je n'ai ici que deux ou trois boîtes à linge. Mr. Halden, qui est le favori de Milord, viendra avec moi pour voir que je ne prends que ce qui m'appartient... Je m'en fierai à votre parole d'honneur,
Mon-

Monsieur... & quitterai pour toujours le plus ingrat...

Chut, M^c. Giffard, ces larmes sont des larmes de colère. Il ne reste pas dans ce moment un seul trait de femme sur votre visage... (comme on peut commander sa physionomie ! la sienne s'éclaircit dans un moment, je m'y attendois) Un cœur repentant, ajoutai-je, est humilié, & brisé : vous n'en montrez aucune marque à présent.

Elle me fit une révérence d'un air, qui (quoique non pas à dessein, à ce que je crois,) montrait que si jamais elle profitoit de la leçon, ce ne seroit pas sitôt ; & tout de suite, elle répéta sa question, si je lui donnois ma parole d'honneur pour le paiement de la somme entière... Et vous n'exigez pas, Monsieur, (car j'ai des parens pauvres,) que j'emploie cent pièces, comme vous l'avez dit ?

Vous ferez de toute la pension ce qu'il vous plaira. Si vos parens ont du mérite, vous ne pouvez faire mieux que de les soulager dans leurs besoins. Mais souvenez-vous, M^c. Giffard, en recevant chaque quartier de votre pension, que c'est le gage de l'iniquité, & tâchez de faire quelque expiation.

Cette femme ne pouvoit que trop bien soutenir cette sévérité, si le doigt eût pu suffire pour la remuer, je n'aurois pas appesanti toute ma main sur elle.

Elle m'assura qu'elle quitteroit la maison dans deux heures ; & je retournai vers Milord, pour le lui dire.

Il se leva, m'embrassa, & m'appella son bon

Ange. Je lui conseillai de donner ses ordres à Halden, ou à qui il trouveroit bon, pour rendre justice à cette femme & à lui-même par rapport à ce qu'elle avoit à la campagne.

Mais les conditions, les conditions ! s'écria Milord. Si vous m'avez débarrassé pour 150. l. je vous adorerai.

Voici les conditions (vous avez promis de m'en laisser le maître) Vous ne paierez que 150. l. par an pour sa vie, jusqu'à ce que vous m'assuriez sur votre honneur, que de bon cœur, & après mure reflexion, vous taxez votre délivrance à 250. l.

Comment cela ! comment cela, neveu ?... A ce compte je ne paierai jamais davantage, comptez là-dessus.

Et jamais je ne vous le demanderai.

Il se frotta les mains, sans penser qu'il avoit la goutte, la douleur le lui rapella, & le fit crier.

Mais comment avez-vous ménagé cela, cousin ?... Je n'aurois jamais pu l'engager à rien... Comment avez-vous ménagé cela ?

Vous n'êtes pas fâché, Milord, qu'elle s'en aille.

Il jura que c'étoit la plus heureuse chose qui pût lui arriver. J'espère, dit-il, qu'elle s'en ira sans souhaiter de me voir... soit qu'elle pleure ou qu'elle peste, il me seroit impossible de la voir, & de me posséder.

Je crois qu'elle consentira à s'en aller sans vous voir, peut-être pendant que je suis ici.

Dieu soit loué ! l'heureuse délivrance ! Dieu soit loué... Mais est-il possible, cousin, que
vous

vous aïez pu me tirer-d'affaire pour 150. l. par an? Dites moi la vérité.

Cela est ainsi ; & je vous répète, Milord, qu'il ne vous en coutera pas davantage jusqu'à ce que vous estimiez la tranquillité & le bonheur de votre vie à l'avenir , plus de 100. l. par an : jusqu'alors , mon respect pour le frère de ma Mère , & ce que je dois à son honneur , m'engageront à payer gaiement de ma poche les cent l. qui sont en dispute.

Il regarda tout autour de lui , sa tête tournant comme sur un pivot , & enfin se mettant à pleurer & à parler tout à la fois... Est-ce donc ainsi , est-ce ainsi que vous me subjuguez ? Est-ce ainsi que vous ne convainquez de ma honteuse petitesse ? Je ne puis soutenir cela. Tout ce que cette femme m'a fait , n'est rien en comparaison. Je ne puis ni vous quitter , ni soutenir votre présence. Laissez moi , laissez moi , pour six minutes seulement... Jésus ! comment soutiendrai-je ma propre petitesse !

Je me levai. Un mot seulement , Milord. Quand je rentrerai pas un mot davantage sur ce sujet. Laissez les choses comme je les ai arrangées. Je donnerois une somme plus grande que 100. l. par an , pour avoir la satisfaction de donner à mon Oncle la tranquillité qui lui a si longtems manqué dans sa propre maison , & plutôt que de souffrir qu'une personne qui a compté là-dessus , se crût en droit de se plaindre de son injustice.

Il prit ma main , & vouloit la baiser. Je la retirai bien vite , & je sortis , le laissant pour se recueillir.

Quand je rentrai, il me mit un papier dans la main, & l'y tenant, il jura que je le prendrois. Si la malheureuse vit dix ans, dit-il, cela vous remboursera, si elle meurt plutôt, la différence sera à votre profit. Et pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la mémoire de votre Mère, ne me méprisez pas, c'est toute la faveur que je vous demande : personne au monde ne fut jamais vaincu si noblement. Par tout ce qu'il y a de sacré, vous me frayerez désormais ma route. Benite soit la mémoire de mon frère, pour m'avoir donné un tel parent ! Le nom de Grandison que j'avois toujours haï jusqu'à présent, est le premier des noms ; & puisse-t-il être perpétué jusqu'à la fin des siècles.

Il tint le papier dans ma main jusqu'à ce qu'il eût fini de parler : je l'ouvris alors, & trouvai que c'étoit un billet de banque de 1000. l. Je le pressai de le reprendre, mais il jura si fortement, qu'il vouloit que je le gardasse, que j'y consentis à la fin ; mais je déclarai que je paierois la pension entière, tant que cette somme dureroit, & cela autant par justice à son égard, que pour lui sauver le désagrément de s'occuper d'une affaire qui devoit lui faire de la peine ; & je m'obstinai à lui donner une reconnaissance de cette somme, pour lui en tenir compte comme son banquier le feroit en pareil cas.

Ainsi finit cette affaire. La femme s'en alla avant moi. Elle vint à la porte demander la faveur de me dire un mot. Milord tressaillit en entendant sa voix. Il changea de couleur ; & courut derrière la porte aussi lestement que s'il n'a-

n'avoit pas eu la goutte au pied. Je ne veux pas la voir, dit-il.

Je m'avançai, elle me fit compliment, me remercia, & pleura : cependant au milieu de son attendrissement, elle vouloit dire encore des duretés contre Milord : je lui fermai la bouche, en lui disant que je lui paierois par quartier sa rente de 250. l. Elle changea ses imprécations contre Milord, en bénédictions pour moi ; mais, après tout, elle partit en témoignant quelque peine.

C'étoit l'orgueil, & non la tendresse qui en étoit visiblement la cause. Si elle avoit pu s'assurer toute la pension, je ne doute pas qu'elle n'eût satisfait cet orgueil, en quittant Milord en triomphe pendant qu'elle croyoit que son départ lui donneroit du regret. Mais être congédiée, cet affront la piquoit, & mettoit un peu d'amertume dans son insolence.



L E T T R E X I.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Suite.

Quoique Milord eût laissé voir quelque étincelle du caractère de ma Mère, il ne put s'empêcher de se laisser aller à sa petitesse ordinaire quand il fut assuré que Giffard étoit hors de la maison. Il appella Halden, qui entra

tra avec un air de contentement causé par la circonstance, comme il y parut : son Maître lui ordonna de faire ressentir à tous les domestiques la joie de sa *délivrance*, comme il l'appelloit bassement ; & il demanda s'il y avoit quelqu'un dans la maison qui l'aimât ? Pas une ame, dit Halden ; & je suis bien sûr que je puis me hasarder à féliciter Milord au nom de tous les domestiques ; car elle étoit orgueilleuse, impérieuse, & un vrai tyran pour tous ceux qui étoient au dessous d'elle.

Pour la première fois, j'eus alors pitié de cette femme ; &, quelque vrai que cela pût être, j'en aurois eu plus de pitié encore, si elle n'avoit pas été si amplement recompensée. Dans cette petite famille, je considérois la famille que forment l'Etat, le Souverain, & ses Ministres. Que de fois un Ministre qui a usé tyranniquement de son pouvoir, & même sans cela, n'a-t-il pas éprouvé, dans sa disgrâce, un pareil traitement de la part de ceux qui, s'ils avoient eu son pouvoir, en auroient peut-être fait un aussi mauvais usage, & qui pendant sa prospérité étoient des flatteurs, & des lâches esclaves, comme ces domestiques l'avoient peut-être été de la maîtresse de leur Maître ! Nous lisons qu'il n'y eut que le seul Cromwel de reconnoissant dans toute la superbe suite de Wolsey, lorsqu'il fut tombé dans la disgrâce : cependant son train étoit composé de cent personnes, dont quelques-uns n'étoient point d'une naissance ordinaire, & qui étoient tous nés de meilleur lieu que leur magnifique Maître.

Halden s'adressa à moi, comme à l'instrument

ment du bonheur de son Maître, & de toute sa maison. Il faut que la joie soit modérée, Halden, lui dis-je. La pauvre femme a peut-être compté parmi ceux qui lui veulent du bien, quelques-uns de ceux qui seront les plus empressés à présent à la charger d'injures : elle ne peut pas avoir desobligé tout le monde. Vous ne devez pas, en montrant tant de joie, en faire un personnage si considérable. Il vaut mieux pour Milord, aussi bien que pour ceux qui n'aimoient pas cette femme, oublier qu'elle a été au monde, excepté pour éviter ses fautes, & pour l'imiter dans ce qu'elle a eu de bon. Milord ne l'accuse d'aucune espèce d'infidélité.

Halden fit la révérence, & se retira.

Milord jura sur son ame que je n'avois pas ma bonne réputation pour rien. Béni soit, dit-il, le nom des Grandisons ! Cette louange flatta mon orgueil (je n'ai pas besoin, mon cher Docteur, de vous dire que j'en ai) - cela me flatta d'autant plus que l'animosité de Lord. W. contre mon Père lui avoit rendu ce nom déplaisant.

Je ne pensois guères quand Milord commença son histoire, que j'amènerois si tôt la rupture de ce coupable commerce : mais leurs dégouts mutuels avoient préparé les voies. Le ressentiment & l'orgueil mêlé avec l'avarice d'un côté, & de l'autre l'esprit d'intérêt fondé avec raison sur un traité fait, & qu'on ne vouloit pas tenir, c'étoit tout ce qui les empêchoit de prendre leur parti d'eux-mêmes. Un médiateur n'avoit rien à faire que de conseiller un acte de justice, & de dorer son conseil en montrant du desintéressement lui-même, de façon à exciter
dans

dans un cœur élevé une émulation qui amène la fin désirée, si non alors, du moins quand la passion seroit rallentie.

Quand je vis la joie de Milord un peu modérée, j'approchai ma chaise de la sienne. Eh bien Milord, à présent, lui dis-je, votre mariage...

Grand Dieu ! s'écria-t-il, vous me *terraffez*, par votre générosité. N'êtes-vous pas mon plus proche parent ? Et pourriez-vous donner votre consentement à mon mariage si je vous le demandois ?

Non seulement je vous donne mon consentement, comme votre indulgence vous fait exprimer ; mais je vous conseille de vous marier.

Bon Dieu ! je ne pourrois en faire autant, en pareil cas... Mais, neveu, je ne suis pas un jeune homme.

Vous en avez d'autant plus besoin de l'aide d'une personne tendre, sage, & prudente. Vous m'avez fait entendre que vous n'aimez pas les services des hommes quand vous êtes malade. Vous avez souvent la goutte. Les valets ne veulent pas toujours être valets quand ils se sentent nécessaires. Dans l'infirmité on a besoin d'indulgence ; selon le vrai sens du mot, & la nature de la chose, l'indulgence ne peut se trouver avec l'esprit servile ; elle peut se trouver entre un mari & la femme : le même intérêt les unit : une confiance mutuelle ! Qui peut assez évaluer les plaisirs, la tranquillité du moins dont elle est la source ? Un homme communique à la personne qu'il épouse toute la considération qu'on lui doit à lui-même : il se voit respecté lui-

lui-même dans les respects qu'on lui rend : il étend sa propre dignité, & l'affermir. On trouve tant de tendresse, tant de secours, tant de sensibilité dans les souffrances, chez une brave femme, que j'excuse toujours les hommes âgés, qui se marient raisonnablement ; pendant que je blâme la même chose dans les femmes. Une garde mâle est une espèce de monstre ; on ne peut être respectable sous ce point de vuë. La maison est la sphère des femmes ; la chambre d'un malade est le théâtre où elles brillent, où elles peuvent développer leurs aimables qualités, & pour ainsi dire, adoucissantes. Mariez-vous, Milord, absolument. Vous n'avez guères plus de cinquante ans : mais quand vous en auriez soixante & dix, étant si souvent indisposé, étant si riche ; n'ayant point d'enfans qui puissent être fâchés d'avoir une belle-Mère, & vous donner, ou à elle, du desagrément par leurs petites jalousies, je vous conseille de vous marier. On ne mériteroit pas d'avoir aucune part à vos bienfaits, si l'on souhaitoit que vous restassiez entre les mains des domestiques, & si l'on vouloit vous priver des douceurs de la confiance, & du tendre secours d'une personne, votre égale en rang, ou qui mériteroit de l'être. Seulement, Milord, mariez-vous d'une façon qui réponde à votre fin. N'épousez pas une femme du monde, qui s'ira divertir dans le public, pendant que vous serez à gémir dans votre chambre, en souhaitant sa présence.

Que le Ciel vous benisse, mon neveu ! O le meilleur des hommes ! Je n'y puis tenir plus longtems. Votre générosité n'étoit pas à soutenir,

tenir auparavant. Que puis - je dire à présent ? . . . Mais il faut que vous me parliez sérieusement.

Avez - vous , Milord , quelque Dame en vuë ?

Non , dit - il , en vérité je n'en ai point.

Je fus très - charmé qu'il n'en eût point , parce que je craignois que comme notre Henri VIII. il n'eût quelque autre femme en vuë qui auroit pu le rendre encore plus malheureux qu'il ne l'auroit été d'ailleurs avec M^e. Giffard : car quoiqu'il valût mieux qu'il se mariât , que de vivre dans le scandale , & qu'il épousât une femme d'une réputation sans tâche , plutôt qu'une personne qui auroit laissé voir au monde qu'elle pouvoit mettre son honneur à prix ; cependant je le croyois mieux justifié dans ses plaintes contre la conduite de cette femme qu'il ne l'auroit été dans l'autre cas ; & ç'a été un bonheur pour l'un & pour l'autre , s'ils favent en profiter , de n'avoir pu vivre ensemble sur le pied où ils s'étoient mis.

Il me dit qu'il se trouveroit le plus heureux des hommes , si je pouvois lui découvrir , & lui recommander une femme que je jugerois digne de lui ; & même si je voulois lui faire la cour pour lui.

Vous ne devez pas , Milord , attendre de la fortune.

Non , je ne la demande pas.

Il faut que ce soit une femme de naissance , & bien élevée ; une femme d'un caractère sérieux , qu'il n'y ait pas apparence que l'abondance entraîne dans les plaisirs , dont peut - être le manque de fortune seul l'auroit obligé de se
pri.

priver. Je ne voudrois pas, Milord, que vous fixassiez un âge, quoique je pense que vous ne devez pas prendre un enfant. Il y a des femmes plus raisonnables à trente ans, que d'autres à quarante. Et si vous aviez la consolation, Milord, d'avoir un ou deux enfans pour hériter de vos grands biens, cet heureux événement vous attacheroit toujours plus une femme, & rendroit vos dernières années plus heureuses que les premières.

Milord leva les yeux & les mains au ciel, & les larmes sembloient se faire des canaux sur ses jouës.

Ce qu'il dit à cette occasion me fit ouvrir de grands yeux, & me fâcha jusqu'à ce qu'il se fût expliqué.

Sur mon ame, dit-il, en levant les deux mains & les frappant l'une contre l'autre : je hais votre Père : je ne l'ai jamais aimé de bon cœur ; mais à présent je le hais plus que jamais.

Milord !... lui dis-je.

Ne vous en étonnez pas, neveu, je le hais pour avoir tenu si longtems dehors un fils qui nous auroit converti tous deux. Des leçons de morale données d'une manière si noble, plutôt par la pratique que par la théorie, non seulement quand il n'y a rien à gagner, mais lors même qu'il y a à perdre, cela nous auroit subjugué tous deux, & de notre consentement. O ma sœur ! (Il frappoit des mains, & levoit les yeux, comme s'il avoit eu devant lui le cher objet à qui il s'adressoit) O ma sœur, que de bénédiction je vous dois, pour avoir mis ce fils au monde !

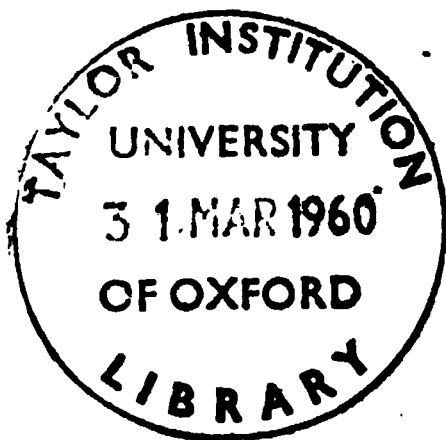
Cet-

Cette apostrophe à ma Mère me toucha. Quel mélange dans le caractère de Lord W. Qu'il auroit pu être honnête homme, s'il n'eût pas été si tôt son maître!... Son Père mourut lorsqu'il étoit encore bien jeune.

Il déclara que j'avois dépeint précisément la femme qu'il souhaitoit. Trouvez m'en une pareille, mon cher Parent, me dit-il; & je vous donne carte blanche. Mais qu'elle n'ait guères moins de cinquante ans. Faites les arrangemens pour moi, je suis fort riche, je les signerai aveuglément. Si la Dame est telle que *vous* dites que je *dois* l'aimer, je *l'aimerai*. Dites lui seulement qu'elle doit être reconnoissante de mon amour, & des avantages que vous m'engageriez à lui faire; & ma première entrevue avec elle sera à l'autel.

Je crois, mon ami, connoître une femme telle qu'il la faut à Milord, & à qui il devra accorder de grands avantages, si elle consent à l'épouser. Je ne vous dirai pas, non pas même à *vous*, à qui je pense, jusqu'à ce que je sache si elle voudra écouter la proposition; & je crois qu'elle le doit pour sa fortune. Mais je ne pensois pas à elle quand je dépeignois à Milord la femme qu'il devoit souhaiter.

Adieu, mon cher ami.



LET.



L E T T R E X I I .

Miss BYRON à Miss SELBY.

Mardi, 21. Mars.

Le Docteur Bartlet alla hier en ville, il est revenu aujourd'hui assez tôt pour déjeuner avec nous. Il trouva à dîner chez son patron, toute la famille Danby, & Mr. Silvestre, comme aussi les maîtres des deux jeunes Messieurs Danby, avec Mr. Gaillard le Père de l'Amant aimé de Miss Danby. Là toutes les parties reçurent la confirmation des dispositions généreuses de sir Charles, dont il avoit assuré auparavant Mr. Silvestre, & les trois jeunes gens.

Il me semble que je suis fâchée que le Docteur soit allé en ville; sans cela nous aurions eu peut-être ces détails de la plume de l'homme bienfaisant. Toutes les bouches, dit le Docteur, exprimoient tant de joie, tant d'admiration, tant de gratitude, que ses yeux, ceux de Mr. Sylvestre, & de la plupart de ceux qui étoient là, furent plusieurs fois noyés de larmes.

Tout fut arrangé là, & même sir Charles proposa un mariage, qui fut agréé avec empressement des deux côtés, entre la fille aînée de Mr. Gaillard, & ce jeune téméraire marchand de drogues, qui par sa conduite dans cette occasion, se remit bien dans l'esprit de sir Charles, & de tout le monde.

Le Docteur dit que Mr. Hervey, & Mr. Poussin,

Pouffin, les deux maîtres des jeunes Danby, sont de fort braves gens; de même que Mr. Gaillard; & ils se conduisirent si bien dans cette occasion que sir Charles en témoigna beaucoup de contentement. Mr. Hervey & Mr. Gaillard offrirent de se contenter d'une somme moindre que celle que sir Charles avoit donnée aux jeunes gens, l'un pour la dot de Miss Danby, l'autre pour associer l'ainé Danby dans son commerce, en le mariant avec sa nièce. Mais sir Charles dit qu'il ne vouloit point mettre dans l'embarras à leur entrée dans le monde, des jeunes gens de mérite, & industrieux. Il remarqua que c'étoit alors qu'il falloit faire les plus grandes avances; qu'en commençant avec peu, & avec épargne, on ne pouvoit former & suivre que des plans bornés. Mr. Gaillard déclara alors que le jeune Danby auroit une dot plus considérable pour sa fille, si elle l'agréoit, à cause de la belle fortune que Miss Danby apportoit à son fils.

En un mot l'exemple de sir Charles les piqua tous d'émulation, & trois mariages, avec les plus heureuses perspectives, suivront vraisemblablement bientôt ces nobles effets de générosité. Mr. Sylvestre proposa de célébrer les trois mariages le même jour. Les Messieurs dirent qu'ils esperoient qu'en ce cas sir Charles honorerait la célébration de sa présence: il marqua son consentement par une inclination. Combien de familles rendues heureuses tout d'un coup!

Le Docteur Bartlet après ce récit, comme nous joignons tous nos bénédictions pour son pa-

patron, nous dit ; Vous ne savez pas, Mes dames, à quel point votre frère est l'ami du genre humain. Tout son plaisir est de faire du bien. Il a toujours été ainsi. Corriger les cœurs & la fortune des gens, c'est sa gloire.

Nous ne pûmes que féliciter le Docteur de la part considérable que , de l'aveu continuel de sir Charles, à ce que nous dit Lord L., il a eu dans la culture de ses bons principes naturels, dans un âge aussi critique que celui qu'avoit sir Charles quand ils firent connoissance.

Le Docteur reçut le compliment avec beaucoup de modestie ; & pour faire diversion à nos louanges, il donna ce nouvel exemple de la manière noble avec laquelle sir Charles fait faire du bien :

Une fois, dit le Docteur, quand sa fortune n'étoit pas ce qu'elle est à présent, il prêta, sur un billet, une somme considérable à un fort honnête homme, Marchand à Livourne, où sir Charles alloit souvent passer un ou deux mois, à cause de la Chapelle Angloise. Au bout de quelque tems, les affaires ne répondant pas à l'attente de ce pauvre homme, Mr. Grandison me fit remarquer, qu'il paroïssoit fort abbatu & humilié, & que lorsqu'ils se trouvoient ensemble, il montrait dans son maintien & dans ses façons, un si profond sentiment de l'obligation qu'il lui avoit, qu'il ne pouvoit soutenir cela. Et pourquoi, dit-il, garderois-je le pouvoir d'affliger un homme, dont la modestie & la défiance montrent qu'il ne mérite pas d'être malheureux?... Je puis mourir subitement: ceux qui se chargeroient de mes affaires pourroient penser

Tome III. F *que*

qué c'est une justice d'exiger le paiement ; & cela pourroit le plonger dans des difficultés aussi grandes que celles dont ce prêt l'a délivré... Je veux le soulager. Au-lieu de souffrir qu'il soupire à sa table & dans son lit, à la vue des tristes perspectives qu'il a devant lui, je veux qu'il soit à son aise à l'une & dans l'autre. Sa femme & ses enfans se réjouiront avec lui, ils verront sa physionomie riante avec eux, comme elle avoit accoutumé de l'être, & verront la mienne dans l'occasion avec quelque plaisir.

Il biffa alors le billet ; & en même tems craignant que les affaires de cet homme ne fussent plus mal qu'il ne l'avouoit, il lui offrit de lui prêter une plus grande somme. Mais par sa conduite dans cette occasion, j'ai trouvé, me dit Mr. Grandison, que la somme qu'il me devoit, & la crainte de ne pouvoir la payer à tems, étoit la seule cause de la peine de cet honnête homme. Il refusa avec remerciement l'offre d'une plus grande somme, & depuis ce tems-là il marcha toujours la tête haute.

Il est encore en vie, & heureux, continua le Docteur ; & avant que Mr. Grandison quittât l'Italie, il auroit voulu lui faire une partie du paiement, à cause de l'heureux tour qu'avoient pris ses affaires, apparemment parce qu'il avoit repris courage. Mais M. Grandison lui demanda, quel il pensoit qu'avoit été son dessein en biffant l'Obligation?... Il lui dit cependant qu'il ne trouvoit pas mauvais qu'il lui fît cette offre, parce que les cœurs bien placés aiment qu'on en use généreusement avec eux.

Quel homme, Lucy!

Il n'est pas étonnant, dit Lord. L. qu'étant ainsi glorieusement occupé pour Lord W. pour les Danbys, & peut-être à d'autres actes de bonté dont nous ne savons rien, sans compter les devoirs de sa qualité d'exécuteur du Testament, il n'est pas étonnant que nous soyions privés de sa compagnie. Mais aiant un aussi bon ami que le Docteur Bartlet, il pourroit bien lui remettre une partie de ses affaires, & nous accorder un peu plus souvent sa présence, d'autant plus qu'il témoigne qu'il se feroit par là plaisir à lui-même.

Ah Milord, dit le Docteur, regardant autour de lui, & fixant le plus longtems ses yeux sur moi... Vous ne savez pas... Il s'arrêta, nous nous taisions tous. Il continua... Sir Charles Grandison ne fait rien sans raison. Un honnête homme doit trouver des difficultés qui n'arrêteroient pas un homme ordinaire... Mais j'excite bien votre attention, Mesdames.

Le Docteur se leva; nous avions déjeuné... Cher Docteur, dit Miss Grandison, ne nous quittez pas... Ce Bologne, cette Camille, cet Evêque... dites nous en davantage, cher Docteur.

Excusez moi, Mesdames, excusez moi, Milord. Il nous salua, & sortit.

Comme nous nous regardions! Comme la folle en particulier rougissoit! Comme son cœur palpitoit! Et de quoi?...

Mais, Lucy, dites m'en votre sentiment... Le Docteur Bartlet devine que je suis bien éloignée d'être indifférente pour sir Charles Grandison: il faudroit qu'il fût persuadé que mon

cœur est absolument vuide de bénéficence, s'il ne croyoit pas que j'estime toujours plus sir Charles pour la sienne; & le Docteur Bartlet seroit-il assez cruel pour exciter un feu dont il est peut-être difficile d'arrêter les étincelles quand on entend de nouveaux traits de sa généreuse bonté, s'il savoit que sir Charles Grandison fût si engagé que cela rendît impossible... Que dirai-je? O cruelle, cruelle incertitude! Quelles esperances, quelles craintes! quelles conjectures contradictoires!... Mais peut-être ne saurons-nous que trop tôt... Il est venu... sir Charles est venu...

O non! fausse allarme... Il n'est pas venu. Ce n'est que Milord L. qui vient de faire un tour.

Je battois volontiers cette petite fille! cette Emilie! c'est elle qui est cause... Cette morveuse!... Que nous nous sommes agitées l'une l'autre!... Mais faites moi revenir, mes chers Parens, avant que je sois tout-à-fait folle.

* *

Je vous prie ... Ne savez-vous point, Lucy, quelle est l'affaire qui appelle Mr. Deane en ville, dans cette saison? Il a fait visite à sir Charles Grandison: car le Docteur Bartlet m'a dit, comme un compliment agréable, que sir Charles avoit été fort charmé de lui: cependant Mr. Deane ne m'avoit point dit qu'il eût ce dessein. Je vous conjure, mes chers Parens, n'allez pas... mais vous ne le voudriez pas; vous ne le pourriez pas! J'en mourrois de douleur. Je ne voudrois pas accepter... Je ne fai ce que je voulois dire. Seulement n'ajou-
tez

tez pas la honte à mes autres maux... Mais je n'ai rien à craindre, si l'on ne fait rien que par les directions de ma Grand-Mère, & de ma Tante Selby. Elles ne permettroient pas que Mr. Deane, ni tout autre fût des visites peu convenables... Mais ne trouvez-vous pas qu'il doit paroître singulier à sir Charles, de recevoir une visite d'un homme qui témoigne une tendresse & une affection que je n'ai pas méritée de lui, & cela si longtems après l'affaire qui fournit le prétexte de sa visite?... Je crains autant pour Mr. Deane que pour moi-même, tout ce qui peut avoir l'air de singularité, ou de trop d'empressement, aux yeux d'un juge si délicat. Ne dit-il pas lui-même que personne ne sent plus vivement que lui, les défauts d'une femme qui viennent d'un manque de délicatesse?

J'ai prié très-sérieusement Milord, & Lady L. & Miss Grandison, de ne pas permettre que leur amitié me mît dans quelque embarras avec leur frère. Ils ont tous bien reçu ma prière, & m'ont promis de consulter ma délicatesse aussi bien que mon inclination. Miss Grandison me donna obligeamment cette assurance plus sérieusement que je ne l'avois espéré de sa part. Et Milord dit qu'il convenoit que ma délicatesse même fût satisfaite dans cette affaire.

(Je m'en remets entièrement à vous, Lucy, pour placer des crochets là où je les oublie, & où votre esprit délicat juge que j'en aurois dû mettre ; afin que lorsque vous venez à lire devant mon Oncle, cela puisse diriger vos yeux, pour omettre certains passages tels qu'il y a peu d'hommes assez délicats & assez sérieux, pour qu'on

qu'on osât les leur confier. Toutefois la belle preuve de pénétration, & d'esprit, que de découvrir qu'une fille d'un peu plus de vingt ans est amoureuse, comme on l'appelle, & d'en faire des plaisanteries!)... (Mais je suis de mauvaise humeur, aussi bien que fotte... Cela va aussi entre deux crochets.)

Adieu, ma chère.



LETTRE XIII.

*Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.*

Lundi soir, 20. Mars.

Je suis fort mécontent de moi, mon cher Docteur Bartlet. Quelle peine n'ai-je pas prise pour réprimer les transports d'une passion, à laquelle j'ai été sujet dès ma plus tendre jeunesse, comme je vous l'ai souvent avoué! Et cependant, trouver dans l'occasion que je ne ressemble point... dirai-je, à moi-même?... Oui à moi-même, j'ose le dire, puisque vos leçons & vos exemples m'ont si fort corrigé. Voici de quoi il est question.

Mes convives, & vous, veniez de me quitter quand la malheureuse Jervois, & son O-Hara, avec un autre bretteur ont demandé à me parler.

J'ai ordonné au domestique de faire entrer la femme dans l'antichambre qui joint mon cabinet, & les hommes dans la salle voisine; mais
ils

ils l'ont tous deux suivie dans mon antichambre. Je suis venu à elle, & après une civilité un peu contrainte, (je ne pouvois qu'y faire) je lui ai demandé si ces Messieurs avoient quelque affaire avec moi ?

Monsieur est le Major O-Hara ; c'est mon mari, Monsieur. Voilà le Capitaine Salmonet ; il est le beau-frère du Major ; c'est un Officier qui a autant de mérite que de bravoure.

Ils se donnoient des airs d'importance, & de familiarité ; & le Major fit un mouvement, comme s'il eût voulu me prendre la main.

Je ne me prêtai pas à son intention. Voulez-vous entrer là, Messieurs ?

Je les conduisis dans mon cabinet. La femme se leva, & vouloit les suivre.

S'il vous plait, restez où vous êtes, Madame, je ferai à vous tout-à-l'heure.

Ils entrèrent ; & comme s'ils eussent voulu que je les crusse des connoisseurs, ils commencèrent à admirer les globes, les tableaux, & les bustes.

Je les tirai de cette occupation, en leur disant, je vous prie, Messieurs, qu'y a-t-il pour votre service ?

Je m'appelle le Major O-Hara, Monsieur : je suis le mari de la Dame qui est dans la chambre voisine, comme elle vous l'a dit.

Et qu'ai-je à faire, je vous prie, Monsieur, avec vous, ou avec votre mariage. Je paie à cette Dame, comme veuve de Mr. Jervois, une pension de 200. l. Je ne suis obligé qu'à lui en payer cent. Elle n'a rien à me demander, beaucoup moins son mari.

Ces hommes avoient si fort l'air bretteur, cette femme est si méchante, qu'ayant outre cela dans l'esprit mon ami défunt, & le nom qu'elle avoit donné tout nouvellement à la pauvre Emilie, j'avois de la peine à me modérer.

Voyez-vous, sir Charles Grandison, je voudrois que vous fussiez...

Il tenoit en disant cela la main gauche sur la poignée de son épée, faisant lever la pointe d'un air extrêmement insolent.

Que signifie ce mouvement, Monsieur?

Rien du tout, sir Charles... D. m. d... e, si je veux rien dire par-là.

Vous vous appelez, Major, Monsieur... Avez-vous la commission du Roi, Monsieur?

Je l'ai eu, Monsieur, si je ne l'ai pas à présent.

Cette raison, & la maison où vous êtes vous donnent un droit à ma civilité. Mais, Monsieur, je ne puis voir que votre mariage avec la Dame qui est dans la chambre voisine, vous donne quelque prétension d'affaires avec moi; si vous en avez pour quelque autre chose, je vous prie, dites-moi ce que c'est.

Il paroissoit embarrassé sur ce qu'il diroit; mais non point par pudeur. Il regardoit autour de lui comme s'il eût cherché sa femme; il ferroit les dents, se mordoit les lèvres, & prenoit du tabac d'un air qui ressembloit si fort à un défi, que dans la crainte de ne pouvoir m'empêcher d'y prendre garde, je me tournai vers l'autre homme. Je vous prie, Capitaine Salmonet, qu'y a-t-il pour votre service?

Il me dit en mauvais Anglois, qu'il avoit
l'hon-

l'honneur d'être le frère du Major O-Hara; qu'il avoit épousé la sœur du Major.

Et ne pouviez-vous pas, Monsieur, me faire la faveur de m'amener toute votre parenté? Avez-vous quelque chose à faire avec moi, Monsieur, pour votre propre compte?

Je suis venu, je suis venu, dit-il, pour voir rendre justice à mon frère, Monsieur...

Qui lui a fait du tort?... Prenez garde, Messieurs, comment... Mais, Mr. O-Hara, quelles sont vos prétensions?

Voyez-vous, sir Charles Grandison, dit-il, en ouvrant son juste-au-corps, mettant une main sur le côté, & gesticulant de l'autre, voyez-vous, Monsieur, répéta-t-il.

Je sentis ma colère s'allumer: j'avois peur de moi.

Quand je vous traiterai familièrement, Monsieur, vous pourrez me traiter de même, en attendant, voilà la porte...

Je sonnai; Frédéric vint.

Conduisez ces Messieurs dans la petite salle... Vous m'excuserez, Messieurs; je vais joindre la Dame.

Ils marmotèrent quelque chose, & se donnèrent des airs égrillards & emportés, se faisant des signes de tête l'un à l'autre; ils suivirent cependant le domestique dans cette salle.

J'allai vers Madame O-Hara, comme elle s'appelle.

Eh bien, Madame, qu'avez-vous à faire avec moi, à présent?

Où sont les Messieurs? Où est mon mari, Monsieur?

Ils sont tous deux dans la chambre voisine , & à portée d'entendre tout ce que nous dirons.

Et les jugez-vous indignes de votre présence, Monsieur?

Non, Madame, tant que vous êtes présente vous-même, & s'ils avoient quelque affaire avec moi, ou moi avec eux.

Un mari n'a-t-il pas affaire là où est la femme ?

Ni le mari, ni la femme. n'ont rien à faire avec moi.

Où, Monsieur, je viens pour demander ma fille. Je viens réclamer les droits d'une Mère.

Je ne réponds point à une pareille demande : vous savez que vous n'avez point de droit à la faire.

J'ai été à Colnebrooke ; on me l'a cachée ; on a emmené ma fille hors de la maison, pour que je ne la visse pas.

Avez-vous donc effrayé la pauvre enfant ?

Je lui ai laissé une Lettre ; j'espère après cela que je la verrai... Son nouveau Père qui a autant de mérite & de bravoure que vous, Monsieur, languit d'impatience de la voir...

Son nouveau Père ! Madame... Vous espérez de la voir, Madame... Comment l'avez-vous traitée, femme dénaturée ! la dernière fois que vous l'avez vu ? Mais si vous la voyez, il faut que ce soit en ma présence, & sans votre homme, s'il forme des prétensions à votre sujet qui puissent causer quelque trouble à elle, ou à moi.

Vous devez seulement, Monsieur, avoir soin de sa fortune, voilà ce qu'on m'a appris ; & moi,

COM -

comme sa Mère, j'ai un droit naturel sur sa personne. La Chancellerie m'en mettra en possession.

Cherchez donc votre recours à la Chancellerie : que je n'entende plus parler de vous que par les Officiers de cette Cour.

J'ouvris la porte qui conduisoit à la chambre où étoient les deux hommes.

J'ose dire qu'ils ne sont pas Officiers ; ce sont des gens pris sur le pavé, je n'en doute pas, qu'on a habillé pour jouer ce rôle. O-Hara, comme elle l'appelle, est probablement un de ses maris de passage, & rien de plus.

Je vous prie, retirez-vous, Messieurs, leur dis-je. Cette Dame m'avertit qu'elle aura recours à la Chancellerie contre moi. Si elle a quelque sujet de plainte c'est là où elle doit s'adresser. Elle ne peut rien avoir à faire avec moi, après cette déclaration... beaucoup moins aucun de vous deux.

Ouvrant alors la porte qui mène au vestibule ; Frédéric, dis-je, conduisez cette Dame, & ces Messieurs à leur carrosse.

Je leur tournai le dos, pour aller dans mon cabinet.

Le prétendu Major me demanda d'un air fier en portant la main sur son épée, si c'étoit là le traitement qu'on devoit à des gens d'honneur ?

Cette maison, dans laquelle cependant vous vous êtes intrus, Monsieur, fait votre protection, sans quoi ce geste, & cet air, si l'un ou l'autre signifie quelque chose, vous coûteroit cher.

Je suis, Monsieur, le protecteur de ma femme ; vous l'avez insulté, Monsieur...

Ai-je insulté votre femme, Monsieur?... Je fis un pas vers lui; mais je me repris à propos, me ressouvenant où il étoit... Prenez garde, Monsieur... Mais vous êtes en sûreté, ici... Frédéric, conduisez ces Messieurs à la porte...

Frédéric n'étoit pas à portée de m'entendre. Ce mal-avisé, craignant quelques conséquences, étoit allé, je crois, aux offices, pour rassembler ses camarades.

Salmonet prenant un air emporté, jura qu'il assisteroit son ami, son frère, jusqu'à la dernière goutte de son sang; & se mettant en posture d'attaquer, il tira à moitié son épée.

Je voudrois, mon ami, lui dis-je, pouvant à peine me retenir, que je fusse dans votre maison, au-lieu de vous voir dans la mienne... Mais si vous voulez qu'on vous casse votre épée sur la tête, tirez la tout-à-fait.

Il le fit. D. me d...e, dit-il, si je souffre cette insulte. Je ne serois donc pas en sûreté dans ma propre maison! En se retirant il se mit alors en posture de défense.

A présent, Major! à présent Major! dit la malheureuse.

Son Major dégafna aussi, en faisant d'horribles grimaces.

J'avois mon épée, je ne pouvois prendre ces gens que pour des assassins: je la tirai, j'écartai celle de Salmonet, je le joignis, & le desarmai, & du même effort je le jettai sur le plancher.

O-Hara, sautillant autour de moi, comme s'il eût cherché l'occasion de me pousser une botte sans s'exposer, perdit son épée par le tour ordinaire avec lequel un homme qui fait un peu
ma-

manier les armes, fait quelquefois desarmer un moins habile adversaire.

La femme cria, & courut dans le vestibule.

Je mis les deux hommes hors de la porte, avec le mépris qu'ils méritoient, & Frédéric, Richard, & Jerry, qui pendant ce tems-là s'étoient rassemblés dans le vestibule, les mirent à la rue.

Ils allèrent en boitant à leur carosse. La femme, saisie d'effroi, y étoit déjà. Ils pestoient, juroient, menaçoient.

Le prétendu Capitaine mettant son corps à moitié hors de la portière, chargea mes domestiques de me dire, que j'étois... que j'étois... *que je n'étois pas un homme d'honneur*, évitant, à ce qu'il sembloit, quelque expression plus injurieuse ; & qu'il trouveroit bien l'occasion de me faire repentir du traitement que j'avois fait à des gens d'honneur, & à une Dame.

Le Major, fort ardent aussi à dire quelque chose, par forme de menace, commençant par des D. m. d... e, fut arrêté tout court, en rencontrant la tête du Capitaine dans le moment que l'autre furieux la retiroit après avoir donné ses ordres à mon valet ; & pendant qu'ils se maudissoient l'un l'autre, l'un se frottant le front, l'autre portant la main à sa tête, le carosse partit.

Ils oublièrent de demander leurs épées, & l'un d'eux laissa son chapeau.

Vous ne pouvez comprendre, mon cher Docteur Bartlet, combien cette misérable affaire m'a fait de peine ; je ne puis me pardonner... Me laisser ainsi pousser à bout par deux hom-

mes pareils , jusqu'à violer l'azyle de ma propre maison ! Cependant ils étoient venus sans doute , pour faire les braves , & pour me provoquer ; ou pour m'adresser une demande , qui m'étant faite personnellement , devoit , comme ils le voyoient bien , produire cet effet.

Ma seule excuse est qu'ils étoient deux ; & que quoique j'aie tiré l'épée , cependant je me commandai assez pour me contenter de me défendre , quand j'aurois pu leur faire quelque mal. J'ai trouvé en général que ceux qui sont les plus prêts à offenser , sont les moins propres , quand on en vient à l'épreuve , à soutenir leur insolence.

Mais mon Emilie ! Ma pauvre Emilie ! Qu'elle doit avoir été effrayée... J'irai vous voir bientôt. Ne lui dites rien de cette misérable affaire , ni à personne qu'à Lord L.

Mardi matin.

Je viens de quitter un nommé Blaggrave , Procureur , qui a déjà été chargé de procéder contre moi. Mais par égard pour la considération dont je jouis , & n'ayant pas , comme il l'avouë , grande opinion de ses clients , il a cru devoir venir en personne , pour m'en avertir , & pour s'instruire par moi-même de toute l'affaire.

La civilité demandoit que je l'en informasse ; je le fis.

Il me dit , que si je voulois lui remettre les épées , & le chapeau , & promettre de ne pas interrompre le paiement par quartier des 200. l. de pension , ce qu'ils craignoient beaucoup , il osoit dire , qu'après leur avoir si bien montré

MON

mon courage, comme il appelloit un excès de colère, je n'entendrois plus parler d'eux de quelque tems; puisqu'à ce qu'il croyoit, ils avoient seulement voulu faire un essai, qui avoit été plus loin, osoit-il dire, qu'ils n'en avoient eu dessein eux-mêmes.

Il croyoit aussi que c'étoient des gens de rien, batteurs de pavé, qui n'avoient jamais eu de commission dans aucun service.

La femme (je ne fai de quel nom l'appeler, car il est très-vraisemblable qu'elle n'a pas droit à celui de O-Hara) avoit été tirée du carosse presque à demi-morte, à ce qu'avoit dit O-Hara, qui en consultant Mr. Blagrove, peut être supposé avoir exagéré les choses, pour avoir un fondement à demander une réparation de dommages.

Elle accusa les hommes de poltronnerie devant Mr. Blagrove, & cela en termes fort injurieux.

Ils s'excusèrent, comme aiant craint de me blesser; ce qu'ils auroient pu faire aisément, disoient-ils, sur-tout avant que j'eusse tiré l'épée. Tous les deux prétendoient avoir reçu des dommages personnellement; mais j'espère que leur mal est exagéré.

Quoi qu'il en soit, c'est moi, qui ai le plus de mal; car je suis fort mécontent de moi-même. Quoiqu'ils n'aient pas sujet d'être satisfaits du rôle qu'ils ont joué dans cette affaire, ils sont peut-être plus accoutumés que moi à de pareilles scènes; & ils sont au dessus, ou plutôt au dessous, du point d'honneur.

Monsieur Blagrove prit les épées & le chapeau dans le carosse qui l'attendoit.

Si

Si je n'avois pas craint que cela eût l'air de me compromettre , & d'encourager leur insolence , je leur aurois volontiers envoyé plus que ce qui leur appartenoit. Je suis réellement fort blessé du rôle que j'ai joué vis-à-vis de ces gens-là.

Par rapport à la pension , je priai Mr. Blagrove de dire à la femme , que le paiement dépendoit de la conduite qu'elle tiendrait à l'avenir ; que cependant je n'étois pas sûr qu'elle y eût droit , autrement qu'en qualité de veuve de mon ami.

Cependant , lui dis-je , aucune insulte ne m'empêchera de leur rendre exactement justice , quand même je serois sûr qu'ils emploieront à plaider l'argent que je leur ferois compter. Vous saurez donc , Monsieur , ajoutai-je , que le fonds sur lequel ils peuvent compter , pour soutenir leur poursuite , s'ils en commencent une , & s'ils y veulent employer un aussi honnête homme que vous me le paroissez , c'est 100. l. par an. Ce seroit une folie , si même ce n'étoit pas une injustice , de donner les autres 100. l. pour un pareil usage , aiant été laissé maître de le faire ou non , dans la vue de repri-mer cet esprit de chicane , qui est parmi cent autres une des mauvaises qualités de cette pauvre femme.

Voilà où en est l'affaire pour le présent. Je me regarde comme à l'abri des tracasseries de cette femme , jusqu'à ce qu'il naisse quelque nouveau complot , soit de la part de ces mêmes gens , soit de quelque autre qu'elle peut consulter , ou employer. Quand j'aurai le plaisir de
vous

vous aller voir, avec mes autres amis, nous ne parlerons plus de cela.

Je suis &c.

CHARLES GRANDISON.



LETTRE XIV.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Colnebrooke, Mercredi 22. Mars.

Sir Charles est arrivé ce matin, justement quand nous venions de nous rassembler pour déjeuner, car Lady L. n'est pas matineuse. Au moment qu'il entra la joie brilla sur tous les visages.

Il fit ses excuses à tout le monde, excepté à moi, sur sa longue absence, sur-tout puisqu'ils avoient un pareil hôte, ajouta-t-il en se baissant vers moi: je crus qu'il soupiroit, & qu'il me regardoit tendrement, mais je n'ai osé demander à *Miss* Grandison, si elle avoit vu quelque chose de particulier dans la façon dont il m'avoit salué.

C'étoit par politesse, je pense, qu'il ne m'avoit pas renfermée dans ses apologies; ç'auroit été supposer que je l'avois attendu. En effet je ne fus pas fâchée alors qu'il ne me fît pas compliment comme à sa troisième sœur. Voyez, Lucy, sur quelles petites circonstances une ame qui est dans le doute, appuie quelquefois.

Je n'étois pas contente qu'il eût été si long-
tems

tems absent, & j'avois fait mes petites reflexions là-dessus, penchant une fois à aller à Londres; & peut-être l'aurois-je fait, si j'avois pu m'imaginer que je fusse d'assez de conséquence avec lui, pour lui faire par là de la peine; (Femmes! femmes! dira mon Oncle; mais, Lucy, je ne prétends pas être au dessus des petites faiblesses de mon sexe.) mais au moment que je le vis, tous mes mécontentemens furent passés. Après l'affaire d'Anderson, de Danby, de Lord W. il me paroissoit dans un jour beaucoup plus brillant, que ne m'auroit paru un héros revenant en triomphe, couvert de lauriers, & traînant des Princes captifs attachés à son char. Combien plus glorieux n'est pas le titre d'*ami du genre humain*, que celui de *vainqueur des nations*!

Il m'a dit qu'il alla hier rendre ses devoirs à Mr. & M^{re}. Reeves. Il m'a parlé de la visite de Mr. Deane, & a dit des choses très-obligantes, mais très-vraies, à sa louange. Je ne vis rien dans ses yeux, ni dans son air, qui pût m'inquiéter sur la visite que lui a faite cet *autre* honnête homme.

Ma chère Emilie paroissoit mal à son aise, je le vis bien, à cause du trouble qu'elle avoit occasionné à son meilleur ami, quoiqu'elle ne fût pas une visite que sa Mère O-Hara, & Salmonet lui ont faite lundi, & dont le Docteur nous a parlé en passant, sans nous instruire des particularités.

Sir Charles me remercia pour ce qu'il appelloit la bonté que j'avois eu d'emmener hors de la vue de sa Mère la pauvre Emilie, qui auroit
été

été trop effrayée de la voir. Et il remercia Milord L. de la tendresse qu'il avoit montrée pour sa pupille dans cette occasion.

Milord lui donna la Lettre que M^r. Jervois avoit laissée pour sa fille. Sir Charles la présenta sans la voir à la jeune Dame. Nous la lisons ensemble tout-à-l'heure, mon Emilie, dit-il, le Docteur Bartlet m'a dit qu'il y avoit des choses tendres.

Le Docteur lui fit des excuses de ce qu'il nous avoit communiqué quelques-unes de ses Lettres... Tout ce que fait le Docteur Bartlet, est bien, dit sir Charles. Mais que disent mes sœurs de ma proposition d'avoir une correspondance avec elles?

Nous serions charmées, répondit Lady L., de voir tout ce que vous écrivez au Docteur Bartlet; mais nous ne pourrions nous charger de répondre Lettre pour Lettre.

Pourquoi cela?

Miss Byron, répondit Miss Grandison, nous a ôté le courage d'écrire des Lettres historiques.

Je me tiendrois fort honoré, si je pouvois voir celles des Lettres de Miss Byron, que vous avez vues, Milord: Miss Byron, ajouta-t-il en s'adressant à moi, voudroit-elle faire cette faveur à un frère, & en exclure un autre?

Un frère, Lucy! Je ne le trouvois pas dans ce moment tout aussi bel homme, que quand il étoit entré dans la chambre.

Je me taisois, & je rougissais. Je ne savois que répondre: je croyois cependant devoir dire quelque chose.

Pouvons-nous, sir Charles, dit Miss Grandi-

dison , esperer la lecture de vos Lettres au Docteur depuis le même tems , Lettre pour Lettre , si nous pouvons obtenir le consentement de Miss Byron à votre demande ?

Miss Byron le donnera-t-elle à cette condition ?

Qu'en dites-vous , Miss Byron , me demanda Milord ?

Je répondis que je ne pouvois présumer que le petit griffonage que j'avois écrit pour des parens prévenus pour moi , pût paroître suportable aux yeux de sir Charles Grandison.

Ils répondirent tous par des éloges ; & sir Charles insistant sur ce qu'on ne lui refusât pas de voir ce que Lord L. avoit lu ; & Miss Grandison aiant dit qu'on avoit eu la bonté de me renvoyer mes Lettres de la campagne , pour les obliger , je crus qu'il y auroit un air d'affectation & de singularité à refuser de l'obliger par là en qualité d'un *autre* frère , quoique , je l'avouë , ce point de vuë ne me plût pas. Je lui dis donc , que je lui montrerois très-volontiers , & sans condition , toutes les Lettres historiques que j'avois écrites depuis mon arrivée à Londres jusqu'à l'horrible affaire de la mascarade , & même ce que j'avois écrit du barbare traitement de sir Hargrave , jusqu'à la délivrance qu'il m'avoit si généreusement procurée.

O qu'il m'exalta , pour ce qu'il appelloit ma noble franchise ! qualité en quoi je l'emportoïs , dit-il , sur toutes les femmes qu'il avoit jamais connues. Il m'assura qu'il ne voudroit pas voir une seule ligne que je ne souhaiterois pas qu'il vît ; & que s'il trouvoit un mot , ou un passage qu'il pût supposer être dans ce cas , il ne trou-

veroit point de place dans sa mémoire.

Miss Grandison dit ; mais la *condition* , sir Charles

Je n'en mets qu'une , repliquai-je , (Je suis sûre de votre candeur , Monsieur) c'est que vous me corrigerez , quand vous me trouverez en faute , dans mes idées , ou dans mes sentimens. J'ai été fort hardie & fort impertinente , dans quelques-unes de mes Lettres ; en particulier dans une dispute au sujet des langues savantes. Si je ne pouvois , pour mon instruction , vous demander vos corrections de meilleur cœur que votre approbation , je redouterois vos regards dans cet endroit-là.

Excellente Miss Byron ! La beauté ne me séduira point en votre faveur , si je trouve que vous avez tort dans quelque chose que vous soumettiez à mon jugement. Et si je suis à l'épreuve de la beauté , je suis sûr que rien au monde ne me peut faire biaiser.

Miss Grandison dit qu'elle compteroit les Lettres , selon leurs dattes , & qu'elle me les donneroit , afin que je pusse faire avec son frère , telles conditions pour le prêt que chacun y pût trouver son profit.

* *

Après le déjeuner , Mis Grandison recommença à parler de la visite qu'avoit faite ici M^e. O'Hara dimanche dernier. Miss Jervois exprima très-joliment la peine qu'elle ressentoit des inquiétudes que sa malheureuse Mère donnoit à son tuteur. Il l'appella près de lui , avec un regard de tendresse , restant assis , & l'appella sa
chère

chère Emilie; il lui dit qu'elle étoit *l'enfant de sa compassion*. Vous êtes appelée, ma chère, lui dit-il, toute jeune que vous êtes, à une épreuve glorieuse; jusqu'à présent vous y avez brillé: je voudrois que cette pauvre femme fût seulement la moitié aussi bonne Mère, que vous seriez bonne enfant! Mais lisons la Lettre.

Elle étoit accablée par tant de bonté. Il tira la Lettre de sa poche: elle étoit debout devant lui, s'essuyant les yeux, & tâchant de retenir son émotion. Quand il eut déplié la Lettre, il passa un bras autour d'Emilie. Surement, Lucy, il est le plus tendre, comme le plus brave de tous les hommes. Que ne donnerois-je pas pour un tableau qui ne peindroit que la moitié de la vie, & de la tendresse, qui brilloient dans ses regards, jettant les yeux tantôt sur la Lettre, tantôt sur son Emilie!... Pauvre femme! dit-il deux ou trois fois, à mesure qu'il lisoit. Et quand il eut finie, vous devez la lire, ma chère, dit-il, elle se montre *Mère* dans cette Lettre. Nous connoissons la Mère, par tout où nous la trouverons.

Pourquoi la chère petite ne jeta-t-elle pas les bras autour de son col, justement dans ce moment? Elle étoit sur le point de le faire. O le meilleur des tuteurs! dit-elle; & il étoit clair que la pudeur seule de son sexe l'avoit retenuë alors; ses mains restèrent en arrière, & pendant un moment au dessus de ses épaules: elle avoit l'air tout aussi honteux que si elle ne se fût pas retenuë.

Je pris plus garde que personne à ce mouvement de reconnaissance. J'étois touchée de cet-

te

te aimable retenuë, je l'en admirois.

Faut-il donc, Monsieur, voulez-vous que je la lise ? Je me retirerai à ma chambre avec la Lettre.

Il se leva, prit sa main, & venant avec elle vers moi, il la mit dans la mienne. Aïez la bonté, Mademoiselle, de fortifier le digne cœur de cette enfant, par votre prudence, & votre jugement, pendant qu'elle lit ce qui sent la Mère dans le seul exemple où j'aie jamais vu ce caractère dans cette malheureuse femme.

Il se baissa, & me donna la Lettre. J'étois fière de son compliment : nous passâmes, Émilie & moi, dans la chambre voisine ; & là cette bonne fille lut la Lettre ; mais il fallut longtems pour la lire, ses larmes l'interrompant souvent. Plus d'une fois, comme si elle eût cherché un azyle, elle jeta ses bras autour de mon col, gardant un douloureux silence.

Je l'appellai des noms les plus tendres ; mais je ne pouvois dire autre chose. Qu'aurois-je dit ? La Lettre en quelques endroits me remuoit. C'étoit la Lettre d'une Mère qui paroissoit extrêmement sensible aux duretés dont elle se plaignoit. Son tuteur avoit promis d'y faire ses remarques : je ne connoissois pas alors toute la méchanceté de cette malheureuse. Je ne doutois pas que le mari n'eût quelque tort... Que pouvois-je dire ? Je ne pouvois penser à donner des consolations à une fille aux dépens même d'une méchante Mère.

Mifs Grandison vint vers nous : elle baïsa la pauvre Émilie qui sanglottoit ; & nous appelant ses deux amours, elle nous ramena dans la chambre voisine.

Sir

Sir Charles avoit, je crois, avoué pendant notre absence, que Mr. & M^c. O-Hara, & le Capitaine salmonet lui avoient fait une visite en ville, à leur retour de Colnebrooke, & il parut très-mécontent de lui-même à cette occasion.

Miss Jervois donna la Lettre à son tuteur, & se tint derrière sa chaise, s'appuyant sur le dossier, pendant qu'il voyoit la Lettre, & faisoit ces remarques sur ce qu'il lisoit; à-peu près comme ceci, autant que je puis me rapeller ses expressions:

Une malheureuse Mère, dont les fautes ont été cruellement exagérées... Le Père de mon Emilie étoit un mari indulgent. Il a pardonné à cette malheureuse femme, des crimes que bien peu d'hommes auroient pardonné: c'étoit son cœur qui l'avoit choisie. Il l'aimoit éperdument. Le premier pardon qu'il lui accorda d'un crime atroce l'endurcit.

Ne pouvant vivre avec elle, il se transportoit d'un lieu à l'autre pour l'éviter. Enfin craignant ses complots, qui étoient de la plus noire espèce, il quitta le Royaume, pour aller conduire en personne son commerce, qu'il faisoit avec beaucoup d'avantage par ses agens & ses facteurs; après avoir cependant pourvu amplement à l'entretien de sa femme.

Au bout de quelque tems passé dans la débauche, & la profusion, elle le suivit.

Je fis connoissance avec lui à Florence. Je le trouvai fort sensé & fort honnête homme; & tous ceux qu'il pouvoit servir, ou obliger, éprouvoient sa bénéficence. Personne ne le connoissoit sans l'aimer, excepté sa femme.

Elle

Elle le pressa dans ce tems de lui remettre Emilie qu'il chérissoit tendrement, & lui promit solennellement de se réformer, s'il avoit cette complaisance. Elle savoit que cette enfant auroit une grande fortune.

J'étois avec Mr. Jervois, quand elle lui fit sa première visite à Livourne; & quoique j'eusse ouï dire d'elle beaucoup de mal, je penchois à la servir. Elle avoit quelque chose d'imposant. J'espérois qu'une Mère, quelque mauvaise *Epouse* qu'elle fût, ne pourroit qu'être *Mère*: le pauvre Mr. Jervois n'avoit pas dit d'elle tout le mal qu'il y avoit à en dire; mais elle ne sauva pas longtems les apparences, toute la factorerie Angloise à Livourne fut témoin de ses crimes énormes. Elle s'abandonnoit à un vice qui ne lui permettoit pas de s'observer, & lui ôtoit toute cette grace qui est la gloire d'une femme.

J'ai ouï dire qu'elle s'enyvre moins souvent qu'autrefois. Je serois charmé de la plus légère ombre de réformation chez elle. Ce vice odieux la conduisoit à tous les autres, & étouffoit en elle tout sentiment d'honneur. Les autres vices avoient peut-être besoin de celui-là dans les commencemens, pour s'introduire; mais les plus honteux lui ont passé en habitude depuis longtems.

Il n'y a que la justice que je dois à l'honneur de mon défunt ami, qui ait pu me faire dire tout ce que j'ai dit de cette malheureuse femme. Pardonnez moi, mon Emilie; mais ne défendrois-je pas votre Père... Je n'ai pas dit le pis que je pourrois dire de la femme.

Cependant elle écrit, *que ses fautes ont été*
Tome III. G *cruel-*

cruellement exagérées, pour justifier les mauvais procédés d'un mari qui, dit-elle, n'étoit pas sans défaut. Les mauvais procédés d'un mari ! la malheureuse ! Elle savoit que je verrois sa Lettre : comment pouvoit-elle écrire cela ? Elle sait que j'ai en main les preuves authentiques de sa bonté excessive pour elle ; & des aveux signés de la main d'elle-même, de ses crimes, & de son ingratitude envers lui.

Mais, mon Emilie, dit-il en se levant, en prenant par la main cette pauvre enfant baignée de ses larmes, vous pouvez vous réjouir d'avoir eu un pareil Père, c'étoit un honnête homme dans tous les sens de ce terme. Par rapport à elle, il n'a eu qu'une faute à se reprocher ; c'est son indulgence Dirai-je qu'après des fuites répétées, avec d'autres hommes qui l'avoient renvoyée, il la reprit encore ? Quand elle eut perdu son amour, sa pitié plaidoit encore en sa faveur, & elle fut assez endurcie pour mépriser un homme qui pouvoit beaucoup plus aisément pardonner que punir. Je suis fâché de devoir dire tout cela, mais je répète, qu'on ne doit pas charger injustement la mémoire de mon ami. Plût au Ciel que je pusse alleguer quelque ombre d'excuse qui pût exténuer une partie de son indignité, par rapport à lui & à elle-même ; qui que ce fût qui en dût souffrir, je le dirois franchement. Combien de fois ce digne époux n'a-t-il pas pleuré devant moi, des fautes de sa femme dont elle n'avoit pas la moindre honte !

Je ne désapprouve point vos larmes, Emilie, sur ce que je viens de dire, mais que je les essuie à présent.

Il prit le mouchoir d'Emilie, & essuya ses jouës avec tendresse. Il est inutile, continuait-il, d'en dire davantage pour la justification de votre Père: voici à présent d'autres articles de la Lettre, qui, j'espère, ne seront pas si sensibles pour le cœur d'une bonne fille.

Elle insiste sur ce que vous lui fassiez une visite, ou que vous receviez la sienne. Elle languit d'impatience de vous voir, dit-elle, de vous tenir dans ses bras. Elle vous félicite de vos progrès: elle vous conjure fort pathétiquement de ne pas la mépriser...

Ma chère fille! vous recevrez sa visite, elle choisira le lieu, pourvu que je sois présent. Je regarderai comme un signe de son amendement, si elle est réellement capable de se rejouir de vos progrès. Je vous ai toujours dit que vous deviez distinguer entre le crime & la Mère: l'une a droit à votre pitié; l'autre exige votre horreur... Voudriez-vous voir votre Mère, ma chère?... J'espère qu'oui. Que toute coupable qu'elle est, elle n'ait point sujet de se plaindre de notre dureté. Il y a des fautes dont il faut laisser la punition au Ciel, nous contentant de nous garantir des conséquences. J'espère que vous êtes sous une protection assurée, & que vous n'avez rien à craindre de votre Mère. Vous êtes donc en sûreté. Mon Emilie peut-elle oublier ses terreurs de la dernière entrevue, & se jeter sans effroi en ma présence aux genoux de sa Mère?

Je ferai, Monsieur, tout ce que vous m'ordonnerez.

Je voudrais que vous répondissiez à sa Lettre.

Invitez la dans la maison de votre tuteur... Je ne crois pas que vous deviez aller chez elle. Cependant si vous penchez à la voir là, comme elle le demande, je vous y accompagnerai.

Mais, Monsieur, dois-je reconnoître son mari pour mon Père?

Laissez moi le soin de cela, ma chère: il ne faut pas s'arrêter à des bagatelles, à un petit point d'honneur: l'orgueil n'aura rien à démêler avec nous, mais il faut auparavant que je sois assuré qu'ils sont réellement mariés. Qui fait, au cas qu'ils le soient en effet, si le besoin où il sera de la pension de sa femme, & la protection qu'elle peut espérer de son mari, n rendront pas convenable à l'un & à l'autre, de vivre d'une manière plus honnête qu'elle ne s'est proposé de le faire jusqu'à présent? Si elle sauve seulement les apparences, à l'avenir, c'est un point de gagné.

Je ferai en toute chose, Monsieur, ce que vous trouverez à propos.

Il y a une chose, ma chère, que je crois vous devoir conseiller: s'ils sont réellement mariés, & qu'il y ait quelque apparence qu'ils vivent ensemble d'une manière supportable, vous leur ferez, s'il vous plait, un présent honnête; votre fortune est considérable; & vous leur ferez espérer que vous le répéterez chaque année, si cet homme en use bien avec votre Mère. Elle se plaint qu'on l'a mise dans la pauvreté & dans la dépendance. Si elle est pauvre, c'est sa faute: elle n'a pas apporté 200. l. de rente à votre Père. L'ingrate! Il l'épousa, comme je l'ai dit, par amour. Avec 200. l. par an, bien payées,

payées, elle ne doit pas être pauvre ; dépendante, elle doit l'être. Votre Père lui auroit fait une pension plus considérable, s'il n'avoit pas été convaincu par expérience, que ce ne feroit dans ses mains que le pouvoir de faire du mal, & de mener une vie plus débordée. J'ai trouvé une déclaration dans ce sens, parmi ses papiers, après sa mort. Cette intention qu'il avoit d'augmenter sa pension, s'il y avoit eu quelque espérance qu'elle en fît un bon usage, justifie le conseil que je vous donne d'augmenter son revenu. J'amènerai les choses, de façon, ma chère, que vous en aïez l'honneur ; & je prendrai sur moi le conseil d'attacher vos bienfaits à leur bonne conduite, pour l'amour d'eux-mêmes, aussi bien que pour nous.

O Monsieur, que vous êtes bon ! Vous me donnez à présent le courage, & le désir de voir ma pauvre Mère, dans l'espérance que je pourrai lui faire du bien. Continuez à diriger votre Emilie, je serai heureuse avec une telle bénédiction. O puisse ma Mère être mariée, pour que je puisse être autorisée à faire pour elle du mieux que vous me conseillerez.

Je crains, ajouta-t-il, qu'elle n'ait pris cet homme sur le pavé ; mais il se peut qu'il ait vécu assez longtems pour reconnoître sa propre folie. Elle peut de son côté être lasse de la vie qu'elle a menée. J'ai fait bien des efforts pour lui rendre service, mais sans espérance de la ramener : je souhaite qu'elle soit à présent mariée tout de bon. Mais je crois que ce sera ici mon dernier effort... Ecrivez, ma chère, mais ne dites rien de votre intention. Si elle

n'est pas mariée , les choses doivent rester comme elles sont.

Elle monta en hâte à son appartement, & revint bientôt avec cette Lettre :

Madame,

Je vous conjure de croire que je ne manque point à ce que je dois à ma Mère. Vous réjouissez mon cœur, en me disant que vous m'aimez. Mon tuteur a eu la bonté, avant que j'eusse le tems de le lui demander, de m'ordonner de vous écrire, & de vous dire qu'il me présentera lui-même à vous, quand il vous plaira de m'accorder la faveur de vous rendre mes devoirs, dans sa maison au quarré de S. James.

Permettez moi, ma chère Mère, d'espérer que vous ne serez pas si irritée contre votre pauvre fille, que vous l'étiez la dernière fois que je vous vis chez M^e. Lane; je vous verrai alors avec tout le respect qu'un enfant doit à sa Mère; car je suis, & serai toujours,

Votre fille soumise,

EMILIE JERVOIS.

Sir Charles généreusement fit des difficultés sur le dernier paragraphe. Nous ne voulons pas rapeller, je pense, Emilie, dit-il, à une Mère qui a écrit une belle Lettre, des procédés qu'elle devoit souhaiter d'oublier.

Miss Grandison souhaitoit que cela restât. Qui fait, dit-il, si cela ne peut pas lui inspirer quelque honte de ce traitement outrageant?

El-

Elle ne mérite pas qu'on la traite généreusement, dit Lady L.; elle ne peut le sentir.

Peut-être que non, répondit sir Charles; mais nous devons faire ce qui convient, pour l'amour de nous-mêmes, soit que les gens soient capables ou non de le sentir comme ils le doivent. Que dites-vous, Miss Byron, de ce dernier article?

J'étois entièrement de son avis, & par la raison qu'il en donnoit; mais les deux Dames aiant donné leur opinion fort positivement, & Milord disant qu'il croyoit que cela pouvoit passer, je craignais que je n'eusse l'air de briguer sa faveur à leur dépens, si j'adoptois son sentiment: j'évitai donc de donner le mien. Mais voulant rassurer Emilie, qui étoit en suspens comme craignant d'avoir fait quelque chose de mal; je dis que je trouvois cet article fort naturel, de la part de Miss Jervois, qui l'avoit écrit, j'osois dire, plutôt dans la crainte d'un traitement dur à cause de celui qu'elle se rapelloit, que dans des dispositions de ressentiment & de reproche.

La bonne fille déclara que cela étoit ainsi. Les deux Dames, & Milord dirent que j'avois très-bien distingué: mais sir Charles, quoiqu'il ne dît plus rien là-dessus, regarda ses deux sœurs d'un air expressif, dont je m'étonnai qu'elles ne s'aperçussent pas. Le Docteur Bartlet étoit sorti; autrement, je crois qu'il auroit eu l'honnêteté que je n'eus pas, de parler naturellement. Mais il s'agissoit d'un point de générosité, & de délicatesse; je pensois que je ne devois pas paroître m'imaginer que je l'entendois

mieux qu'eux ; & je ne croyois pas que sir Charles auroit acquiescé à leur sentiment.

Miss Jervois se retira pour copier sa Lettre. Nous nous séparâmes tous, pour aller nous habiller ; & moi, aiant bientôt changé mon habillement, je me glissai dans le cabinet du Docteur. Je vole à ce bon Docteur quelques lumières sur la Géographie. Je suis charmée de mon Maître , & il paroît content de son Ecolière ; mais de tems en tems, nous parlons de matières plus intéressantes : cette fois il commençoit à parler de Miss Jervois , comme s'il eût voulu amener , à ce qu'il me sembloit, la proposition dont Miss Grandison m'avoit dit un mot, après la Lettre volée ; de prendre Emilie sous ma conduite ; mais sir Charles entra dans l'appartement du Docteur. Il vouloit se retirer quand il me vit ; mais le Docteur se levant, le pria de nous accorder sa compagnie.

J'avois l'air fort sot : je ne m'attendois pas d'être prise là. Mais pourquoi avois-je l'air sot pour être trouvée avec le Docteur Bartlet?... Cependant, permettez moi de vous dire , que je trouvai à sir Charles lui-même quand il s'adressa premièrement à moi , un air un peu embarrassé. Vous m'invitez , Docteur, me voici. Mais si vous étiez sur quelque sujet que vous ne poursuiviez pas, je me regarderai comme un importun, & je sortirai.

Nous venions de finir un sujet , Monsieur, dit le Docteur , & nous en commençons un autre... Je parlois justement de Miss Jervois.

Emilie n'est-elle pas une bonne enfant, Miss Byron, me dit sir Charles.

Où,

Où, Monsieur, elle l'est.

Nous dimes alors des choses générales sur son malheur d'avoir une pareille Mère ; & je crus qu'il me diroit quelque chose du désir qu'il avoit qu'elle m'accompagnât dans le Comté de Northampton ; mon cœur palpitait, en pensant comment il ameneroit cela, & comment je me conduirois là-dessus ; d'autant plus qu'on ne devoit pas supposer que j'eusse seulement oui parler de ce dessein. Qu'auroit-ce été, si je m'étois laissée gagner pour lire la Lettre ? Mais il ne se dit pas un mot qui menât là.

Je commence à craindre qu'il n'ait changé de sentiment, s'il a eu une fois celui-là. Il me semble que je souhaite plus que je ne me le serois jamais imaginé, d'avoir cette bonne fille avec nous. Comme les choses nous paroissent différentes, lorsqu'elles sont hors de notre pouvoir, de ce qu'elles étoient, quand nous croyions en être les Maîtres !

Mais je ne vois pas à présent la moindre apparence qu'il puisse arriver rien de ce que vous souhaitez tant... je ne puis qu'y faire.

Emilie, cette flatteuse ! m'a dit qu'elle voit de grands signes d'attachement pour moi dans ses yeux, & dans son air ; mais je ne vois point de fondement à cette imagination : sûrement son cœur est engagé. Dieu le benisse, quels que soient ses engagements !... Pendant son absence, encouragée par ses sœurs & par Lord L. j'avois assez bonne opinion de moi-même ; mais à présent qu'il est avec nous, je vois briller tant d'excellence, dans son caractère, dans son air, dans ses discours, que

mon humilité l'emporte sur mon ambition.

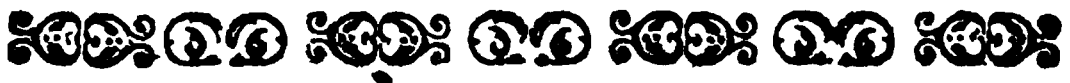
Ambition, ai-je dit ? Oui, Lucy, ambition. N'est-il pas dans la nature de la passion, que nous avons la folie d'appeller une *noble* passion, d'exalter son objet ; pendant que l'on s'abaisse ou même que l'on se méprise soi-même ?... Vous voyez combien Lord W. me rabaisse du côté de la fortune. Je n'osois le remarquer auparavant, sachant que si la petitesse de la fortune étoit la seule difficulté, la prévention de tous mes parens pour leur Harriet, les engageroit à faire des efforts que je mourrois plutôt que de souffrir.

J'ai oublié comment passa cette objection de Milord W... Mais je me rapelle que sir Charles n'essaya pas d'y répondre. Cependant il dit à Milord que la fortune n'étoit pas un article essentiel pour lui ; & qu'il avoit un grand bien de lui-même. Il n'est pas douteux que les obligations d'un homme ne s'augmentent avec son pouvoir. On peut donc être aussi bien avec une fortune moindre, qu'avec une plus considérable. *Et la bonté n'est-elle pas la partie essentielle du bonheur ?* Quel que soit notre poste, qu'avons-nous à faire que de nous y tenir humblement & d'en remplir les devoirs ?

Mais qui pourroit, par des vûes intéressées, souhaiter de borner le pouvoir d'un homme si bon ? Plus il aura de moyens de faire du bien, plus grande doit être sa félicité... Non, Lucy, ne nous flattons point.

Sir Charles est fort aise d'avoir appris par une Lettre, qu'il vient de recevoir de sir Hatgrave, qu'il a différé le dîner qu'il devoit lui donner dans sa maison de la forêt.

LET-



L E T T R E X V .

Miss B Y R O N

Suite.

Je laissai sir Charles avec le Docteur Bartlet. Ils vouloient tous deux m'engager à rester plus longtems ; mais je crus que les Dames s'apercevraient de mon absence , & trouveroient singulier que je fusse avec lui dans le cabinet du Docteur.

Milord & les deux sœurs étoient ensemble dans la chambre joignant la bibliothèque. Dès que j'entrai ; Eh bien , Harriet , me dit Miss Grandison , nous voulons à présent tâcher de pénétrer mon frère ; il faut que vous soyiez présente , & que vous mettiez votre mot de tems en tems. Nous verrons si le Docteur dit vrai , quand il prétend que mon frère est le moins réservé de tous les hommes.

Dans ce moment entra le Docteur Bartlet... Je crois, Docteur, dit Lady L. que nous suivrons votre avis, & que nous ferons à mon frère toutes les questions qui nous viendront dans la tête, sur ses engagements hors du païs.

Elle n'avoit pas achevé de parler quand sir Charles entra, & tira sa chaise, auprès de moi : il me sembla que dans ce moment il me regarda avec un air également de bonté & de respect.

Miss Grandison commença par parler de la

Lettre dont le Docteur avoit lu quelques passages, sur le bonheur qu'il avoit procuré à Milord W. en le débarassant de la femme avec laquelle il vivoit. Elle souhaitoit, dit-elle, de savoir qui étoit la Dame qu'il pensoit à lui recommander pour épouse.

Je veux lui parler, dit sir Charles, avant que de la nommer, même à vous, Milord, & mes sœurs. Je suis sûr que mes sœurs agréeront leur Tante, si cette Dame accepte Milord pour époux. J'irai lui faire mon compliment à mon retour de Grandison... Voulez-vous, Charlotte, m'y accompagner. Il faut, je crois, que je sois présent à l'ouverture de l'Eglise. Je ne vous invite pas, Milord, & Lady L., mon séjour doit être fort court. Je compte de partir vendredi prochain, & d'être de retour le mardi suivant.

Miss Gr. Je crois, mon frère, que je vous prierai de m'en dispenser. Si vous y passiez huit ou quinze jours, je pourrois souhaiter de vous y accompagner; & je crois que Lord & Lady L. le feroient aussi.

Sir Ch. Je dois être en ville, le mercredi de la semaine prochaine, mais vous pourrez rester tout ce tems-là. Vous ne pouvez passer votre tems desagréablement dans le voisinage; & vous y trouverez votre cousin Grandison. Il vous accompagnera chez les voisins; & si j'en juge par votre franchise avec lui, vous faites plus d'attention à lui que vous ne le croyez peut-être vous-même.

Miss Gr. (se baissant) Votre servante, Monsieur... Mais je prendrai ma revanche... Je vous

vous prie , sir Charles , puis-je vous demander... Nous sommes tous frères & sœurs...

Sir Ch. (d'un air plaisant) Alte-là, Charlotte, si vous me faites des questions par *revanche*, je n'y réponds pas.

Miss Gr. Revanche!... Eh bien, non, sans *revanche* ni... Mais, quand Lord W., selon les passages que le Docteur Bartlet a eu la bonté de nous lire, vous proposa cette Dame pour épouse, & cette autre, vos réponses nous ont fait craindre que vous ne veuillez pas vous marier...

Lady L. Vous êtes fort sans cérémonie, Charlotte...

En vérité, Lucy, elle me fit trembler; sûrement, il ne peut pas soupçonner que j'aie vu toute la Lettre... que je m'y sois vu nommée.

Miss Gr. A quoi bon les cérémonies entre parens?

Sir Ch. Laissez faire Charlotte...

Miss Gr. Eh bien donc, je voudrois vous demander, Monsieur... Ne voulez-vous pas vous marier un jour?

Sir Ch. Oui, Charlotte.. Je ne me croirai pas heureux jusqu'à ce que j'obtienne la main d'une femme de mérite.

Je crains, Lucy, d'avoir paru émue. Je ne savois comment rester, cependant ç'auroit été encore pis de s'en aller.

Miss Gr. Fort bien, Monsieur... Et je vous prie, n'avez-vous point vu, ni dehors ni dans le pays, la femme que vous voudriez appeller la vôtre?... Ne me trouvez-vous pas impertinente, mon frère?

Sir Ch. Vous ne pouvez l'être, Charlotte. Si vous voulez savoir quelque chose de moi, j'aime mieux que vous alliez droit au fait.

Mis Gr. Eh bien donc, puisque je ne puis être impertinente ; si vous aimez mieux qu'on en use franchement avec vous ; & si vous avez de l'inclination pour le mariage , je vous prie pourquoi avez-vous rejeté les propositions de Lord W. en faveur de Lady Frances N., de Lady Anne S., & de je ne sai combien d'autres ?

Sir Ch. Les parens de la première Dame que vous avez nommée, n'en usèrent pas généreusement avec mon Père, dans cette affaire. Toute la famille fait trop de fonds sur le crédit & les titres du Père. Je ne me fonce pas de dépendre d'un homme public ; j'aime mieux, autant qu'il est possible, fixer mon bonheur dans mon petit cercle. J'ai des passions vives : je ne suis pas sans ambition ; si je lui avois lâché la bride, tout jeune que je suis, ma tranquillité auroit été attachée au plumet du chapeau d'un autre. Cela ne vous satisfait-il pas, Charlotte, par rapport à Lady Frances ?

Mis Gr. Mais, oui ; & d'autant plus aisément qu'il y a une Dame que je préférerois à Lady Frances.

Je n'aurois pas dû, pensai-je, être présente à cette conversation. Lord L. me regarda : Lord L. n'auroit pas dû me regarder. Les Dames ne firent pas.

Sir Ch. Qui est cette Dame ?

Mis Gr. Lady Anne S., vous savez, Monsieur... Je vous prie, puis-je vous demander... pourquoi cela ne peut-il être ?

Sir

Sir Cb. Lady Anne est, je crois, une femme de mérite, mais sa fortune auroit dû être mon principal motif, si je lui avois fait ma cour. Je ne me suis encore jamais abaissé au point de trouver, dans cela seul, un motif pour voir trois fois une Dame.

Miss Gr. Vous avez donc, Monsieur, fait la cour à quelques Dames... dehors, je suppose.

Sir Cb. Je croyois, Charlotte, que votre curiosité ne s'étendoit qu'aux Dames de l'Angleterre.

Miss Gr. Oui, Monsieur, elle s'étend aux Dames de l'Angleterre, & hors de l'Angleterre, s'il y en a quelqu'une qui empêche que mon frère ne se marie, quand on lui fait des offres contre lesquelles nous pensons qu'il n'y a rien à dire... Mais vous faites donc entendre, Monsieur, qu'il y a des Dames dehors...

Sir Cb. Prenez garde, Charlotte, de répondre aussi franchement quand votre tour sera venu, que vous m'interrogez à présent.

Miss Gr. Apprenez moi, Monsieur, par vos réponses à mes questions, comment je dois répondre aux vôtres, si vous avez quelque chose à me demander.

Sir Cb. Eh bien, Charlotte, n'ai-je pas répondu d'une façon satisfaisante à vos questions sur les Dames que vous avez nommées?

Miss Gr. Très-bien. Mais, Monsieur, n'avez-vous point vu de Dames dehors, que vous aimiez mieux que celles que j'ai nommées?... Répondez à cela.

Sir Cb. J'en ai vu, Charlotte, & dans ce pays aussi.

Miss

Miss Gr. Je ne sais que vous dire... Mais je vous prie, Monsieur, n'avez-vous pas vu des Dames dehors que vous préféreriez à toutes celles que vous avez vues ici ?

Sir Ch. Non. Mais dites moi, Charlotte, à quoi tend tout cela ?

Miss Gr. C'est, mon frère, que nous nous impatientons de vous voir heureusement marié ; & nous craignons que votre refus de toutes ces propositions ne vienne de quelque attachement précédent... Et voilà tout.

Lord L. Oui, mon cher frère, voilà tout...

Lady L. Si notre frère vouloit satisfaire notre curiosité...

Eus-je jamais besoin, Lucy, d'une plus grande présence d'esprit ?

Sir Charles soupira, se tut un moment, & dit enfin ; Vous êtes bien généreux, bien obligeans dans vos souhaits de me voir marié. J'ai vu la Dame avec laquelle seule de toutes les femmes du monde, je croirois pouvoir être heureux.

Son visage se couvrit d'une belle rougeur ; il baissa les yeux. Pourquoi rougissez-vous, sir Charles, pensois-je, pourquoi baissez-vous les yeux ? L'heureuse, cette trois fois heureuse femme n'étoit pas présente, l'étoit-elle ? Ah ! non, non, non !...

Sir Ch. A présent, Charlotte, quelles autres questions avez-vous à me faire avant que je vous interroge à mon tour ?

Miss Gr. Une seulement... La Dame est-elle étrangère ? O comme chacun le regardoit, en attendant sa réponse !... Il hésita réellement.

En-

Enfin , j'espère , dit-il , Charlotte , que vous m'excuserez , si je vous dis que cette question me fait quelque peine... parce qu'elle mène à une *autre* , à laquelle *je ne pourrois répondre moi-même* , si on me la faisoit *à présent*. (Pourquoi cela ? pensai-je) Et si on ne me la fait pas , il ne serviroit de rien de répondre à celle-ci.

Lord L. Nous ne voudrions pas vous faire de la peine , sir Charles ; Et cependant...

Sir Cb. Quoi , *cependant* , mon cher Lord L. ?

Lord L. Quand j'étois à Florence , on parloit beaucoup...

Sir Cb. D'une Dame de cette ville ; Olivia , Milord ? Elle a de belles qualités , mais malheureusement mêlées avec d'autres qui le sont moins. Mais je n'ai rien à souhaiter d'Olivia. Elle m'a fait trop d'honneur. Je ne l'aurois pas nommée si aisément à présent , si elle avoit été plus soigneuse de cacher la distinction dont elle m'honoroit. Mais j'ose espérer , Milord , que vous n'avez jamais oui la malignité même ouvrir la bouche à son deshonneur , à la réserve qu'elle s'abaissoit trop , par son attention à un objet particulier.

Lord L. Votre caractère reconnu , Milord , étoit autant à l'honneur de ses sentimens , que...

Sir Cb. (*l'interrompant.*) O Milord que votre amitié vous rend partial pour un frère ! Mais , sans parler de cette Dame , mon repos a été cruellement troublé , par une trop grande sensibilité dans mon tempérament... Et cependant je ne voudrois point ne l'avoir pas.

La tendre Emilie se leva , & toute en pleurs s'en alla vers la fenêtre. Un sanglot , qu'elle

tâcha inutilement d'étouffer, attira notre attention sur elle.

Sir Charles se leva, la prit par la main. Pourquoi pleure mon Emilie?

Parce que vous, qui méritez si fort d'être heureux, paroissez ne l'être pas.

Les exemples de tendresse sont contagieux, Lucy ; j'avois beaucoup à faire à retenir mes pleurs.

Il la consola avec bonté. Mon bonheur, ma chère, dit-il, tient principalement à celui des autres. Sans cela je serois heureux par moi-même, parce que je tâche de disposer mon cœur à souffrir les maux inévitables, & à faire, s'il est possible, de nécessité vertu. Mais, Charlotte, voyez comme vous nous avez tout rendus sérieux ! Cependant je dois entrer avec vous dans un sujet que peut-être vous trouverez tout aussi sérieux que celui que je souhaite de quitter à présent.

„ Qu'il souhaite de quitter ! ” „ La question „ lui fait quelque peine, parce qu'elle mène à „ une autre, à laquelle il ne pourroit lui-même „ répondre à présent ! ” ...

Que je vous demande, Lucy, avant que de passer à l'autre sujet, que pouvez-vous conclure de ce que je viens de vous raconter ? s'il est lui-même dans l'incertitude, il peut ne mériter que de la pitié, on ne peut le blâmer. Mais ne trouvez-vous pas qu'il auroit pu dire si la Dame étoit étrangère, ou non ? Comment pouvoit-il savoir quelle question on lui feroit ensuite ?

J'ai eu l'assurance de demander à Miss Grandison

dison en particulier , si l'on ne pouvoit rien connoître ou deviner , par ses yeux ; quand il parla d'avoir vu la Femme qu'il préféreroit à toutes les autres ? Car il étoit assis à côté de moi & vis à vis d'elle.

Je ne sai que penser de lui , dit - elle ; mais que la Dame soit étrangère ou non , mon petit sentiment est que mon frère est amoureux , il en a tous les symptômes , par où je le peux deviner.

Je suis de l'opinion de Charlotte , Lucy. Tant de tendresse dans les sentimens ! Tant de douceur dans les manières ! Un son de voix si touchant ! Certainement l'amour a fait tout cela pour lui ; & furement , la Dame est étrangère. Il seroit bien étrange qu'un tel homme n'eût pas engagé son cœur dans les sept ou huit dernières années , entre dix-huit & vingt-six ans , justement l'âge de toute la vie le plus susceptible d'amour !

Mais que veut-il dire , quand-il dit , „ que „ son repos a été cruellement troublé par une „ trop grande sensibilité dans son tempérament ? ” La compassion , je suppose , pour quelque malheureux objet... Je veux retourner au plutôt en ville , & préparer tout pour m'aller jeter entre les bras de mes chers Parens. Sans cela , j'augmenterois peut-être le nombre de celles qui ont *troublé cruellement son repos*.

Mais il est étrange , il me semble , qu'il n'ait pu répondre , si la Dame étoit étrangère , ou non.

Vous vous trompez , Docteur Bartlet : sir Charles n'est pas si peu réservé que vous le dites.
Mais

Mais ô ma chère Emilie , ma petite flatteuse ! Comment pouvez-vous me dire que vous avez examiné ses yeux, & vu qu'ils étoit toujours tournés tendrement sur moi ? ... Oûi , peut-être, que, quand vous vous imaginez cela, il étoit occupé à faire des comparaisons à l'avantage de sa belle étrangère, sur mes traits moins agréables ! ...

Mais cette Olivia, Lucy ! Il faut que je sache encore quelque chose d'elle. „ Je n'ai rien, „ dit-il, „ à souhaiter d'Olivia ” Pauvre Dame ! Il me semble que je suis fort portée à en avoir compassion.

Eh bien, je vais passer à l'autre sujet. Je voudrois pouvoir trouver quelque défaut en lui. C'est une cruelle chose d'être dans une sorte de nécessité d'être fâchée contre un homme qu'on ne peut blâmer. Cependant, dans la conversation suivante, vous le verrez fâché *lui-même*. Ne languissez-vous pas, Lucy, de voir comment sir Charles se conduit quand il est *fâché* ?



LETTRE XVI.

Miss BYRON.

Suite.

A présent, Charlotte, dit-il (comme s'il avoit pleinement répondu à ses questions... O ces hommes !) que je vous fasse une ou deux questions à mon tour... J'eus hier une visite de

de Lord G. Que prétendez - vous faire , ma chère , par rapport à lui?... Mais peut-être aimeriez-vous mieux que nous nous retirassions en particulier.

Miss Gr. Je voudrois , fir Charles , vous avoir fait la même proposition quand je vous ai questionné ; j'aurois reçu , je m'imagine , plus de satisfaction que je ne puis me vanter d'en avoir à présent.

Sir Cb. Je sortirai avec vous , si vous le voulez , & j'écouterai toutes les autres questions que vous aurez à me faire.

Miss Gr. Vous ne pouvez , Monsieur , me faire aucune question à laquelle je fasse difficulté de répondre devant cette compagnie.

Sir Cb. Eh bien , vous savez ma question , Charlotte ?

Miss Gr. Que me conseillerez - vous dans cette affaire , mon frère ?

Sir Cb. Je n'ai qu'un conseil à vous donner... C'est que vous devez encourager ou décourager ses poursuites , si votre cœur est décidé.

Miss Gr. Je crois , mon frère , que vous voulez-vous débarrasser de moi.

Sir Cb. Vous voulez donc encourager Lord G. ?

Miss Gr. Est - ce une conséquence , Monsieur ?

Sir Cb. Sans cela vous n'auriez pu supposer que je veux me séparer de vous. Mais allons , Charlotte , retirons-nous. Il est très-difficile à des Dames de répondre à de pareilles questions , devant une compagnie , quelque étroites que soient les relations.

Miss Gr. Je puis répondre devant cette com-
pa-

pagnie à toute question qui regarde Lord G.

Sir Cb. Vous ne voulez donc pas l'écouter ?

Miss Gr. Je ne vois pas, non plus, comment cela suit de ce que j'ai dit.

Sir Cb. Cela suit clairement. Je ne suis pas tout-à-fait étranger dans le langage des femmes, Charlotte.

Miss Gr. Je crois que mon frère est trop poli, pour faire des reflexions contre le sexe.

Sir Cb. Est-ce faire des reflexions contre les femmes, que de dire que je ne suis pas tout-à-fait étranger dans leur langage ?

Miss Gr. Je vous proteste que je le crois, par la façon dont vous l'avez dit.

Sir Cb. Eh bien essayez donc de trouver un langage qui ne soit pas susceptible d'une pareille interprétation.

Miss Gr. Je crains que vous ne soyiez mécontent de moi, mon frère ; je répondrai plus directement.

Sir Cb. Faites le, ma Charlotte : j'ai promis à Lord G. de lui faire avoir une réponse.

Miss Gr. Demande-t-il une courte réponse, ... *oui*, ou *non*.

Sir Cb. Fiez-vous en moi, Charlotte : vous le pouvez avec tout votre point d'honneur.

Miss Gr. Ne voulez-vous pas me conseiller, Monsieur ?

Sir Cb. Oui, ... de suivre votre inclination.

Miss Gr. Supposiez que si je connoissois la vôtre, cela fît pencher la balance.

Sir Cb. La balance est-elle donc égale ?

Miss Gr. Je ne puis pas dire cela, non plus.

Sir Cb. Congédiez donc Milord G.

Miss

Miss Gr. En vérité, mon frère, vous êtes fâché contre moi.

Sir Cb. (s'adressant à moi) Je suis sûr, Miss Byron, que je trouverai en vous une sœur très-différente en cas pareils, quand j'aurai le bonheur de lire vos Lettres. Votre cousin Reeves m'a dit une fois, que quand vous connoissiez votre cœur, vous ne teniez jamais personne en suspens..

Miss Gr. Mais, mon frère, je ne puis pas dire que je connoisse mon cœur absolument.

Sir Cb. C'est une autre affaire ; je me tais. Seulement quand vous le connoîtrez, je regarderai comme une faveur que vous veuillez bien m'en instruire, pour que je puisse vous rendre service.

Miss Gr. Je suis avec mes meilleurs amis. Lord L., quel est votre avis ? Sir Charles ne veut pas me donner le sien.

Sir Cb. C'est par égard pour votre inclination, & non point par mécontentement ou par opiniâtreté que je ne le fais pas.

Lord L. J'ai très-bonne opinion de Lord G. Que vous en semble, ma chère ? (à Lady L.)

Lady L. J'ai réellement fort bonne opinion de Lord G. Qu'en pensez-vous, Miss Byron ?

Harr. Je crois que Miss Grandison doit se déterminer par elle-même dans cette occasion. Si elle n'a point d'objection à faire, j'ose croire que personne n'en peut avoir.

Miss Gr. Expliquez-vous, expliquez-vous, Harriet...

Sir Cb. Miss Byron répond comme elle fait toujours ; la pénétration & la prudence ne se quit-

quittent jamais avec elle. Si j'ai la gloire d'expliquer son sentiment en donnant le mien, les voici tous deux : Milord G. est d'un bon naturel, c'est un homme doux : il rendra heureuse une femme qui aura quelque portion de prudence, quand même elle en auroit une beaucoup plus grande d'attachement à ses volontés. Charlotte est fort vive, elle aime ses plaisanteries presque autant qu'elle aime ses amis.

Miss Gr. Comment, mon frère !

Sir Cb. Et Lord G. n'entrera point en concurrence avec elle à cet égard : il ne devrait point y avoir de rivalité dans le mariage pour des qualités particulières. J'ai connu un Poète qui commença à haïr sa femme parce qu'on la complimenta sur ce qu'elle faisoit de meilleurs vers que lui. Que Charlotte convienne des qualités en quoi elle permettra à son mari d'exceller ; qu'il lui cède celles dont elle veut faire un monopole ; & tout ira bien.

Miss Gr. Il ne faudroit donc pas disputer avec Lord G., je suppose, si j'étois sa femme, au sujet des tignes, & des papillons.

Sir Cb. Cependant Lord G. peut les quitter, quand il a quelque babilole plus considérable pour s'amuser. Pardonnez moi, Charlotte... Avez-vous fait autre chose, jusqu'à présent dans cette conversation que de vous occuper de jolies babiloles ?

Miss Gr. (*se baissant*) Grand merci, mon frère ! Les épithètes de jolie, jeune, petit, sont admirables pour adoucir des noms durs.

Sir Cb. Mais aimez-vous mieux sir Walter Watkyns que Lord G.

Miss

Miss Gr. Je pense que non, je ne le crois pas d'un si bon naturel que l'autre.

Sir Cb. Je suis charmé que vous fassiez cette distinction, Charlotte.

Miss Gr. Vous la croyez nécessaire dans mon cas, je suppose, Monsieur?

Sir Cb. J'ai reçu une Lettre de lui. Il me presse fort de le servir auprès de vous. Je dois lui répondre, voulez-vous, ma sœur, dit-il, en lui donnant la Lettre, m'apprendre ce que je dois lui dire?

Miss Gr. (après l'avoir luë) Aye, aye, le pauvre homme! Il est fort amoureux. Mais j'aurois quelque peine à lui apprendre à orthographier. On dit cependant qu'il fait le François & l'Italien sur le bout du doigt.

Elle commença alors à mettre la Lettre en pièces.

Sir Cb. Je ne permettrai pas cela, Charlotte; rendez moi la Lettre. Une femme n'est point en droit de tourner en ridicule un Amant qu'elle ne veut pas écouter. Si elle a bonne opinion d'elle-même, elle aura pitié de lui. Qu'elle l'ait ou non, si elle blesse par sa faute, il faut qu'elle guérisse. Sir Walter peut s'adresser à cent femmes qui, pour l'amour de son air galant, & de ses grands biens, lui pardonneront son orthographe.

Miss Gr. Voici la saison de la promenade. On a besoin de tems en tems d'un ou deux galans à ses trousses pour paroître en public: Peut-être n'ai-je pas assez vu l'un ou l'autre, pour déterminer mon choix. Ne permettez-vous pas, puisqu'ils n'ont ni l'un ni l'autre un

mérite bien *saillant*, qu'on les contemple sous différens jours, pour se mettre en état de juger lequel est le plus supportable des deux ? Ou ne pourroit-il point s'offrir quelque misérable encore plus supportable ?

Elle dit cela avec son air malin, tout sérieux qu'étoit le sujet ; & quoique son frère souhaitât sérieusement de connoître ses inclinations.

Sir Charles se tourna vers Lord L. & lui dit gravement ; je m'étonne comment notre cousin Everard s'amuse dans ce moment à la campagne.

Elle sentit le reproche , & lui demanda pardon.

L'esprit ; continua-t-il , sans faire attention au pardon qu'elle lui demandoit, l'esprit est une arme dangereuse, Milord ; mais celui qui ne peut briller sans blesser, n'est pas d'une espèce dont on doive être fier. Cette Dame (comment l'appellerai-je ?) & moi, nous nous sommes tous deux trompés : Je l'ai prise pour ma sœur Charlotte ; elle m'a pris pour notre cousin Everard.

Chacun sentit la sévérité de ce reproche. Il me sembloit qu'il me perçoit le cœur, comme s'il se fût adressé à moi. Une sévérité si extraordinaire de la part de sir Charles Grandison, accompagnée d'un air si sérieux & si indifférent ! Je n'aurois pas voulu dans ce moment être Miss Grandison pour tous les biens du monde.

Elle ne savoit de quel côté se tourner. Lady L. (la bonne femme !) sentit cela pour sa sœur ; elles avoient toutes deux la larme à l'œil.
En-

Enfin Miss Grandison se leva. J'emmènerai l'imposteur qui prend ma figure, Monsieur; & quand je pourrai rectifier ma méprise, & vous ramener *votre* sœur, j'espère que vous voudrez bien la recevoir avec votre bonté ordinaire.

Ma Charlotte, ma sœur! dit-il, en lui prenant la main, vous ne devez pas être trop fâchée contre moi, j'aime à sentir la pointe de votre esprit. Mais quand je vous demandois votre attention sur un sujet fort sérieux, un sujet qui intéresse le bonheur de votre vie à l'avenir & par conséquent le *mien*, & que vous avez pu dire des choses qui ne conviennent que dans la bouche d'une femme sans principe, comment pouvois-je m'empêcher de souhaiter que ce fût une autre femme que ma sœur qui eût dit cela?... Il faut distinguer les tems, les occasions, ma chère Charlotte.

Ne m'en dites pas davantage, Monsieur, je vous conjure. Je sens ma folie, permettez que je me retire.

C'est moi, Charlotte, qui me retirerai, restez, prenez les consolations que vos amis sont disposés à vous donner. Emilie, un mot, ma Chère. Elle vola à lui, & ils sortirent ensemble.

Voilà, dit Miss Grandison, il a pris cette petite fille avec lui pour l'avertir de ne pas tomber dans ma folie.

Le Docteur Bartlet se retira sans rien dire.

Lady L. témoigna sa sensibilité à sa sœur : mais en effet, Charlotte, dit-elle, je craignois que vous ne poussassiez les choses trop loin.

Lord L. la blâma : En vérité, ma sœur, dit-il, il vous a suporté longtems : l'affaire étoit sérieuse ; il l'avoit engagé fort sérieusement, & par principe. O Miss Byron ! il sera enchanté de vous, quand il lira vos Lettres, & qu'il verra comment vous avez traité vos humbles serviteurs que vous n'avez pas voulu encourager.

Ouï, ouï, Harriet brillera à mes dépens ; mais le puisse-t-elle !... Puisque j'ai perdu la faveur de mon frère, je prie le Ciel qu'elle puisse l'obtenir. Mais il n'aura plus raison de dire que je le prens pour mon cousin Everard. Mais ai-je été effectivement si méchante, Harriet ?... Parlez moi rondement. Etois-jé bien méchante ?

Je crois que vous avez eu tort en tout. J'avois peur pour vous. Mais pour ce que vous avez dit à la fin, d'encourager les hommes à s'attacher à vos troupes, paroissant viser à de nouvelles conquêtes, j'aurois pu vous laver la tête, si votre frère n'avoit pas été là pour l'entendre. Me pardonnerez-vous, lui dis-je à l'oreille. C'étoient les discours d'une franche coquette, & votre air étoit si malin !... En vérité, ma Charlotte, vous étiez fort égarée.

Bon ! tout le monde contre moi !... Il faut que j'aie eu bien tort en effet...

Le tems, l'occasion faisoit votre tort, ma sœur Charlotte, dit Lord L. si le sujet avoit été moins important, votre frère auroit passé là dessus aussi aisément qu'il vous a toujours passé vos vivacités.

Il est fort heureux, repliqua-t-elle, d'avoir
une

une si bonne reputation, que chacun doit être en faute quand il diffère de lui, ou qu'il l'offense.

Au milieu de son mécontentement, Charlotte, dit Lady L. il n'a pas oublié qu'il étoit frère; le sujet, vous a-t-il dit, intéressoit le bonheur de votre vie, & par conséquent le *sien*.

Je dois faire une remarque à l'honneur de sir Charles, reprit Lord L., ne le trouvez pas mauvais, ma sœur Charlotte: Il n'a pas dit un mot de votre erreur par rapport à certaine affaire! cependant il ne pouvoit pas l'avoir oubliée, vous en ayant débarrassé si récemment. Son but est évidemment de corriger, & non de blesser.

Je vous remercie, Milord, dit Miss Grandison en rougissant, vous auriez pu vous épargner votre remarque. Si un frère ne fait pas des reproches, l'autre ne devoit pas les rapeller. Milord, je ne vous remercie point de votre remarque.

Cela toucha la bonne Lady L. Je vous prie, ma sœur, ne blâmez pas Milord: vous perdrez ma compassion si vous le faites: ne sommes-nous pas tous *quatre* unis dans la même cause? sûrement, Charlotte, nous devons nous parler à cœur ouvert.

Bon! ... J'ai mis à présent le mari & la femme contre moi. Plut au Ciel que je fusse mariée, pour avoir quelqu'un de mon parti. Mais, dites, Harriet, ai-je *encore* tort.

J'espère, ma chère Miss Grandison, que ce que vous avez dit à Milord étoit en plaisantant; & en ce cas la faute étoit de le dire d'un air trop grave.

Eh bien, eh bien, aidez moi, ma chère, à me tirer de cette nouvelle difficulté. Je suis horriblement en guignon aujourd'hui. Je suis fâchée de ne pas dire mes plaisanteries d'un air plaisant... Cependant n'étiez-vous pas coupable de la même faute, Lady L. Ne m'avez-vous pas corrigée avec un air trop grave ?

Je veux de tout mon cœur, repliqua Lady L. que cela passe ainsi : mais, ma chère, vous ne devez pas par votre vivacité, vous priver des avis sincères d'un des meilleurs cœurs qu'il y ait au monde, ajouta-t-elle en regardant son mari avec complaisance.

Il se baissa avec l'air le plus affectueux... l'heureux couple !

J'aurois gagé tout au monde, dit Miss Grandison, que vous aviez tous pitié de moi, quand sir Charles a ainsi appesanti sa main sur moi. Il paroît qu'il le croyoit lui-même, parce qu'il a dit en sortant. Que vous me trompiez tous par vos yeux.

Je vous assure, dit Milord, que j'avois pitié de vous : mais je n'en aurois point eu si je n'avois pas cru que ma sœur étoit en faute.

Votre servante, Milord. Vous faites des distinctions fort délicates.

Et fort justes, Charlotte, ajouta Lady L.

Il n'y a point de doute, Lady L. c'étoit aussi le motif de votre compassion. Je vous conjure *ne me privez pas de votre compassion.* J'ai la vôtre aussi, Harriet, & par la même considération.

Pour à présent, cet air malin vous va bien, Charlotte, lui dis-je, souhaitant que cela passât

fât ainsi : Ceci est une *jolie* plaisanterie.

C'est un *joli* échantillon du repentir de Charlotte, dit Lady L.

Je suis bien aise que Lady L. dît cela avec un air de bonne humeur ; mais Miss Grandison sortit là dessus, ne paroissant pas fort contente.

Nous l'entendimes à son clavessin, & nous la joignîmes. La musique attira aussi Emilie. Dites moi, je vous prie, machère, dit Miss Grandison en s'arrêtant ; ne vous a-t-on pas bien représenté mes fautes pour vous servir de leçons ?

En vérité, Mademoiselle, mon tuteur n'a dit qu'un mot sur votre sujet : J'aime ma sœur, a-t-il dit : elle a d'aimables qualités : nous faisons tous des fautes quelquefois. Vous voyez, Emilie, qu'en la grondant j'ai parlé avec un peu trop de vivacité.

Dieu benisse éternellement mon frère, dit Miss Grandison, dans une espèce de transport. Mais à présent sa bonté me rend ma pétulance odieuse à moi-même... Asseyez-vous, mon enfant, & jouez votre air Italien.

Cela ramena sir Charles. Il rentra avec un air tout aussi serein que s'il ne s'étoit rien passé.

Quand Emilie eut achevé son air, Miss Grandison commença à faire ses excuses ; mais il dit, oublions nos fautes réciproques, Charlotte.

On nous appella pour le dîner : Lord L. me donna la main ; & sir Charles conduisit gracieusement sa sœur Charlotte à sa place ; Lady L. étant sortie auparavant.

Insupportable supériorité ! ... Je voudrois qu'il fît quelque chose de mal, quelque chose

de cruel: s'il pouvoit seulement avoir un peu de malice, avoir un air contraint par le ressentiment, ce seroit quelque chose. Comme étant de son sexe, ne peut-il pas être impérieux, hautain; & puisqu'il est si considéré, je puis même dire *craint*, ne pourroit-il pas signifier d'un air fier ses volontés supérieures aux vassaux qui rampent autour de lui?... Ne peut-il pas être impérieux pour les domestiques, montrer de la mauvaise humeur aux maîtres?... Non il lui est naturel d'être bon & juste. Tout son but, comme disoit Milord, est „ de convaincre & de corriger, & non de blesser & de „ faire de la peine ”.

Après le dîner, Miss Grandison me remit celles de mes Lettres que j'avois consenti à montrer à sir Charles. Miss Byron, dit-elle, vous accordera, Monsieur, la lecture de quelques-unes de ses Lettres: vous y verrez une autre espèce de femme que votre Charlotte. Puissé-je me corriger, & être seulement la moitié aussi bonne!... Quand vous aurez lu, vous direz, Amen, & si votre prière est exaucée, vous serez content de votre sœur.

Il les reçut de ma main, se levant, & me faisant une révérence, & il baïsa ces papiers, avec un air galant qui me parut lui aller très-bien. (O la vanité de la petite fille, dit, je pense, mon Oncle à cet endroit). Il mit les Lettres en poche.

Sans condition, Harriet? dit Miss Grandison. Excepté celles de la franchise & de la correction, répondis-je. Il se baïssa encore.

Je ne sai que dire à cela, Lucy; mais il me
fem-

semble que sir Charles prend beaucoup de plaisir à m'entendre louer; & les Dames & Milord ne perdent pas une occasion de dire de moi des choses obligeantes. Mais ne pouvoit-il pas répondre à la question de Miss Grandison, si sa favorite étoit étrangère ou non? ... Si on lui eût fait quelque question ensuite, à quoi il ne se fustoit pas de répondre, il auroit pu l'éviter, comme il a fait pour celle-là.

Quelle quantité d'écriture fait le récit d'une demie-heure ou d'une heure de conversation, quand il y a trois ou quatre personnes qui parlent, & qu'on tâche de rendre ce que chacun dit en première personne! Je suis étonnée de la quantité de pages que j'ai écrites, quand je regarde en arrière. Mais cela doit être ainsi dans des Lettres narratives. N'écriviez-vous pas d'aussi longues Lettres, Lucy, quand vous allâtes à Paris avec votre frère? ... Je l'ai oublié; je me rapelle seulement que j'étois toujours fâchée quand je venois à la fin. Je crains qu'il n'en soit tout autrement des miennes.

En passant, je suis affligée que Lady D. soit fâchée contre moi: cependant, il me semble qu'elle montre par son chagrin, qu'elle fait quelque cas de moi. Quant à ce que vous me dites que cette alliance tient au cœur de Lord D., cela ne m'intéresse pas autant, parce qu'il ne m'a jamais vue; & si l'affaire avoit été en son pouvoir; il est vraisemblable qu'il ne se seroit pas beaucoup inquiété du succès. Bien des gens, Lucy, se sont trouvés, je crois, après un refus, une ardeur qu'ils n'auroient jamais éprouvée, s'ils avoient réussi.

H 5

Lady

Lady Betty & Miss Clements ont eu la bonté de me faire une visite cet après-midi, en allant à Windsor, où elles doivent passer deux ou trois jours. Elles se plaignent de ma longue absence; & Lady Betty regrette obligeamment pour moi bien des amusemens publics & particuliers que j'ai perdu par mon séjour à la campagne, dans une saison si peu favorable, comme elle l'a appelée, en haussant les épaules, comme par compassion pour mon goût rustique.

La bonne Dame ! Elle ignore que je suis dans une compagnie qui n'a pas besoin d'amusement hors d'elle-même. Ils n'ont point de tems à tuer, ou à tromper. Au-contraire notre plainte continuelle, c'est que le tems coule trop vite. Surement pour ma part, je suis obligée de le ménager, puisqu'entre la conversation & l'écriture je n'ai pas un moment à perdre : je n'ai jamais donné si peu d'heures au sommeil.

J'ai souvent souhaité que Miss Clements fût avec nous; & je le lui ai dit. Sir Charles en parle fort avantageusement, sur ce que Miss Grandison a dit que c'étoit une franche, mais bonne fille. Elle n'est pas belle, dit-il, mais elle a des qualités plus admirables que la simple beauté.

Ne seroit-ce pas, demanda Lady L. une bonne femme pour Lord W. ? Il y a trop de différence d'âge, dit sir Charles. Elle a d'ailleurs & doit avoir de trop grandes esperances. La femme de Milord W. sera vraisemblablement confinée six mois de l'année dans la chambre d'un goûteux. Ce doit donc être une femme qui ait survécu à la moitié de ses esperances :
elle

elle doit connoître l'affliction , & les desagrémens. Elle doit regarder son mariage avec lui , quoique comme un acte de complaisance , cependant aussi comme une espèce d'avancement. Cela engagera sa tendresse , & en même tems soutiendra sa dignité ; & si elle n'est pas trop agée pour donner à Milord un héritier , il sera le plus reconnoissant des hommes pour elle.

Mon cher frère , dit Miss Grandison , pardonnez moi toutes mes fautes : vos actions , vos sentimens seront la règle des miens... Mais qui peut s'élever à votre niveau ? Les Danbys ... Lord W...

Toux ceux , Charlotte , dit sir Charles en l'interrompant , qui suivront la règle bien connue *de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent*. Si vous étiez à la place des Danbys , de Lord W. ne voudriez-vous pas qu'on fit , comme j'ai fait , & voulu faire par rapport à eux ? Que doivent être des gens qui avec des yeux affaiblés , attendent ou souhaitent la mort d'un Parent ? Ne peut-on pas les comparer à des Sauvages , qui sur le bord de la mer , attendent impatiemment un naufrage pour enlever les dépouilles du misérable ? Lord W. a été longtems malheureux faute de principes : je me réjouirai si je puis contribuër à le convaincre qu'il étoit dans un mauvais train , & à rendre ses derniers jours heureux. Ne voudrois-je pas dans ma vieillesse avoir un neveu qui pensât ainsi ? Et puis-je m'en flatter , si je n'en donne l'exemple ?

Peu après le souper , sir Charles nous quitta ; & Miss Grandison me voyant rêveuse , je ga-

gerois ma vie , dit-elle , que vous vous imaginez , Harriet , que mon frère s'en est allé pour lire vos Lettres... Eh bien , vous avez raison ; car il me l'a dit à l'oreille avant que de sortir : mais ne craignez point , Harriet , (car elle me voyoit inquiète) vous n'avez rien à craindre , j'en suis sûre.

Lady L. dit que les idées de son frère & les miennes étoient exactement les mêmes , sur tous les sujets. Cependant , Lucy , quand on sait qu'on est actuellement sous l'examen , on ne peut s'empêcher d'avoir quelques craintes... Cependant pourquoi?... Si sa favorite est une étrangère , que signifie son opinion de mes Lettres?... Cependant , oui , elle signifie quelque chose. On voudroit être bien dans l'esprit des gens de mérite.



LETTRE XVII.

Miss BYRON, suite.

Jeudi, 23. Mars.

Nous nous sommes rassemblés de bonne heure , ce matin , pour déjeuner. Miss Granton a renvoyé les domestiques dès que son frère est entré.

Il s'est adressé à moi , aussitôt qu'il m'a vue. Admirable Miss Byron , m'a-t-il dit , quel plaisir m'ont donné vos Lettres jusqu'à un certain période!... Combien dans cet endroit-là , & dans la suite ne m'ont-elles pas causé de peine pour vos tourmens de la part d'un barbare...

Il est heureux pour lui, & peut-être pour moi, que je n'eusse pas vu plutôt cette dernière partie de votre touchante histoire, j'ai tout lu.

Il tira les papiers de son sein, & me les présenta d'un air très-respectueux... Mille remerciemens pour cette faveur... Je n'ose demander davantage... Cependant dire que je ne le souhaite pas... Mais, pardonnez moi... Ne me prenez pas pour un escroc.

Je pris mes Lettres.

Surement, mon frère, dit Miss Grandison, vous ne pouvez avoir déjà lu le tout!

J'ai tout lu... Je ne pouvois les quitter... Je me suis couché tard.

Votre sœur Harriet aussi, pensai-je.

Eh bien, mon frère, dit Miss Grandison, quels sont les défauts?

Défauts, Charlotte?... Un cœur si noble!... Une si aimable franchise!... Point de pruderie!... Point de coquetterie! Cependant si fort, & si justement admirée, par autant de gens qu'il y en a eu qui ont eu le bonheur de l'approcher!... Se tournant ensuite vers moi: J'adore, Mademoiselle, la bonté & la grandeur de votre cœur. La femme est la gloire de toutes les créatures: mais vous, Mademoiselle, vous êtes plus qu'une femme!

Que je rougissois! que je tremblois! que j'avois de plaisir, quoique flattée avec tant d'excès!

Miss Byron est-elle donc dans ces Lettres, toute parfaite, toute infaillible, toute excellente, sir Charles? demanda Miss Grandison. N'y a-t-il point... Mais je sens bien, je vous assure, quoique vous aiez excité mon envie, que Miss

Byron à un autre sorte de cœur que votre pauvre Charlotte.

Mais j'espère, Monsieur, lui dis-je, que vous voudrez bien me corriger...

Vous me demandâtes hier, interrompit-il, de faire attention à la dispute entre vous & Mr. Walden : je crois avoir quelques remarques à faire là dessus. Je vous ai dit que la beauté ne me séduiroit pas. J'ai très-peu de remarques à faire sur cela.

Lady L. Nous donnerez-vous par écrit, mon frère, votre opinion sur ce que vous avez lu ? (a)

Sir Cb. Cela rempliroit un volume ; & ce feroit presque un panégyrique.

Qu'il est flatteur !... Mais cette Dame étrangère, Lucy !...

Lady L. entama un autre sujet... Je vous prie, mon frère, dit-elle, que je rapelle un des sujets de hier... concernant Lord G. & sir Walter Watkyns... J'espère, Charlotte, que vous m'excuserez.

Miss Gr. Si l'on peut rapeller ce sujet sans rapeller le souvenir de mon étourderie, & de ma folie... Autrement je ne vous excuserai pas, *Lady L.* Elle jetta les yeux d'un air honteux, sur toute la compagnie. Le Dr. Bartlet sortit, mais comme s'il eût eu quelque chose à faire.

Lady L. Laissez moi donc ménager cet article pour ma sœur. Vous avez dit, mon frère, que vous vous étiez engagé à donner à Lord G. des esperances, ou autrement...

..(a) *Sir Charles en parlera dans la suite.*

St

Sir Cb. Lord G. m'a fort pressé de le servir auprès de ma sœur. Moi supposant qu'elle étoit à présent absolument libre, je me suis chargé de lui faire connoître quel lieu il y avoit d'espérer, ou s'il n'y en avoit aucun; mais je lui ai dit que je ne voulois pas absolument travailler à la décider.

Lady L. Charlotte craint que, par mécontentement, vous ne veuillez pas reprendre cette matière... non qu'elle se soucie...

Elle s'arrêta.

Sir Cb. J'ai pu, dans le moment, être un peu vif : mais j'aurois repris la matière, parce que j'ai promis une réponse à une question de la plus grande importance pour Lord G. mais peut-être aurois-je traité ce sujet avec Charlotte en particulier.

Lady L. Elle ne peut faire aucune difficulté, je crois, de laisser voir ce qu'elle pense à tous ceux qui sont présens.

Miss Gr. Non sûrement.

Lady L. A quoi bon faire la petite bouche ? J'ai entrepris à sa prière, de reprendre le sujet, parce que vous avez paru vous y intéresser.

Sir Cb. Je crois connoître déjà, par ce que vous avez fait entendre, Lady L., tout ce que je dois savoir des dispositions de Charlotte.

Lady L. Comment cela, mon frère, qu'ai-je dit ?

Sir Cb. Que signifie les mots sur lesquels vous vous êtes arrêtée, *Non qu'elle se soucie ?*... Quoique je ne voulusse pas déterminer son choix, même en faveur d'un Prince, cependant, je m'opposerois très-sérieusement à son mariage
avec

avec un homme dont elle déclareroit qu'elle ne se soucieroit pas.

Lady L. Vous me prenez un peu trop vite au mot, sir Charles.

Sir Ch. Vous ne devez pas, Lady L. regarder les mots où vous vous êtes arrêtée comme peu de chose. Les principes de la vertu, le bonheur de Charlotte, & celui d'un homme de mérite font intéressés ici. Mais peut-être ne vouliez-vous autre chose que donner un petit échantillon de l'orgueil femelle, par cette expression. Il est fort difficile pour des femmes, en pareilles occasions, de marcher tout-à-fait droit... Chère Miss Byron, ajouta-t-il, en se baissant, excusez moi... Il y a une Dame dans le monde qui, après ce que j'ai vu d'elle, ne doit pas prendre mal, pour son propre compte, ma franchise à l'égard de son sexe, quoique peut-être elle la prendra mal pour le compte de ceux qu'elle aime. Mais n'ai-je pas quelque raison dans ce que dis, quand Lady L. même, parlant pour sa sœur, sur un sujet si intéressant, n'a pu s'empêcher de recourir à quelque correctif pour sauver l'orgueil de son sexe?

Harriet. Je ne doute pas, Monsieur, que Lady L. & Miss Grandison ne s'expliquent d'une manière qui vous satisfera. Lady L. s'en remet à sa sœur.

Miss Gr. Mais;... pour m'en soucier... & tout cela... sûrement... Lord G. n'est pas un homme, que... (elle regardoit tout le monde autour d'elle)... qu'une femme... Hem... qu'une femme... Mais, mon frère, il me semble que vous êtes un peu trop prompt... à...
à...

à... Un mot n'est pas une si grande affaire...
Non que... Elle s'arrêta.

Sir Ch. (souriant) O mon cher Lord L., que dirons-nous de ces *non que* ? Si j'étois mon cousin Everard, je supposerois peut-être que quand les femmes diffèrent sans nécessité ou par affectation, le bonheur d'un homme qu'elles font résolues d'épouser, elles font tacitement une reflexion injurieuse contre elles-mêmes, qu'elles reconnoissent indirectement qu'il y a une sorte de *renoncement à soi-même*...

Miss Gr. Bon Dieu ! mon frère !

J'étois en colère contre lui, dans le fonds du cœur. Comment, me disois-je, cet honnête homme est-il venu à de pareilles idées sur notre sexe. Que pourroit faire, Lucy, avec cet homme une femme à qui il s'adresseroit, soit qu'elle le refusât, soit qu'elle l'acceptât ?

Sir Ch. Vous devez considérer, Lady L. que Charlotte & vous, vous vous êtes attiré cela. J'appelle cela orgueil femelle, quand on ne distingue, ni les tems, ni la compagnie, ni l'occasion. Vous vous souviendrez que Lord G. n'est pas *ici* : nous sommes *tous* frères & sœurs. Et pourquoi, Charlotte, après avoir voulu traiter ce sujet dans cette compagnie, venez-vous avec vos réserves, comme si le Père de Lord G. étoit ici, & plaidoit pour lui ? Ces *non qu'elle se soucie*, & le reste, ressemble si fort à ces façons entre les vendeurs & les acheteurs ordinaires, que je voudrois, autant que cela se peut, les bannir d'entre les gens de bon sens & d'honneur. Mais, allons, Charlotte, prenez vous-même votre cause en main. Vous êtes un excellent

cellent avocat, dans l'occasion. Vous connoissez, ou du moins vous devez connoître votre propre cœur. Je n'aime pas qu'on se serve d'agens, quand ceux qui les emploient sont présents. Excusez moi, Lady L... voudrez-vous laisser votre commission?

Lady L. De tout mon cœur. Je bronchois dès l'entrée. Allons Charlotte, soyez votre propre avocat. La cause est en train.

Miss Gr. Mais, je ne sais que dire... Mon frère sera si décisif, peut-être...

Sir Ch. C'est un bon signe pour quelqu'un... ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, me dit-il?... Mais l'escargot retirera ses cornes, si on le touche du doigt... Allons, ce n'est point bon signe, peut-être, Charlotte... Je ne serai point décisif. On vous passera, si on ne vous a pas déjà passé, assez de choses, tous les jolis détours ordinaires dans ces occasions.

Miss Gr. Cela est charmant!... Mais, je vous prie, Monsieur, quel est votre avis?

Sir Ch. Dans notre conversation précédente, je vous ai dit ce que je pensois du bon caractère de Milord, de votre vivacité... Pourriez-vous, Charlotte, si vous étiez la femme de Lord G. vous contenter de le chatouiller par vos plaisanteries, sans percer la peau, sans l'exposer, lui, & par là vous-même, au ridicule? Pourrez-vous supporter ses foibles, s'il peut supporter les vôtres? Et s'il supporte plus que vous, pourrez-vous l'estimer pour cela, & pour son bon caractère?

Miss Gr. Voilà une belle tirade, sur ma parole!

Sir Ch. Je crains seulement, Charlotte, que
vous

vous ne puissiez faire avec lui tout ce que vous voudrez. Je suis fâché d'avoir sujet de dire, que j'ai connu de très-braves femmes qui ne pouvoient supporter l'indulgence. Waller n'a pas tout-à-fait tort, par rapport à ces femmes-là, quand il dit que „ les femmes sont nées „ pour être contrôlées. „ Si quelques femmes paroissent en avoir besoin, ce seront celles d'un charmant esprit, comme vous en connoissez, Charlotte, qui ne veulent pas choisir le tems & le lieu, pour placer leurs vivacités, aimables d'ailleurs.

Miss Gr. Eh bien, mais, Monsieur, s'il y a de l'apparence à cela, & que je fusse la première servante de Lord G. car contrôler emporte une domination, il auroit un bel avantage aiant un frère qui, quoique peut-être encore garçon, pourroit si bien lui apprendre comment on ménage une femme pétulante!

Sir Cb. Les garçons, Charlotte, sont de bons observateurs. Il y a bien des époux qui n'admettroient pas à une connoissance intime, un garçon qu'ils voudroient voir marié.

Miss Gr. (d'un air malin.) Je vous prie, Lord L., n'avons-nous pas une fois entendu faire une pareille remarque par notre cousin Everard:

Sir Cb. Fort bien rendu, Charlotte! Mais comment notre cousin Everard venoit-il à cette remarque? Je vous ai ouï dire une fois qu'il ne faisoit que des remarques fort communes. Tous les couples mariés ne sont pas Lord & Lady L.

Miss Gr. Eh bien, eh bien. Je crois que les gens

gens mariés, doivent faire du mieux qu'ils peuvent... Mais permettez moi de vous demander, mon frère, si c'est à cause des observations que vous avez faites, que vous êtes encore garçon ?

Sir. Cb. Bonne question de votre part. J'y répons, non.

Miss Gr. Je voudrais de tout mon cœur en savoir la raison.

Sir Cb. Quand la question viendra naturellement sur le tapis, peut-être votre curiosité sera-t-elle satisfaite. Mais dites moi, voulez-vous que nous quittons pour à présent le sujet que vous avez engagé Lady L. à entamer ? Je ne veux point être décisif, Charlotte ; ne craignez pas de répondre.

Miss Gr. Voilà qui est gracieux. Non je ne puis pas dire que je veuille renvoyer ce sujet : cependant j'avouë franchement que j'aime beaucoup mieux faire des questions que des réponses.

Vous savez, Monsieur, que j'ai une diabolique curiosité.

Sir Cb. Eh bien, Charlotte, toute diabolique que vous l'appellez, vous me trouverez en tems & lieu, tout disposé à la satisfaire. Vous n'ignorerez pas à présent quelques-unes des choses que vous souhaitez de connoître par rapport à ma situation, si j'avois eu le plaisir d'être plus souvent avec vous, & si vous aviez été aussi ouvertes, que j'aurois souhaité de l'être moi-même. Mais l'affaire est dans sa crise ; quand je serai certain moi-même, je ne vous laisserai pas dans le doute. Je ne voudrais pas suppo-
ser

fer que mon bonheur est indifférent à mes sœurs ; & s'il ne l'est pas , je serois ingrat si je ne les instruisois pas de tout ce que je fais qui doit vraisemblablement les intéresser.

Voyez , Lucy ! Que peut-on conclure de tout cela ? Cependant ce discours avoit quelque chose de bien noble. Ne le trouvez-vous pas ? Il me paroît digne de sir Charles Grandison. Mais par quels brouillards ce soleil paroît-il obscurci ? Il dit cependant que *l'affaire est dans sa crise*. Que ces mots mystérieux me frappent ! Ah Lucy !... Mais voici ma prière. Puissé cette crise produire son bonheur , qui que ce soit qui doive être malheureux !

Mis Gr. Vous êtes toujours bon , grand , semblable à vous-même... Arrière de moi , curiosité ! reste tranquille... Cependant , mon frère , si la crise dure longtems , je crains bien , que comme mon écureuil favori quand je le repousse , elle ne remonte bientôt sur mes épaules.

„ L'affaire est dans sa crise , ” Lucy !... Je ne puis oublier ces mots ; cependant ils me font trembler.

Sir. Cb. Mais à présent , Charlotte , revenons à vos adorateurs.

Mis Gr. Eh bien , Monsieur , il me semble que je ne voudrois pas faire comme les petits marchands ordinaires , si je puis m'en empêcher ; & cependant que puis-je dire ?... Je n'ai pas une fort grande idée de l'un ni de l'autre : mais je vous prie , à présent , que... Lady L. dit-elle , (faisant semblant de lui parler bas , mais assez fort pour être entendue) voulez-vous faire une question pour moi ?

Lady L. Quelle , Charlotte ?

Mis

Miss Gr. (toujours du même ton) Quelle forte d'homme est Mr. Beauchamp?

Lady L. La folle! ... Vous entendez la question, mon frère.

Miss Gr. Non ... vous ne l'avez pas entendu, Monsieur, si elle doit vous déplaire. Ce qu'on dit à l'oreille en conversation, ne doit pas plus s'entendre que les *à part* dans les comédies.

Sir Ch. L'un & l'autre ne valent rien, Charlotte: les mots à l'oreille dans la conversation, sont blâmés généralement. Les *à part*, comme vous les appelez, & les foliloques dans les comédies n'étant pas naturels, sont de fort pauvres ressources d'auteurs qui n'entendent pas leur métier, pour rendre leurs pièces intelligibles. Mais dois-je vous avoir entendu, Charlotte, ou non?

Miss Gr. Je crois qu'un homme pour qui mon frère a tant d'estime, en doit valoir cent, tels que ceux qui ont été nommés.

Sir Ch. Eh bien, je dois donc supposer que j'ai votre réponse par rapport à ces deux Messieurs. Je vous montrerai la Lettre que j'écirai à sir Walter Watkyns. Je verrai Lord G., je suppose, dès qu'il me saura en ville...

Miss Gr. Dieu soit avec moi, mon frère! ... ne m'avez-vous pas dit que vous ne ferez pas décisif?

Lord L. C'est fort bien dit. Je vous prie, sir Charles, ne permettez pas que ma sœur en congédie deux, sans être sûre d'un troisième.

Miss Gr. Je vous prie, Lord L. soyez tranquille. Votre sœur n'est point pressée, je vous assure.

Sir

Sir Cb. Encore les façons femelles , Lady L. . . . *Non qu'elle se soucie.*

Harriet. Mais, sir Charles, puis-je sans vous offenser, répéter la question de Miss Grandison, au sujet de Mr. Beauchamp?

Miss Gr. Voilà ma chère créature!

Sir Cb. Il est impossible que Miss Byron puisse offenser... Mr. Beauchamp est un excellent jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Il est brave, éclairé, sincère, gai, aimable dans ses manières, agréable de sa figure. Ma bonne Miss Byron a-t-elle quelque chose encore à demander? Votre franchise, Mademoiselle, en exige une pareille. Vous ne ferez pas une question, à laquelle je ne sois prêt à répondre d'abord.

La Dame, que vous préféreriez à toutes les autres, Monsieur, est-elle étrangère, ou Angloise?... Ah Lucy! Et croyez-vous que je lui aie fait cette question? ... O non, mais j'ai voulu vous faire tressaillir. Si j'avois été capable de lui faire cette question, je vous le dirois. Et si cela avoit convenu, ç'auroit été ma première question. Cependant si la réponse n'avoit pas été de mon goût, peut-être je n'aurois pas eu la force de rester dans la compagnie.

Je me contentai de me baisser, & je rougis, je crois, avec complaisance, de la manière obligeante dont il me parloit. Chacun en marqua son contentement par ses yeux.

Lady L. Eh bien, mon frère, que pensez-vous du sens de la question de Charlotte? Charlotte dit qu'elle ne peut avoir une grande idée d'aucun des deux autres.

Sir

Sir Cb. C'est tout ce qu'il m'importe de savoir à présent. J'écrirai à *sir Walter*; je dirai à *Lord G.* qu'il y a un homme dans la Lune que Charlotte attend: que les Dames ne se gagnent pas aisément. Milton vous justifie dans ce qu'il raconte de la conduite de notre première Mère, à sa première entrevue avec l'homme pour qui elle étoit créée. Charmantes copies! Pour vous, *Miss Byron*, vous faites une exception. Vous ne connoissez pas l'affectation. Vous...

Miss Gr. (*l'interrompant fort mal à propos*) Je vous prie, Monsieur, puisque nous sommes de si belles copies de la vieille Dame dont vous parlez, dites nous les vers de Milton, je ne me les rapelle pas.

Sir Cb. Elle m'entendit, „ fait-il dire au „ premier homme, & quoique d'une origine divine, sa vertu & le sentiment de ce qu'elle „ valoit, lui faisant souhaiter d'être recherchée, & de ne pas se laisser gagner sans avoir „ été poursuivie, agirent tellement sur elle, „ qu'en me voyant elle s'éloigna. Je la suivis. „ Elle connoissoit ce que c'étoit que l'honneur, „ & avec une complaisance majestueuse, elle „ approuva les raisons que je lui alléguai.”

J'ai relu ce passage depuis, *Lucy*; il omit plusieurs vers.

A présent, Charlotte, dit *sir Charles*, quoique ces vers soient évidemment accomodés à la pratique que suivroient les filles de la *vieille Dame*, comme vous l'appellez; & peut-être destinés à leur instruction, puisque cette conduite n'étoit pas naturelle de la part d'Eve, que Dieu avoit

avoit amenée devant Adam pour être son épouse, & qu'étant dans l'état d'innocence, elle ne pouvoit trouver quelque deshonneur à l'écouter: cependant si vous savez ce que signifie cette *complaisance majestueuse*, vous pouvez en faire l'essai; &, comme on vous *suit*, & que vous ne devrez pas suivre, *approuver* les raisons *alléguées* par l'un ou l'autre de vos adorateurs.

Miss Gr. Après avoir écouté *les raisons alléguées* par l'un, & par l'autre, devriez-vous dire. J'ai le choix de deux, ce que n'avoit pas Eve: mais alte là, j'ai pensé retomber dans ma pétulance; & puis vous auriez parlé de mon cousin Everard, & du reste, & vous auriez été fâché.

Sir Ch. Non pas à présent, Charlotte; nous jouons à cette heure: je vois que votre défaut tient à votre constitution. Je trouve que le sujet dont nous parlons, *l'amour, le mariage* ne peut être traité sérieusement par une Dame en compagnie. Me retirerais-je avec vous dans la solitude? ou bien pourrais-je vous placer sur un banc de mousse au bord d'un ruisseau, coulant avec un doux murmure, à travers une prairie émaillée de fleurs: sur un tel théâtre, un Lord G. un sir Walter, méprisés à présent, pourroient trouver leur compte en soupirant à vos pieds. Point de témoins qu'un troupeau paissant autour de vous, & célébrant l'amour par ses bêlemens; les chântres emplumés, d'une grotte voisine, contribuant par leurs ramages à allumer une douce flamme...

Miss Gr. (l'interrompant) En vérité, mon frère, je savois bien que vous aviez voyagé en

Grèce, mais je ne songeois pas que vous eussiez habité longtems les champs de l'Arcadie! ... Mais permettez moi de vous faire une question sur votre ami Beauchamp ... Nous autres, femmes, nous n'aimons pas qu'on nous méprise ... Le croyez-vous trop bon, ou pas assez bon, pour votre sœur?

Sir Cb. L'amitié, Charlotte, qui a subsisté depuis quelques années, & qui, j'espère, subsistera toujours, entre Monsieur Beauchamp & moi, n'a pas besoin du lien d'une alliance pour être affermie.

Lord L. Heureux Beauchamp!

Sir Cb. Lord L. lui-même, que j'ai l'honneur d'appeler mon frère, ne m'est pas plus cher que mon Beauchamp. C'est un de mes plaisirs, Milord, que d'être assuré que vous l'aimerez, & qu'il vous aimera.

Lord L. se baissa, fort satisfait; & s'il l'étoit, soyez sûre que sa bonne Lady L. partageoit son plaisir. C'est un heureux couple. Ils ne manquent pas d'esprit, ils ont tous les deux un excellent jugement. Mais, ô ma Lucy! ce ne sont pas les qualités brillantes dans les hommes & dans les femmes qui rendent heureux. Le bon sens, un jugement solide, une humeur naturellement complaisante, un désir d'obliger les autres, le plaisir à être obligé soi-même, voilà ce qui procure un bonheur tranquille, une sérénité d'ame, que les tracasseries, le tumulte, & l'impétuosité des passions ne sauroient donner. Tout ce qui est violent ne dure pas.

Miss Gr. Ce n'est pas que je me soucie ... Voyez, mon frère, j'emprunte l'expression de Lady L. ...

Lady

Lady L. Sur mon honneur, Charlotte, je crois que c'est vous qui me l'avez dictée; ne dites donc pas que vous l'avez emprunté de moi.

Sir Ch. Je suis bien éloigné d'entreprendre de guérir les femmes de l'affectation sur des sujets tels que celui que nous avons en dernier lieu... Au reste, je ne sai ce qu'il est devenu, mais permettez moi de dire, Mesdames, que telle chose peut être affectation dans une compagnie, qui ne seroit qu'une réserve nécessaire dans une autre... Charlotte a assez d'esprit, j'en suis sûr, pour varier son humeur suivant l'occasion, & pour connoître, si elle veut se donner le tems de la reflexion, quand il faut être grave, & quand on peut plaisanter.

Miss Gr. Je ne connois point cela, mon frère. Mais permettez moi de dire pour Charlotte, que, selon moi, vous pensez quelquefois trop avantageusement d'elle, comme à présent, & d'autres fois trop mal. Charlotte ne fait guères de reflexion: elle parle ordinairement selon l'humeur où elle se trouve, sans considérer beaucoup ce qui convient, ou ne convient pas. C'est sa constitution, vous savez, mon frère; & il ne lui est pas aisé de s'en guérir: mais elle essaiera... Seulement, Monsieur, aïez la bonté de répondre à ma dernière question; si vous croyez que votre ami soit trop bon, ou trop peu? parce que la réponse me fera connoître ce que mon frère pense de moi, ce qui m'est de la plus haute importance.

Sir Ch. Vous n'avez pas raison, Charlotte, de chercher à venir à ce but, par des moyens indirects. Votre frère vous aime...

Miss Gr. Avec tous mes défauts, Monsieur...

Sir Ch. Avec tous vos défauts, ma chère; & j'ai presque dit, à cause de quelques-uns. Je vous aime pour ces jolies façons de jouer sur des sujets sérieux, par lesquelles vous vous embarssez vous-même, & vous me dépaîsez. - Vous voyez que je me plie à votre fantaisie. Par rapport à l'autre partie de votre question, (car je voudrois toujours répondre directement quand je le puis) mon ami Beauchamp mérite la meilleure des femmes: vous êtes une excellente femme à mes yeux; mais j'ai connu deux personnes d'un grand mérite, qui prises séparément, avoient été admirées par tous ceux qui les connoissoient, qui s'admiroient l'un l'autre avant le mariage; & qui cependant n'y ont pas été heureux.

Miss Gr. Est-il possible? D'où pouvoit venir leur malheur? ... Continuant, je suppose, à être tous deux bons.

Sir Ch. De cent raisons peut-être qui n'ont point de nom ... Trop peu de reflexion d'un côté, trop de l'autre: des amusemens differens: le mari trop souvent dehors ... Trop à la maison produira quelquefois le même effet. Des liaisons approuvées par l'un, desaprouvées par l'autre: l'un aimant la ville, l'autre la campagne: ou préférant la campagne ou la ville par différentes raisons, ou en différentes saisons. La nature humaine, Charlotte ...

Miss Gr. Assez, assez, je vous en conjure, mon frère ... Oh que cette nature humaine est, je crois, une vilaine chose! Je crois, Lady L. que je ne veux point me marier du tout.

Sir

Sir Cb. De pareilles bagatelles vous rendront vraisemblablement, avec tout votre mérite, Charlotte, moins heureuse que je ne le souhaitez. Si vous ne pouvez avoir un Epoux du jugement de qui vous aïez meilleure opinion que du vôtre, vous devriez souhaiter d'en avoir un qui vraisemblablement vous cédât la supériorité. Si...

Miss Grandison l'interrompt encore : j'aurois voulu qu'elle ne interrompît pas si souvent : je voulois connoître ses idées sur notre sexe. Je crains qu'avec toute sa politesse, il ne nous regarde comme de pauvres créatures. Mais pourquoi le caractère d'une femme bonne & prudente, ne seroit-il pas aussi grand que celui d'un homme bon & prudent ?

Miss Gr. Eh bien, mais, Monsieur, je suppose que le Cavalier dont nous parlons a plus de jugement que moi.

Sir Cb. Le plus essentiel, c'est ce que vous en penseriez, & non pas ce que le monde, ou moi, en jugerions.

Miss Gr. Mais les jugemens que nous portons nous autres, femmes, suivent assez généralement celui du monde.

Sir Cb. Non point si généralement, en matière de mariage. Une femme peut convenir, en général, de la supériorité du jugement de son mari ; mais il peut trouver de la difficulté à l'en faire convenir dans chaque cas particulier à mesure qu'ils se présentent.

Miss Gr. Vous avez dit, je pense, que les garçons sont de bons observateurs.

Sir Cb. On peut quelquefois entrevoir la fem-

me dans la *sœur*. J'admire moi-même votre vivacité : mais je ne voudrois pas répondre qu'elle ne blessera pas un mari ; sur-tout, s'il est vrai, comme vous le dites, que „ Charlotte ne „ peut faire guères de reflexions, & qu'elle parle „ le selon l'humeur où elle se trouve sans s'em- „ barasser des convenances. ”

Miss Gr. O Monsieur, quelle mémoire vous avez ! ... J'espère que l'homme qui m'appellera *sienna* (n'est-ce pas comme cela qu'il faut dire ?) n'aura pas la moitié aussi bonne mémoire que vous.

Sir Ch. Est-ce pour l'amour de lui, ou de vous, que vous espérez cela, Charlotte ?

Miss Gr. Voyons un peu ... Mais pour l'amour de tous deux, je pense.

Sir Ch. J'espère que vous avertirez, pendant qu'on vous fera l'amour, que toute cette vivacité est dans votre *constitution*, & „ que vous ne „ savez comment vous en guérir. ”

Miss Gr. Non, point du tout, Monsieur. Qu'il devine la *femme* dans la *maîtresse*, comme quelqu'un la voit dans la *sœur*, & qu'il se tienne pour averti.

Sir Ch. C'est fort bien répondu, Charlotte, puisque nous badinons. Mais j'aime à penser avantageusement de la prudence de ma sœur, & qu'elle voudra être heureuse, & rendre heureux celui à qui elle donnera sa main. La question revient encore. Que dirai-je à Lord G. ? Que dirai-je à sir Walter ?

Miss Gr. Eh, mais, je crois que vous devez faire mes complimens à sir Walter, si vous voulez avoir cette bonté ; & selon l'exemple de
de

de ma sœur Harriet avec ceux qu'elle envoie paître, lui dire très-civilement, qu'il peut mourir de douleur aussitôt qu'il lui plaira, car je ne peux être à lui.

Sir Ch. Etrange fille ! Mais je ne voudrois pas éteindre cette vivacité... Vous mettrez votre résolution en bon françois.

Miss Gr. Eh bien en bon françois, je ne puis absolument penser à écouter sir Walter Watkyns.

Sir Ch. Eh bien, que dirai-je à Lord G. ?

Miss Gr. Ah voilà le Diantre !... Je crains bien que cela ne suivît... Mais, Monsieur, vous devez lui dire, je crois ;... Je vous jure que je ne puis dire quoi... Mais, Monsieur, voudriez-vous me faire connoître ce que vous voudriez que je lui disse.

Sir Ch. Je veux m'accommoder à votre manière autant que je le pourrai... Croyez-vous pouvoir aimer Lord G. ?

Miss Gr. L'aimer ! aimer Lord G. ? Quelle question est cela !... Pourquoi pas ! Je crois véritablement que je ne puis dire cela.

Sir Ch. Pouvez-vous l'estimer ?

Miss Gr. L'estimer !... Oui c'est là le bon mot, quoique ce soit celui des femmes. Je crois que si j'étois la femme de cet honnête homme, je pourrois être civile envers lui, s'il vouloit être fort complaisant, fort docile, & tout ce que... Je vous prie, mon frère, ne soyez pas cependant fâché contre moi.

Sir Ch. (*souriant*) Non, Charlotte, je ne le serai pas. C'est votre constitution, dites-vous... Mais si vous ne pouvez être que civile, & s'il

doit être fort docile , vous devez faire votre accord avec lui , avant que d'aller à l'autel , qu'il y prendra les engagements de la femme , & que vous répondrez pour le mari.

Miss Gr. Voilà une fort bonne idée , je crois ! J'y penserai. Si je trouve pendant qu'il me fera la cour , que le personnage veuille y consentir , je pourrai lui en faire la proposition... Cependant , je ne sai s'il ne seroit pas tout aussi bien , de *supposer* les engagements changés , sans faire cette *condition* , comme font d'autres braves femmes , & d'agir ensuite en conséquence. On ne voudroit pas commencer par une singularité , de peur de détourner le Ministre. J'ai ouï un jour une excellente Dame conseiller à une fort bonne femme , qui cependant n'avoit pas besoin de l'avis , d'écouter attentivement son mari , & de ne faire jamais rien de ce qu'il souhaiteroit , à moins qu'elle ne l'aimât mieux. Si le mari aime son repos , il sera bien aise de composer.

Harriet. Eh bien à présent, Miss Grandison , vous êtes beaucoup plus sévère que sir Charles , contre notre sexe , & contre le mariage.

Sir Ch. Ai-je été sévère contre l'un ou l'autre , chère Miss Byron ?

Harriet. En vérité , je le crois.

Sir Ch. J'en suis fâché : je ne voulois qu'être juste. Voyez , Charlotte , quelle censure vous m'attirez de la part de la bonté même !... Mais donnerai-je quelque espérance à Lord G. ?

Miss Gr. Faites comme il vous plaira , Monsieur.

Sir Ch. C'est ne rien dire. Y a-t-il quelque

que homme dans le monde , que vous préféreriez à Lord G. ?

Miss Gr. Dans le monde , Monsieur !... Le monde est bien grand , je vous avouë.

Sir Ch. Vous entendez bien ce que je veux dire.

Miss Gr. Pourquoi pas , ... ouï... non... Que puis-je répondre à cette question ?

Sir Ch. Aidez moi , Lady L. , vous connoissez mieux que moi , le langage de Charlotte : Aidez moi à l'entendre.

Lady L. Je crois , mon frère , que vous pouvez dire à Lord G. qu'on ne lui refusera pas une audience , s'il vient...

Sir Ch. „ Qu'on ne lui refusera pas une audience , s'il vient ! ” & vous dites cela au frère de Charlotte ! Femmes ! femmes ! Vous , Miss Byron , je le répète avec plaisir , vous faites une exception... Dans vos Lettres , & dans votre conduite , on voit ce qu'est une femme , & ce qu'elle doit être... Mais je sai , comme vous le disiez une fois à sir Rowland Meredith , que vous avez trop de générosité pour recevoir un compliment qu'on vous fait aux dépens de votre sexe... Mais mon cœur vous rend justice.

Lord L. Voyez cependant , mon frère , l'excellence des deux sœurs ! Vous ne dites , à la vérité , que des choses justes à la louange de Miss Byron ; mais elles sont plus que des femmes ; car elles jouissent de cette louange , & reconnoissent la supériorité de la seule femme d'Angleterre à qui elles puissent être inférieures.

Pensez - vous , Lucy , que je ne les remerciais pas tous deux , pour de si beaux complimens ? Sans doute , je le fis.

Vous le fites, Harriet?

Ah Lucy ! je voulois vous attraper encore. Je les remerciai , mais ce fut dans un humble silence , & par une rougeur , qui me faisoit même de la peine à sentir.

Les sœurs m'ont dit depuis , (qu'elles sont flatteuses !) que les yeux de leur frère ... Mais n'est-il pas étrange , Lucy , que , dans cette longue conversation , elles ne lui aient point demandé si sa favorite est étrangère , ou non ? Si elle l'est , que signifie un regard de plaisir jeté sur votre Harriet ?

Mais qu'il en soit ce qu'il pourra , vous voyez , Lucy , que la communication de mes Lettres à Lord L. & aux deux Dames , & de quelques-unes d'elles à leur frère , a affermi les trois premiers dans mon parti , & me fait honneur auprès de sir Charles Grandison.

Mais que pensez-vous que me dit Miss Grandison dans cette agréable occasion ? Je suis sûre , ma Grand-Mère , que vous l'aimerez encore , quoiqu'elle ait si récemment encouru votre disgrâce.

Bonne , & toujours charmante Harriet , dit-elle ; ma sœur ! mon amie ! jouissez des justes louanges de deux des meilleurs hommes du monde ... Vous pouvez en jouir avec autant de modestie que de dignité ; & nous pouvons , (qu'en dites-vous Lady L. ?) trouver notre gloire dans l'honneur que vous faites à notre sexe , & dans la seconde place après vous , si on nous l'accorde.

Et quelle croyez-vous que fut la réponse de Lady L. (généreuse femme !

Je

Je puis, dit-elle, souscrire gaiement à la supériorité sensible que montre ma Harriet dans ses Lettres, & dans toute sa conduite. Mais, aussi, Milord, & vous, mon frère, qui êtes à mes yeux les premiers des hommes, vous ne devez point me laisser de sujet de craindre que Caroline soit rabaisée aux vôtres.

Je pouvois à peine rester à ma place; cependant je pouvois encore moins me retirer, comme j'eus pendant un instant la pensée de le faire. Je suis bien aise à présent de n'avoir pas essayé: j'aurois paru fort gauche en rejoignant la compagnie, & cela m'auroit donné un air de singularité. Mais, Lucy, qu'y a-t-il dans mes Lettres, pour mériter tous ces beaux complimens?... Mais Milord & ses sœurs sont mes bons amis, ils me veulent du bien: ne craignez pas que je sois trop fière à cette occasion. Il est assez humiliant de réfléchir que mes trois dignes amis regardent cela comme tout au moins nécessaire pour m'établir dans l'esprit de *quelqu'un*; & cependant, après tout, si c'est une Dame étrangère, que signifient toutes ces belles choses?

Mais comment, me demanderez-vous, le frère écouta-t-il ces généreux éloges de ses sœurs & de Lord L.?... Comment? Eh, mais comme il le devoit: il donna à la générosité qu'elles avoient de mettre leur Harriet au dessus d'elles-mêmes, de telles louanges & si justes, que cela leur rendit, & au de-là, à mes yeux, la supériorité qu'elles avoient si noblement cédée.

Sir Charles s'adressa ensuite à moi, conjointement avec ses sœurs. Je vois avec grand plaisir,

sir, dit-il, l'heureuse intelligence qui est entre vous trois. C'est une preuve, pour moi, d'une bonté supérieure dans toutes les trois. Je m'exprimerai là dessus dans les termes d'un bel esprit, aux ouvrages duquel votre sexe, & par conséquent le nôtre, a plus d'obligation qu'à aucun homme de ce Royaume :

„ Les grandes ames se joignent par instinct,
„ cherchent à s'allier, & brûlent des feux de
„ l'amitié.

Les deux sœurs, & votre Harriet le remercièrent par une inclination.

Cette heureuse intelligence, continua-t-il, me fait espérer que vous voudrez bien, Miss Byron, vous informer vous-même, & m'apprendre sur quoi je puis certainement compter touchant les sentimens de votre Charlotte à l'égard des deux Cavaliers qui lui font la cour ; & s'il y a quelqu'un qu'elle puisse préférer, ou qu'elle préfère en effet au plus favorisé des deux. Je n'aurai point avec vous, des *non qu'elle se soucie* ; une indifférence méprisante, des dédains affectés, des détours femelles, un consentement froidement exprimé à des visites qui ne méritent pas d'être rebutées, & que peut-être on n'a pas non plus dessein de rebuter. Je me suis extrêmement amusé de la vivacité de ma sœur : mais comme l'affaire est sérieuse, & que je ne voudrois influër en rien sur le choix de ma sœur, n'ayant réellement d'autre choix que le sien ; & voulant seulement savoir sur qui ce choix tombera, ou s'il est déjà tombé sur quelqu'un ; je puis compter sur votre noble franchise ; & Charlotte vous ouvrira son cœur : sinon,
el.

elle a bien peu profité de l'exemple que vous lui avez donné, dans les Lettres que vous lui avez permis de lire.

Il se leva, fit la révérence, & se retira. Miss Grandison le rapella, mon frère, mon frère... un mot... ne nous quittez pas!... Il se contenta de baisser la main quand il fut à la porte, en nous saluant, & en fouriant : il nous laissa, nous regardant les uns les autres dans un silence qui dura quelques momens.



L E T T R E X V I I I

Miss B Y R O N.

Suite.

Lord L. rompit le silence. Vous êtes une charmante fille, Charlotte; mais votre frère a eu bien de la patience avec vous.

O Milord, dit-elle, si nous autres, femmes, savions bien ménager notre jeu, nous ménerions les meilleurs & les plus sages de vous, comme il nous plairoit. Il n'y a qu'à tenir bon; & si nous ne pouvons vous pousser à bout en vous *convainquant*, nous le pouvons du moins en vous tourmentant... Mais, Harriet, sur ma parole, tout le jeu est dans vos mains.

Il faudroit seulement que mon frère demeurât avec nous, dit Lady L.; la beauté feroit bientôt son effet, & avec une telle ame... Elles me firent alors le compliment, que leur frère & moi étions nés l'un pour l'autre.

Miss Grandison nous dit à tous trois ses idées sur le sujet de l'alliance avec Lord G. Elle dit qu'elle étoit fort charmée que son frère eût proposé de s'instruire par moi, des dispositions où elle étoit. Il peut arriver, Harriet, dit-elle, quelque chose dans un tête à tête, qui pourra nous mettre un peu au fait des siennes.

Mais, Lucy, me fierai-je seule avec lui ? En vérité j'ai peur de lui, ou plutôt de moi-même. Avec mes propres intérêts si fort dans ma tête, je souhaite de ne les pas confondre avec ceux de Miss Grandison. La belle affaire que je ferois, si cela m'arrivoit ! Si je puis m'en tirer heureusement, de façon que je ne sois pas mécontente du rôle que j'aurois joué, je regarderai cela comme une délivrance.

Mais, Lucy, si toutes ces distinctions qu'il m'a accordé dans la conversation, si toute cette confiance qu'il met en moi, n'aboutissent à rien... si... Mais, quoi *si* ? ... En un mot si ce *si* cesse d'être un *si*... Eh bien alors, les choses iront plus mal, pour votre Harriet, que si elle n'avoit pas été si fort distinguée, voilà tout.

Après midi quand on eut bu le thé, la conversation étant tombée sur l'affaire des Danbys, Lord L. demanda à sir Charles quel étoit ce danger dont il avoit délivré leur Oncle ? Tout le monde s'étant joint à sa prière, il nous donna les détails suivans, que je tâcherai de rendre autant que je le pourrai, dans ses propres termes. Mon cœur s'intéresse dans ce récit.

„ Monsieur Danby, dit-il, étoit un négociant également distingué & intègre. Il étoit
„ établi à Cambray, où il avoit des manufac-

„ tu-

„ tures considérables de batistes, & de dentel-
 „ les. Son frère Jean, un homme très-débau-
 „ ché, lui avoit demandé, & trouvé mauvais
 „ qu'il lui refusât mille guinées, sans autre rai-
 „ son que parce qu'il avoit généreusement don-
 „ né cette somme à chacun des enfans de ce
 „ méchant homme; disant qu'il étoit aussi pro-
 „ che parent de son frère que ces enfans: il
 „ n'y a point de prétexte qui paroisse trop foi-
 „ ble à la folie, & à l'esprit intéressé. Ce-
 „ pendant, Mr. Danby avoit souvent donné à
 „ son frère des sommes considérables, qui é-
 „ toient presque aussi vite dissipées que reçues.

„ Mon Père me faisoit ordinairement des re-
 „ mises par Mr. Danby, dont les affaires dans
 „ d'autres branches de commerce, s'étendoient
 „ au sud de la France, & en Italie. Cela me
 „ fit faire connoissance avec lui.

„ Il prit beaucoup d'amitié pour moi. Je le
 „ vis premièrement à Lion, où il me fit pro-
 „ mettre de l'aller voir à Cambrai, quand j'irois
 „ à Paris, ou en Flandre.

„ Peu de tems après, accompagnant un ami
 „ à Paris, je remplis ma promesse.

„ Il avoit une Campagne près de Cambrai,
 „ qu'il appelloit sa Chaumière, ou son Dor-
 „ toir. C'étoit une petite maison solitaire, qu'il
 „ aimoit pour son élégance. Il m'y mena,
 „ après que j'eus passé deux jours en ville chez
 „ lui.

„ Son frère enragé de ce qu'il lui avoit re-
 „ fusé sa demande déraisonnable, forma un
 „ complot pour se mettre en possession de toute
 „ sa fortune. Mr. Danby étoit garçon, & l'on
 „ sa-

„ favoit qu'il avoit alors beaucoup d'aversion
„ pour la pensée de faire un testament.

„ Le malheureux , en un mot , loua trois
„ scélérats pour l'assassiner. Le meurtre devoit
„ s'exécuter dans sa petite maison , pour qu'il
„ parût avoir été fait par des voleurs ; & si l'on
„ en avoit le tems , on devoit après l'assassinat
„ enfoncer & piller les armoires de sa chambre
„ à coucher , pour donner de l'apparence à ce
„ soupçon. Les scélérats devoient avoir chacun
„ mille écus de récompense , payables dès que
„ ce méchant homme seroit en possession de la
„ fortune de son frère. Ils en avoient chacun
„ cinquante d'avance. Le Barbare attendoit
„ l'événement à Calais , quoiqu'il leur eût dit
„ qu'il seroit à Dunkerque.

„ J'avois un valet avec moi qui couchoit avec
„ celui de Mr. Danby , dans une petite cham-
„ bre au dessus de l'écurie , éloignée d'une cen-
„ taine de pas de la maison , où il n'y avoit de
„ logement que pour Mr. Danby & un ami ,
„ outre une chambre pour deux servantes dans
„ l'étage supérieur.

„ Environ à minuit je fus réveillé par un
„ bruit , fait contre les fenêtres de la chambre
„ de Mr. Danby , à laquelle la mienne commu-
„ niquoit.

„ Je pris dans un instant mes habits , & l'épée
„ à la main , je courus dans la chambre voisine ,
„ au moment où un des scélérats , un grand
„ couteau à la main , avoit saisi à la gorge Mr.
„ Danby , qui jusqu'alors avoit été profonde-
„ ment endormi. Il avoit été blessé légèrement
„ au col , & à une main qu'il levoit pour se de-

„ fen-

„ fendre , avant que j'eusse couru à l'assas-
 „ sin que je blessai à l'épaule. Je le desarmai
 „ au même instant , & le jettai avec violence
 „ contre la porte. Il cria, comme s'il eût été
 „ un homme mort.

„ Un de ses compagnons avoit déjà gagné la
 „ fenêtre , & étoit à moitié dedans : il cria au
 „ troisième de se hâter de le suivre par une
 „ échelle qu'on laissoit ordinairement près de
 „ la maison.

„ Je courus à ce malheureux : il tira alors un
 „ pistolet qui me manqua heureusement ; fen-
 „ tant la pointe de mon épée contre son bras ,
 „ il se jetta , avec un peu d'aide de ma part ,
 „ sur le troisième compagnon qui montoit par
 „ l'échelle , & le renversa. Ils se sauvèrent a-
 „ lors tous deux par le chemin par où ils étoient
 „ venus.

„ Celui qui étoit dans la chambre , étoit éva-
 „ nouï , & baigné dans son sang.

„ Pendant ce tems-là , les deux servantes a-
 „ voient introduit nos valets , qui avoient été
 „ réveillés par le bruit du pistolet , & par les cris
 „ que les femmes pouffoient de leur fenêtre ;
 „ car elles n'osèrent sortir de leur chambre ,
 „ jusqu'à ce que leurs camarades les appellassent
 „ pour leur ouvrir la porte.

„ Ces deux laquais , par mon ordre , bandè-
 „ rent l'épaule du scélerat , ils le trainèrent dans
 „ le vestibule : il reprit bientôt ses sens , & of-
 „ frit d'avouër tout.

„ Le pauvre Mr. Danby s'étoit traîné dans
 „ ma chambre , & s'étoit évanouï dans un coin.
 „ Nous eumes bien de la peine à le faire revenir.

„ Le

„ Le malheureux avoua devant le magistrat
„ toute l'affaire , & dit , qui l'avoit employé.
„ Les deux autres , brisés de leur chute , n'aïant
„ pu fuir bien loin , furent pris le jour suivant.
„ L'indigne frère fut cherché à Dunkerque ,
„ sur les lumières données par ces malheureux ;
„ mais aïant appris ce qui étoit arrivé , il étoit
„ passé de Calais à Douvres.

„ Le blessé aïant perdu beaucoup de sang ,
„ ne put se remettre. Ils furent tous trois con-
„ damnés à la mort ; mais sur l'intercession de
„ Mr. Danby , on se contenta d'envoyer aux
„ galères les deux qui survécurent.

„ Ils n'avoient point su que Mr. Danby eût
„ quelqu'un logé chez lui : ils avouèrent que
„ s'ils l'eussent su , ils auroient renvoyé leur en-
„ treprise à une autre nuit. ”

Nous allions faire nos reflexions sur cet évé-
nement extraordinaire , quand sir Charles se tour-
nant vers Lady L. , lui demanda si Charlotte
avoit découvert ses propres sentimens.

Oui , oui , Monsieur , je crois qu'elle a ou-
vert son cœur à Miss Byron.

J'en saurai donc plus en dix minutes , que
Charlotte ne m'en auroit appris dans autant
d'heures.

Demeurez tous , dit la plaisante Charlotte ...
que je me lève , & que je fasse à mon frère une
de mes meilleures révérences.

On vint annoncer dans ce moment à sir Char-
les , un Exprès qui lui apportoit des Lettres de
la ville. Il revint à nous , un peu ému.

Je voulois , Mademoiselle , me dit-il , vous
prier de m'accorder l'honneur d'une demie-heu-
re

re, de conversation dans la bibliothèque de Milord, sur le sujet dont il est question : mais il faut que l'Express reparte demain de grand matin avec ma réponse à deux de ces Lettres. Vous aurez la bonté, ajouta-t-il, en s'adressant à tous, de me dispenser de vous tenir compagnie au souper : mais, peut-être, Mademoiselle, me dit-il, voudrez-vous bien me dire en un mot, oui, ou non, pour Charlotte.

Miss Gr. Quoi, Monsieur, rend-on les gens sans un mot de préface ! ... Je vous demande pardon ; il ne faudra pas moins de *dix mots*, je vous assure, quoique de ma sœur Harriet.

Sir Ch. Qui rend-on, Charlotte ? Vous-même ? En ce cas j'ai ma réponse.

Miss Gr. Ou Lord G... Je n'ai pas dit qui. Voudriez-vous que le pauvre Lord fût renvoyé par un méprisant monosyllabe seulement ?

Lady L. La folle !

Miss Gr. Mais, Lady L., ne voyez-vous pas que mon frère veut m'attraper ? Oh ! Milord G. ne se lâche pas si tôt, & on ne gagne pas si aisément Charlotte. Harriet, si vous vous rendez vous-même à la première question, je vous excuserai si vous me rendez aussi aisément, mais pas autrement.

Harriet. Si sir Charles croit qu'une conférence sur ce sujet n'est pas nécessaire ... Je vous prie, ne lui donnons pas la peine de l'avoir. Vous voyez que son tems est fort précieux.

Pouvez-vous deviner, Lucy, de quelle humeur j'étois quand je dis cela ? ... Si vous croyez que j'étois de fort bonne humeur, vous vous trompez ; cependant j'en fus fâchée ensuite.

Com-

Comme on se trahit follement ! Pourquoi paroitrais-je souhaiter une conférence avec lui ? Mais ce n'est pas tout... Etre impertinente avec un homme tel que lui, quand son cœur étoit dans la peine, car cela s'est trouvé ainsi : mais il étoit trop poli, trop grand, dirai-je ? pour remarquer ma vivacité. Qu'elle me rend petite à mes propres yeux !

Quand même, dit-il, j'aurois obtenu aussi aisément la connoissance des sentimens de ma sœur, je n'aurois pas su comment compter sur cela, à moins qu'ils ne me fussent confirmés par votre bouche, Mademoiselle : ainsi, la conférence que vous m'avez fait espérer, auroit été absolument nécessaire. J'espère que Miss Byron me permettra de la lui demander demain matin. Le sujet en est fort sérieux pour moi. Le bonheur de ma sœur, & celui d'un homme de mérite y sont intéressés, quelque légèrement que Charlotte ait traité la matière jusqu'à présent. Il fit une révérence, & s'en alloit.

Miss Gr. Non, je vous prie, mon frère, vous ne vous en irez pas fâché contre moi.

Sir Ch. Je ne le suis pas, Charlotte ; j'aime mieux vous supporter, que si vous aviez à me supporter. Je vois que vous ne sauriez qu'y faire. Un cœur gai est un grand avantage : profitez-en ; c'est votre tems à présent.

Cher Docteur, dis Miss Grandison, quand sir Charles fut sorti : que peut signifier le sérieux de mon frère ? Il m'allarme.

Le Dr. Bartlet. Si la bonté, Mademoiselle, pouvoit rendre un cœur gai, celui de sir Charles seroit aussi gai que le vôtre ; mais vous avez pu

pu voir à son air, quand il est entré, que les Lettres qu'il a reçues, l'intéressent trop pour lui permettre de rire d'une réponse badine à une question sérieuse.

Miss Gr. Cher Docteur! ... Mais je me rappelle à présent qu'il est entré avec un air un peu en desordre. Comment pouvois-je être si étourdie?

Harriet. Et moi, aussi, je crains, j'ai montré un peu de mauvaise humeur.

Le Dr. B. Tant soit peu, Mademoiselle, je vous demande pardon.

L'excellent homme rentra dans ce moment.

Dr. Bartlet, dit-il, je voudrois vous dire un mot.

Miss Gr. Vous êtes fâché contre moi, mon frère.

Sir Ch. Non, ma chère! ... Mais je crains d'être sorti avec un air trop sérieux. Dix fois vous m'avez charmé, Charlotte, pour une fois que vous m'avez déplu; & dans ce cas-ci, vous l'avez toujours pu connoître: j'avois quelque chose qui me dérangeoit un peu: mais comment la patience seroit-elle patience, si elle n'étoit pas éprouvée? J'avois besoin de dire un mot à mon bon *Dr. Bartlet*, & pour dire vrai, sentant que j'étois sorti un peu brusquement, je ne pouvois être à mon aise jusqu'à ce que je me fusse excusé en personne: j'ai donc mieux aimé venir demander moi-même le Docteur, que de le faire prier de venir vers moi.

Il sortit avec le Docteur.

C'est par ces petits traits, dit Milord, que le caractère se montre, beaucoup plus que dans
de

de plus grands. Quelle excellence ne brille pas dans cette occasion , petite en apparence , & présentée naturellement ! La peur d'offenser , de faire de la peine ; l'empressement à lever un doute désagréable ; la patience recommandée dans une courte sentence , & par l'exemple , avec plus de force que d'autres ne l'auroient fait par un long discours ; la censure de soi-même , non par le sentiment d'un tort , mais par la crainte de paroître avoir tort... Ah ma chère sœur Charlotte , nous devrions tous sur un tel exemple... Mais je n'en dis pas davantage.

Miss Gr. Et n'avez-vous rien à dire , Harriet ?

Harriet. Fort peu ; j'ai été trop blâmable moi-même. Cependant , qu'il me soit permis de rapeller à ma Charlotte , que son frère fut fâché hier , de ce qu'elle avoit traité si légèrement un sujet qu'il avoit proposé si sérieusement ; & qu'il a été obligé de recourir à l'amie de sa sœur , plutôt qu'à elle-même , pour connoître ses sentimens. O Charlotte , n'êtes-vous pas fâchée d'avoir donné occasion à cet expédient ? Oui , je vois que vous en avez honte. Et cependant le voir revenir sur ses pas , après nous avoir quitté d'un air sérieux , de peur que les poupées ne le croient fâché contre elles ! O qu'il est grand ! & que nous sommes petits !

Miss Gr. Votre servante , ma sœur Harriet !... Vous avez dit là d'admirables choses , je suppose. Mais , tout grand & tout bon qu'est mon frère , nous savons comment il arrive que votre jolie imagination est toujours en travail , pour agrandir l'homme , & pour abaisser les poupées.

Harriet. Je ne dirai plus un mot là-dessus.

fus. Vous n'êtes pas généreuse, Charlotte.

Elle prit ma main: pardonnez moi, ma chère... J'ai touché une corde trop délicate. Se tournant alors vers Miss Jervois, & lui prenant aussi une main... Que signifie cet air de ma petite? dit-elle, je veux, Emilie, que vous me disiez tout ce que vous pensez.

Je pensois, dit-elle, que mon tuteur n'est pas heureux. Le voir souffrir avec tout le monde; lui voir garder toutes ses peines pour lui, parce qu'il ne voudroit affliger personne, & cependant s'étudier à adoucir, & à écarter les peines de tous les autres. N'a-t-il pas dit qu'il seroit heureux, n'étoit le malheur des autres.

Excellente enfant! dit Miss Grandison. Je vous aime tous les jours davantage. A l'avenir, ma chère, ne vous retirez point, quelque sujet que nous traitions: je vois que nous pouvons nous fier à votre discrétion. Mais quelque amitié que vous aïez pour votre tuteur, ne lui dites rien de ce que les femmes disent entre elles. Milord L. est une exception en ce cas; il est des nôtres.

Harriet. O Miss Grandison! quel mélange dans votre caractère. Que vous pouvez être bonne quand vous voulez! & que vous pouvez être méchante!

Miss Gr. Eh bien, & vous m'aimez justement comme cela? C'est là le beau, d'offenser, & d'appaiser à son plaisir. Le vieux Térence en favoit long: les querelles des Amans, dit-il, à ce que m'a appris Lord L. sont le renouvellement de l'amour. Ne sommes-nous pas meilleurs amis à présent que si nous avions
tou-

toujours été d'accord ? Et ne pensez vous pas que si je me marie , j'exercerai de tems en tems la patience de mon mari , à cette intention ? ... Laissez moi faire , Harriet : tantôt une querelle , tantôt une réconciliation : je vous réponds que je serai plus heureuse qu'aucune de celles qui sont toujours dans une tranquillité , dans un équilibre qui fait bâiller. Des Etés perpétuels feroient un tourment.

Harriet. Vous pourriez avoir raison , si vous êtes excessivement discrète dans votre perversité , Charlotte ; & cependant si vous l'êtes , vous ne chercherez pas matière à quereller , je m' imagine. A moins que vous n'aïez plus de bonheur que votre frère ne paroît en avoir eu , le monde vous fournira assez d'occasions pour exercer votre patience & celle de votre mari , sans qu'il faille chercher les occasions.

Miss Gr. Les chercher , Harriet ! Oh je ne les chercherai point. Cela viendra tout seul.

Harriet. J'allois faire une question Mais il vaut mieux la laisser.

Miss Gr. Je veux la savoir. Quelle étoit votre question ? Ne voyez-vous pas combien je je suis une bonne folle ? Vous pouvez tout me dire . je ne serai point fâchée.

Harriet. Je voulois vous demander , si vous avez jamais été touchée pendant deux heures de suite , pour aucune faute que vous aïez commise en votre vie ?

Miss Gr. Oui , oui , & même pendant vingt-quatre. Car quelquefois les inconvéniens qui suivoient mes folies , n'étoient pas passés tout de suite , comme dans certain cas que , je veux être pen-

pendue, si vous n'aviez dans l'esprit, avec ce soup d'œil rusé, qui montre que vous êtes une friponne dans le fonds du cœur : mais quand je suis quitte des conséquences, un oiseau au printemps n'est pas plus gai que moi. Je chasse tous les chagrins en chantant, & en jouant sur mon clavestin.... Mais Emilie me croira folle. Souvenez-vous, mon enfant, que c'est sur Miss Byron que vous devez vous former : ne me regardez jamais dans une compagnie où elle est.... Mais allez-vous en, ma folie, je veux être sage à présent.

Vendredi matin à 7 heures.

J'ai profité pendant ces deux jours de tous les momens pour écrire ; & connoissant à peine le sommeil, je me suis contentée d'y donner deux heures, pendant ces deux nuits. Je suis curieuse de savoir si on me demandera bientôt la conférence ; mais je suis également affligée, & alarmée à l'occasion des Lettres qui ont donné tant d'inquiétudes à sir Charles Grandison : des Lettres des pays étrangers, je n'en doute pas !.... Je voudrois que ce vilain mot d'*étranger* fût effacé de mon dictionnaire, ou plutôt de ma mémoire. Je n'avois jamais eu le cœur si étroit que depuis quelque tems.... Mais c'est ce que j'ai déjà dit vingt fois.

J'ai écrit... combien de feuilles... une Lettre monstrueuse.... un paquet plutôt. J'en commencerai un nouveau, avec ce que ce jour me fournira. A Dieu jusqu'à tout à l'heure, ma Lucy.



L E T T R E X I X .

Miss B Y R O N .

Suite.

Vendredi, *Mars* 21.

La conférence, la conférence si attenduë est finie, ma Lucy : & quel en est le resultat ?... Apprenez comment elle a commencé, continué, & fini. Miss Grandison & ses Amans ne nous ont pas seuls occupé. Je suis à vous tout à l'heure, ma chère, mais je veux tâcher d'être aussi détaillée qu'à mon ordinaire, quoique

Quoique, quoi ?

Vous l'entendrez, Lucy.

Sir Charles vint déjeuner avec nous : il entra avec une sorte de gravité & de bonté dans son maintien, mais l'air de bonté s'accrut, & celui de gravité passa au bout de quelque tems.

Milord dit qu'il étoit bien fâché qu'il eût trouvé quelque chose capable de lui faire de la peine dans les dépêches qu'il avoit reçues hier. Emilie sans parler fit entendre la même chose par ses yeux : Miss Grandison étoit sérieuse & tranquille. Lady L. avoit un air d'attente sur son joli visage ; & le Dr. Bartlet avoit l'air d'un homme résolu à garder le silence. La crainte & l'esperance, je suppose, combattoient au dedans de moi, car j'ignorois si je devois souhaiter, ou non, la conférence attenduë. Je sentoais mes jouës en feu.

Ne

Ne pensons, dit-il, dans cette compagnie, Milord, à rien qui ne soit agréable.

Il me demanda obligeamment des nouvelles de ma santé, à cause d'un petit rhume qui m'avoit dérangé la voix. Il demanda à Emilie pourquoi elle avoit l'air si triste? A Lady L. & à Milord, quand ils retourneroient en ville? A Miss Grandison, pourquoi elle avoit l'air si *méditatif*... Ne trouvez-vous pas, Miss Byron, me dit-il, que Charlotte a l'air comme si elle n'avoit pas tout-à-fait arrangé l'humeur dans laquelle elle se propose d'être pendant la prochaine demie heure?

Charlotte a l'air, je crois, Monsieur, répondis-je, comme si elle étoit résolue de régler son humeur sur la vôtre, gaie, ou sérieuse, pendant cette demie heure.

Je ne veux donc pas être sérieux, repliqua-t-il, parce que je n'aime pas que vous le soyiez.... Puis-je espérer, Mademoiselle, d'avoir tout-à-l'heure l'honneur de vous conduire dans la Bibliothèque de Milord?

Monsieur, je... je... vous accompagnerai, dit la sotte en hésitant; mais je ne puis vous dire quel air elle avoit.

Voici, Lucy, ce qui se passa.

Il me conduisit dans la Bibliothèque de Milord... O que d'efforts je faisois pour conserver ma présence d'esprit! Quel mélange de tendresse & de respect dans sa contenance, & dans son air!

Il me fit asseoir, & prit place vis-à-vis de moi. Je crois que je baïssois les yeux, que j'avois l'air d'une coupable & d'une sotte; mais il y avoit tant de modestie & de respect dans ses yeux, qu'on

ne pouvoit être mal à son aise, pour en être regardée de tems en tems avec un air de langueur, à ce qu'il me sembloit; sur-tout parce que quand je levois les paupières pour jeter sur lui un regard d'un instant, pendant qu'il parloit, j'étois toujours sûre de voir ses yeux se baisser. Cela donna aux miens plus de liberté qu'ils n'en auroient pu avoir sans cela. Quelle hardie créature doit être une femme qui préfère un homme hardi ! Et qu'une femme qui n'est pas hardie, doit avoir l'air confus sous des yeux effrontés & impudens ! Que son manque de courage doit augmenter celui de l'homme ! & par conséquent sa suffisance !

Voici comment il commença.

Je ne ferai point d'apologie pour avoir demandé la faveur de cette conférence, avec la personne la plus franche, & la plus ouverte qu'il y ait au monde. J'aurai peut-être l'honneur de vous entretenir de plus d'un sujet. (Comme mon cœur palpitait !) Mais je commencerai par ce qui regarde Lord G. & Charlotte. Je remarque par le peu qui lui est échappé à elle-même, & par ce qu'a dit Lady L. qu'elle est résolue de l'écouter; mais il est aisé de voir qu'elle n'en a qu'une opinion fort médiocre. Je crains véritablement qu'elle ne soit portée à favoriser Milord, plutôt parce qu'elle croit que je m'intéresse pour lui, que par sa propre inclination. Je lui ai dit plus d'une fois que la sienne est, & sera la mienne. Mais elle est d'une telle vivacité, qu'il m'est fort difficile de connoître ses vrais sentimens. Je tiens pour accordé qu'elle préfère Lord G. à sir Walter.

Je

Je crois, Monsieur,... Mais pourquoi dire, *je crois*, quand Miss Grandison m'a donné commission de vous avouer qu'elle préfère hautement Lord G. à sir Walter Watkyns.

Pensez-vous, Mademoiselle, qu'elle puisse préférer, & qu'elle préfère en effet Lord G. non seulement à sir Walter, mais à tous les hommes qu'elle connoit ? En d'autres termes, y a-t-il quelqu'un que vous croyiez qu'elle préférât à Lord G. ? Je souhaite ardemment le bonheur de ma sœur, & ne suis pas sans inquiétude là dessus ; sur-tout à cause de sa vivacité, qui, je crains, paroitra moins convenir à une femme, qu'à une fille.

J'ose dire, Monsieur, que si Miss Grandison pensoit plus avantageusement de quelqu'un que de Lord G. elle ne voudroit pas encourager ses poursuites, par quelque raison que ce fût.

Je n'attends pas, Mademoiselle, qu'une personne aussi spirituelle & aussi vive que Charlotte, après avoir été trompée sur le mérite de son premier Amant, si on peut l'appeller ainsi, puisse avoir un amour bien décidé pour un homme qui n'a pas un mérite fort transcendant. Elle peut jouer avec la flamme à présent, sans se bruler les doigts. Lord G. est un homme de mérite, quoiqu'il ne soit pas fort brillant. Ses Dames ont des yeux, & les yeux veulent être satisfaits : de là les hommes réussissent souvent par l'extérieur, là où le mérite intrinsèque seroit rebuté. Si Charlotte consultoit son bonheur, peut-être n'auroit-elle point d'objection à faire contre Lord G. Elle ne peut trouver tout dans le même homme. Mais si Lord G. consultoit

son propre bonheur, je ne sai pas bien s'il devoit souhaiter Charlotte. Excusez moi, Mademoiselle, vous avez entendu aussi bien qu'elle mon opinion sur ces deux Messieurs. Sir Walter, dites-vous, n'entre point en question. Lord G. ne manque point de jugement ; c'est un homme de probité, vertueux, qualité qui n'est pas à mépriser dans un jeune Seigneur. C'est encore un homme doux. Il supportera beaucoup. Mais quel Mari pourroit supporter dans une femme, le mépris, ou une conduite qui y ressembleroit ? Je craindrois beaucoup plus pour elle, l'esprit aigri d'un homme doux, que les mouvemens subits de colère d'un homme emporté.

Miss Grandison, Monsieur, m'a donné le pouvoir de vous dire, que si vous approuvez les poursuites de Lord G., & que vous veuillez bien vous charger des arrangemens, elle s'en remettra entièrement à vous. Miss Grandison, Monsieur, connoit Lord G. depuis quelque tems : elle est persuadée de son bon caractère ; & j'ose répondre qu'elle remplira avec honneur & avec prudence toute espèce d'engagement, sur-tout celui qui est le plus important de tous.

Je vous prie, Mademoiselle, puis-je vous demander ce que pouvoient signifier ses questions au sujet de Mr. Beauchamp ? Je crois qu'elle ne l'a jamais vu. Suppose-t-elle, sur ce qu'elle en a ouï dire, qu'elle le préféreroit à Lord G. ?

Je crois, Monsieur, que ce qu'elle a dit à ce sujet, étoit uniquement l'effet de sa vivacité ; qu'elle n'y avoit jamais pensé auparavant,
&

& n'y repensera plus. Si elle avoit voulu dire quelque chose par là , j'ose assurer qu'elle n'auroit pas fait ses questions comme elle les fit.

Je le crois aussi , j'aime ma sœur , & j'aime mon ami. Mr. Beauchamp a de la délicatesse. Quand même ma sœur auroit sur lui les idées qu'elle a fait entrevoir , je ne pourrois , pour l'amour d'elle , supporter qu'il pût s'imaginer avoir des raisons de faire moins de cas de ma sœur , à cause de la correspondance qu'elle a eue si familièrement avec un homme absolument indigne d'elle. Mais j'espère qu'elle ne faisoit que suivre son goût pour la raillerie, qu'elle ne fait pas trop comment réprimer quand elle est une fois en train.

Mes esprits étoient un peu abbatus : je fus forcée de tirer mon mouchoir... O ma chère Miss Grandison ! dis-je. Je craignois qu'elle n'eût perdu , du moins en partie , ce qu'elle a de plus cher au monde , l'estime de son frère.

Pardonnez moi, Mademoiselle, c'est une peine généreuse que je vous ai donné. Je vous adore pour cela : mais je crois pouvoir vous révéler tous les secrets de mon cœur. Votre noble franchise en exige une pareille. Vous l'inspireriez où elle ne feroit pas. Ma sœur, comme je le lui ai dit plus d'une fois devant vous, n'a rien perdu de mon amour. Je l'aime, avec tous ses défauts ; mais je ne dois pas m'aveugler. La louange & le blâme ne doivent-ils pas être réglés par la justice ? J'ai des défauts, de grands défauts, moi-même. Que devrois-je penser d'un homme qui les appelleroit des vertus ? Quel danger n'y auroit-il pas pour moi

en ce cas , si l'opinion que j'aurois de son jugement, jointe au penchant qu'on a à se flatter, m'engageoit à le croire , & à m'absoudre moi-même ?

C'est là , Monsieur , une manière de penser digne de sir Charles Grandison.

Elle est digne de tout le monde, ma bonne Miss Byron.

Mais, Monsieur, il seroit bien dur, qu'une indiscretion (je dois avouer que c'en est une) jettât un blâme pour toujours sur une femme qui s'est relevée si tôt , & dont la vertu n'a pas reçu la moindre atteinte, ni même été en danger.

En effet, dit-il, cela seroit dur; aussi est-ce par tendresse pour elle que j'ai donné à entendre, que je ne pourrois jamais penser à contribuer à une alliance avec un homme aussi délicat que Mr. Beauchamp , quand ils y auroient tous deux du penchant.

J'espère, Monsieur, que ma chère Miss Grandison ne courra aucun risque d'être moins considérée par aucun *autre* homme, pour une démarche qui a coûté si cher au repos de son cœur... J'hésitai, & je baissai les yeux.

Je vous entends, Mademoiselle. Quoique j'aime mon ami Beauchamp par dessus tous les hommes, cependant je ne voudrois pas rendre moins de justice qu'à lui, à Lord G. ou à tout autre homme. J'ai craint si fort l'indifférence de ma sœur pour Lord G. & la différence de leurs caractères, quoique tous deux excellens, que j'ai fait de mon mieux pour le dissuader de penser à elle. Et quand j'ai vu que son amour étoit plus fort que tout ce qu'on lui pouvoit dire,

re, je lui ai raconté l'affaire du Capitaine Anderson, & comment je l'avois terminée. Il s'est flatté lui-même que l'indifférence qu'il avoit rencontrée jusqu'ici, venoit principalement des embarras de cette situation ; qu'étant heureusement écartés, il trouveroit quelque encouragement ; & il ne doutoit pas qu'en ce cas, il ne se fît un mérite auprès d'elle de sa tendresse & de sa reconnoissance. A présent, Mademoiselle, dites moi votre sentiment... Pensez-vous que, comme je l'espère, Charlotte puisse être gagnée par l'indulgence, par l'amour ? Permettez moi, Mademoiselle, de l'avertir par votre canal, qu'elle doit avoir encore plus de soin de reprimer sa vivacité, si elle épouse un homme à qui elle se croit supérieure en talens, que si la différence étoit en faveur de l'époux.

Permettez moi d'ajouter., que si elle se montreroit capable de rendre mépris pour tendresse, de prendre avec un homme qui l'aime, après s'être donnée à lui, des libertés qui le rabaisseroient, & par conséquent la rabaisseroient elle-même aux yeux du monde, je pourrois oublier que j'ai plus d'une sœur : car quand il s'agit du droit & de la justice, nous ne devons reconnoître ni parenté ni amitié.

: Cet homme ne nous fait-il pas voir, Lucy, que bonté & grandeur sont des mots synonymes ?

Je pense, Monsieur, que si Lord G. se trouve d'un aussi bon naturel qu'il paroît l'être ; s'il n'est pas choqué dans son épouse de ce brillant ; dont il ne paroît pas se piquer lui-même, quoiqu'il puisse avoir des qualités *au moins* aussi estimables, il n'y a pas à douter que Miss Grandison

ne le rende très-heureux : car n'a-t-elle pas de grandes & d'excellentes qualités ? N'est-elle pas généreuse, & d'un très-bon naturel ? Vous ne l'ignorez pas, Monsieur ; & peut-on supposer que sa charmante vivacité l'emporte au de-là des bornes de la prudence & de la discrétion, jusqu'à lui faire oublier ce qu'exige d'elle la nature de l'obligation où elle entrera ?

Eh bien, Mademoiselle, je puis donc réjouir le cœur de Lord G. en lui apprenant qu'il est le maître de venir voir ma sœur, après son retour en ville, ou à Colnebrooke, si elle ne retourne pas bientôt, car il sera impatient de lui faire la cour.

J'ose dire que vous le pouvez, Monsieur.

Par rapport aux arrangemens, je m'en chargerai ; mais ayez la bonté de lui dire, qu'elle est absolument libre par rapport à moi. Si elle trouve, en examinant davantage le caractère & la conduite de Lord G. qu'elle ne peut l'estimer comme une femme doit estimer son époux, je ne trouverai point mauvais qu'elle le congédie, pourvu qu'elle ne le tienne point en suspens quand elle aura connu son propre cœur, & qu'elle suive l'exemple que lui donne la meilleure des femmes.

Je ne pouvois ignorer à qui ce compliment s'adressoit ; & je fus sur le point de me baisser ; je fus bien aise cependant de ne l'avoir pas fait.

Eh bien, Mademoiselle, je pense que nous avons tout dit sur ce sujet. J'ai déjà écrit à sir Walter une Lettre comme l'a souhaité ma sœur, pour mettre fin à ses espérances, dans les termes les plus civils que je l'ai pu.

Mi-

Milord G. sera impatient de mon retour : j'irai en ville avec plus de plaisir à cause de la joie que je pourrai lui donner.

Vous devez être heureux, Monsieur, puisque, outre le plaisir que vous prenez à faire le bien pour lui-même, vous êtes en droit de partager amplement les plaisirs de tous ceux que vous connoissez.

Il avoit une si noble modestie, Lucy, que je pouvois lui parler avec plus de confiance que je ne l'avois cru en entrant dans la Bibliothèque de Lord L. J'avois pris d'ailleurs de la présence d'esprit à être regardée comme une personne de quelque conséquence dans une affaire de cœur d'une autre. Mais j'allois avoir besoin bientôt de toute mon attention, dans un sujet qui me tient bien plus au cœur, comme vous allez l'entendre.

En vérité, Mademoiselle, dit-il, je ne suis pas fort heureux par moi-même; n'est-il donc pas juste qu'en tâchant de contribuer au bonheur des autres, je me donne un droit à le partager?

Si vous n'êtes pas heureux, Monsieur... Je m'arrêterai. Je crois que je soupirai : je baisserai les yeux : je tirerai mon mouchoir, de peur d'en avoir besoin.

Il me semble, dit-il, voir un mélange d'un généreux intérêt pour moi, & d'une obligeante curiosité, sur une des plus aimables & des plus intelligentes physionomies du monde. Mes sœurs ont montré en votre présence une forte dose de cette curiosité. Si je n'avois pas été moi-même dans une sorte d'incertitude sur un événement

ment qui doit en partie régler ma destinée, je les aurois satisfaites, sur-tout Milord L. s'étant joint à elles, en dernier lieu. Je leur ai dit, cependant, comme vous vous le rappelez peut-être, que l'affaire est dans la crise.

Je me le rappelle, Monsieur. Et en effet, Lucy, c'étoit plus que *peut-être*. Il n'y a point de mots auxquels j'aie pensé si souvent depuis qu'il les a dit.

L'affaire, Mademoiselle, est dans la crise; & je n'avois pas dessein d'ouvrir la bouche sur ce sujet jusqu'à ce que la chose fût décidée, excepté au Docteur Bartlet, qui fait toute l'affaire, comme toutes celles de ma vie. Mais, comme je vous l'ai dit, mon cœur est ouvert par la franchise du vôtre: si vous voulez être assez bonne pour m'écouter, je vous exposerai en peu de mots une partie des embarras de ma situation; & je vous laisserai maîtresse de communiquer, ou non, ce que je vous raconterai, à mes sœurs & à Lord L. Vous paroissez animés tous quatre d'une même ame.

Je suis extrêmement touchée, Monsieur, ... Je suis très-fort touchée ... répéta la sœur en tremblant, de ce que quelque chose peut vous rendre malheureux. Je sentois une de mes joues très-froide, pendant que l'autre étoit en feu, tour à tour: je me sentois tantôt pâle, tantôt cramoisi, peut-être l'étois-je visiblement. Mais, Monsieur, ajoutai-je, je tiendrai à grande faveur votre confiance.

On m'interrompt dans ce touchant récit. N'en foyez pas impatiente, Lucy: je souhaiterois presque de ne l'avoir pas entendu moi-même.

LET-

XX ** XX ** XX ** XX ** XX

L E T T R E X X.

Suite.

Je ne prétends pas, Mademoiselle, vous fatiguer du récit de ma vie, pendant tout le tems que j'ai été obligé de passer dehors depuis l'âge d'environ dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq, quoique peut-être ce période ait été aussi rempli d'événemens qu'il pouvoit l'être, pour un homme aussi jeune, & qui n'a jamais cherché à marcher dans des sentiers détournés, & tortus. Après que je serai entré dans ce sujet, le Docteur Bartlet sera maître de satisfaire votre curiosité d'une manière plus particulière; car nous avons eu pendant des années, une correspondance si intime, qu'il n'y en a eu guères de pareilles, entre un jeune homme & une personne avancée en âge. Et permettez moi de reconnoître ici les avantages que j'ai retiré de sa complaisance; car j'ai trouvé que ces questions-ci se présentoient souvent à moi, & m'ont servi beaucoup dans la conduite de ma vie... „ Quel compte „ rendrai-je de ceci au Docteur Bartlet? ... „ Comment, si je me laissois aller à cette tentation, le raconterois-je au Docteur Bartlet? ... „ Ou bien serai-je un hypocrite, & ne l'informerai-je que du bien, en lui cachant lâchement le mal? „

Ainsi, Mademoiselle, le Docteur Bartlet étoit comme une seconde conscience pour moi;

J'ai fait bien des choses, & j'en ai évité bien des mauvaises, en me proposant un tel surveillant sur ma conduite. Cela m'étoit d'autant plus nécessaire, que je suis naturellement emporté, orgueilleux, ambitieux; & que j'ai été distingué de bonne heure (pardonnez moi, Mademoiselle, cet air de vanité) par un sexe dont personne ne fut jamais plus admirateur que moi; & peut-être en ai-je été d'autant plus distingué, que, pour ma propre sûreté, j'évitois des liaisons avec les femmes mondaines, ou célèbres par leur beauté, de quelque rang qu'elles fussent, avec autant de soin que la plupart des jeunes gens en ont de cultiver leur faveur.

Il n'est pas non plus si étonnant que j'aie eu des avantages que tous ceux qui voyagent n'ont pas. Aiant demeuré pendant quelque tems dans les principales Cours, & visité souvent les mêmes lieux pendant le long tems que j'ai été dehors, j'étois considéré en quelque manière comme habitant, dans le même tems qu'on me traitoit avec la considération qu'on accorde généralement aux voyageurs qui font quelque figure, aussi bien en France qu'en Italie. J'avois de quoi faire une dépense honorable. J'étois fort considéré par mes compatriotes, à qui j'avois en plusieurs occasions de rendre service. Ils instruisoient tout le monde de la tendresse de mon Père pour moi, de son goût pour la magnificence; des anciennes familles dont je descendois. Je voyois la meilleure compagnie; j'évitois les intrigues. Je n'offensois pas les dévots, quoique je ne fisse pas difficulté, quand l'oc-

l'occasion m'y appelloit, d'avouër mes principes. A l'aide de tous ces avantages, j'étois considéré au dessus de mon rang.

Je n'aurois pas été, Mademoiselle, si prodigué de mes propres louanges, si cela n'étoit nécessaire pour vous rendre raison de la faveur où j'étois auprès de plusieurs familles du premier rang, & pour en justifier plus d'une, qui n'auroient pas regardé comme un deshonneur, de m'allier avec elles.

Lord L. vous a parlé, & à mes sœurs, d'une Dame de Florence, nommée Olivia. Elle a à la vérité de grandes qualités, elle est d'une grande naissance, généreuse, d'une figure aimable, en possession d'un très-grand bien ; dont elle peut entièrement disposer, n'ayant ni Père, ni Mère, ni frère, ni d'autres proches parens. Je la vis pour la première fois à l'opera : elle y fut témoin d'une occasion, où une Dame insultée par un Amant desespéré de ses justes refus, demanda & reçut ma protection. Ce que je fis dans cette occasion fut généralement applaudi : Olivia en particulier en parla avantageusement. Deux fois ensuite je la vis dans des maisons où j'étois en visite : je n'avois pas la présomption de lever les yeux sur elle avec quelque espérance ; mais mon compatriote, Mr. Jervois, me fit entendre que je pourrois trouver une fortune indépendante avec Olivia. J'alléguai la différence de religion. Il croyoit, me dit-il, qu'on pourroit lever cette difficulté... Mais pouvois-je me contenter d'un changement, supposé qu'elle y eût consenti, dont la passion, & non la persuasion, auroit été vraisem-
bla-

blement le motif?... Il ne pouvoit y avoir d'objection contre sa figure; personne ne contestoit sa vertu; mais elle étoit d'un caractère violent & impérieux. Je n'ai jamais mis le caractère à part dans mes idées d'amour. Je n'aurois pu être heureux avec elle, quand elle auroit été Reine du monde entier. J'eus le desagrément d'être obligé de m'expliquer moi-même à cette Dame: ce fut un desagrément pour moi, autant par rapport à elle, que par rapport à moi-même. Je fus obligé, à cause de cela, de quitter Florence pour quelque tems, aiant appris que la vengeance avoit pris la place d'une passion plus douce, & que ma vie étoit en danger.

Combien de fois ai-je gémi de ne pouvoir chercher un azile dans les bras de mon Père, & dans ma patrie, contre des maux au dessus des forces de mon âge, & contre tous les inconvéniens auxquels peut être exposé un banni! Je me considérois souvent, en effet, comme tel; & quand ces inconvéniens m'arrivoient, j'étois sur le point de murmurer, d'autant plus que je ne pouvois me plaindre d'avoir perdu l'amour de mon Père; au-contraire, les preuves que j'en recevois constamment, me faisoient souhaiter plus ardemment d'aller les reconnoître à ses pieds.

Aurois-je dû, Lucy, m'empêcher de montrer dans mes yeux ma sensibilité pour cette preuve touchante d'une gratitude filiale? Si je le devois, je voudrois avoir plus d'empire sur moi-même. Mais considérez, ma chère, sur quel sujet touchant nous étions. J'étois sur le point

point de faire une apologie pour les larmes qui couloient de mes yeux, & de lui dire, comme je le pouvois sincèrement : Votre tendresse filiale, Monsieur, me touche. Mais avec l'air embarrassé, qui auroit accompagné ces mots, n'auroit-ce pas été, aux yeux d'un juge si délicat, avouer que je regardois une tendre émotion comme ayant besoin d'apologie ? Par ces petits tours de notre métier, Lucy, nous pouvons satisfaire notre point d'honneur, & nous aider à garder contenance, & cela est effectivement quelque chose : mais à un œil pénétrant cela montre seulement que nous croyons avoir besoin d'un voile ; & qu'est-ce autre chose qu'un voile de gaze ?

Pourquoi redouté-je si fort la pénétration de cet homme ? Ne suis-je pas une honnête fille, Lucy ?

Il continua : la violence de cette Dame me donna bien de l'embarras ; & jusqu'à présent... Mais je laisse au Docteur Bartlet à vous informer de cette partie de mon histoire. J'en parle comme d'une chose qui me fait encore de la peine pour l'amour d'elle, & parce que je trouve que cela a donné quelque amusement à la curiosité de ma sœur Charlotte.

Mais je me hâte de venir à l'affaire qui m'a causé le plus de peine, & qui m'engageant par la compassion, quoique je ne sois point lié par l'honneur, fait le tourment de mon ame.

Je commençai à me trouver mal, Lucy ;... Je crus que je m'évanouïrois... Par la crainte qu'il n'interprétât cela, comme je ne souhaitois pas qu'il l'interprétât, (car en vérité, Lucy, je

je ne crois pas que ce fût *cela*) je me trouvais encore plus mal. Si j'avois été seule, j'aurois pu avoir tout de même cette foiblesse. Je suis sûre que ce n'étoit pas *cela* : mais cela me prit dans un bien malheureux moment, direz-vous.

Avec un air d'attendrissement, il prit ma main, & sonna. Emilie accourut. Ma chère Miss Jervois, lui dis-je, me soutenant sur elle... Excusez moi, Monsieur... Je sortis de la chambre; & trouvant que ma foiblesse se passoit, je me tournai vers sir Charles qui m'avoit accompagné : je suis déjà mieux, Monsieur, je rentrerai dans un moment. Je dois vous prier de continuër votre intéressant récit.

Je fus bien dès que je fus hors de la Bibliothèque. Je crois que la chambre étoit trop chaude, & que j'étois trop près du feu. C'étoit cela sûrement : je le dis aussi à mon retour, après avoir bu un verre d'eau froide.

Qu'il eut des attentions délicates pour moi ! Il ne me rendit point honteuse, en attribuant *sans raison* mon dérangement à son histoire, & en offrant de la discontinuër. En effet, Lucy, cela ne venoit point *de là* : je l'aurois aisément distingué, si cela eût été. Au contraire, comme généralement je suis moins touchée au moment qu'il m'arrive quelque malheur, que je le suis quand j'y réfléchis, que j'étends, que je compare, que je pèse les conséquences, j'avois le cœur fort tranquille. Tout autre chose, pensois-je, vaut mieux que l'incertitude. A présent ma fermeté aura occasion de s'exercer; & je réponds que je soutiendrai aussi bien que lui un mal inévitable. Dans cet instant, cet in-

instant d'épreuve cependant, je me trouvai cette fermété : ainsi, ma chère, ce n'est autre chose que la trop grande chaleur de la chambre qui m'avoit incommodée.

Je tâchai de m'armer de tout mon courage, & je le priaï de continuër, me soutenant cependant sur le bras de ma chaise, de peur que mon tremblement n'augmentât. La foiblesse m'avoit laissé quelque petit tremblement, Lucy ; & on ne se soucieroit pas, vous comprenez bien, de paroître affectée par quelque chose de cette histoire. Il continua :

A Bologne, & dans le voisinage d'Urbino, sont établies deux branches d'une illustre maison, les Marquis & les Comtes de Porretta, qui tirent leur origine de Princes Romains, & qui ont donné à l'Eglise deux Cardinaux, l'un dans le dernier siècle, l'autre au commencement de celui-ci.

Le Marquis de Porretta, qui demeure à Bologne, est un Seigneur d'un grand mérite : sa femme est distinguée par sa naissance, & plus encore par la bonté de son cœur, sa douceur, & sa prudence. Ils ont trois fils, & une fille . . . (Ah cette fille ! pensai-je)

L'ainé des fils est Officier général au service du Roi des deux Siciles : c'est un homme plein d'honneur & de bravoure, mais emporté, hautain, fier de sa naissance. Le second s'est consacré à l'Eglise, & est déjà Evêque. Le crédit de sa famille, & son propre mérite, lui donneront sans doute un jour, s'il vit, une place dans le sacré Collège. Le troisième, le Seigneur Jeronymo, ou comme on l'appelle quelquefois, le

le Baron de Porretta, a un Régiment au service du Roi de Sardaigne. La sœur est la favorite d'eux tous. Elle est aimable de sa figure, gentille dans ses manières, & elle a de hautes, mais justes, idées de la noblesse de son origine, de l'honneur de son sexe, & de ce qui est dû à son caractère personnel. Elle est pieuse, charitable, bienfaisante. Ses trois frères préfèrent les intérêts aux leurs propres. Son Père l'appelle *l'orgueil de sa vie*; sa Mère l'appelle *une autre elle-même*; sa Clémentine.

(CLEMENTINE! ... Ah Lucy, le joli nom que Clémentine!)

Je fis connoissance avec le Seigneur Jeronymo à Rome, près de deux ans avant que j'eusse l'honneur d'être connu du reste de sa famille, excepté par le raport de ce fils, qui avoit été fort en ma faveur. Il avoit beaucoup de belles qualités: mais il s'étoit lié avec une bande de jeunes débauchés du premier rang, avec qui il me pressa beaucoup de faire connoissance. Je consentis à me trouver souvent dans leur compagnie. Comme ils étoient entièrement perdus de mœurs, c'étoit dans l'esperance de le détacher d'eux peu-à-peu: mais l'amour du plaisir s'étoit trop emparé de lui; & ses autres compagnons l'emportèrent sur son bon naturel. Il avoit du courage, mais trop peu pour résister aux attaques que ces libertins livrèrent à ses mœurs.

Une telle amitié ne pouvoit subsister, chacun de nous restant ferme dans ses principes, & ne voulant ni l'un ni l'autre nous rapprocher. En un mot nous nous séparâmes, & nous n'eumes point

point de correspondance pendant notre absence : mais nous étant rencontrés ensuite, par hazard à Padouë, & Jeronymo, en attendant, étant tombé dans quelques inconvéniens par sa mauvaise conduite, il parut avoir changé de principes, & nous renouames amitié.

Elle ne dura pas longtems : une Dame moins connue par sa vertu que par sa beauté, prit de l'ascendant sur lui, malgré mes avertissemens, & ses promesses.

Je lui en fis des reproches, & j'en appellai à ses promesses : il s'offensa de cette liberté. Il étoit vif, & fut moins poli dans cette occasion qu'il ne l'étoit naturellement. Il en vint jusqu'à défier son ami. Mon cher Jeronymo ! Qu'il a généreusement reconnu depuis la conduite que suivit son ami dans cette occasion. Le résultat fut cependant, qu'ils se séparèrent, résolus de ne se plus voir.

Jeronymo poursuivit l'avanture qu'avoit occasionné notre différent, & un adorateur de la Dame, jaloux de ses prétendus succès, loua des Braves pour l'assassiner.

L'attentat fut commis dans le Cremonois : ils l'avoient attiré dans des brossailles à quelque distance du grand chemin. Je passois par hazard accompagné de deux domestiques, quand je vis un cheval effrayé traverser le chemin, aiant sa bride rompue, & une selle ensanglantée. Cela me fit craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur au Cavalier : je suivis le chemin par où le cheval étoit venu, & vis bientôt un homme à terre se débattant contre deux scélérats, dont l'un dans ce moment lui fermoit la
bou-

bouche, & l'autre le poignardoit. Je sautai hors de ma chaise de poste & courus vers eux le plus vite que je pus, l'épée à la main, disant à mes domestiques de me fuivre, & parlant comme si j'en avois eu un grand nombre, afin de les effrayer. Ils s'enfuirent en effet, & je les entendis qu'ils disoient; Sauvons-nous seulement, nous lui avons donné son reste. Irrité de cette scélératesse, je les poursuivis, & j'atteignis l'un d'eux qui se retourna. Je lui fis tomber des mains une espèce de mousqueton au moment qu'il me le présentait, je le blessai, & le jetai sur le carreau; mais voyant l'autre scélérat qui revenoit pour secourir son compagnon, & deux autres paroissant tout à coup à cheval, je crus qu'il valoit mieux se retirer, quoique j'eusse bien voulu m'assurer de l'un d'eux. Mes domestiques voyant alors mon danger, accoururent vers moi en criant. Les Braves, craignant peut-être qu'ils ne fussent plus de deux, parurent aussi contents de s'en aller avec leur compagnon délivré, que je l'étois de me retirer. Je revins donc en hâte auprès du malheureux. Mais quelle fut ma surprise quand je le reconnus pour le Baron de Porretta, qui sous un déguisement, poursuivoit actuellement ses projets amoureux!

Il donna des signes de vie. J'envoyai incessamment un de mes domestiques pour amener un Chirurgien de Cremona. Je bandai en attendant, du mieux que je pus, deux de ses blessures, l'une à l'épaule, l'autre à la poitrine. Il en avoit une à la hanche qui le mettoit hors d'état de s'aider lui-même; & dont je tâchai d'arrêter le sang avec mon mouchoir, ne pouvant
 fai-

faire mieux. Je le portai dans ma chaise, je m'y tins avec lui, jusqu'à ce qu'un de mes gens me dit qu'ils avoient trouvé d'un autre côté des brossailles, son valet lié & blessé avec son cheval mort à côté de lui. Je descendis, & mis dans la chaise ce pauvre garçon; que les blessures mettoient hors d'état de se soutenir. Je marchai à côté de la voiture, m'approchant de Cremona, pour accourir le chemin au Chirurgien que j'attendois.

Mon domestique revint bientôt, en amenant un. Jeronymo étoit sans connoissance. Le Chirurgien le pansa, & retourna avec lui à Cremona. Ce fut alors, qu'ouvrant les yeux, il me reconnut; & aiant appris du Chirurgien qu'il me devoit sa conservation, O. Grandison, dit-il, que n'ai-je suivi vos avis! Que n'ai-je tenu la promesse que je vous avois faite! ... Que je vous ai offensé! ... Mon libérateur peut-il me pardonner? Vous serez le guide de ma conduite à l'avenir, si Dieu veut me rendre la vie.

Ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles: mais il ne sera jamais ce qu'il a été, en partie pour avoir été maltraité par son premier Chirurgien; en partie à cause de sa propre impatience, & de la difficulté de panser sa blessure de la hanchette. Excusez ces détails, Mademoiselle; le sujet les demande, le Seigneur Jeronymo les mérite, de même que toute votre compassion.

Je lui tins compagnie à Cremona, jusqu'à ce qu'il pût être transporté. Toute sa famille vint de Bologne le visiter. Il n'y eut jamais de famille plus unie. Les souffrances de l'un sont celles de l'autre. Le Baron est tendrement chéri
par

par son Père, sa Mère, & sa sœur, pour ses manières douces, la sensibilité de son cœur, & un esprit si gai & si aimable que tout le monde recherche sa compagnie.

Vous pouvez comprendre aisément, Mademoiselle, par ce que j'ai dit, combien toute la famille fut sensible au service que j'avois eu le bonheur de rendre à leur Jeronymo. Ils m'accablèrent tous de remerciemens, & sur-tout quand ils furent que j'étois celui dont leur Jeronymo, dans le tems de nos liaisons, avoit parlé si avantageusement dans ses Lettres à sa sœur, & à ses frères, & après qu'il leur eut raconté de bouche l'occasion de notre refroidissement, avec des circonstances aussi honorables pour lui, qu'elles lui étoient peu favorables; aveux que lui dictoit le repentir dans la situation déplorable où il se trouvoit.

Il ne demandoit souvent, lorsque j'étois auprès de son lit, de lui répéter les raisonnemens dont ils s'étoit moqué jusqu'alors: il me pria de lui pardonner de les avoir traité jusqu'alors avec dédain, & moi avec un manque d'égards, qui approchoit, dit-il, de l'insulte. Et il conjura sa famille de me regarder, non seulement comme le conservateur de sa vie, mais encore comme le réformateur de ses mœurs. Cela donna à la famille la plus haute opinion des miennes; & pour la fortifier davantage, ce généreux jeune homme, dont la réformation étoit sincère, leur produisit, quoique à ses dépens, une Lettre que j'avois écrite, dans l'esperance qu'elle serviroit à fortifier ses résolutions; car il avoit un excellent naturel, & un vif sentiment de ce qu'il de-

devoit à son honneur, & à l'amour de son Père & de sa Mère, de l'Evêque, & de sa sœur, quoiqu'il eût eu peine jusqu'alors à croire qu'il eût tort dans la recherche des plaisirs où il s'étoit livré.

Il n'y eut jamais une famille plus reconnoissante. Son généreux Père étoit mal à son aise, parce qu'il ne savoit comment témoigner sa reconnoissance, au gré de son grand cœur, à un homme dont la fortune le mettoit au dessus de ses bienfaits de ce côté-là. La Mère avec une aimable liberté plus grande que les Italiennes n'ont coutume d'en avoir, ordonna à sa Clémentine de regarder comme un quatrième frère, un homme qui avoit sauvé le troisième. Le Baron déclara qu'il n'auroit jamais de tranquillité, & qu'il ne se pourroit rétablir, jusqu'à ce qu'il m'eût recompensé d'une manière qui pût faire dire au monde qu'il m'avoit honoré.

Quand le Baron fut transporté à Bologne, toute la famille s'empressa beaucoup à m'emmener avec elle. Le Général me fit promettre que quand mes parens de Bologne, comme il s'exprimoit, pourroient se séparer de moi, je l'irois voir à Naples. L'Evêque, qui passoit à Bologne tout le tems pendant lequel il pouvoit être hors de son diocèse, & qui est un homme savant, voulut que son quatrième frère lui apprît la langue Angloise.

Notre Milton est justement estimé parmi eux. L'amitié qu'il y eut entre lui & un savant de leurs compatriotes, leur avoit rendu chère sa mémoire. Milton fut donc notre principal auteur. Nos lectures se faisoient ordinairement

Tom. III. L dans.

dans la chambre du blessé, pour l'amuser : il devint aussi mon disciple. Le Père & la Mère étoient souvent présens, & leur Clémentine étoit alors rarement absente. Elle m'appelloit aussi son maître, & quoiqu'elle ne fût pas présente à nos lectures la moitié aussi souvent que ses frères, elle avança plus qu'eux.

(En doutez-vous, Lucy?)

Le Père, aussi bien que l'Evêque, est savant : la Mère lit en femme éclairée. Elle a eu le bonheur d'être élevée à la Françoisé par un Oncle qui a résidé plusieurs années à Paris, avec un caractère public ; & sa fille, élevée sous ses yeux, avoit tiré de son éducation des avantages qu'on ne cherche guères dans les Dames Italiennes. Vous pouvez croire, Mademoiselle, qu'étant retenu dehors contre mes souhaits, je ne pouvois passer mon tems plus agréablement que dans cette compagnie. J'étois honoré particulièrement de la confiance de la Marquise, qui m'ouvroit son cœur, & me consultoit dans toutes les occasions importantes. Son mari, un des hommes les plus polis, n'étoit jamais plus content que quand il nous trouvoit ensemble ; & assez souvent, quoique nous ne fussions pas occupés à quelque lecture, la belle Clémentine se croyoit en droit d'être où sa Mère étoit.

Environ dans ce tems-là, le jeune Comte de Belvédère retourna à Parme pour se fixer dans son païs natal. Son Père étoit en grande faveur dans la Cour de la Princesse de Parme, & l'accompagna à Madrid lors de son mariage avec le feu Roi d'Espagne : il y avoit occupé un poste considérable, & y étoit mort depuis.

... peu,

pou, laissant des richesses immenses. Dans une visite que ce jeune Seigneur fit à cette illustre famille, il vit Clémentine, & l'aima.

Le Comte de Belvédère est un bel homme, galant, plein de bon sens : sa fortune est très-considérable : une telle alliance n'étoit pas à dédaigner. Le Marquis l'approuvoit, la Marquise m'honora de plusieurs conversations à ce sujet. Elle croyoit peut-être qu'il étoit besoin de sonder mes sentimens à cette occasion, car le frère cadet, sans que je le sçusse, avoit déclaré qu'il ne voyoit pas d'autre moyen de reconnoître les services que j'avois rendus à la famille, qu'en m'y recevant. Le Docteur Bartlet peut vous montrer, Mademoiselle, dans quelques-unes de mes Lettres, des conversations, qui vous convaincront qu'il y a en Italie, aussi bien qu'ailleurs, des personnes pleines d'honneur, de bonté, de générosité, & qui sont au dessus des réserves, de la vengeance, de la jalousie, & de ces autres passions vicieuses, dont quelques personnes taxent indifféremment toute une Nation.

Pour moi, distingué comme je l'étois par tous les membres de cette illustre maison, Clémentine étant aussi aimable, avec mille bonnes qualités, aiant moi-même le cœur entièrement libre, il étoit impossible que ma vanité ne se réveillât quelquefois, & que je ne formasse des souhaits pour la possibilité d'une telle alliance. Mais je reprimai la vanité, dès que je m'aperçus qu'elle commençoit à échauffer mon cœur. Essayer de me mettre bien auprès de la jeune Dame, quand ce n'eût été que par des regards & des assiduités, j'aurois regardé cela comme

une brèche infame à la confiance qu'on avoit en moi.

L'orgueil d'une famille si illustre, leur fortune extraordinaire dans un païs dont ils faisoient l'ornement par la bonté de leurs cœurs; les relations qu'ils avoient dans l'Eglise; ma qualité d'étranger; le mérite distingué de la jeune Dame qui en faisoit l'objet des vœux de la jeunesse la plus illustre, avant que le Comte de Belvédère lui adressât les siens, parmi laquelle cette tendre famille n'avoit trouvé personne digne de leur Clémentine, ni qui pût obtenir son cœur; mais sur-tout la différence de Religion; la jeune Dame si ferme dans la sienne, qu'on avoit eu de la peine à l'empêcher de prendre le voile, & qu'un jour, qu'y étant appelé, j'avouois mes sentimens, elle avoit dit en colère qu'elle envioit à un hérétique la gloire d'avoir sauvé le Baron de Porretta: toutes ces considérations faisoient disparoitre des espérances qui auroient pu s'élever sans cela dans un cœur aussi sensible aux faveurs dont ils me combloient tous les jours.

Environ dans ce tems, s'élevèrent en Ecosse les troubles si heureusement apaisés aujourd'hui: on ne parloit guères d'autre chose en Italie que des progrès, & des prétendus succès du jeune Prétendant. J'étois souvent obligé d'essuyer les triomphes de personnes du premier rang, étant connu comme fort zélé pour les intérêts de mon païs. J'avois à disputer beaucoup là dessus, même dans cette famille d'Italiens plus modérés que les autres, & cela occasionna souvent des disputes que j'aurois bien souhaité d'é-

d'éviter. Mais cela n'étoit pas possible; chaque nouvel avis d'Angleterre ramenoit ce désagréable sujet; on ne doutoit pas que le succès des rebelles ne fût suivi de ce qu'ils appelloient le rétablissement de la Religion Catholique; & Clémentine en particulier se réjouissoit de ce qu'alors son maître hérétique se refugieroit dans le sein de sa sainte Mère, l'Eglise. Elle se plaisoit à dire cela dans la langue que je lui enseignois, & qu'elle parloit déjà assez bien.

Je pris là dessus la résolution de quitter l'Italie pour quelque tems, & de me retirer à Vienne, ou dans quelque autre Cour de l'Allemagne qui s'intéressât moins aux succès du Chevalier: je le souhaitois d'autant plus que le chagrin d'Olivia contre moi commençoit à devenir sérieux, & qu'elle-même en parloit avec moins de discrétion qu'il ne convenoit à sa fierté, à sa naissance, & à sa grande fortune.

: Je communiquai mon dessein à la Marquise premièrement. Cette généreuse Dame témoigna du chagrin de ce que je pensois à quitter l'Italie, & m'engagea à différer mon départ de quelques semaines; mais en même tems elle me fit part, avec une ouverture de cœur qui lui est particulière, de la crainte qu'elle & son mari avoient que je ne fusse amoureux de leur Clémentine. Je la persuadai de mes sentimens d'honneur à cet égard, & elle satisfit si bien le Marquis là dessus, que leur fille refusant absolument le Comte de Belvédère, ils me chargèrent du soin de parler à cette Dame en faveur de ce jeune Seigneur. J'eus une conférence avec elle sur ce sujet. Le Docteur Bartlet peut vous

en apprendre les détails. Le Père & la Mère à notre insçu s'étoient placés dans un cabinet joignant la chambre où nous étions. Ils n'eurent pas sujet d'être mécontents de ce que je dis à leur fille.

Le tems de mon départ approchant, & la jeune Dame refusant toujours le Comte de Belvedere, le frère cadet, sans que j'en fusse rien encore, (car il ne doutoit pas que je n'acceptasse avec plaisir l'honneur qu'il espiroit de les engager à me faire) se déclara en ma faveur. Ils objectèrent les difficultés qui se présentoient d'abord, tirées de ma Religion, & de ma Patrie. Il pria qu'on lui donnât commission de me parler là dessus, & à sa sœur sur les motifs qu'elle pouvoit avoir de refuser le Comte de Belvedere; mais ils s'opposèrent à ce qu'il me parlât sur ce sujet; la Marquise alléguant des raisons honorables en ma faveur, pour se joindre à ce refus, & prenant sur elle la tâche de parler à sa fille, & de lui demander les raisons de ses refus à toutes les propositions qui lui avoient été faites.

En conséquence elle s'enferma avec Clémentine. Elle n'en put rien tirer que des larmes: en silence sans aucune ombre d'opiniâtreté, avoit fait craindre depuis quelques jours qu'elle ne tombât dans une profonde mélancholie: elle s'offensoit néanmoins quand on lui supposoit de l'amour: sa Mère me dit cependant qu'elle ne pouvoit s'empêcher de soupçonner qu'elle étoit sous l'empire de cette passion sans le savoir, d'autant plus qu'elle n'avoit jamais de gaieté que quand elle prenoit des leçons d'une langue, qui vraisemblablement, comme disoit la Marquise, ne lui feroit jamais d'aucune utilité.

(Com-

(*Comme disoit la Marquise.... Ah Lucy!*)

La mélancholie augmentoit : on souhaita que son maître , comme on l'appelloit , lui parlât. Il le fit : cette tâche n'étoit pas sans difficulté. On remarquoit que généralement elle prenoit un air content pendant qu'elle étoit avec lui , quoiqu'elle parlât peu ; cependant elle paroissoit se plaire à tout ce qu'il lui disoit , & le peu qu'elle répondoit étoit toujours dans la langue qu'elle avoit nouvellement apprise , quoiqu'il parlât l'Italien & le François. Mais au moment qu'il sortoit , sa contenance changeoit , & elle cherchoit avec empressement les occasions de s'absenter de la compagnie.

(Que pensez-vous de ma fermeté , Lucy ? N'étois-je pas une bonne fille ? Mais ma curiosité soutenoit mon courage : quand je viendrai à réfléchir , pensois-je , il n'y aura rien de perdu.)

Son Père & sa Mère étoient dans la plus grande affliction. Ils consultèrent les Médecins qui dirent tous que sa maladie étoit l'amour. On le lui dit , & on lui promit toute l'indulgence qu'elle pourroit souhaiter par rapport à l'objet de sa passion ; mais elle ne put encore écouter avec patience cette imputation. Un jour que sa Suivante lui disoit qu'elle avoit sûrement de l'amour , elle lui répondit ; Voudriez-vous que je me haïsse moi-même ? Sa Mère lui parla de cette passion en des termes avantageux , comme d'une passion louable. Elle l'écouta avec attention , mais ne lui fit point de réponse.

La veille de mon départ pour l'Allemagne , la famille fit un somptueux festin en l'honneur

d'un hôte qu'ils avoient comblé de tant de faveurs. Ils avoient consenti à son départ d'autant plus aisément, qu'ils vouloient voir si son absence feroit quelque impression sur Clémentine, & comment elle la prendroit.

Ils laissèrent à son choix de paroître à table, ou non. Elle voulut y être, ils se rejouirent tous de voir ses esprits revenus: elle fut extrêmement gaie. Elle montra dans la conversation pendant tout le soir, sa vivacité & son bon sens ordinaires, en sorte que je souhaitois en moi-même que je fusse parti plutôt. Cependant il est surprenant, pensois-je, que cette jeune Dame, qui sembloit toujours, & même depuis, qu'elle étoit tombée dans ses rêveries, se plaire & être le plus gaie dans ma compagnie, se réjouisse de mon départ, semble lui devoir sa guérison, pendant que tous les autres y ont un regret obligeant. Il n'y avoit cependant rien dans sa contenance, ni dans ses regards, qui parût le moins du monde affecté. Quand on me témoigna le plaisir que j'avois fait à toute la famille, elle se joignit aux autres. Quand on fit des vœux pour ma santé & pour mon bonheur, elle parut y joindre ses vœux, en se baissant d'un air gai & content. Quand on témoigna souhaiter de me revoir avant que je retournasse en Angleterre, elle fit de même; de sorte que mon cœur étoit au large & charmé d'un si heureux changement. Quand je pris congé, elle s'avança pour recevoir mon compliment, avec la politesse & la liberté Françoisse. Je voulus lui baiser la main; le libérateur de mon frère, dit-elle, me doit pas garder cette distance, & elle m'offrit

fit sa jouë, ajoutant, Dieu conserve mon maître par tout où il ira. (& en Anglois, Dieu vous convertisse, Chevalier!) Puissiez-vous trouver toujours un ami qui vous soit aussi agréable que vous l'avez été pour nous.

Le Seigneur Jeronymo ne fut pas en état d'être présent. Je montai à son appartement pour prendre congé de lui. O mon Grandison, dit-il, en me serrant dans ses bras; & voulez-vous donc vous en aller?... Que toutes sortes de bénédictions vous accompagnent... Mais que deviendront un frère & une sœur, quand ils vous auront perdu?

Vous m'obligerez infiniment, lui repliquai-je, si vous voulez bien m'écrire quelques lignes par un domestique que je laisserai pour trois ou quatre jours après moi, & qui me trouvera à Inspruck, pour m'apprendre comment vous vous portez tous, & si la bonne santé de votre sœur continuë.

Elle doit être, elle fera à vous, me dit-il, si je puis y réussir. Pourquoi, pourquoi voulez-vous nous quitter?

Je fus surpris de l'entendre parler ainsi, il n'en avoit jamais tant dit.

Cela ne peut, cela ne peut être, lui dis-je, il y a mille obstacles...

Tous ceux qui dépendent de nous, repliquait-il, je m'assure de les lever. Olivia n'a pas votre cœur?

Ils savoient tous, par l'indiscrétion de cette Dame, les propositions qui m'avoient été faites à son sujet, & mon refus. Je l'assurai que mon cœur étoit libre.

Nous convinmes d'avoir une correspondance ; & je pris congé du plus reconnoissant de tous les hommes.

Mais quelle ne fut pas mon affliction quand je reçus à Inspruck la Lettre que j'attendois, qui m'apprit que cette lueur de rétablissement n'avoit duré que jusqu'au jour suivant ! La maladie de la jeune Dame étoit revenue plus forte qu'auparavant. Vous raconterai-je, Mademoiselle , les effets qu'elle produisoit sur elle, selon ce que son frère m'écrivit.

Elle s'enferma dans sa chambre, ne paroissant pas regarder ou savoir si la Suivante y étoit, & ne répondant point à deux ou trois questions que cette fille lui fit, mais s'asseyant, en lui tournant le dos, vis à vis d'un cabinet qui étoit dans la chambre, elle resta quelques momens dans un profond silence, ensuite elle s'accroupit, & d'une voix basse, sembloit parler à quelqu'un dans le cabinet . . . Et vous dites qu'il „ est parti ? Parti pour toujours ? Non , non „ pas pour toujours !”

Qui parti, Madame ! dit la Suivante. A qui adressez-vous ce discours ?

„ Nous lui sommes tous redevables sans doute. Délivrer mon frère avec tant de bravoure, & poursuivre les Braves, & comme dit „ mon frère , le mettre dans sa propre chaise, „ & marcher à pied à côté de lui . . . Hélas ! „ comme vous dites, les assassins auroient pu „ le tuer : les chevaux auroient pu le fouler sous „ leurs pieds” Il sembloit toujours qu'elle parloir à quelqu'un dans le cabinet.

Sa Suivante s'avança vers le cabinet, & en

ou-

ouvrit la porte, pour détourner son attention de cet endroit-là, & pour changer le cours de ses idées; mais elle s'en rapprocha encore, toujours accroupie, & parlant d'une voix calme, comme s'il y eût quelqu'un: alors faisant un éclat de rire: „ Amoureuse! ” dit-elle, ... „ Voilà une sotte idée! Et cependant j'aime tout le monde plus que moi-même. ”

Sa Mère vint alors dans sa chambre. La jeune Dame se leva en hâte, & ferma la porte du cabinet comme s'il y eût eu quelqu'un caché, & se jettant aux pieds de sa Mère: ma chère, ma très-honorée Mère, dit-elle, pardonnez-moi toute la peine que je vous ai causée... mais je veux, je le dois, vous ne pouvez me le refuser, je veux être l'enfant de Dieu, aussi bien que le vôtre. Je veux aller dans un Couvent.

On découvrit ensuite que son Confesseur, se servant des confessions qu'il lui avoit arrachées de ses sentimens pour son maître, quoique tels qu'une sœur pourroit les avoir pour son frère, mais craignant qu'ils ne devinssent de conséquence, avoit rempli son ame tendre de terreurs qui avoient affecté ainsi son cerveau. Elle est, comme je vous l'ai dit, Mademoiselle, d'une piété exemplaire.

Je ne m'arrêterai pas sur une scène si triste. Que j'afflige votre cœur sensible, ma bonne Miss Byron!

(Pensez-vous, Lucy, que je ne pleurois pas? ... Sans doute, je pleurois... Pauvre jeune Dame! Mais mon ame étoit disposée à se plaire à une scène si triste. Je vous prie, Monsieur, continuez, lui dis-je; quel est le cœur qui ne sai-

gneroit à l'ouïe d'un tel récit ! Je vous prie, Monsieur, continuez)

Ce sera la tâche du Docteur Bartlet de vous donner de plus grands détails, je serai plus court... Je ne veux pas irriter ma propre douleur.

Tous les secours de la médecine furent essayés; mais son Confesseur, qui cependant est un honnête homme, entretint ses craintes & ses terreurs. Il voyoit la faveur où étoit son maître auprès de toute la famille: il savoit que le frère cadet avoit parlé de le récompenser d'une façon extraordinaire. Il avoit plus d'une fois engagé cet homme favorisé à faire l'aveu de ses principes; & il avoit excité dans le cœur de sa pénitente de tels combats entre sa piété & sa gratitude, qu'une personne aussi délicate ne put les soutenir.

Il y a à Florence une famille du premier rang, dont les Dames ont avec elles une amie connue par l'excellence de son cœur, & par son esprit, & qui aiant été dépouillée de sa fortune dès son enfance, par un Oncle aux soins de qui son Père mourant l'avoit confiée, avoit été reçue comme une compagne, & comme une bénédiction, par deux Dames de cette famille chez qui elle demouroit depuis plusieurs années. Elle est Angloise & protestante, mais si sage, que cette qualité ne leur donne pas moins d'estime pour elle, quoiqu'ils soient tous zélés Catholiques Romains. Ces deux Dames, & leur compagne faisant un jour visite à la Marquise de Porretta, cette Mère désolée leur raconta la triste histoire de sa fille. Les Dames,
qui

qui croyoient possible à leur M^e. Beaumont tout ce qui est du ressort de la prudence humaine, souhaitèrent qu'on pût lui confier la jeune Dame pendant une semaine, dans leur maison à Florence.

Cela fut accepté aussitôt que proposé ; & Clémentine y consentit , y ayant toujours eu une grande union entre les deux familles, & ayant elle-même, comme tout le monde, une haute idée de M^e. Beaumont. Elle partit avec ces Dames quand elles retournèrent à Florence.

Ici encore pour abréger mon histoire, je vous renverrai au Dr. Bartlet. Madame Beaumont découvrit le fonds de la maladie : elle donna ses conseils à la famille là dessus ; le Seigneur Jeronymo les appuyant, on résolut de les suivre. On dit à la jeune Dame qu'on s'accomoderoit à tous ses souhaits : elle avoua alors quels ils étoient : cet aveu & les avis d'une amie si prudente la soulagèrent ; & elle retourna à Bologne beaucoup mieux qu'elle n'en étoit partie. On pria , d'un consentement unanime de la famille, le maître de Clémentine de retourner à Bologne, après avoir tenu une assemblée de toute la famille, où la branche d'Urbino, & le Général assistèrent, & dans laquelle on régla les articles qu'on proposeroit à ce prétendu fortuné mortel ; mais on ne devoit lui parler de ces articles qu'après qu'il auroit vu la Dame : mauvaise politique, sûrement.

Il étoit alors à Vienne. Le Seigneur Jeronymo, dans sa Lettre, le félicitoit comme un homme qu'il étoit enfin en son pouvoir de récompenser ; & il lui disoit en général que les conditions

seroient telles qu'il étoit impossible qu'il n'y trouvât un très-grand avantage. Il vouloit dire sûrement par rapport à la fortune.

Un ami si considéré ne pouvoit sans doute qu'être remué par ces nouvelles. Cependant connoissant la Dame, & la famille, il craignoit que les articles de la résidence, & de la Religion, ne s'arrangeassent difficilement. Il rapella donc toute sa prudence, pour entretenir ses craintes, & suspendre ses esperances.

Il arriva à Bologne : on lui permit de rendre ses devoirs à Clémentine en présence de sa Mère. Que la réception de la Mère & de la fille fut tendre, noble & franche ? Quelles félicitations ne lui fit pas Jeronymo ! Il appelloit son frère l'homme qu'il supposoit fort heureux. Le Marquis étoit disposé à reconnoître en lui son quatrième fils. Une dot considérable devoit être ajoutée aux biens que lui avoient légué ses deux Grands-Pères. On devoit inviter mon Père à favoriser les nôces par sa présence.

Mais permettez que je passe légèrement sur le reste. Les conditions ne purent être acceptées ; car je devois renoncer formellement à ma Religion, & m'établir en Italie : une fois seulement tous les deux ou trois ans, il me seroit permis, si je le voulois, d'aller passer deux ou trois mois en Angleterre ; & une fois en sa vie, si leur fille le souhaitoit, je pourrois l'y mener comme pour une visite de curiosité, & pour un tems qu'ils limiteroient.

Quelle ne fut pas ma douleur de ne pouvoir répondre à l'attente de ces personnes, qui faisoient tant de cas de moi ; vous ne pouvez, Mademoiselle,

selle, imaginer tout ce que je souffrois. Je ne pouvois m'attendre qu'ils dormassent beaucoup à la considération des principes d'un homme qu'ils supposoient dans une erreur qui le perdrait infailliblement : mais quand le tendre frère imploroit ma complaisance ; quand l'excellente Mère me conjuroit d'avoir pitié de son cœur & de la tête de son enfant ; quand la tendre, l'aimable Clémentine s'oubliant elle-même, me pressoit pour l'amour de mon âme, d'embrasser la Doctrine de sa sainte Mère Eglise ... Ah Mademoiselle Mais que je vous gêne ...

(Il s'arrêta, il avoit besoin de son mouchoir, aussi bien que moi ... Quelle cruelle situation !)

Et quel, quel, Monsieur, lui dis-je en sanglottant, quel fut le résultat ? Pures-vous, pures-vous résister ?

Persuadé de la vérité de ma croyance, ayant des objections insurmontables contre celle qu'on vouloit me faire embrasser ; aimant d'ailleurs ma patrie, n'aurois-je pas sacrifié mon Dieu & ma patrie, si j'avois cédé ? Mais je travaillai, je m'étudiai à trouver un arrangement. J'aurois manqué à ce qu'exigeoient le mérite de Clémentine, & mon propre caractère, si elle ne m'avoit pas été chère. Et en effet je voyois alors en elle des graces sur lesquelles j'avois résolu de fermer les yeux auparavant : son rang touchoit à celui des Princes ; sa fortune égaloit son rang : Religion, pais, tout autant d'obstacles, qui m'avoient paru insurmontables, levés par eux-mêmes ; leur confiance que je ne violerois point les droits de l'hospitalité, qui m'avoient jusqu'alors fait combattre contre moi-même, pour voir avec indifférence

rence la plus aimable de toutes les femmes par sa beauté & par la noblesse de son ame J'offris de passer tour à tour une année en Italie, & une en Angleterre, si leur chère Clémentine vouloit y vivre avec moi, sinon, de me contenter d'y passer trois mois de l'année. Je proposai de la laisser dans une entière liberté sur l'article de la Religion; & si nous avions des enfans, de lui laisser l'éducation des filles, en me réservant celle des garçons, condition à laquelle, après d'autres exemples, il étoit à présumer que sa Sainteté-même voudroit consentir. C'étoit là, Mademoiselle, un grand sacrifice à la compassion, à l'amour Que pouvois-je faire de plus!

Et Clémentine, Monsieur, ne voulut-elle pas accepter ces conditions?

Ah l'infortunée! C'est cette reflexion qui augmente mon tourment. Elle y auroit consenti, elle fit de son mieux pour obtenir l'agrément de ses Parens à ces conditions. Cet empressement en ma faveur, malgré son attachement à sa Religion, excite ma compassion, & exige ma reconnaissance.

Quelles scènes! Quelles tristes scènes suivirent! . . . Le Père oublia l'indulgence qu'il avoit promise: la Mère à la vérité sembloit en quelque manière neutre: le frère cadet étoit encore cependant ferme dans mon parti; mais le Marquis, le Général, l'Evêque, toute la branche d'Urbino furent inflexibles, d'autant plus qu'ils regardoient cette alliance comme autant au dessous d'eux qu'elle étoit honorable pour moi, un particulier, un homme obscur, comme ils commençoient à m'appeller. En un mot

on

on consentit, on souhaita même que je partisse de Bologne; & l'on ne permit pas que je prisse congé de la malheureuse Clémentine, quoiqu'elle suppliât à genoux qu'on lui accordât une dernière entrevue. Et quelles en furent les suites?... Il faut que le Dr. Bartlet vous dise le reste... Malheureuse Clémentine! ... Ils souhaitent à présent que je leur fasse encore une visite à Bologne... Malheureuse Clémentine! A quoi bon?

- Je voyois que son cœur généreux étoit trop touché, pour qu'il pût répondre à mes questions, si j'avois pu trouver de la voix pour lui en faire.

Mais o mes chers parens! Vous voyez ce qui en est! Puis-je être aussi infortunée que lui, que sa Clémentine? Le Dr. Bartlet peut bien dire que cet excellent homme n'est pas heureux. Il peut bien dire lui-même qu'il a souffert beaucoup, même de la part des femmes vertueuses. Il peut bien se plaindre qu'il passe des nuits sans dormir: malheureuse Clémentine! Que je le répète après lui! Sir Charles Grandison n'est pas heureux non plus! ... Et qui est heureux; ma chère? Ce n'est pas sûrement

Votre

HARRIET BYRON.



LET-



L E T T R E X X I .

Suite.

J'ai été forcée de quitter ma plume, je commence une nouvelle Lettre, je n'avois pas compté de finir la précédente dans cet endroit-là.

Sir Charles vit ma douleur, & oublia la sienne, pour applaudir à ce qu'il appelloit mon *humanité*, & pour adoucir ma tristesse. Je vous ai souvent renvoyé dans mon récit, dit-il, au Dr. Bartlet, je le prierai de vous montrer tout ce que vous souhaiterez de voir, dans la correspondance libre & sans réserve que nous avons eue. Vous qui aimez à amuser vos parens par vos récits, vous trouverez peut-être dans cette histoire, des choses dignes de leur curiosité. Je suis sûr que je puis compter sur leur probité & leur candeur. Ne sont-ils pas vos parens ? Plut au Ciel qu'il fût en mon pouvoir de contribuer à leur satisfaction, & à la vôtre.

Je me contentai de me baisser. Je ne pouvois faire autre chose.

Je vous ai dit, Mademoiselle, que j'étois engagé par la compassion ; mais que je n'étois point lié par l'honneur. Je le pense ainsi. Mais quand vous aurez vu tout ce que le Dr. Bartlet vous montrera, vous serez plus en état de juger de moi, & pour moi. J'aimerois mieux avoir l'approbation de Miss Byron que celle de toutes les autres femmes du monde.

Qui

Qui pourroit, Monsieur, sachant seulement autant que j'en fai sur la malheureuse Clémentine, ne pas souhaiter qu'elle puisse être ...

Ah Lucy! je m'arrêtai ... J'aurois presque été une fille fausse! Et cependant n'aurois-je pas dû être en état de dire de tout mon cœur ce que j'allois dire? Je soutiens, Lucy, d'après des expériences répétées, que l'amour rétrécit le cœur. Ne me regardoit-on pas comme généreuse, bienfaisante, & au dessus de l'intérêt particulier? Mais suis-je ainsi aujourd'hui?

A présent, dit-il, (il alloit prendre ma main, mais avec un air, comme s'il eût cru que c'étoit une trop grande liberté ... Tant de tendresse dans les yeux, quelque chose de si respectueux dans la contenance ... Il ne fit que toucher ma main, & retira la sienne) que vous dirai-je, Mademoiselle? Je ne puis dire ce que je dirois ... Mais, je le vois, vous êtes capable de compassion pour moi ... pour la généreuse Clémentine ... L'honneur me défend ... Cependant l'honneur m'ordonne ... Je ne puis être injuste, sans générosité ... intéressé! ...

Il se leva; permettez moi, Mademoiselle, me dit-il, de vous remercier de l'attention que vous m'avez accordée ... Pardonnez moi la peine que j'ai causée à un cœur capable d'une si tendre sympathie ...

Me saluant profondément, il sortit avec précipitation, comme s'il eût voulu me cacher son émotion. Il me laissa occupée à regarder de tout côté, comme si j'eusse cherché mon cœur, & alors, comme le tenant pour perdu sans retour,

tour, je fus pendant quelques momens immobile comme une statue.

Un débordement de larmes me rendit le sentiment & le mouvement ; & dans ce moment Miss Grandison, (qui aiant entendu sortir son frère, avoit attendu quelques minutes avant que d'entrer , supposant qu'il reviendrait ,) m'entendant sanglotter, accourut ... O ma Harriet, dit-elle, en me serrant dans ses bras, qu'est-il arrivé ! Est-ce ma sœur, ma véritable sœur, ma sœur Grandison que j'embrasse ?

Ah ma Charlotte ! Il ne me reste plus de flatteuses esperances ... Point de sœur ! Je ne dois pas, je ne puis pas l'être ! La Dame est ... Mais menez moi, menez moi hors de cette chambre, je ne l'aime pas, lui dis-je, en étendant une main devant mes yeux, & mes larmes coulant entre mes doigts ... Larmes qui ne couloient pas seulement pour moi, mais pour sir Charles Grandison, & pour la malheureuse Clémentine. Car ne concluez-vous pas de ce qu'il a dit, qu'il est arrivé quelque malheur à cette pauvre Dame ? Me soutenant alors sur le bras de Miss Grandison, je sortis en hâte de la Bibliothèque de Milord, & montai à ma chambre, Charlotte me suivant ... Laissez moi, laissez moi ici, chère fille, pour six minutes : j'irai vous joindre dans votre chambre.

Elle se retira obligeamment : je me jetai dans une chaise, je m'abandonnai à mes pleurs pendant quelques momens, & j'en fus plus en état de recevoir les deux sœurs, qui se tenant par la main vinrent dans ma chambre pour me consoler.

Je

Je ne pus leur raconter avec quelque suite ce que je venois d'entendre, je leur dis seulement que tout étoit fini, que leur frère étoit à plaindre, sans être à blâmer, & que si elles vouloient me permettre de me rapeller quelques-unes des choses qui m'avoient le plus touché, je les irois joindre, & que mon récit en seroit plus exact, si elles avoient cette indulgence.

Elle ne restèrent avec moi que jusqu'à ce qu'elles me vissent un peu plus tranquille.

Sir Charles & le Dr. Bartlet sortirent en carrosse. Il s'informa plus d'une fois de ma santé, disant à Charlotte, qu'il craignoit de m'avoir trop affligée, par la triste histoire qu'il m'avoit faite.

Il a souhaité d'être dispensé de dîner avec nous. Le pauvre homme! Quelle doit être sa douleur!... N'être pas en état de nous voir, d'être avec nous!

J'aurois voulu m'excuser aussi, n'étant pas fort en état de paroître; mais on ne me le permit pas.

Je ne restai que fort peu de tems à table après le dîner. Cependant, que ce tems me parut long! Les regards des domestiques m'étoient à charge, de même que ceux d'Emilie, chère fille! Ses yeux étoient baignés de larmes, quoiqu'elle ne fût pas pourquoi, mais par sympathie, pour ainsi dire, parce qu'elle supposoit que tout n'alloit pas comme elle l'auroit voulu.

Elle monta bientôt après moi: Un seul mot, ma chère Demoiselle, dit-elle, en tenant la porte dans sa main, & n'avançant que la tête, dites moi seulement qu'il n'y a point de mesintelli-

telligence entre mon tuteur & vous . . . Dites moi seulement cela.

Non, ma chère, non, aucune absolument, mon Emilie !

Dieu soit loué, dit-elle, en joignant les mains ; Dieu soit loué ! . . . S'il y en avoit eu, je n'aurois su quel parti prendre ! . . . Mais je ne veux pas vous importuner . . . Elle s'en alloit.

Restez, restez, ma bonne amie ! restez mon Emilie ! Je me levai, je pris sa main, ma chère fille, lui dis-je, voulez-vous vivre avec moi ?

Dieu vous benisse éternellement, très-chère Demoiselle ! . . . Si je veux ? C'est tout le souhait de mon cœur.

Voulez-vous venir avec moi dans le Comté de Northampton, mon amour ?

Je vous suivrais au bout du monde, Mademoiselle : je vous servirai ; & je vous aimerai mieux que mon tuteur, s'il est possible.

Ah ma chère ! Mais comment voudrez-vous vivre sans voir votre tuteur de tems en tems ?

Eh, mais il vivra avec nous, n'est-il pas vrai ?

Non, non, ma chère ? . . . Et vous préféreriez donc de vivre avec lui, & non pas avec moi ; voudriez-vous ? . . .

A la vérité, mais je ne voudrois pas . . . En vérité je veux vivre & mourir avec vous, si vous me le permettez, & je réponds que son tendre cœur l'amenera souvent auprès de nous. Mais dites moi, d'où viennent ces larmes ? D'où vient cette affliction ? Pourquoi parlez-vous si vite, & si court ? Pourquoi paroissez-vous dans cette agitation ?

Est-

Est-ce que je parle vite & court? Parois-je dans l'agitation? ... Je vous remercie de votre remarque. A présent laissez moi, je tâcherai d'en profiter, & de me remettre.

Cette aimable fille sortit à petit pas, & je tâchai de me remettre de mon desordre.

Je lui étois obligée de sa remarque; elle me fut réellement utile: mais vous pouvez penser, Lucy, que je dois effectivement être agitée. La manière dont il m'a quitté... Cela n'étoit-il pas singulier?... S'arracher si brusquement, je puis dire! Et ce qu'il dit accompagné d'un air si passionné! Un air qui sembloit dire plus que les paroles! Et sortir sans me donner la main comme il m'avoit amenée... & comme si... Je ne puis pas dire comme quoi... Mais vous me direz votre sentiment sur tout cela. Tout ce que je puis dire, c'est que je crois mon incertitude finie, & d'une manière qui n'étoit pas fort à souhaiter... Cependant... Mais pourquoi me tourmenter moi-même? Ce qui doit être, fera.

Les Messieurs n'étant pas encore revenus, pendant que nous buvions le thé, l'après-midi, Emilie s'étant chargée de le servir, sa présence ne m'empêcha pas de faire un récit abrégé à Lord L. & aux deux Dames de ce que j'avois appris: j'avois justement fini, & je sortois de la chambre, quand les deux Messieurs entrèrent.

Sir-Charles s'adressa d'abord à moi pour s'excuser de m'avoir causé tant de peine. Son émotion pendant qu'il me parloit étoit visible. Il hésitoit; il trembloit. Pourquoi hésitoit-il? Pourquoi trembloit-il?

Je

Je lui dis, que je n'avois pas honte d'avouër que j'avois été extrêmement touchée de sa triste histoire. Cette pauvre Dame, lui dis-je, est fort à plaindre. Mais souvenez-vous, Monsieur, de ce que vous m'avez promis de la part du Docteur Bartlet.

J'ai prié le Docteur de remplir mes engagements.

Et je suis prêt à obéir, dit le bon Docteur; ma tâche sera bientôt remplie.

Comme j'étois à la porte; prête à monter les degrés, je fis une révérence, & je poursuivis mon chemin.

Il se baissa, ne dit rien, & avoit l'air, si je ne me trompe, de s'être attendu que je rentre-rais dans la chambre... Non en vérité!

Cependant je le plains de tout mon cœur! Il seroit donc bien méchant, d'être fâché contre lui... Tant de bonté, tant de sensibilité, tant de compassion, (source, je crois, de tous ses maux,) ne se trouvèrent jamais ensemble dans une ame si forte.

Dites moi, dites moi, ma chère Lucy... Non, ne me dites rien jusqu'à ce que vous aïez lu ce que me communiquera le Docteur Bartlet: alors, je crois, tout sera éclairci.

Samedi, 25. Mars.

IL (mais pourquoi cette façon méprisante de s'exprimer?... Fi, Harriet, avec votre petitesse de cœur!) *Mr Charles* va retourner en ville. Il ne peut être heureux, lui-même: il va donc se donner le plaisir de travailler au bonheur de son ami. La félicité de ses amis est
une

une jouissance pour lui. O quelle bénédiction qu'un cœur rempli de bienveillance pour les hommes ! Que le monde le traverse comme il lui plaira, il est impossible qu'il le prive de tout son bonheur... Fortune, fais de ton pis ! Si sir Charles ne peut être heureux avec sa Clémentine, il partagera le bonheur de Lord G. ; & comme cela assurera le bonheur de sa sœur, si elle n'y met obstacle elle-même, il ne sera point privé de félicité. Que moi-même à son exemple !... Ah Lucy ! Que ne puis-je !... Mais dans l'occasion, j'espère que je me montrerai, & qu'on me trouvera, digne d'être la fille de ma Grand-Mère, & de ma Tante, & par conséquent d'être appelée, ma chère Lucy,

Votre

HARRIET BYRON.

Sir Charles est parti, & nous avons repris la matière avec les Dames & Lord L.

Que pensez-vous ?... Ils prétendent tous... (c'est un fidèle récit, autant que je puis me le rapeller.) *Ils prétendent tous*, que les grands combats de sir Charles, son grand tourment est causé... Ses grands combats... (Je ne fais ce que j'écris, je crois... Mais laissons le passer) font entre sa *compassion* pour la malheureuse Clémentine, & son *amour*... pour... pour quelque autre.

Mais quelque grand que soit son cœur, qui pourroit, ma chère, se contenter de la moitié ? La *compassion*, Lucy !... La *compassion* d'un tel cœur... doit être l'*amour*... & cela ne

Tom. III.

M

doit-

doit-il pas être pour une telle femme ? Dites moi... Lucy, ne plaignez-vous pas de tout votre cœur la malheureuse Clémentine, qui aime, contre les principes de sa Religion, & en ce sens contre son inclination, un homme qui ne peut être à elle sans manquer à son honneur & à sa conscience ? Quelle fatalité dans un amour accompagné de ces circonstances !... *Aimer contre son inclination !* Quelle étrange expression ! Mais quelle bizarrerie dans la passion qu'on appelle amour ? Ou plutôt de quelles bizarreries ne rend-il pas coupables ceux qu'il soumet ? Que le mien soit toujours réglé par les loix de la raison, & du devoir, alors mes souvenirs, mes reflexions ne me causeront jamais un trouble de longue durée !

* *

Le Docteur Bartlet m'a prié de lui dire quels sont les articles particuliers dont je souhaite d'être le plutôt instruite, dans l'histoire de la malheureuse Clémentine, & il a promis de les transcrire. Je lui en ai donné la liste par écrit. Je me suis presque rendue coupable d'affectation. J'ai demandé quelques particularités qui ne sont pas si immédiatement intéressantes : l'histoire d'Olivia, de M^r. Beaumont, les différens entre sir Charles & le Seigneur Jeronymo. Mais, Lucy, les articles que j'attends le plus impatiemment, sont ceux-ci.

Sa première conférence avec Clémentine au sujet du Comte de Belvedere, entendue par le Père & par la Mère.

La conférence qu'on le pria d'avoir avec elle,

le, lorsqu'elle commença à tomber dans la mélancholie.

Si les raisons de sa gaieté quand il partit de Bologne, sont expliquées dans quelque endroit.

Par quel moyen M^r. Beaumont obtint l'aveu d'une passion si soigneusement cachée aux P^{re}s les plus tendres.

La réception qu'on fit à sir Charles à son retour de Vienne.

Comment ses propositions pour un arrangement par rapport à la Religion, & à la résidence furent reçues par la famille, & par Clémentine.

Le plus important de tous, Lucy... la dernière & douloureuse séparation : ce qui la rendit nécessaire : ce qui arriva à Bologne après cela, & dans quel état est à présent la pauvre Clémentine.

Si le Docteur ne nous cache rien par rapport à cet article, nous pourrions voir pourquoi ils souhaitent qu'il retourne à Bologne après une si longue absence, & pourquoi il semble croire cette visite inutile. O Lucy ! que de choses dépendent de la réponse à cet article !... Mais plus d'incertitude, je vous conjure, sir Charles Grandison ! Plus d'incertitude, je vous prie, Docteur Barlet ! Mon cœur ne peut soutenir l'idée d'un plus long suspense.

Adieu Lucy ! allonger ma Lettre, ce seroit seulement, (car je ne puis changer de sujet) appuyer plus longtems sur des foiblesses & des folies qui vous ont déjà donné assez de peine pour

Votre

HARRIET BYRON.

M 2

LET.



L E T T R E X X I I .

Suite.

Colnebrooke, lundi 27. Mars.

Le Docteur Bartlet voyant notre impatience, a demandé la permission de s'aider de son neveu pour copier les passages des Lettres de sir Charles qui le mettront en état de remplir la tâche qu'il a prise si obligeamment. Par ce moyen, il nous a donné déjà les écrits que je vous envoie. Nous les avons lu avec avidité. Quand vous les aurez lu, ayez la bonté de les renvoyer au plutôt, pour que mon cousin & ma cousine Reeves puissent les avoir. Ils cèdent volontiers la préférence au vénérable cercle, comme mon cousin, qui dîna hier avec nous, m'a chargé de vous le dire. O ma Lucy, quel admirable jeune homme que sir Charles Grandison ! Mais il a eu le bonheur d'avoir un Docteur Bartlet, comme il fait gloire de l'avouer, pour bâtir sur l'excellent fondement jetté par la meilleure & la plus sage des Mères.

Première Lettre du Docteur BARTLET.

Ma tâche sera facile, ma bonne Miss Byron, avec le secours que vous m'avez permis de prendre. Car qu'est-ce autre chose que de transcrire des morceaux des Lettres de sir Charles, en ajoutant par-ci par-là quelques lignes pour la liaison ? Et je me plais infiniment dans cette

oc-

occupation, qui fera connoître, à tant de dignes personnes admises dans cette confiance, le cœur de mon bien aimé patron, dans tous les jours que les circonstances les plus intéressantes peuvent y répandre.

Votre premier ordre est celui-ci :

Je croirois, dites-vous, que les disputes entre sir Charles & le Seigneur Jeronymo & ses compagnons, lors de leur première connoissance, doivent être non seulement curieuses, mais édifiantes.

Elles le sont, ma bonne Miss Byron, mais comme je présume que vous autres, Dames, êtes plus curieuses des autres articles (voyez Lucy, n'aurois-je pas mieux fait de ne point dissimuler ?) Je me contenterai à présent de vous transcrire deux Lettres, par où vous verrez avec quelle générosité Mr. Grandison chercha à ramener son ami dans les sentiers de la vertu & de l'honneur, quand, avec d'autres jeunes gens de qualité, & à leur instigation, il se fut résolu à partager leurs fautes, & à favoriser leurs entreprises.

Vous verrez par ces Lettres, Mademoiselle, (sans que je blesse votre modestie par ce récit) quels étoient les théâtres ordinaires de ces libertins, pleins de mépris pour le mariage, pour les loix de la société, & pour les femmes, sinon autant qu'elles servoient à leurs plaisirs.

Au Baron de Porretta.

Mon cher Jeronymo pardonnera-t-il à son Grandison, la liberté qu'il va prendre avec lui ? Il le fera, si l'amitié qu'il fait profession d'avoir pour lui, est telle qu'un cœur bien placé puisse

s'en faire gloire. Et cette liberté ne fait-elle pas l'essence de la vraie amitié? Permettez moi de vous dire, à cette occasion, que votre Grandison a plus vu le monde, que beaucoup de gens qui y ont vécu plus longtems, n'ont eu occasion de le voir. On m'envoya voyager pour mon utilité, sous la conduite d'un homme qui se trouva être le plus intrigant, & le plus débauché de ceux à qui on ait jamais confié un jeune homme. Je vis en lui l'inconvénient & la laideur du libertinage: aidé des conseils d'un excellent homme avec qui j'eus le bonheur de faire connoissance, & par l'assistance divine, (ne seroit-ce pas une fausse honte, & une lâcheté si je ne le disois pas?) j'ai échappé aux pièges tendus à mes mœurs. Mon très-cher ami en sera plus disposé à me permettre de lui faire part des leçons qui m'ont été si utiles à moi-même.

Je suis d'autant plus encouragé à prendre cette liberté, que je me suis souvent flatté d'avoir vu mon Jeronymo touché des raisons alléguées dans nos conversations à Padoue, & à Rome, où nous avons discuté & plaidé la cause de la vertu, & du véritable honneur.

Je n'ai plus aucune esperance de ramener aucun de ces jeunes gens avec qui, à votre requi-sition, je me suis trouvé si souvent en dernier lieu. Mais j'ai encore des esperances de vous, parce que vous continuez à déclarer que vous préférez mon amitié à la leur. Vous pensiez que j'étois rebûté, parce qu'ils tournoient ordinairement en ridicule les argumens auxquels ils ne pouvoient répondre. Mais autant que je
l'ai

J'ai pu innocemment , je les ai suivi dans leur légèreté. Je leur ai rendu ridicule pour ridicule , & comme vous le savez , ce n'a pas été toujours sans succès ; mais ils revenoient éternellement à la charge , & chaque jour nous avions à réfuter les mêmes raisonnemens qui avoient été renversés le jour précédent. Nous ne pouvions être convaincus , ni eux par moi , ni moi par eux. Je quitte donc , non cependant sans regret , une société , où je ne puis trouver de plaisir. Mais que mon cher Jeronymo ne me renonce pas pour son ami ! J'avois l'honneur d'être estimé de lui avant que de me laisser engager à voir ces Messieurs ; nous cultivions avec un plaisir mutuel l'amitié l'un de l'autre , indépendamment de cette association. Soyons encore l'un pour l'autre ce que nous étions dans les commencemens de notre liaison. Vous avez de grandes qualités ; mais vous êtes défiant , & trop souvent vous vous laissez empaumer par des gens dont les talens sont bien inférieurs aux vôtres.

Peut-être la force des argumens dont j'ai souhaité que l'impression fût durable dans votre cœur , a-t-elle été affoiblie par le ridicule qu'ils ont tâché d'y jeter. Permettez que je vous en rapelle quelques-uns sur le papier , & que j'y en joigne d'autres : je ne me propose d'autre vuë que votre bien , avec l'espérance de me confirmer dans mes propres principes , par l'efficacité qu'ils peuvent avoir sur vous. Ne me trouvez pas trop sérieux ; l'occasion , l'obligation que nous impose la vraie amitié , sont de la dernière importance.

M 4

Vous

Vous m'avez montré des Lettres de votre illustre famille, de votre Mère, du pieux Prélat votre frère, de votre oncle, & d'autres plus admirables encore, s'il est possible, de votre sœur... toutes remplies de l'intérêt qu'ils prennent à votre bonheur présent & à venir. Que mon Jeronymo est chéri de toute sa famille ! Et de quelle famille ! Que lui-même les aime tous tendrement !... Quel en doit être l'effet ? Jeronymo ne peut être ingrat. Il connoît si bien ce qu'exige le devoir d'un fils soumis, d'un frère tendre, que je n'entreprendrai pas de donner plus de force sur lui, aux raisons qu'ils emploient.

Des efforts de mon ami pour excuser quelques-unes des libertés qu'il se permet, je conclus que s'il les croyoit criminelles, il a trop d'honneur pour s'en rendre coupable. Il n'est pas capable de dire comme Médée : *Je vois le meilleur parti, je l'approuve ; & je suis le pire.* Non ! il faut que son jugement s'égare avant qu'il se puisse pardonner à lui-même quelque écart. Mais qu'il prenne garde : car toute inclination vicieuse n'a-t-elle pas quelque chose à alléguer en sa faveur ?... Des excuses, mon cher ami, sont déjà plus qu'un aveu secret ; & la fanté de l'ame, comme celle du corps, se dérange par des degrés presque insensibles.

Mon Jeronymo a allégué, (& il peut s'en vanter avec raison) ses dispositions à la bienveillance, à la charité, à la générosité... Quel dommage qu'il ne puisse être encore plus parfait !... qu'il ne prenne pas la résolution de s'abstenir de faire aucun tort prémédité à des créa-

créatures de son espèce ! Mais souvenez-vous, Monsieur, que la vraie bonté est toujours la même, & influe également sur toutes les parties de la conduite, & que la vraie générosité ne se borne pas à remplir des obligations prises par écrit ou verbalement.

Dailleurs, qui peut, dans les fautes même les plus légères, & lorsque quelques fausses vertus pourroient fournir des couleurs pour les pallier, qui peut se promettre de s'arrêter, quand une fois il a lâché la bride à ses desirs illégitimes ? Et ne puis-je pas ajouter que mon Jeronymo n'est pas en son propre pouvoir ? Il se laisse mener... Plût à Dieu qu'il voulût choisir de nouveau sa compagnie, & mener lui-même les autres ! Chacune des vertus qui échauffent son cœur, seroit alors animée par l'exemple d'une vertu pareille, au lieu d'être éteinte par l'exemple d'un vice opposé.

Vous vous vantez avec raison de la noblesse de votre origine, du mérite des différentes branches qui composent votre maison. Passez moi cette question, Monsieur ; êtes-vous résolu de vous reposer sur la gloire de vos ancêtres ? Vos Père & Mère, & tous ceux de votre famille vous ont donné lieu de vous féliciter de leur mérite. Ne leur donnerez-vous point de sujet de se vanter du vôtre ?

A toutes les sollicitations pressées que vous ont faites vos parens de vous marier, vous avez répondu que vous le feriez avec plaisir si les femmes étoient des Anges... Mais, je vous prie, que devroient donc être des *hommes*, qui voudroient trouver de pareilles femmes ?

Pouvez-vous , mon cher Monsieur , mépriser le mariage , & cependant le regarder comme un sacrement ? Pouvez-vous démentant les maximes de votre famille , & souhaitant que votre sœur , dont je vous ai ouï parler avec tant de plaisir & d'admiration , affermissé le crédit de votre famille de son côté , pouvez-vous prendre la résolution de ne point contribuer à l'agrandir du vôtre ?

Vous vous êtes permis de parler avec mépris du général des femmes Italiennes , à cause de leur ignorance. Ne leur imputer pas leur malheur , mon illustre ami , comme si c'étoit leur faute ; elles ont le même génie naturel qui distingue les hommes & les femmes de notre heureux climat. Que le manque de culture ne vous engage pas , éclairé comme vous l'êtes , à les mépriser. Il est difficile de séparer la cause de la vertu d'avec celle du sexe.

Mais , ô mon ami , mon cher Jeronymo , n'ai-je pas trop à craindre que ce ne soient des attachemens coupables qui vous en font mépriser un légitime ? ... Que vous vous étudiez à trouver des prétextes pour justifier le train de vie dans lequel vous vous êtes laissé entraîner ?

Considérons les objets de vos poursuites ... Hélas, il y en a plus d'un ! ... Sont-ce des femmes à qui elles aient fait quitter le sentier de la vertu ? ... qui sans cela se seroient peut-être mariées , & auroient été des membres utiles à la société ? ... Considérez , mon ami , quel crime capital est une séduction de ce genre ! ... Pouvez-vous vous glorifier de la vertu de votre sœur , & vous permettre vos attentats sur la fille , sur la

la sœur d'un autre. Et, je vous prie, comment peut-on regarder comme pardonnable dans un homme, un crime qui rend une femme infame ?

Un bon cœur, une ame qui a de la délicatesse, ne peut s'associer à une ame corrompue. Quel lien peut retenir une femme qui a renoncé à son honneur ? Quelle alternative y a-t-il pour un homme, dans un attachement si coupable, sinon d'être ou le tyran d'une misérable qui lui a donné sujet de la mépriser, ou la dupe d'une femme qui le méprise ?

Une des maximes de conduite les plus importantes (permettez moi d'être sérieux sur un sujet si sérieux) dans cette union de l'ame & du corps, c'est de reprimer les appetits déréglés de l'un, & de perfectionner les facultés de l'autre... Et peut-on atteindre ce but en se livrant à une vie licentieuse, en s'unissant à des personnes débauchées ?

Les hommes, dans leur orgueil, sont portés à croire que la nature les a destiné à être supérieurs aux femmes. La plus forte preuve qu'on puisse donner de supériorité, c'est la protection que le plus fort donne au plus foible. Que peut alléguer, en faveur de ses orgueilleuses prétensions, un homme qui emploie tous ses artifices pour séduire, trahir, & ruiner, la créature qu'il devroit guider & protéger... soigneux peut-être de la garder contre tout ennemi, excepté le Diable & lui-même !

Il est indigne d'un homme de cœur de s'embarasser des loix seulement pour éviter les inconvéniens temporels où il s'exposeroit en les violant. Les loix ont été faites moins pour di-

riger les gens de bien , que pour réprimer les méchans. Un homme d'honneur voudroit-il être regardé comme un des derniers, plutôt que comme un de ceux qui auroient distingué le juste de l'injuste, quand même les loix humaines n'en auroient pas marqué la différence ? Les hommes doivent mériter l'approbation d'un tribunal supérieur à celui des hommes.

L'amour du bien public , la vertu , le sentiment du devoir , n'auront-ils pas autant d'influence sur un homme de cœur , qu'un nouveau visage ? Qu'un commerce , où l'ame n'a point de part , est bas & méprisable !

Un amour vertueux , mon cher Jeronymo , regarde au de-là de cette scène temporelle , au lieu que des attachemens criminels finissent ordinairement avant la vie. L'inconstance , d'un côté ou de l'autre , les termine d'ordinaire desagréablement. Mais durassent-ils toute la vie , quels adoucissèmens dans les agonies de l'heure inévitable , tirera-t-on des reflexions qu'on fera sur ces attachemens ?

Le plaisir ne peut être durable , & il doit être suivi de remords , quand on se le procure par une injustice , envers une créature de son espèce , ou en la deshonorant. Et une femme qui oublie son honneur , ne se deshonoré-t-elle pas elle-même , non seulement aux yeux du monde , mais aux yeux-mêmes d'un Amant débauché , qui ne peut s'empêcher de la mépriser dans le fonds du cœur.

Ne comptez pas , mon illustre ami , sur les pénitences , & les absolutions : je n'entre point dans les controverses que nous avons avec les

les Catholiques sur ce sujet. Mais si nous voulons passer pour avoir une vraie grandeur d'ame, efforçons-nous d'agir de manière que dans des points essentiels, & le voyant bien, nous ne nous mettions pas dans le besoin d'absolutions & de pénitences. sûrement, Monsieur, il est plus grand de ne pas offenser, que d'être obligé d'expier des offenses.

N'y a-t-il pas, je vous prie, assez de plaisirs innocens pour remplir nos heures de loisir ? Croyez moi, mon cher Jeronymo, il y en a. Cherchons les, vous & moi, & qu'ils fassent le ciment de notre amitié.

En laissant à part la religion, considérez ce que l'honnêteté morale & la bonne politique exigent de vous, comme un homme né pour figurer dans le monde. Que deviendroient l'ordre public & la décence, si l'on suivoit généralement les exemples donnés par vous & vos compagnons ? Que deviendroient les distinctions dans la société ? Que deviendroient les successions dans les familles ? Vous vous vantez de votre origine du côté paternel & maternel ; pourquoi voulez-vous priver vos enfans d'une distinction dont vous faites gloire ?

Des enfans sages, quelle bénédiction ne sont-ils pas pour leurs Parents ! Mais quelle consolation peut trouver un Père dans des enfans mis dans le monde pour hériter de son deshonneur, & qui devant leur existence à la débauche, n'ont point l'honneur d'une famille à soutenir, point de bon exemple à imiter, & qui doivent être exhortés par leur Père, après qu'une triste expérience l'a convaincu de ses égaremens,

à éviter les sentiers dans lesquels il a marché lui-même ?

Quelle douceur ne se trouve-t-il pas dans les liaisons de famille ! Mener dans la maison d'un Père ou d'un frère, une sœur, une fille qui y sera reçue avec tendresse ; étendre votre crédit dans le monde par une alliance avec quelque famille illustre par la noblesse & par le mérite, qui se feroit une joie de confier au Baron de Porretta la favorite de leur cœur... Ce seroit, pour un cœur généreux comme le vôtre, une source de plaisirs infinis. Mais pourriez-vous penser à introduire chez des parens que vous respectez, les malheureux objets d'une passion effrénée ? Mon Jeronymo ne doit-il pas même se rendre étranger dans sa propre maison, pour cacher à son Père, à sa Mère, à sa sœur, des personnes exclues de leur société par toutes les loix de l'honneur ? des personnes qui doivent haïr la famille aux intérêts de laquelle les leurs sont si contraires ? Quelle sincère union, quelle ressemblance d'affection peut-il donc y avoir entre Jeronymo, & les objets de ses passions ?

Mais l'heure présente passe délicieusement, & mon ami ne veut pas regarder au de-là. Ses compagnons de plaisir l'applaudissent & le félicitent de ses triomphes. En général, peut-être qu'il conviendra que „ le bonheur & l'ordre de la société doit être maintenu par la soumission „ aux loix divines & humaines. ” Mais il dira „ que son exemple particulier ne peut être „ d'aucune conséquence ”. Mais, je vous prie, de quoi est formée la pratique générale ? Si chacun s'excepte lui-même, & blesse les loix dans les cas

cas où son inclination l'entraîne , quelle scène d'horreur deviendra ce monde ! L'abondance , & la disposition à la joie exposent à la tentation des plaisirs criminels : la pauvreté & l'humeur sombre portent au vol , à la vengeance , au meurtre. Tous les crimes auront quelque prétexte à alléguer si les digues du devoir sont une fois rompues. Mais même dans cette dépravation universelle , le crime de celui qui m'enlève mon enfant par la débauche & par la licence & sous un air d'amitié & de confiance , ne sera-t-il pas pire que le crime de celui qui m'enlève mes biens , & peut alléguer la nécessité pour exténuër sa faute ?

Je ne puis douter , mon cher ami , que du moins vous ne preniez en bonne part ces reproches , quoique quelques-uns roulent sur des sujets , sur lesquels nos conversations ont été jusqu'à présent sans effet. Je les soumets à vos réflexions. Je ne puis avoir d'intérêt à les faire , ni d'autre motif que la sincère amitié avec laquelle je souhaite que vous me croyiez

Tout à vous.

Vous savez , ma bonne M^{lle} Grandison , que l'amitié entre Mr. Grandison & le Seigneur Jeronymo fut deux fois interrompue : une fois parce que la liberté de cette Lettre de reproches fut mal prise. Jeronymo , dans ce tems-là , souffroit impatiemment toute opposition aux projets dans lesquels son cœur étoit engagé. Quand on le pouffoit il étoit violent ; & Mr. Grandison ne pouvoit se fâcher beaucoup de rester uni avec un jeune homme qui étoit sous le pouvoir de ses compagnons dissolus , & qui ne vouloit souffrir

au-

aucune remontrance sur ce qui intéressoit ses mœurs.

Jeronymo aiant été entraîné en suite dans de grands inconvéniens par ses amis libertins, il rompit avec eux; & Mr. Grandison & lui s'étant rencontrés par hazard à Padoue, leur amitié se renoua, sur les fortes instances de Jeronymo.

Jeronymo se crut réformé: Mr. Grandison s'en flattoit: mais bientôt après il se présenta une tentation, à laquelle il ne put résister. Ce fut de la part d'une Dame plus connue par sa naissance, par sa beauté, & par sa fortune, que par sa vertu. Elle avoit tendu ses filets à Mr. Grandison avant que Jeronymo eût fait connoissance avec elle; & la vengeance pour ses avances méprisées prenant possession de son cœur, elle espéra de trouver occasion de la satisfaire.

Elle la trouva, en effet, dans la Lettre suivante, que Mr. Grandison se crut obligé en honneur d'écrire à son ami, sur cet attachement, l'un étant à Padoue, & l'autre à Cremone.

Je suis extrêmement affligé, mon cher Jeronymo, de votre nouvel engagement avec une Dame qui, quoiqu'ayant de la naissance & de la fortune, a montré peu d'égards pour son caractère. Que les résolutions des hommes sont fragiles! Que les femmes ont de pouvoir sur eux! Mais je ne veux point vous faire de reproches.. Je ne puis cependant qu'avoir du regret de devoir être privé de votre compagnie dans la tournée que nous nous étions proposés de faire dans les Cours d'Allemagne; toutefois plus pour l'amour de vous que de moi, puisque je connois déjà les principales. Je voudrais que vous
eus-

eussiez de meilleures raisons de renoncer à ce voyage. Mais j'écris plutôt pour vous avertir que pour vous faire des reproches. Cette Dame connoit tous les artifices des femmes. Elle peut se glorifier de sa conquête, vous ne devez pas être fier de la vôtre. Vous ne le serez pas quand vous la connoîtrez mieux. J'ai eu des occasions particulières de connoître son caractère. Je ne juge jamais, sur des rapports, des caractères, surtout des femmes. Si le Baron de Porretta étoit le premier à qui cette Dame prodiguât ses caresses, un homme aussi aimable que lui, pourroit compter davantage sur l'amour qu'elle lui témoigne. Elle a deux Amans, gens violens, qui, à l'insçu l'un de l'autre, ont d'égales raisons de compter sur elle. Vous ne pensez pas à l'épouser. Je me tais sur ce sujet. Plût au ciel que vous fussiez marié avec une femme vertueuse ! Pourquoi ne voulez-vous pas faire ce plaisir à tous vos parens ? Exposé comme vous l'êtes ... Mais je ne veux pas faire des plaintes. Je ne connois que trop avec quelle violence vous êtes entraîné dans une nouvelle aventure. Cependant j'avois espéré ... Mais encore une fois je me retiens ... Permettez moi seulement d'ajouter, qu'un homme qui se vanteroit de ses succès, auprès de cette Dame, peut avoir plus à craindre de la concurrence où il se trouvera engagé, qu'il ne lui sera facile d'être sur ses gardes. Soyez prudent, mon cher Jeronymo, dans cette aventure, pour l'amour de vous-même. Le cœur qui dicte cet avis, est entièrement à vous ; mais hélas ! je n'ose plus me vanter d'avoir quelque part dans celui de mon Jeronymo.

C'est

C'est avec regret que je signe cette vérité de
nom autrefois plus considéré de

GRANDISON.

Quelle fut la suite de cela ? Le malheureux jeune homme , à l'instigation de cette femme vindicative , défia son ami. Mr. Grandison avec un généreux dédain , en appella à Jeronymo de sens-froid , & lui dit qu'il ne se trouveroit jamais en rendez-vous , comme ennemi , avec un homme qu'il avoit toujours souhaité de pouvoir considérer comme un ami. Vous savez, Monsieur , que j'ai eu des desagrémens pour avoir été obligé une fois de me défendre dans un pays où je n'ai point de relations naturelles , & où vous en avez beaucoup. Si nous nous trouvons ensemble , je vous assure que ce sera par hazard ; & si cela arrive , ce sera assez tôt alors pour discuter l'occasion de notre présent malentendu.

Leur première rencontre fut due en effet au hazard. Ce fut dans le Cremonois , où Mr. Grandison sauva la vie à Jeronymo.

* *

A présent , Mademoiselle , pour satisfaire à votre seconde demande , je vais vous donner

Les particularités de la conversation à laquelle sir Charles fut engagé avec Clémentine , en faveur du Comte de Belvedere , & que le Père & la Mère écoutèrent à leur insçu.

Vous devez les supposer assis , aiant le Paradis perdu de Milton devant eux , & vous souvenir qu'en ce tems là Mr. Grandison ne présu-
moit

moit pas que la jeune Dame fît une attention particulière à lui.

Clémentine. Vous avez rendu le Prélat, & le Colonel amoureux de votre Milton. Mais je crois que je ne l'admirerai jamais. Ne convenez-vous pas qu'il a le stile dur?

Grandison. Je ne vous l'ai pas proposé, Mademoiselle. Votre frère l'a choisi. Nous n'aurions pas fait autant de progrès, si je n'avois commencé avec vous par des auteurs plus faciles. Mais vous m'avez entendu souvent l'appeler un sublime Poète; & votre ambition, louable sans doute, vous a fait souhaiter trop tôt de le connoître. Votre maître n'a-t-il pas pris la liberté de vous gronder de votre impatience, & de votre envie de vouloir être tout à la fois?

Clémentine. Oui, & j'avouë ma faute, ... Mais laissons Milton, pour à présent. Que ferai-je pour me dispenser d'écouter le Comte de Belvedere?

Gr. Pourquoi vous dispenser de l'écouter?

Clém. Je ne saurois l'aimer. Je l'ai dit à mon Père, & il est fâché contre moi.

Gr. Je crois, Mademoiselle, que votre Père peut être un peu mécontent de vous, quoiqu'il vous aime trop tendrement pour être fâché contre vous. Vous refusez le Comte, sans en dire de raison.

Clém. N'est-ce pas assez que je ne l'aime pas?

Gr. Permettez moi de vous dire que le Comte est un bel homme; jeune, galant, sensé, d'une ancienne, & illustre maison, dont il fait l'ornement. Il est éclairé, d'un bon caractère; Il vous adore ...

Clém.

Clém. A la bonne heure, qu'il soit tout cela. Je ne puis l'aimer.

Gr. Ma chère Demoiselle ; vous ne devez pas vous conduire par un caprice. Vous ferez craindre aux parens les plus indulgens du monde, que vous n'aïez jetté les yeux sur quelque autre objet. De jeunes Dames, sans être prévenues, ne rejettent guères un homme qui a autant de grandes & de belles qualités, & au mérite duquel l'égalité de rang, & l'entière approbation d'un Père & d'une Mère, ajoutent un nouveau poids.

Clém. Je suppose qu'on vous a chargé de me parler sur ce sujet... C'est un sujet que je n'aime pas.

Gr. Vous avez commencé, Mademoiselle.

Clém. Cela est vrai ; parce qu'il est d'une grande importance pour moi. Je suis fâchée au fond de ne pouvoir regarder le Comte avec les yeux de mon Père. Mon Père mérite toutes sortes de preuves de soumission, d'amour, & de vénération de ma part. Mais je ne puis penser au Comte de Belvédère pour époux.

Gr. Une raison, Mademoiselle ? une objection ?

Clém. C'est un homme qui n'est pas de mon goût ; un homme flatteur, rampant, je pense... un homme qui peut flatter, ramper, & s'agenouiller, sera un tyran quand il en aura le pouvoir.

Gr. Ma chère Demoiselle, devant qui est-il soumis que devant vous ?... Y a-t-il un homme au monde qui se conduise avec plus de dignité envers tout autre ? Devant vous-même, l'Amant

mant se montre chez lui, mais il n'oublie pas qu'il est homme. La tendresse qu'on montre dans un amour bien placé, le respect qu'on témoigne à un objet justement chéri, déroge-t-il au caractère d'homme? Bien loin de là. Aurez-vous donc moins bonne opinion de votre Amant parce qu'il est le plus ardent des hommes? & je n'y connois rien s'il n'est en même tems le plus sincère.

Clém. Vous êtes un excellent avocat! ... Je suis sûre que l'on vous a parlé. N'est-il pas vrai? Dites moi la vérité; peut-être le Comte de Belvédère lui-même?

Gr. Je ne penserois pas, & par conséquent, je ne parlerois pas si avantageusement du Comte, s'il étoit capable de s'adresser à quelque autre homme qu'à votre Père, & vos frères, pour plaider sa cause auprès de vous.

Clém. Je n'aime pas qu'on me gronde, Chevalier. A présent vous allez aussi être fâché contre moi. Mais ma Mère ne vous a-t-elle pas parlé ... dites moi?

Gr. Ma chère Demoiselle, considérez ce que vous devez, si elle l'a fait, à une Mère, qui méritant par sa tendresse pour son enfant, la plus grande soumission, voudroit condescendre à employer un médiateur. Et cependant, permettez moi de vous déclarer, qu'il n'y a ame vivante qui pût me faire dire ce que je ne pense pas, à l'avantage, ou au desavantage de qu'il que ce soit.

Clém. Ce n'est pas me répondre. Je sai que je dois une obéissance implicite, oui, implicite, à ma Mère, pour son indulgence à mon égard.

gard. Mais ce que vous avez dit n'est pas une réponse directe à ma question.

Gr. Eh bien, Mademoiselle, je vous avoue à la gloire de cette indulgence, que votre Mère, & Monsieur votre Père aussi, ont souhaité que leur Clémentine pût ou voulût donner une raison valable de son éloignement pour le Comte de Belvédère, une raison dont ils puissent se contenter, & qui puisse engager le Comte à se soumettre à son mauvais destin.

Clém. Et ils ont témoigné ce souhait à vous, Monsieur? ... Et vous vous êtes chargé de répondre à leurs souhaits... Je vous proteste que vous êtes un homme d'une prodigieuse importance auprès de nous tous; & par votre promptitude à vous charger de la cause d'une personne que vous connoissez depuis si peu de tems, il paroît que vous ne le savez que trop bien.

Gr. Je suis fâché de vous avoir déplu, Mademoiselle.

Clém. Oui, vous m'avez déplu : je n'ai jamais été plus fâchée contre vous qu'à présent.

Gr. Je me flatte que vous n'avez jamais été fâchée contre moi, auparavant. Je ne vous en ai point donné de sujet. Et si je l'ai fait à présent, je vous en demande pardon.

Je me levai pour m'en aller.

Clém. Cela est fort humble, Monsieur! ... Et vous vous en allez avant que de l'avoir obtenu. A présent dites encore que j'ai des caprices.

Gr. Je ne savois pas, Mademoiselle, qu'on vous déplaîsoit si aisément.

Elle pleuroit.

Clém. Je suis une bien faible créature. Jecrois
que

que j'ai tort : mais je ne savois, il y a quelques mois, ce que c'étoit que d'offenser personne. J'aime mon Père, j'aime ma Mère plus que ma vie, & songer qu'à présent que je souhaite le plus la continuation de leur bonté pour moi, je suis en danger de la perdre! ... Je ne puis soutenir cette idée! ... Vous me pardonnez cependant. Je crois que j'ai été trop vive avec vous. Votre conduite est noble, franche, désintéressée. C'est un bonheur que nous vous ayons connu. Vous êtes l'ami de tout le monde. Mais cependant je trouve que vous êtes bien officieux, de plaider si chaudement pour un homme que vous connoissez si peu, & quand je vous ai dit, plus d'une fois, que je ne puis l'aimer.

Cr. Honoré comme je le suis par toute votre famille du nom de quatrième fils, de quatrième frère, suis-je blâmable, ma chère Demoiselle, si j'agis suivant ce caractère? Je connois mon cœur; & si l'on fait quelque cas de moi, j'agirai de manière à le mériter; du moins mon propre cœur me rendra témoignage que je le mérite par mes sentimens.

Clém. Eh bien, Monsieur, vous avez peut-être raison. Je suis sûre que vos intentions sont bonnes. Mais comme il seroit contre la dignité du Comte de s'adresser à vous, en vous supposant un crédit sur nous qu'il ne peut avoir lui-même, il le seroit beaucoup plus, que vous vous employassiez quand un Père, une Mère, & des autres frères, (vous voyez, Monsieur, que je vous accorde votre prétension) sont supposés avoir moins de poids. Ainsi je vous conjure que je n'en-

n'entende plus un mot de votre bouche sur le Comte de Belvédère.

Gr. Un mot encore, seulement. N'interprétez pas au désavantage de vos Père & Mère ce qu'ils n'ont fait que par un principe de bonté : ils n'ont point exigé cela de moi positivement : ils m'ont témoigné leurs souhaits, plutôt que de me donner leurs ordres : leur tendresse pour vous dans un point si délicat, les a rendu incapables de vous parler de leurs souhaits à vous-même, de peur qu'ils ne se rencontrassent pas avec les vôtres : cependant ils seroient bien aise d'entendre quelque objection solide contre leur proposition... Et pourquoi ? Pour qu'ils puissent s'en contenter... Imputez donc ce qu'il vous plaira à mon humeur officieuse ; cependant je ne voudrois pas vous désobliger ou vous offenser. Mais que leur indulgence (ils n'useront jamais de leur autorité) ait auprès de vous tout le mérite qu'elle doit avoir.

Clém. Votre servante, Monsieur ; je n'ai jamais eu une petite idée de leur indulgence, & j'espère que je ne l'aurai jamais. Si vous voulez vous retirer, vous le pouvez. Mais, Monsieur, la première fois que vous m'accorderez vos leçons, ce sera sur les langues, s'il vous plaît, & non pas sur les Amans.

Je sortis en faisant une profonde révérence ; mais sûrement, pensai-je, la charmante Clémentine est capricieuse.

Voilà ce que m'écrivit mon Patron. Permettez-moi d'ajouter, que la Marquise ayant dit à Mr. Grandison, que son mari & elle avoient en-

entendu tout ce qui s'étoit dit, lui témoigna son déplaisir de la vivacité de sa fille, & le remerciant au nom du Marquis & du sien, du rôle généreux qu'il avoit joué, elle lui dit que Clémentine lui demanderoit pardon. Il conjura que pour l'intérêt de leur propre autorité sur elle dans cette affaire, elle pût ignorer qu'ils avoient entendu ce qui s'étoit dit.

Je crois que c'est le mieux, Chevalier, répondit la Marquise; & je panche à croire que la pauvre fille sera *plus* disposée *peut-être* qu'on ne le souhaiteroit, à vous faire réparation si elle trouve que vous vous croyez sérieusement offensé, comme vous en avez raison, n'ayant point d'intérêt en ceci.

Vous voyez, Chevalier, que je sai à qui je parle; mais nous espérons, le Marquis & moi, de la voir dans d'autres dispositions, & qu'elle sera bientôt Comtesse de Belvédère. Mon époux a fort à cœur cette alliance, de même que mon fils Giacomo.

Je viens à présent, Mademoiselle, à ce que vous m'avez demandé en troisième lieu,

La conversation que sir Charles fut prié d'avoir avec la malheureuse Clémentine, quand elle fut tombée dans la mélancolie.

(Mr. Grandison ne comptoit encore sur aucune faveur particulière de Clémentine.)

La jeune Dame se promenoit dans une allée du jardin, Mr. Grandison, le Marquis & la Marquise dans une autre. Elle étoit accompagnée de sa Suivante, qui marchoit derrière elle, qui lui déplaisoit par ses efforts pour la divertir, &

qui cependant paroissoit lui parler , quoiqu'elle n'en reçût point de réponse.

Chère créature ! dit le Marquis , les larmes aux yeux... Voyez la, marchant tantôt doucement , tantôt vite , comme si elle vouloit se débarrasser de sa Camille. Cette pauvre fille se rend odieuse à sa maîtresse par son amour pour elle : mais qui voit-elle avec plaisir ? Qui m'eût dit que je verrois un jour cette chère fille , qui faisoit la gloire de mon cœur , avec la peine que je sens à présent pour elle ? Cependant elle est encore aimable à mes yeux dans tout ce qu'elle fait , dans tout ce qu'elle dit... Mais , mon cher Grandison , nous ne pouvons plus en tirer d'autre parole que oui , & non. Nous ne pouvons l'engager dans aucune conversation , pas même sur la langue qu'elle a nouvellement apprise. Voyez si vous pourriez la faire parler sur quelque sujet.

Ah , Chevalier , dit la Marquise , essayez de l'engager à parler. Nous lui avons dit que nous ne lui parlerons point du tout de mariage , jusqu'à ce qu'elle soit portée elle-même à écouter des propositions. Ses yeux nous remercient en pleurant de notre indulgence. Elle prie pour nous en levant les mains au ciel : elle exprime sa reconnoissance par une révérence quand elle est debout devant nous , & en se baissant si elle est assise ; mais elle ne veut point parler. Elle n'est pas à son aise pendant que nous lui parlons. Voyez , elle s'avance vers le pavillon. Sa pauvre Suivante lui parle sans recevoir de réponse. Elle ne nous a pas vu : nous pouvons en tournant par cette allée , nous aller placer
sans

sans être vus dans le bosquet de myrthe, & entendre ce qui se dit.

La Marquise nous dit, en marchant, que dans la dernière visite qu'ils avoient faite au Général à Naples, il y avoit un Comte de Marulli, jeune Seigneur de mérite, mais soldat de fortune, qui avoit voulu en secret s'attirer l'attention de leur Clémentine. Ils n'en avoient rien su avant le soir précédent, dit-elle, que se tourmentant avec Camille pour trouver la cause de cette subite mélancholie, Camille disant tout ce qu'elle imaginoit, vraisemblable, ou non, lui avoit appris que le Comte avoit voulu l'engager à rendre une Lettre à sa maîtresse, mais qu'elle l'avoit renvoyé avec indignation. Il la pria de n'en rien témoigner au Général, de qui toute sa fortune dépendoit. Par cette raison elle n'en parla à personne, mais peu de jours après, elle entendit que sa jeune Dame, parlant des Cavaliers qu'elle avoit vu à Naples, distinguoit avantageusement le jeune Comte... Il est impossible qu'il puisse y avoir rien de pareil; cependant, Chevalier, amenez insensiblement la conversation sur le sujet de l'amour, & ne nommez pas Marulli, parcé qu'elle croiroit que vous avez parlé avec Camille. Cette chère fille a de la fierté. Elle ne pourroit vous souffrir, si elle soupçonnoit que vous la crussiez amoureuse, sur-tout d'un homme d'un rang inférieur, & d'une fortune dépendante. Mais nous nous reposons entièrement sur votre prudence, parlez de cela, ou n'en parlez pas, selon que l'occasion s'en présentera.

Il n'y a point de fondement à ce soupçon,

ma chère , dit le Marquis ; ... Cependant Marulli a été depuis peu à Bologne , ... Mais Clémentine a le cœur trop bien placé pour encourager des poursuites clandestines.

Pendant ce tems-là nous avons gagné le bosquet de myrthe , derrière le pavillon , & nous entendimes cette conversation.

Camille. Et pourquoi , pourquoi faut-il que je vous quitte , Madame ? ... Vous savez que je vous ai aimé dès votre enfance. Vous aimiez autrefois à causer avec votre Camille. Comment vous ai-je offensé ? Je n'entrerai pas dans ce pavillon , jusqu'à ce que vous me le permettiez , mais en vérité , en vérité je ne dois pas , je ne puis pas vous quitter.

Clém. Officieuse amitié ! ... Est-il un plus rude tourment qu'une amitié officieusement babillarde ! ... si vous m'aimiez , vous cherchiez à m'obliger.

Camille. Je veux vous obliger , ma chère maîtresse ; en tout ce qui m'est possible ...

Clém. Laissez moi donc , Camille ; je ne suis jamais mieux que quand je suis seule : je suis très-gaie quand je suis seule. Vous me persécutez , Camille , vous me poursuivez comme un Lutin , Camille. En effet vous n'êtes que le spectre de ma Camille autrefois si obligeante.

Cam. Ma très-chère maîtresse , permettez que je vous conjure ...

Clém. Bon , vous voilà encore avec vos *je vous conjure*. Mais si vous m'aimez , Camille , laissez moi. Ne peut-on pas me confier à moi-même ? Si j'étois une vile créature soupçonnée de vouloir m'enfuir avec quelque homme de rien ,

rien, vous ne pourriez être plus attachée à mes pas.

Camille vouloit entrer plus avant en conversation, mais elle le lui défendit absolument.

Parlez jusqu'au jour du jugement, Camille, je n'écouterai plus un mot de vous. Je me tairai; je me boucherai les oreilles.

Elles se taisoient toutes deux. Camille paroïssoit pleurer.

A présent, mon cher Chevalier, me dit le Marquis, présentez-vous devant elle, engagez-la à parler de l'Angleterre ou de quelque chose. Vous aurez une bonne heure avant le dîner. J'espère qu'elle sera gaie à table. Il faut qu'elle y soit. Nos convives la demanderont. On a débité qu'elle avoit le cerveau attaqué.

Je crains, Monsieur, lui dis-je, que ce ne soit un mauvais moment. Elle paroît mal disposée; & permettez moi de vous dire que Camille toute bonne & bien intentionnée qu'elle est, feroit mieux dans ces occasions de céder à l'humeur de sa jeune maîtresse.

Alors, dit la Marquise, sa maladie gagnera la tête; elle deviendra habituelle. Mais le Marquis & moi nous resterons ici pendant quelques minutes; tâchez de lier conversation avec elle. Je voudrois bien qu'elle fût gaie devant le Patriarche; il voudra la voir. Elle fait autant ses délices que les nôtres.

Je pris un petit détour, & entrant dans l'allée qui mène au pavillon, je parus à sa vuë; mais je me contentai de faire une révérence, la voyant assise là. Sa Suivante étoit debout à l'entrée gardant le silence, avec son mouchoir sur ses

yeux. Je doublai le pas, comme si j'eusse craint de troubler sa retraite, & je passai outre; mais au moyen d'une allée qui tournoit je pus entendre ce qu'elle dit.

Elle se leva, & s'avancant regarda derrière moi. Il est parti, dit-elle. Apprenez, Camille, du Chevalier Grandison... Le rapellerai-je, Madame.

Non... Oui... Non; laissez-le aller. Je me promènerai. Vous pouvez à présent me laisser, Camille; il y a quelqu'un dans le jardin pour me garder: ou vous pouvez rester, Camille, je ne m'en soucie pas: seulement ne me parlez pas, quand je veux que vous vous taisiez.

Elle entra dans l'allée qui croisoit celle où j'étois: quand nous fumes tous deux au centre, & fort près l'un de l'autre, je la saluai: elle fit une révérence; mais ne paroissant pas m'encourager à approcher davantage, je fis un mouvement comme pour passer d'un autre côté. Elle s'arrêta. Apprenez du Chevalier Grandison, Camille, répéta-t-elle.

Oserai-je, lui dis-je, Mademoiselle?... Ne viens-je point mal à propos...

Camille est un peu officieuse aujourd'hui; Camille m'a tourmenté. Les Poètes de votre pays font-ils aussi satyriques contre les langues des femmes, que les Poètes du nôtre?

Les Poètes, de tout pays, Mademoiselle, se vantent des mêmes inspirations. Les Poètes écrivent, comme les autres hommes parlent, selon ce qu'ils sentent.

Bon, Monsieur!... Vous faites un joli compliment aux pauvres femmes... Ne vois-je pas de-

devant moi dans le bosquet d'Oranger, mon Père & ma Mère... Oûi, ce sont eux: je ne leur ai pas encore fait la révérence aujourd'hui... Ne vous en allez pas, Chevalier.

Elle alla vers eux à grands pas. Ils s'arrêtèrent. Elle leur fit à chacun la révérence à genoux, & reçut leur bénédiction. Ils la reconduisirent vers moi. Vous paroissiez en conversation avec le Chevalier, ma chère, dit le Marquis. Nous nous promenions, votre Maman & moi. Nous vous laissons... Ils s'éloignèrent. Les meilleurs de tous les parens! dit-elle. O que ne suis-je un meilleur enfant!... Ne les aviez-vous pas vu encore aujourd'hui?

Oûi, Mademoiselle; ils vous regardent comme la meilleure des filles; mais ils s'affligent de votre goût pour la rêverie.

Ils sont bien bons. Je suis fâchée de leur causer de la peine. Vous ont-ils parlé de leur affliction, Monsieur?... Je ne serai pas si vive avec vous que je l'ai été une fois, pourvu qu'il ne soit pas question du même sujet. Vous êtes notre confident à tous; & votre conduite noble & desintéressée vous rend justement cher à chacun.

Ils ont déploré ce matin, Mademoiselle, la mélancholie dans laquelle vous semblez être plongée. Ils en ont versé des larmes.

Camille, dit-elle, vous pouvez approcher. Vous entendrez plaider votre cause. Approchez, & écoutez ce qu'il me paroît que le Chevalier va dire; cela peut vous éviter beaucoup de peine, & à moi aussi.

Mademoiselle, j'ai fini, lui dis-je.

Mais vous ne devez pas avoir fini. Si vous avez commission de mon Père & de ma Mère, Monsieur, je suis, & je dois être prête à écouter tout ce que vous avez à me dire.

Camille s'avança.

Ma très-chère Demoiselle, dis-je à Clémentine, que puis-je vous dire. L'intérêt que je prends à votre bonheur peut me faire paroître importun : mais quelle espérance puis-je avoir d'obtenir votre confiance, quand votre Mère ne l'a pas ?

A quoi tend cela, Monsieur ? Qu'est-ce qu'on cherche à obtenir ? Je ne suis pas fort bien. J'étois fort vive ; je parlois, je chantois, je jouois ; je faisois des visites, j'en recevois : je n'aime plus rien de tout cela aujourd'hui. J'aime à être seule : je me contente de ma propre compagnie. Une autre compagnie m'est quelquefois à charge ; je ne puis qu'y faire.

Mais d'où vient ce changement subit, Mademoiselle, dans une Dame si jeune, dans des circonstances si riantes ? Votre Père, votre Mère, vos frères, n'en peuvent imaginer de raison ; & cela les désole.

Je le vois, dit-elle, & j'en suis fâchée.

Il n'y a point d'autre amusement favori qui ait pris dans votre esprit la place de ceux que vous avez quitté... Vous êtes d'une piété exemplaire. Vous ne pouvez être plus religieuse que vous l'avez toujours été.

Vous, Monsieur, un Anglois, un Hérétique, permettez moi de vous appeller ainsi, car ne l'êtes-vous pas ?... Vous parlez de piété, de religion ?

Nous

Nous n'entrerons pas dans ce sujet , Mademoiselle : ce que je veux dire...

Où , Monsieur , je sai ce que vous voulez dire... Et j'avouerai que je suis quelquefois une fort mélancholique , une fort étrange créature. Je ne sai d'où vient ce changement ; mais cela est ainsi ; & j'en souffre plus que personne.

Mais , Mademoiselle , il doit y avoir quelque cause... Ne répondre à la meilleure , à la plus tendre des Mères que par des soupirs & par des larmes ; sans qu'il paroisse d'obstination , de mauvaise humeur ; toujours la même douceur , le même respect qu'elle a toujours vu avec tant de plaisir dans sa Clémentine... Elle ne peut presser sa fille de rompre le silence : sa bonté ne lui permet pas de la presser. Et comment pouvez-vous , ma sœur , (permettez moi de vous donner ce nom) comment pouvez-vous quitter sans parler , une telle Mère ? Comment pouvez-vous , d'autrefois , permettre qu'elle se retire avec le cœur ferré , les yeux baignés de larmes , hors d'état de rester avec vous , ne sachant cependant comment s'en aller , à cause des tristes rapports qu'elle doit faire à votre Père affligé , du peu de succès de ses efforts ; garder cependant dans votre cœur , dans un secret impénétrable , la cause de cet extrême changement , qu'ils appréhendent de voir dégénérer en habitude , dans le tems où vous alliez couronner toutes leurs espérances.

Elle pleuroit , elle détourna la tête , & se soutint sur le bras de sa Camille : puis quittant son bras , & s'approchant de moi , comme vous peignez , dit-elle , mon obstination , & la bonté

de ma Mère ! Je voudrois seulement... De toute mon ame... Je foudraiterois... d'être dans le tombeau de mes ancêtres. Moi qui étois leur consolation, je le vois, à présent, il faut que je sois leur tourment.

Eh ! ma sœur !

Ne me blâmez pas de ce souhait : je ne suis absolument point en paix avec moi-même.

Quelle misérable créature que celle qui est en contradiction avec elle-même !

Je ne me flatte pas, Mademoiselle, que vous aïez assez de confiance en votre quatrième frère, pour lui ouvrir votre cœur. Tout ce dont je vous conjure, c'est que vous veuillez calmer les inquiétudes & les craintes de la meilleure des Mères, & la mettre, par là, en état de soulager le cœur également allarmé du meilleur des Pères.

Elle s'arrêta, resta immobile, détourna la tête, & pleura ; comme si elle eût été à moitié vaincue.

Que votre fidèle Camille, Mademoiselle, aille avertir votre Mère....

Mais arrêtez, Monsieur, dit-elle, semblant se recueillir elle-même, pas si vite... *Ouvrir mon cœur...* Quoi ! que j'aie à révéler quelque chose ou non?... Homme insinuant ! Vous m'avez presque persuadé que j'avois un secret qui pesoit à mon cœur ; & quand je veux le chercher, pour vous obliger, je ne puis le trouver. Je vous prie, Monsieur... Elle s'arrêta.

Et je vous prie, Mademoiselle, lui dis-je en lui prenant la main, ne pensez pas à reculer ainsi.

Vous

Vous êtes trop libre, Monsieur. Cependant elle ne retira pas sa main.

Pour un frère, Mademoiselle ? Trop libre pour un frère ! Je quittai sa main.

Eh bien, que voudroit encore mon frère ?

Seulement vous supplier, vous conjurer, de révéler à votre Maman, votre excellente, votre tendre...

Arrêtez, Monsieur, je vous prie, ... Quoi ! que j'aie quelque chose à révéler ou non ? ... Je vous prie, Monsieur, dites moi, trouvez moi, un secret qu'il me convienne d'avouer ; & peut-être qu'alors je pourrai du moins tranquilliser mes quatre frères.

Je suis charmé, cependant, Mademoiselle, de votre aimable raillerie. Restez dans cette humeur, & le secret est révélé. Toutes les perquisitions seront finies.

Voilà Camille qui me tourmente continuellement en voulant me persuader que j'ai de l'amour, comme elle s'exprime : c'est cette misère dans notre sexe qui donne de l'importance au vôtre. Dès qu'une jeune créature est un peu sérieuse, qu'elle montre quelque goût pour la reflexion, il faut qu'elle soit amoureuse. Je me haïrois moi-même, si je mettois au pouvoir de quelque homme de troubler mon repos. Je me flatte, Monsieur, que vous, mon frère, n'avez pas une si pauvre, si basse, si chétive idée de moi.

Il n'est ni *pauvre*, ni *bas*, Mademoiselle, d'avoir de l'amour.

Quoi ! pour un objet pour qui il ne convient pas d'en avoir !

Mademoiselle!

Qu'ai-je dit? Vous voudriez... Mais ce que j'ai dit n'est que pour amener ce que j'allois dire: c'est que je vis bien votre idée, & où vous en vouliez venir, quand vous me lutes ces vers de votre Shakespeare, que, dans votre cœur, je suppose, vous aviez la bonté, ou comment l'appellerai-je? de m'appliquer à moi-même. Voyons si je les pourrai répéter.

Dans l'accent de son país, elle répéta fort joliment ces vers:

„ Elle n'a jamais parlé de son amour; le sé-
„ cret qu'elle s'obstine à garder, tel qu'un ver
„ renfermé dans un bouton, ronge ses jouës
„ vermeilles: ses pensées entretiennent sa lan-
„ gueur, & la minent insensiblement. Le verd
„ & le jaune ont pris la place de ses roses & de
„ ses lis, & toujours plongée dans la mélanch-
„ lie, on la prendroit pour une statuë de la pa-
„ tience placée sur un tombeau. Elle fourit à
„ sa peine.”

A présent, Chevalier, si vous aviez quelque dessein en me faisant lire ces très-jolis vers, je vous dirai seulement que vous vous êtes trompé; de même que tous ceux qui m'insultent & m'affligent en attribuant ma maladie à une si grande foiblesse.

Je ne pensois pas alors, Mademoiselle...

Ni à présent, j'espère, Monsieur...

A faire cette application de ces vers. Comment l'aurois-je faite? Le refus que vous avez fait de plusieurs Amans; vos oreilles fermées aux propositions d'un homme d'un aussi grand mérite, & d'un rang aussi considérable que le Com-
te

te de Belvédère, quoique approuvé par tous vos parens; ce sont des preuves convaincantes ...

Voyez, Camille, dit-elle, m'interrompant avec vivacité, le Chevalier est convaincu! ... Je vous prie, que je n'aie plus de vos questions & de vos conjectures outrageantes sur ce sujet. Je vous dis, Camille, que pour le monde entier, & toute sa gloire, je ne voudrois pas avoir de l'amour.

Mais, Mademoiselle, si vous vouliez alléguer à votre Mère une cause de la mélancholie dans laquelle une personne aussi vive que vous est tombée, vous vous délivreriez d'un soupçon qui vous fait de la peine & qui vous offense. Peut-être êtes-vous fâchée de ne pouvoir remplir les vûes de votre Père ... Peut-être ...

Alléguer une cause, dit-elle en m'interrompant encore ... *alléguer une cause!* ... Eh bien, Monsieur, je ne me porte pas bien ... Je ne suis pas contente de moi; ... comme je vous l'ai dit.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, sur votre conscience, Mademoiselle, votre Confesseur ...

Ne me l'ôtera pas. C'est un honnête homme, dit-elle tout bas, mais il est sévère. Camille n'entend pas ce que je dis (elle s'étoit en effet éloignée). Il craint plus pour moi, dans certains cas, qu'il n'est nécessaire. Et pourquoi? parce que vous m'avez presque appris à penser charitablement des gens d'une autre croyance, par votre généreuse charité pour tout le genre humain, charité qui, je pense, tout hérétique que vous êtes, pardonnez-moi, Monsieur,

sieur, porte les traits de la vraie bonté chrétienne; quoique les Protestans, je crois, se persécutent les uns les autres; mais vous ne seriez pas un de ceux-là, à moins que vous ne soyiez en Italie un autre homme qu'en Angleterre.

Votre Mère, Mademoiselle, me demandera si vous m'avez honoré de quelque confiance? Bonne & communicative comme elle l'est, elle pense que tout le monde est aussi peu réservé qu'elle. Votre Père a la bonté de consentir que vous vous expliquiez à moi, puisqu'il souhaite qu'en qualité de quatrième frère, j'obtienne de vous que vous m'ouvriez votre cœur, Monsieur l'Evêque...

Qui, oui, Monsieur, toute notre famille vous adore presque, Je vous considère moi-même beaucoup, comme mon quatrième frère qui a sauvé la vie au troisième. Mais, Monsieur, peut-on obtenir sur vous quelque chose contre laquelle vous soyiez déterminé? ... Si j'avois quelque chose sur le cœur, je ne voudrois pas la dire à un homme, qui élevé dans l'erreur, ferme les yeux à l'évidence dans une chose qui intéresse son bonheur éternel. Permettez que je vous appelle Catholique, & je ne vous cacherai pas une seule des pensées de mon cœur. Vous serez en effet mon frère; & je délivrerai un des hommes les plus saints de la crainte qu'il a de mes conversations avec un hérétique aussi déterminé qu'il vous croit. Alors comme *mon frère*, vous serez maître de ces secrets, si j'en ai quelqu'un, que vous m'accusez de renfermer dans mon cœur.

Pourquoi donc, Mademoiselle, ne voulez-vous

vous pas les déclarer à votre Mère, à votre Confesseur, à l'Evêque?

Ne vous ai-je pas dit, *si j'en ai quelqu'un?*

Votre Confesseur est donc inquiet de la faveur dont votre famille m'honore?... C'est bien sans raison... Vous ai-je jamais parlé, Mademoiselle, sur le sujet de la Religion?

Mais, Monsieur, êtes-vous donc si obstiné dans vos erreurs, qu'il n'y ait point d'espérance de vous convaincre? Je vous regarde réellement selon l'ordre que mon Père & ma Mère m'en ont donné d'abord, comme mon *quatrième* frère. Je serois bien aise que tous mes frères fussent d'une même Religion. Voudrez-vous consentir que le Père Marescotti, & le Père Garaldino entrent en conférence avec vous sur ce sujet? Et s'ils répondent à toutes vos objections, agirez-vous suivant vos lumières?

Absolument, Mademoiselle, je n'entrerai point dans cette dispute.

Il y a longtems, Monsieur, que j'avois dessein de vous proposer la chose.

Vous me l'avez souvent fait entendre, Mademoiselle, quoique moins directement qu'à présent. Mais la Religion de mon país est celle que j'ai choisie. J'ai bien des choses à dire en sa faveur. Des gens aussi décidés dans leur profession que ceux que vous me nommez, ne m'écouteront pas avec patience. Quand je serois questionné sur ce sujet devant le Pape, & tout le sacré Collège, je ne voudrois pas prévariquer; mais la bienséance me fera toujours respecter la Religion du país où je me trouverai, fût-ce la Mahométane, ou la Païenne; & je con-

si-

fidérerai les honnêtes gens qui en sont. Mais , comme voyageur , je n'entrerai jamais en dispute sur ce sujet ; c'est une règle pour moi.

Eh bien , Monsieur , vous êtes un homme obstiné , c'est tout ce que je dirai. J'ai pitié de vous , oui , pitié de tout mon cœur. Vous avez de grandes & belles qualités. Quand je vous ai entendu à notre table , parler sur des sujets où tout le monde vous admiroit , j'ai souvent dit en moi-même ; sûrement cet homme n'est pas destiné à la perdition... Mais retirez - vous , Chevalier , laissez moi. Vous êtes un homme obstiné. Votre obstination est la pire de toutes , car vous ne voulez pas courir le risque d'être convaincu.

Nous nous sommes si écartés , Mademoiselle , du sujet que nous avons commencé , que je dois vous obéir. Seulement je supplie ma sœur...

Nous ne nous sommes peut-être pas si écartés de notre sujet que vous l'imaginez , interrompit-elle , en rougissant & en détournant le visage... Mais de quoi suppliez - vous votre sœur ?

Qu'elle veuille donner à ses tendres parens , & au plus affectionné des frères , la satisfaction de la voir gaie à table , sur - tout devant le Patriarche. Ne gardez pas , Mademoiselle , ce silence...

Vous trouvez , Monsieur , que j'ai eu assez de caquet avec vous... continuerons - nous ce soir à lire le Hambet de votre Shakespeare?... Adieu Chevalier , je tâcherai d'être gaie à table ; mais que vos yeux ne me fassent point de reproche , si je ne la suis pas... Elle passa dans une autre allée.

J'a-

J'avois de la répugnance, mon cher Docteur Bartlet, à supposer que j'eusse fait sur cette jeune Dame les impressions qu'en pouvoit naturellement soupçonner par le tour qu'avoit pris la conversation ; mais je crus qu'il n'étoit que juste envers toute la famille, de hâter mon départ. Et quand je témoignai à Clémentine que je prendrois bientôt congé d'elle, je fus charmé de voir que cela ne lui faisoit point de peine.

Voilà, ma bonne Miss Byron, ce que je trouve dans les papiers de mon Patron, touchant cette conférence. Il remarque que la jeune Dame se conduisit à table comme on l'avoit souhaité.

Les sollicitations de toute la famille obtinrent de Mr. Grandison qu'il différât son départ.

La mélancholie de la jeune Dame augmentoit, au grand regret de ses parens. Cependant elle se conduisoit avec tant de grandeur d'âme, que ni sa Mère, ni sa Camille ne purent se persuader que l'amour en fût la cause. Quelquefois ils s'imaginoient que l'empressement avec lequel ils la sollicitoient au sujet du Comte de Belvedere, avoit alarmé sa délicatesse & ébranlé ses esprits : ils résolurent donc de n'en pas parler jusqu'à ce qu'ils la vissent disposée à prêter l'oreille sur ce sujet ; & le Comte se retira à Parme, attendant & esperant ce changement en sa faveur, car il déclara qu'il ne pouvoit penser à une autre épouse.

Le Seigneur Jeronymo pendant tout ce temps-là ne doutoit pas de la vraie cause de tout cela, mais sans chercher à mettre personne dans son opi-

opinion, pas même Mr. Grandison, de peur que, si la chose ne réussissoit pas, cela ne lui fût trop de peine. Il résolut de profiter de toutes les occasions qui se présenteroient en faveur d'un homme qu'il aimoit par un principe de reconnaissance, dont étoient remplis tous les cœurs de cette illustre famille ; principe qui prenoit toujours plus de force à mesure que la prudence, la générosité, la grandeur d'ame, & les autres grandes & aimables qualités de Mr. Grandison, paroissent tous les jours avec plus d'éclat à leurs yeux.

Je vous présenterai bientôt, Mademoiselle, les autres extraits que vous m'avez demandés. Je suis amoureux de ma tâche.

Suite de la Lettre de Miss BRON,
continuant à la page 229.

Eh bien, Lucy, sur ce que vous savez de cette histoire, & sur le récit abrégé que m'en a fait sir Charles dans la Bibliothèque, ne pouvez-vous pas conclure que je retournerai bientôt chez vous ? Je le ferai sûrement.

N'est-il pas étrange, ma chère, qu'un Père, une Mère, des frères, jaloux comme on dit que les Italiens le sont généralement de leurs femmes, fiers de leur rang, comme on représente cette famille de Bologne, aient pu consentir à donner un si libre accès auprès de leur fille, une jeune personne de dix-huit ans, à un homme aussi aimable que l'est celui-ci, par son caractère, par sa figure, par sa politesse ?

Lui enseigner l'Anglois !... Cela est fort prudent

dent dans le Père , & la Mère , sûrement ! Et lui donner la commission de parler à la pauvre fille en faveur d'un homme qu'ils souhaitoient qu'elle épousât !... Vous me direz peut-être , à la vérité , que par *l'honnête* expédient qu'ils trouvèrent d'écouter tout ce qui se disoit , ils avoient trouvé un moyen d'éprouver son intégrité ; & qu'ayant été contents de l'épreuve , ils sont justifiés du côté de la prudence , dans leur confiance pour la suite.

Oh , à la bonne heure , Lucy ; si vous voulez excuser ces parens , vous le pouvez. Mais je dis que tout autre , même hors de l'Italie , auroit pensé qu'un tel précepteur étoit dangereux pour une jeune Dame , & d'autant plus qu'il étoit homme d'honneur & de condition. Celui qui enseigne oblige. On l'appelle *maître* , & l'idée de maître emporte celle de *serviteur*. Qui est-ce qui ne cherche pas un homme marié parmi les maîtres ordinaires , soit de musique , soit de danse , soit de langue , ou de quoi que ce soit ? mais un précepteur tel que celui-là....

Eh bien je leur laisserai porter la peine de leur imprudence.

* * *

Je viens de quitter le Docteur. J'ai glissé aussi adroitement que je l'ai pu , quelques-unes de ces remarques. Il m'a rappelé que la Marquise a été élevée elle-même à Paris : il ajoute que les mœurs Italiennes ont beaucoup changé depuis quelques années ; & que parmi les gens de condition la liberté Françoisse a pris sensiblement

la place de la réserve Italienne. Les femmes de la maison de Porretta en particulier, dit-il, ont été appelées des Françoises par leurs ennemis, à cause de leur savoir, de leur liberté, & de leur goût pour la société.

Mais vous verrez que l'honneur & les loix de l'hospitalité furent les gardes de Mr. Grandison : vous verrez dans sa seconde conversation avec la jeune Dame, au sujet de sa mélancolie, avec combien d'art, & cependant, il faut l'avouer, avec combien d'honnêteté, il lui rappelle sa qualité de frère. Qu'il la traite obligeamment de sœur !

Ah Lucy ! votre Harriet est aussi sa sœur, vous savez. Il est accoutumé à ce stile & à reprimer les passions de ces petites filles qui s'avancent trop ; & cependant j'en suis venue à confesser la mienne au vénérable cercle du Comté de Northampton, & presque à m'en glorifier devant eux. Ses sœurs ne m'ont-elles pas aussi pénétré ? Pendant que la magnanime Clémentine, selon cet admirable passage qu'elle a cité, „ n'a jamais parlé de son amour, mais a „ plutôt permis que le secret qu'elle s'obstinoit „ à garder, tel qu'un ver renfermé dans un bouton, rongeat ses jouës vermeilles. ”

Que j'admire son silence ! Cependant si Clémentine eut été dans les mêmes circonstances que votre Harriet, auroit-elle été si réservée ?

Mettrai-je les deux cas en parallèle ?

Les parens de Clémentine Les parens de Harriet
souhaitoient ont tous souhaité d'a-
ardemment qu'elle é- bord une alliance avec
poufât le Comte de Bel- le libérateur de leur en-
fant.

vedère, d'un caractère, d'une famille, & d'une fortune où il n'y avoit rien à redire; qui étoit, dit-on, un galant homme, un bel homme, qui l'adoroit, qui étoit de la même Religion, & du même Païs.

Quelles difficultés Clémentine n'avoit-elle pas à combattre ! Il étoit beau à elle de travailler à vaincre un amour, que le devoir, son jugement & sa conscience ne lui permettoient pas d'avouer.

Il n'est donc pas étonnant, qu'une si excellente personne souffrît que le secret, comme un ver dans un bouton, rongeat ses jouës vermeilles."

Et n'est-ce pas assez de l'incertitude pour les rendre pâles, quoiqu'elle ne les ait pas peints encore de *verd* & de *jaune*? O que de tourmens

fant. Ils n'ont jamais encouragé les poursuites de personne, ni elle non plus; & tous les plus proches & les plus chers parens de son libérateur se sont prévenus pour elle, & ont embrassé chaudement ses intérêts.

Harriet ignorant qu'il eût quelque engagement, ne voyoit point de difficulté à combattre, que la différence de fortune, si c'en est une. Elle n'avoit donc point de raison de travailler à vaincre une passion qui n'avoit rien de bas dans son objet, & que le devoir, le jugement, & la conscience approuvoient.

Par conséquent l'incertitude seule, & non le secret, (puisque tout le monde vouloit que Harriet avouât son amour) pouvoit ronger ses jouës.

m'a causé l'incertitude ! Mais la certitude en prend à présent la place.

L'excellent tour, Lucy, que Clémentine, si ferme dans sa croyance, avoit pris dans cette seconde conversation, si elle avoit pu réussir à le faire changer de Religion !... En ce cas-là, j'ose dire qu'elle auroit été moins réservée sur la cause de sa mélancholie ; sur-tout ses parens étant aussi indulgens pour elle que les miens le sont pour moi.

Mais ma pitié pour la généreuse Clémentine commence à prendre beaucoup de place dans mon cœur. Je m'impatiente d'avoir toute la suite de l'histoire.

Adieu Lucy ; si j'écrivois davantage, ce seroit toujours la récapitulation de la Lettre du Docteur ; je ne puis penser à autre chose.



LETTRE XXIII.

Suite.

Mardi, 28. *Mars.*

Il faut que je vous raconte à présent en peu de mots, comment nous passons ici notre tems. Sir Charles a si fort réjouï le cœur de Lord G. qui vint le voir au moment qu'il fut en ville, qu'il n'a pu différer de faire sa cour à Miss Grandison, jusqu'à ce qu'elle eût quitté Colnebrooke : il est venu ce matin déjeuner avec nous.

Il a été reçu fort gracieusement par Milord,
&

& Lady L., & civilement par Miss Grandison ; mais elle a déjà pris son ton ordinaire avec lui.

O Lucy , que signifie cela avec un homme de mérite , de l'attachement duquel on est sûr , & dont on permet les visites ?

Les fots amoureux , ou qui prétendent l'être , disent généralement des choses hyperboliques , tout ce , en un mot , qu'on pourroit dire à une créature d'un ordre supérieur , à un Ange , parce qu'ils ne savent pas dire des choses polies , justes , & sensées. De même , & par un pareil défaut de jugement , quelques femmes agissent comme si elles s'imaginoient que la prudence & la modestie sont la même chose ; & d'autres comme si elles croyoient qu'il n'y a point de milieu entre , être des insolentes , & se jeter dans les bras de leurs Amans à la première question.

Mais Miss Grandison dans ses façons avec Lord G. est gouvernée par des motifs de malice , & je puis dire par une humeur de franche friponne. Elle se fait un jeu des hommages de Milord. Elle a un talent pour la raillerie , qui ne réussit jamais mieux , quoique plus mal à propos , qu'en pareille matière. Elle ne pourroit épargner son frère-même , quoiqu'il lui en ait mal pris.

Cependant si elle avoit de la considération pour Lord G. elle ne pourroit pas en faire son jouët. Une femme d'esprit ne peut-elle montrer sa supériorité qu'en mettant un habit de fou sur le corps de son Amant ?... Un bon esprit , je m'imagine , n'a pas besoin de mouche pour le faire briller.

El-

Elle a véritablement le cœur bon ; c'est tout ce sur quoi Lord G. peut compter... outre le fonds qu'il peut faire sur l'influence que son frère a sur elle. Je lui ai dit tout-à-l'heure que si j'étois Lord G. je ne voudrois pas pour tout au monde qu'elle fût à moi. Elle m'a appelé sotte, & m'a demandé si ce n'étoit pas un des meilleures signes d'amour, qu'un homme fût épris de la femme qui lui convenoit le moins, & qui le traitoit le plus mal ? Ces hommes, ma chère, sont de misérables créatures, dit-elle, ils ne connoissent point de milieu, ils sont comme des Epagneuls qui rampent à vos pieds, ou sautent sur vos genoux.

Elle a une charmante vivacité ; je voudrois pouvoir en emprunter un peu : mais je lui ai dit que je ne voudrois pas avoir un seul grain de cette surabondance de vivacité que je vois qu'elle exercera sur Lord G. Cependant il est content à présent de tous les traitemens qu'elle lui fait ; quoiqu'il les sente bien, comme je puis déjà le remarquer... Ne lui laissez pas voir, Charlotte, lui ai-je dit, son propre poids dans votre légèreté. Il admire votre esprit, mais ne vous en servez pas pour le blesser.

Mais peut-être est-elle plus éveillée pour nous animer, Lord & Lady L. & moi. Ils ont beaucoup de bonté pour moi, & craignent fort les suites de l'histoire qui occupe toute mon attention. Miss Grandison est de même ; & ma bonne Emilie, aussi souvent qu'elle peut, vient vers moi quand je suis seule, & examine avec des regards de tendresse, tous les mouvemens de mes yeux.

Je

Je lui ai ouvert mon cœur tout entier, pour son instruction. Cette histoire de Clémentine fournit un excellent avis pour cette bonne fille. Elle m'accable de remerciemens pour les leçons que je lui donne sur ce sujet : elle dit qu'elle voit que l'amour est quelque chose de fort subtil, & que, comme l'eau, il se fait un chemin dans les bords qui doivent le renfermer, si l'on n'y prend garde, & si l'on ne le domte à tems.

Elle a pitié de Clémentine, & m'en a demandé fort joliment la permission. Je crois, dit-elle, que je l'aime, mais pas autant que vous. Je suis impatiente de savoir ce que mon tuteur fera à son sujet. Que son Père & sa Mère sont bons d'aimer si tendrement leur fille ! On ne peut pas haïr ses deux frères aînés ; mais Jeronymo est mon favori. Il méritoit bien qu'on lui sauvât la vie, ne trouvez-vous pas, Mademoiselle ? Mais j'ai autant de pitié du Père & de la Mère, que de Clémentine.

Charmante fille ! Quel excellent cœur !

Sir Charles doit dîner avec sir Hargrave & ses amis, demain dans sa maison de la forêt, en allant à Grandison. Le Docteur dit qu'il compte d'avoir de ses nouvelles quand il y sera. Quoi ! passera-t-il devant cette maison, sans y entrer ? ... A la bonne heure, de tout mon cœur ... Nous ne sommes que ses *sœurs*. Miss Grandison dit qu'elle veut être pendue s'il n'a peur de moi. *Peur de moi*, c'est un signe, si cela est vrai, qu'il ne fait pas quelle pauvre créature je suis. Mais comme il paroît avoir un engagement précédent. -- Eh bien, eh bien, je saurai bientôt.

Tom. III.

O

tout

tout. Mais sûrement il pourroit venir ici en passant.

Le Docteur dit qu'il languit de savoir comment il sera content des ornemens de son église, & des changemens qu'on a fait à sa maison par ses directions. Il est étonnant, ce me semble, qu'il ne prenne pas le Docteur avec lui. En vérité je trouve qu'il est un peu inexplicable, aiant des sœurs comme celles qu'il a... Aimerez-vous cela, Lucy, s'il étoit votre frère ? Je crois réellement que ses sœurs se contentent à trop bon marché.

Il a beaucoup de goût, nous dit le Docteur, non point cependant pour la dépense ; il se règle sur la situation, & la convenance, il ne prétend pas applanir des montagnes, & forcer ou défigurer la nature ; mais il veut l'aider, selon qu'il la trouve, sans laisser voir l'art dans ses ouvrages lorsqu'il peut l'éviter. Il aime mieux, dit-il, qu'un étranger soit satisfait de ce qu'il voit comme s'il avoit été toujours ainsi, que d'en tirer des louanges de comparaison, en l'informant de ce que les choses étoient dans leur première disposition.

Comme il doit faire ses poursuites pour Lord W. avant que de revenir, il ne me retrouvera peut-être pas ici. Il peut bien faire l'amour pour les autres ; il n'a pas eu grand peine pour lui-même de ce côté-là, il me semble.

Il me vient dans ce moment à l'esprit une pensée désolante. Sir Charles étant lui-même dans l'incertitude par rapport au dénouement de cette affaire, ne veut pas nous faire connoître, avant que tout soit fini... Aussi sûr que vous
vi-

vivez, Lucy, il a pénétré mes sentimens pour lui, à travers le mince voile qui les couvre; & il commence à appréhender, (appréhension généreuse!) pour le cœur de la pauvre folle; & c'est pour cela qu'il a permis que le Docteur Bartlet copiât les particularités de son histoire qui peuvent servir de frein à la passion trop prompte de votre Harriet.

Cette première idée excite mon orgueil, & l'autre mon mépris pour moi-même, cela se touche, Lucy... Que cela me rend une chétive créature à mes propres yeux!... O Docteur Bartlet, vos copies faites dans une intention si gracieuse, me guériront: sûrement elles me guériront.

Mais voilà encore ce sujet revenu. Que puis-je y faire, Lucy?

Miss Grandison dit que je serai tous les jours avec elle quand nous serons en ville: je n'ai rien à opposer à cela, dit-elle, quand son frère est *absent*... ni quand il est *présent*, je commence à croire.

Dieu me soit en aide, ma chère; Je dois être si délicate sur le point d'honneur!... Non, pensois-je en vraie prude, je n'irai pas dans la maison de sir Charles pour tout au monde. Et pourquoi? Parce qu'il est garçon; & parce que je pense à quelque chose... à quoi il ne pense peut-être point. Mais à présent je puis y aller voir sa sœur sans scrupule; ne le puis-je pas? Car peut-être, il ne pense qu'à sa Clémentine... N'est-ce pas une charmante difficulté levée, Lucy?... Mais, comme j'ai dit, je serai bientôt avec vous.

Je viens de le dire à Miss Grandison... Les Amans, dit-elle, sont les créatures les plus foibles qu'il y ait au monde; & les gens les plus délicats sur le point d'honneur, sont ceux qui manquent souvent le plus de délicatesse. Vous n'avez point parlé jusqu'ici de vous en aller en si grande hâte. Voudriez-vous qu'on crût que vous restiez en ville pour une raison particulière, & que cette raison cessant, vous ne vous souciez plus de personne?... Elle leva le doigt... Considérez cela! dit-elle.

C'est quelque chose que cela, Lucy. Cependant que puis-je faire?

Mais le Docteur Bartlet dit qu'il me donnera bientôt une autre Lettre. Adieu, ma chère.



LETTRE. XXIV.

Suite.

Mercredi, 29. *Mars.*

Sir Charles est venu ici ce matin, assez tôt pour déjeuner avec nous.

Lady L. ne se lève pas matin. Je suis sûre que son frère est matineux. Miss Grandison est matineuse aussi. Si je dis que je la suis, Lucy, je ne prétends pas que vous m'accusiez de me vanter, car ce seroit reconnoître que c'est une vertu, & si vous le croyiez, je suis sûre que vous la pratiqueriez. Pardonnez moi, ma chère, c'est le seul point sur lequel nous aïons jamais différencé... Et pourquoi ai-je souffert si
pa-

patiemment cette différence, au-lieu de vous tourmenter pour essayer de vous corriger ? C'est parce que ma Lucy emploie toujours si bien son tems quand elle est *en vie*. Mais ne souhaiteroit-on pas d'autant plus qu'une vie bien employée fût la plus longue qu'il est possible ?

Je tâchai d'être gaie au déjeuner ; mais je crois que ma gaieté avoit l'air bien gauche, & affecté. Après le départ de sir Charles, aiant demandé aux sœurs si cela n'étoit pas vrai, elles m'ont dit que non... Cependant, quand je suis dans sa compagnie, je sens bien dans le fonds du cœur que je suis contrainte.

Mon orgueil me faisoit chercher de la pitié pour moi, dans ses regards & dans ses manières, pour pouvoir lui faire une querelle dans mon esprit ; car je ne puis m'ôter de la tête ce soupçon humiliant, qu'il a permis au Docteur Bartlet de me faire l'histoire de Clémentine, dans le dessein *généreux* de reprimer les espérances que je pourrois entretenir, avant qu'elles aient pris trop fortement possession de mon cœur insensé.

Mais je ne pouvois découvrir rien de pareil. Le respect, un tendre respect paroissoit, comme les Dames me le firent remarquer ensuite, dans chaque mot qu'il m'adressoit, dans chaque regard qu'il jettoit sur moi.

Il évita soigneusement de parler de Bologne. Aucun de nous, à la vérité, n'est curieux d'amener ce sujet.

Je suis sûre que j'ai pitié de lui.

La pitié, ma chère, est une passion plus douce, j'ose dire, dans le cœur d'une femme, que

dans celui d'un homme. Il y a, il doit y avoir, je m'imagine, plus de générosité, plus de tendresse dans la pitié de l'une, que dans celle de l'autre. Dans la pitié d'un homme (dans le premier cas je dis ce que je sens, dans l'autre, ce que je crains) il y a, trop vraisemblablement, un mélange d'insulte, & de mépris. Malheureuse, en effet, une femme qui s'est attirée la pitié inutile de l'homme qu'elle aime!

Les Dames, & Lord L. prétendent, cependant, que c'est moins de l'*amour* que de la *compassion* que sir Charles ressent pour Clémentine. Ils sont mes bons amis: ils voient que je suis un peu délicate dans mes notions sur un premier amour; & ils tâchent généreusement de me persuader de cette distinction, en ma faveur: mais à quoi bon tout cela, puisque nous voyons évidemment, que ses engagements, quel qu'en soit le motif, sont de nature à ne pouvoir être rompus, tant que la destinée de cette Dame est indécidée.

Pauvre Clémentine! J'en ai compassion de tout mon cœur. Et l'attendrissement, j'en suis sûre, est le seul motif de ma compassion pour cette belle infortunée.

Sir Charles est parti d'abord après le déjeuner pour aller chez sir Hargrave. Il dînera avec lui, & se propose de passer la soirée chez Lord W. Nous irons tous en ville demain.

* *

Je vous envoie le second paquet du Docteur. O ma chère, quelle généreuse fille que Clémentine! Quelle pureté dans sa passion! Une Lettre
de

de M^{re}. Beaumont, excellente femme aussi, vous montrera que Clémentine mérite qu'on lui souhaite toute sorte de biens. Je n'ai jamais oui parler d'un si beau combat entre la Religion & l'amour. O Lucy ! vous serez charmée de Clémentine ; vous oublierez même pour quelque tems votre Harriet ; ou si vous êtes juste, vous ne lui donnerez que le second rang, dans vos pensées, après Clémentine. Jamais jeune Dame ne fit plus d'honneur à son sexe que Clémentine ! Le feu le plus ardent étouffé par des motifs de piété, jusqu'à ce que, pauvre Dame ! il ait consumé sa raison !

Lisez la Lettre, & dans le silence perdez-vous, comme moi, pendant une demie heure après l'avoir lue, dans l'admiration de sa fermeté ! O ma chère ! elle doit avoir un sir Charles Grandison pour sa récompense ! La raison, la justice, me forcent de lui donner mon suffrage.

Milord L. & les deux Dames l'admirent autant que je le fais. Elles me regardent avec des yeux d'attendrissement & d'intérêt. Elles ne disent pas grand chose. Que peuvent-elles dire ? ... Mais elles applaudissent obligeamment à ma sincère admiration pour cette Dame extraordinaire. Mais quel mérite y a-t-il ? Qui peut s'empêcher de l'admirer ?

Seconde Lettre du Dr. BARTLET.

La quatrième chose que vous m'avez demandée, Mademoiselle, c'est,

Si l'on rend raison en quelque endroit de la gaieté

té que montra la jeune Dame, lorsque Mr. Grandison partit de Bologne, après qu'elle avoit été plongée dans la mélancolie?

La cinquième c'est, Comment s'y prit M^r Beaumont à Florence pour engager la jeune Dame à avouer son amour, après qu'elle en avoit fait si longtems un secret à sa Mère, & à toute sa famille?

Ce que je copierai, pour vous satisfaire, Mademoiselle, sur le cinquième article, renfermera tout ce que vous souhaitez de savoir par rapport au quatrième.

Je dois vous dire auparavant, que M^r Beaumont, à la prière de la Marquise, se chargea de rendre compte de la santé de la jeune Dame, & de l'effet que le changement d'air, & ses conseils produiroient sur son esprit, après qu'elle auroit été deux ou trois jours à Florence. Le quatrième jour elle écrivit à cette Dame tous les détails qu'elle avoit demandé. Voici la traduction de cette Lettre.

Vous m'excuserez, Madame, de ne vous avoir pas écrit plutôt, quand vous saurez que c'est seulement depuis hier au soir que j'ai été en état de vous donner quelque satisfaction sur le sujet, touchant lequel je devois avoir l'honneur de vous écrire.

Je suis maîtresse du secret de cette chère jeune Dame. Vous l'aviez deviné, Madame, & peut-être trop bien. L'amour, mais un amour pur & louable, est la maladie qui l'a privée si longtems de sa tranquillité, & votre illustre maison de toute sa consolation. Mais elle montre une telle grandeur d'ame, qu'elle mérite également

ment la pitié & l'admiration. Que n'a pas souffert cette chère personne dans le combat entre son devoir, sa Religion, & son amour !

Je crains que la découverte ne fasse pas plaisir à votre famille. Cependant, la certitude, dans ce qui doit être, vaut mieux que le doute. Vous trouverez peut-être que j'ai beaucoup de manège, sur le récit que je vais vous faire ; mais c'est une tâche qu'on m'avoit prescrite ; & vous m'avez ordonné d'entrer dans les plus petits détails sur mes procédés avec elle, afin que vous puissiez voir comment vous devez vous conduire pour la guérir de sa triste maladie. J'obéis.

Le premier & le second jour après notre arrivée à Florence, se passèrent à tâcher de l'amuser, comme notre hôte, de toutes les façons que nous pumes imaginer. Mais trouvant que la Compagnie lui étoit à charge, & qu'elle ne s'y prêtoit que par politesse, je dis aux Dames que je la prendrois entièrement sous ma conduite, & lui consacrerois tout mon tems. Elles y consentirent. Et quand je dis mon dessein à Mademoiselle Clémentine, elle s'en réjouit, & me fit l'honneur de m'assurer que ma conversation seroit un baume pour son cœur, si elle en pouvoit jouir sans qu'il y eût d'autre compagnie.

Vous voyez, Madame, par ce que je dis de sa considération pour moi, que j'avois mis les momens à profit, pendant les deux jours précédens, pour gagner les bonnes grâces de votre chère Clémentine. Elle veut que je ne l'appelle pas autrement que Clémentine. Excusez donc, Madame, la liberté de mon stile.

Elle m'engagea hier au soir à lui donner une leçon, disoit-elle, sur quelque auteur Anglois. Je fus surprise de ses progrès dans ma langue. Ah ma chère, lui dis-je, quelle admirable manière d'enseigner doit avoir eu votre maître, si j'en dois juger par les grands progrès que vous avez fait en si peu de temps, dans une langue qui n'a pas la douceur de la vôtre, quoiqu'elle ait une force & une expression plus qu'égale, je crois, à celle d'aucune autre langue moderne!

Elle rougit... Trouvez-vous! dit-elle... Je vis à ses yeux, & par son air embarrassé, que je n'avois pas besoin de parler du Comte de Marulli, ni d'aucun autre homme.

Sans la pousser, justement alors, sur les lumières que me paroissoit fournir ce petit incident, je lui parlai avec éloge du Comte de Belvedere, comme le Marquis l'avoit souhaité.

Elle me dit qu'elle ne pouvoit absolument point penser à lui.

Je lui dis que comme toute sa famille étoit portée hautement pour le Comte, il me sembloit qu'on avoit droit d'être instruit de ses objections, & de juger si elles étoient raisonnables ou non. En vérité, ma chère, lui dis-je, vous ne montrerez pas en cette occasion, à votre Père & à votre Mère, la soumission que leur indulgence mérite.

Elle fut fort étonnée. Cela est fort sévère, dit-elle, n'est-il pas vrai, Madame.

Réfléchissez y, ma chère, & si vous le trouvez ainsi après une heure de reflexion, je l'appellerai de même, & je vous demanderai pardon.

Je

Je crains, dit-elle, d'être coupable. J'ai les meilleurs, & les plus indulgens de tous les parens. Il y a des choses, des secrets, qu'on ne peut se porter de soi-même à dire. On devroit peut-être ordonner haut la main de parler.

Cet aveu, ma chère, est plus généreux, que l'occasion qui y donne lieu : mais si vous ne me trouviez pas impertinente...

Ne me faites point, ne me faites point de questions trop pressantes, Madame, je crains de ne pouvoir rien vous refuser.

Je suis persuadée, ma chère Clémentine, que la communication réciproque des secrets est le ciment de la fidèle amitié, & du véritable amour. Toutes les fois qu'une affaire prend une nouvelle face, qu'il se présente quelque nouvelle ouverture, un cœur sensible à l'amitié n'est pas tranquille, jusqu'à ce qu'il ait communiqué au cœur avec lequel il est uni, ces nouveaux jours, ces événemens intéressans ; & cette communication serre encore plus fortement les nœuds de l'amitié. Mais dans quelle obscurité, dans quelle solitude ne doit pas être plongée une ame qui ne peut confier à un ami ses pensées intimes ! Le cœur gros d'un secret intéressant, s'enflera, pour ainsi dire, jusqu'à se déchirer ; une profonde mélancholie en sera la suite... Je ne voudrois pas pour le monde entier qu'on pût seulement penser que je n'ai pas une ame assez grande pour être susceptible d'amitié. Et l'essence de l'amitié n'est-ce pas la communication, le mélange des cœurs, de décharger son ame toute entière dans celle d'un véritable ami ?

Cela est bien vrai ; mais, Madame, une jeu-

ne personne peut se trouver dans de telles circonstances qu'elle n'a pas un véritable ami ; ou si elle a près d'elle quelqu'un à qui elle pourroit ouvrir son cœur sans avoir de doute sur sa fidélité, il pourroit y avoir dans cette personne des raisons qui le défendent, une différence d'âge, de condition, comme dans ma Camille, qui est cependant une fort brave fille... Nous autres gens de condition, Madame, nous avons plutôt des courtisans autour de nous, que des amis : mais le défaut de Camille, c'est de me tourmenter, en touchant toujours la même corde, & cela par ordre de mes parens : il seroit donc plus louable d'ouvrir mon cœur à ma Mère, qu'à elle ; puisque ce seroit la même chose.

Cela est très-vrai, ma chère, & comme vous avez une Mère, qui est moins une Mère, qu'une sœur, une amie, il est étonnant pour moi, que vous ayez si longtems laissé une telle Mère dans les ténèbres.

Que puis-je vous dire ? ... Ah Madame ! ... Elle s'arrêta, & dit enfin ; mais ma Mère est dans les intérêts d'un homme que je ne puis aimer.

Ma question revient... Vos parens n'ont-ils pas droit d'être instruits de vos objections contre un homme dont ils épousent si chaudement les intérêts ?

Je n'ai point d'objections particulières. Le Comte de Belvédère mérite une femme meilleure que je ne pourrois l'être pour lui. Je le considérerois infiniment si j'avois une sœur à qui il s'adressât.

Eh bien, ma chère Clémentine, si je devine la

la raison pour laquelle vous ne pouvez accepter le Comte de Belvédère, voulez vous avec cette candeur, cette franchise que nous avons dit que la vraie amitié demande, voulez-vous me dire si je me trompe ou non.

Elle hésitoit; je me taisois, en attendant sa réponse.

Elle parla enfin: J'ai peur de vous, Madame,

Vous avez raison, si vous me croyez indigne de votre amitié.

Que devinez-vous, Madame Beaumont?

Que vous êtes prévenue en faveur d'un autre, autrement vous ne pourriez pas, si vous aviez une sœur, lui souhaiter un mari que vous croiriez indigne de vous.

Mais je ne crois pas non plus le Comte de Belvédère indigne de moi, Madame.

Alors ma conjecture reçoit encore plus de force.

O Madame Beaumont, que vous me pressez!

Si je suis impertinente, dites le, & j'ai fini.

Non, non, il n'y a point d'impertinence non plus; cependant vous me gênez.

Cela ne pourroit être, si je n'avois deviné juste, & si l'objet n'étoit pas trop indigne de vous, pour oser l'avouer.

O Madame Beaumont! que vous me ferrez de près! Que puis-je vous dire?

Si vous avez quelque confiance en moi... si vous me croyez capable de vous donner des conseils...

J'ai de la confiance. Votre prudence reconnue... Elle me fit alors des complimens que je ne méritois pas.

— Allons, ma chère Clémentine, je vai deviner encore. Oserai-je ?

— Que devineriez-vous ?

— Que c'est un homme de basse naissance... sans fortune... de peu de mérite...

— Arrêtez, arrêtez... Et pensez-vous que la Clémentine, qui est devant vous, soit descendue si bas?... Si vous le pensez, que ne rejetez-vous bien loin cette vile créature ?

— Eh bien donc, je devinerai encore... C'est un homme du sang royal, d'un mérite supérieur, à qui vous ne pouvez prétendre.

— O Madame Beaumont ! Et ne pouvez-vous pas deviner que ce Prince est Mahométan, pendant que vous êtes en train ?

— Dès ce moment, Madame, & après les soupçons que vous m'aviez témoigné, je ne doutai presque plus que Clémentine n'eût de l'amour, & que la Religion ne fût la difficulté qu'elle appréhendoit. Les Catholiques zélés n'ont pas meilleure opinion des Protestans, que des Mahométans. Les Protestans trop zélés, à la vérité, ne sont pas non plus sans préjugé : le faux zèle est toujours le même de quelque nom qu'on l'appelle.

— Je ne voulus pas cependant, comme une geôle subite, refermer ce bouton qui s'ouvrait.

— Il y a, lui dis-je, un soldat de fortune qui a soupiré pour Clémentine.

— Un soldat de fortune, Madame ! dit-elle avec un air de dédain ! il ne peut y avoir un tel homme au monde aux soupirs de qui Clémentine puisse répondre.

— Eh bien donc, pour ne rien dire de lui, il y

Il y a un Seigneur Romain, ... un frère cadet... de la maison de Borghèse, permettez moi de supposer que c'est lui.

De tout mon cœur, Madame.

Elle étoit à son aise de me voir ainsi éloignée du but.

Mais si le Chevalier Grandison (elle rougit à ce nom) lui a rendu de mauvais offices...

Le Chevalier Grandison, Madame, est incapable de rendre de mauvais offices à personne.

Etes-vous sûre, Mademoiselle, que le Chevalier Grandison n'a pas de l'artifice? Il a beaucoup d'habileté. On ne doit pas toujours se fier aux gens fort habiles. Ils ne portent le coup que quand ils sont sûrs de leur fait.

Il n'a point d'artifice, Madame; il est au dessus de l'artifice, il n'en a pas besoin. Il est chéri par tout où il va; il est autant connu par sa franchise que par sa prudence. Il est au dessus de l'artifice, répéta-t-elle avec chaleur.

J'avoue qu'il mérite tout de votre famille. Je ne m'étonne pas que vous le caressiez tous: mais il est étonnant pour moi que contre toutes les prudentes maximes, & les précautions de votre pays, un aussi jeune Cavalier ait été admis... Je m'arrêterai.

Comment, à présent vous ne vous imaginez pas, que je... que je... Elle s'arrêtoit, & hésitoit.

Une femme prudente, lui dis-je, ne voudroit pas laisser au pouvoir de personne de se prévenir contre des gens d'une probité irréprochable; & le manège...

Oh Madame, quelqu'un vous a donné des pré-

préjugés contre votre compatriote... C'est l'homme du monde le plus désintéressé.

J'ai ouï de jeunes Dames, lors qu'il étoit ici, parler de lui comme d'un bel homme.

Un bel homme ! Mr. Grandison n'est-il pas un bel homme ? Ou trouverez-vous un aussi bel homme ?

Et pensez-vous que ce soit un homme d'un sens aussi extraordinaire que je l'ai ouï dire ? J'ai été deux fois en compagnie avec lui... Il me sembla, en effet, qu'il se regardoit comme un personnage de conséquence.

Oh, Madame, ne dites point qu'il n'est pas un homme *modeste*. Il est vrai qu'il sait quand il faut parler, & quand il faut se taire. Mais ce n'est point un homme rempli de confiance, & il n'a pas la moindre suffisance.

Montra-t-il, en délivrant votre frère, autant de bravoure que quelques personnes ont voulu le dire ? Deux domestiques & lui bien armés ; l'apparence d'être aidé par les passans ; les assassins ne paroissant être que deux ; leur propre crime étant contre eux...

Chère Madame Beaumont, à quelles gens prévenus avez-vous parlé ? L'Écriture dit, qu'un *Prophète n'est pas honoré dans son pays* ; Mais Mr. Grandison ne l'est guères par sa compatriote.

Eh bien ; Mais Mr. Grandison vous a-t-il jamais parlé de quelque homme, comme digne de votre faveur ?

Eh, mais sans doute ! Du Comte de Belvédère. Il étoit plus pressant en sa faveur, que...
Réellement ?

Où

Où réellement... qu'il ne me sembloit qu'il dût l'être.

Pourquoi cela ?

Pourquoi ! Mais parce que... parce que... Mais étoit-ce à lui... vous comprenez bien ?

Je suppose qu'on l'en avoit prié.

Je le crois aussi.

Autrement il n'auroit pas voulu...

Je crois, Madame Beaumont, que dans le fond vous haïssez Mr. Grandison. Vous êtes la seule personne que j'aie de ma vie entendu parler de lui, même avec indifférence.

Dites moi, ma chère Clémentine. Quelles sont sincèrement vos idées sur la personne, & sur le caractère de Mr. Grandison ?

Vous pouvez le conclure de ce que j'ai dit.

Qu'il est un bel homme, généreux, prudent, brave, poli ?

Je pense en effet qu'il est tout ce que vous avez dit ; & cela ne m'est pas particulier.

Mais c'est un *Mabométan*...

Un *Mabométan* ! Madame, ... Ah ! Madame Beaumont !

Ah ! ma chère Clémentine ! ... Et pensez-vous que je ne vous aie pas devinée ? ... Si vous n'aviez jamais connu Mr. Grandison, vous n'auriez pas fait difficulté d'être Comtesse de Belvédère.

Et pouvez-vous penser, Madame ...

Où, où, ma chère fille, je le puis.

Ma bonne Madame Beaumont, vous ne savez pas ce que j'allois dire.

Soyez sincère, ma chère Clémentine. Une Amante, parlant à un tiers, ne peut-elle pas être sincère ?

Quoi,

Quoi, Madame ! un homme d'une autre Religion ! Un homme obstiné dans ses erreurs ! Un homme qui ne m'a jamais témoigné de l'amour ! Un homme d'un rang inférieur ! Un homme qui se dit lui-même absolument dépendant de la bonté de son Père, d'un Père qui dépense tant qu'il peut... L'honneur, ma naissance, le devoir, la Religion... tout me le défend.

Eh bien, je puis donc en sûreté célébrer les louanges de Mr. Grandison, vous m'avez accusé de mépris, d'injustice, de préjugés à son égard. Permettez que je vous montre à présent que le *Prophète est honoré par sa compatriote*. Laissez moi prendre les traits de son caractère dans ce qu'en ont dit tous ceux à qui j'en ai ouï parler... Son pays n'a pas envoyé dehors depuis longtems un particulier qui lui ait fait plus d'honneur. C'est un homme d'honneur dans tous les sens de ce mot. Si la rectitude morale, si la Religion pratique, étoient perdues dans le monde, on les retrouveroit en lui sans faux éclat, sans ostentation. Le Baron votre frère en rend témoignage d'après sa propre expérience. Il est recherché & honoré par les meilleurs, les plus sages, les plus distingués des hommes par tout où il va ; & il fait du bien sans distinction de Religion, de secte, de nation. Ses compatriotes se font de lui un sujet de gloire, & s'adressent à lui pour avoir des recommandations auprès des gens les plus distingués par leur mérite & par leur rang, dans leurs voyages en plus d'un pays. En France, en particulier, il est autant considéré qu'en Italie. Il est issu des meilleures maisons d'Angleterre par son

son Père , & par sa Mère ; & il peut y être Sénateur quand il voudra. Il est l'héritier de biens très - considérables ; & , comme je l'ai appris ; quelques - unes des premières familles de son pays recherchent son alliance. Il pourroit faire sa fortune si elle n'étoit pas faite. Vous avouez qu'il est généreux , brave , bel homme...

O ma chère , ma chère Madame Beaumont ! c'en est trop , c'en est trop !... Cependant je crois qu'il est tout cela !... Je ne puis plus vous résister. J'avoue , j'avoue , que je n'ai un cœur que pour Mr. Grandison. Et à présent , comme je ne doute pas que mes parens ne vous aient employée pour pénétrer leur fille malade d'amour , comment pourrai - je , moi qui ne puis nier un secret que vous avez découvert si habilement & sans condition , comment pourrai - je les regarder en face ? Cependant apprenez leur , je vous mettrai en état de leur dire comme tout cela est venu , & combien j'ai combattu une passion qu'il convenoit si peu de flatter , à une fille de leur maison.

Il avoit en premier lieu , comme vous le savez , sauvé la vie à un frère chéri ; & ce frère avoua ensuite qu'il avoit suivi ses avis , il ne seroit jamais tombé dans le danger dont il l'avoit délivré.

Mon Père & ma Mère me le présentèrent , & m'ordonnèrent de le regarder comme un quatrième frère ; & ce ne fut pas d'abord que je m'aperçus que je ne pouvois avoir que trois frères.

Le libérateur de mon frère se trouva être le plus

plus aimable, le plus humain, & cependant le plus brave de tous les hommes.

Tous mes parens le caressôient. On ne s'arrêta avec lui ni à l'étiquette de la famille, ni aux formalités de la nation. Il avoit un libre accès auprès de nous tous, comme une personne de notre famille.

Mon frère cadet me parloit sans cesse du désir qu'il avoit que je fusse à lui. M. Grandison étoit au dessus de toute autre récompense; & mon frère me regardoit obligeamment comme capable de le récompenser.

Mon Confesseur par ses craintes & ses invectives, affermit plutôt qu'il ne diminua mon estime pour un homme envers qui je le croyois injuste.

Sa conduite respectueuse & desintéressée envers moi contribua à mon attachement. Il s'adressoit toujours à moi comme à sa sœur, quand il en usoit familièrement en qualité de mon maître. Je ne pouvois donc m'armer contre un homme de qui je n'avois point de raison de me défier.

Mais je ne connoissois point encore la force de ma passion pour lui, jusqu'à ce qu'on me proposa le Comte de Belvédère avec un empressement qui m'allarma. Je considérai le Comte comme un homme qui venoit troubler mes espérances, & je ne pouvois cependant dire à mes parens pour quelle raison je le refusois. Comment l'aurois-je pu, n'en aiant point d'autre que ma prévention pour un autre homme, une prévention entièrement cachée dans mon propre cœur ?

Mais

Mais je croyois encore que j'aimerois mieux mourir que d'être la femme d'un homme d'une autre Religion que moi. Je suis zélée Catholique moi-même. Tous mes parens le sont aussi. Combien n'ai-je pas été en colère contre cet hérétique obstiné, comme je l'appellois souvent ; le premier hérétique que mon ame ne détestât pas, car il y a eu un tems, ma chère Madame Beaumont, où je ne vous aimois pas. Il est aussi obstiné Protestant qu'il en soit jamais sorti d'Angleterre. Qu'avoit-il à faire en Italie ? Que ne restoit-il chez lui ? Ou pourquoi s'il devoit en sortir, s'est-il arrêté si longtems parmi nous ; restant cependant dans son obstination comme pour braver le peuple qui l'avoit si bien accueilli ?

Voilà les plaintes que mon cœur faisoit souvent en silence contre lui.

D'abord je me m'intéressois que pour son ame. Mais trouvant ensuite qu'il étoit nécessaire à mon bonheur sur la terre, & résolue cependant de ne jamais penser à lui s'il ne devenoit Catholique, je m'intéressois à sa conversion pour mon propre compte, esperant que la tendresse de mes parens rendroient mes souhaits praticables ; car pour lui je ne doutois pas, que si cette difficulté étoit une fois levée, il ne regardât comme un honneur pour lui, une alliance avec notre maison.

Mais le trouvant inflexible sur cet article, je résolus de vaincre ma passion, ou de mourir. Quels efforts n'ai-je pas fait pour remporter cette victoire sur moi ! Mon Confesseur me troubloit par des terreurs ; ma Suivante me tourmentoit ; mon Père, ma Mère, & mes deux frè-

frères aînés , & tous mes parens plus éloignés me pressoient de me déterminer en faveur du Comte de Belvédère. Le Comte étoit importun. Le Chevalier étoit importun en faveur du Comte... Bon Dieu ! Que pouvois-je faire ?... Je n'avois pas le tems de me reconnoître, de peser, d'examiner, de réfléchir. Comment pouvois-je prendre ma Mère, ou quelque autre, pour ma confidente ? Ma raison étoit en guerre contre ma passion, & j'espérois de la vaincre. Je combattois ; mais chaque jour l'objet paroissant plus digne de mon amour, le combat étoit trop rude pour moi. O que n'ai-je eu une M^e. Beaumont à consulter... Il étoit bien difficile que je ne tombasse pas dans la mélancholie... dans une sombre mélancholie.

Enfin le Chevalier résolut de nous quitter : quelle peine , & cependant quel plaisir me fit cette résolution ! J'espérois sincèrement que son absence me rendroit ma tranquillité.

Quel triomphe ne remportai-je pas en secret, par ma conduite avec lui , en présence de tous mes parens, la veille de son départ ! Ma conduite fut entièrement uniforme. Je fus gaie, tranquille, contente, & je rendis tous mes parens heureux. Je lui souhaitai toute sorte de prospérité , dans tous les lieux où il iroit, & dans tout ce qu'il entreprendroit. Je le remerciai avec mes autres parens des services qu'il nous avoit rendus, & du plaisir qu'il nous avoit fait pendant le tems qu'il nous avoit accordé ; & je souhaitai qu'il trouvât par-tout un ami aussi aimable qu'il l'avoit été pour nous.

J'étois d'autant plus contente de moi que je n'é-

n'étois pas obligée d'user de contraintes ou de réserve pour cacher un cœur trop ému. Je me croyois en sûreté : je m'avançai plus qu'il ne sembloit l'espérer, & fis plus que lui offrir ma main au moment de son départ. Je crus lire dans ses yeux pour la première fois, un attendrissement qui demandoit une pitié dont je ne croyois pas avoir besoin moi-même. Cependant j'eus un serrement de cœur au moment de la séparation... Quand la porte se ferma sur cet aimable homme, pensant qu'elle ne se rouvroit jamais pour lui, je soupirai de cette réflexion, mais qui pouvoit s'appercevoir de la cause de mon soupir ? Je n'ai jamais pu être insensible à une séparation d'avec des amis bien moins aimables : il m'en étoit d'autant plus aisé d'attribuer à la douceur de mon cœur cet instant de sensibilité. Mon Père me serra contre son sein, ma Mère m'embrassa sans m'humilier en me disant pourquoi. Mon frère l'Evêque m'appella des noms les plus tendres ; tous mes parens me félicitèrent, mais seulement de ma gaieté, & me dirent que j'étois encore leur Clémentine.

J'allai me coucher, charmée de m'être si heureusement tirée d'affaire, & d'avoir peut-être contribué au repos de mes chers parens que j'avois eu le malheur de troubler.

Mais, hélas ! cette conduite étoit trop au dessus de la pauvre Clémentine pour la pouvoir soutenir. Mon ame s'étoit élevée trop haut... Vous savez le reste. Tous les plaisirs de cette vie sont perdus pour moi ; car jamais, jamais, je ne voudrai, quand je le pourrais, être la femme d'un homme qui par sa religion est l'ennemi
d'une

d'une foi dans laquelle je n'ai jamais chancelé; & je n'en changerai jamais quand une Couronne en devroit être la récompense, & qu'une mort douloureuse au printems de mes jours devroit être le prix de ma persévérance.

Un torrent de larmes l'empêcha d'en dire davantage. Elle cacha son visage dans mon sein. Elle soupira... Chère fille! quels soupirs!

Voilà, Madame, le récit que j'avois à vous faire de ce qui s'est passé entre votre chère Clémentine & moi. Jamais il n'y eut un plus généreux combat entre le devoir & l'inclination; quoique son cœur fût trop tendre, &, en un mot, le mérite du Cavalier trop éclatant, pour que le combat pût être suivi de la victoire. Elle ne voudroit pas que je vous instruisse de ces détails: elle n'osera, dit-elle, regarder son Père & sa Mère en face; & elle craint encore plus, s'il est possible, que son Confesseur ne soit instruit de l'état de son cœur, & de la cause de son desordre. Mais je lui dis, qu'il est absolument nécessaire que sa Mère soit instruite de ce que je fais, pour pouvoir travailler à sa guérison.

Je crains, Madame, que cette guérison ne s'opère jamais qu'en la donnant en mariage à cet homme fortuné: je dois le regarder comme tel, s'il obtient une pareille félicité par un consentement général.

Vous agirez, Madame, dans cette affaire comme vous le jugerez convenable. Mais si vous pouvez lever les objections de votre famille à Bologne, à Urbino, & à Naples, vous vous trouverez peut-être obligée, à cause des
scrup.

scrupules de la jeune Dame elle-même sur la Religion, de prendre beaucoup de peine pour lui persuader de suivre son inclination, & d'accepter Mr. Grandison pour époux.

Quoi qu'il en puisse être, j'ose vous recommander humblement les traitemens les plus doux & les plus caressans envers elle. Elle n'en a jamais connu d'autres, & si elle en éprouvoit de contraires à présent, dans une occasion si délicate, & où sa raison & son amour sont opposés, je suis persuadée qu'elle ne pourroit le soutenir... Veuillez ce Dieu que vous & les vôtres avez toujours servi avec une piété exemplaire, diriger tout pour le mieux!

J'ajouterai seulement, que depuis que le secret dont son cœur sensible a été si longtems la proie, se trouve révélé, elle paroît beaucoup plus à son aise qu'auparavant : cependant elle craint encore la reception qu'on lui fera à Bologne. Elle me prie de l'y accompagner, quand on la rapellera, pour soutenir, dit-elle, son courage. Elle souhaite fort d'entrer dans un Couvent. Elle dit qu'elle ne pourra jamais être la femme d'un autre homme, & elle croit qu'elle ne doit pas être la femme de celui qui a pour toujours son cœur.

Un mot de consolation de votre main, Madame, contribuera beaucoup, j'en suis sûre, à guérir la blessure de son cœur.

Je suis, Madame, avec la plus grande vénération

Votre &c.

HORTENSE BEAUMONT.

Permettez moi d'ajouter , ma bonne Miss Byron , que la Marquise répondit à cette Lettre par les expressions de la plus vive reconnoissance pour Madame Beaumont , accompagnant sa réponse d'une Lettre pour sa fille , pleine de tendresse & de consolations , où elle l'invitoit à revenir d'abord à Bologne avec son aimable amie , lui promettant au nom de son Père & de ses frères la plus tendre reception , & l'assurant qu'on feroit tout ce qui seroit possible pour la rendre heureuse suivant son goût.

XX ** XX ** XX ** XX ** XX

LETTRE XXV.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Mercredi soir, 29. Mars.

Je vous envoie , ma Lucy , le troisième paquet du Docteur. Son contenu vous remplira de compassion pour sir Charles , aussi bien que pour Clémentine ; & si vous vous mettez sans préjugé dans la place de la famille , & que vous accordiez autant à leur zèle pour la Religion dont ils étoient convaincus , qu'à sir Charles pour sa fermeté dans la sienne , vous aurez aussi compassion d'eux. Ils sont tous bons ; ils sont tous sages. Il y a beaucoup à dire en leur faveur , quoique beaucoup moins que pour sir Charles , qui n'insistoit pas sur un changement de Religion dans la Dame , comme on l'exigeoit de lui.

Qu'il est grand à mes yeux ! On peut l'appeller

ler sinon un Martyr , du moins un Confesseur pour sa Religion & pour sa Patrie... Quelles n'ont pas été les angoisses!... Une ame aussi délicate que la sienne, & souhaitant pour l'amour du sexe, de la jeune Dame & de la famille, qu'il eût été rejeté par eux plutôt que d'être obligé de se refuser à la faveur qu'ils vouloient lui faire!

Vous admirez cette jeune Dame, dans sa conduite douce & modeste, à la première visite qu'il lui fit en présence de sa Mère; mais encore plus dans la noble fermeté qu'elle tâcha de reprendre dans la conversation qu'elle eut avec lui dans le jardin.

Mais qu'il paroitra grand à vos yeux, à ceux de ma Grand-Mère, & de ma Tante Selby, dans cette belle apostrophe!... „ Mais, ô „ ma Religion & ma Patrie! je ne puis, je ne „ puis vous renoncer! Que peut me promet- „ tre, que peut me donner cette courte vie, „ pour me dédommager d'un tel sacrifice!”

Cependant la conduite de Clémentine n'est pas moins grande, persuadée comme elle l'étoit de la vérité de sa Religion, & aimant sir Charles avec une ardeur qu'elle avoit renfermée en elle-même, dans le desespoir de la voir jamais satisfaite.

Mais pour l'admirer comme elle le mérite, il faudroit transcrire tout ce qu'elle dit, & tout le récit que fait sir Charles de sa conduite.

O ma chère! qui auroit pu agir comme Clémentine! Ce n'est pas, je crains,

Votre

HARRIET BYRON.

P 2

Trois

Troisième Lettre du Docteur BARTLET.

La sixième chose que vous me demandez, Mademoiselle, ce sont,

Les détails de la réception que firent la Marquise, & sa Clémentine à Mr. Grandison, à son retour de Vienne à Bologne, sur l'invitation du Seigneur Jeronymo.

Monsieur Grandison fut reçu à son arrivée avec de grandes démonstrations d'estime & d'amitié par le Marquis lui-même & par l'Evêque.

Jeronymo, qui gardoit encore la chambre, dès qu'il fut seul avec lui, l'embrassa. Enfin, dit-il, l'affaire que j'avois eu si longtems en vuë, est décidée. O Chevalier! vous serez un heureux mortel. Clémentine sera à vous; vous serez à Clémentine: c'est mon frère, effectivement, que j'embrasse à cette heure... Mais je ne vous retiens pas, allez vers cette heureuse fille; elle est avec sa Mère, elles sont toutes deux prêtes à vous recevoir: pardonnez à sa délicatesse; elle ne sera pas en état de vous dire la moitié de ce qu'elle pense.

Camille parut alors, dit Mr. Grandison, pour me conduire auprès des Dames dans la chambre de la Marquise. Elle me dit tout bas en passant: Bien venu, trois fois le bien venu, ô le meilleur des hommes! Vous aurez à présent la récompense de toute votre bonté!

Je trouvai la Marquise à sa toilette, richement habillée, comme en cérémonie; mais sans domestique, Camille même se retira dès qu'elle m'eût ouvert la porte.

L'aimable Clémentine étoit derrière la chaise
de

de sa Mère: elle étoit élégamment parée, mais sa modestie naturelle, & une charmante rougeur produite par ce qui se passoit dans son cœur à cette occasion, lui donnoient des avantages que les plus riches joyaux n'auroient pu lui donner.

La Marquise se leva. Je lui baisai la main... Soyez le bien venu, Chevalier, dit-elle, le seul homme au monde que je puisse recevoir ainsi, & qui mérite cette réception! Clémentine, ma chère! dit-elle, se trouvant vers elle, & lui prenant la main.

La jeune Dame étoit tremblante; son teint changeoit à tout moment de couleur, tantôt rouge, tantôt pâle. Excusez sa bouche, dit la tendre Mère; son cœur vous souhaite la bien venuë.

Jugez, mon cher Docteur Bartlet, combien je devois être touché de cette gracieuse réception, moi, qui ignorois les conditions qu'on me devoit proposer. „ Epargnez, chère Dame, „ pensois-je, épargnez ma conscience, & prenez pour vous toutes les richesses & toutes les grandeurs du monde: je serai assez riche „ avec Clémentine.”

La Marquise la fit asseoir dans sa chaise. Je m'approchai d'elle; mais comment le pouvois-je avec cette ardeur, & cette vive gratitude, qui, sans les doutes où j'étois, se feroient élancées sur mes lèvres. On attribua cependant mon silence à la modestie de mon amour, & on donna entièrement à cette modestie les louanges qui ne lui étoient dûes qu'en partie.

J'avançai une chaise pour la Marquise, &

sur son ordre, une autre pour moi. La Mère prit une main de sa fille embarrassée. J'osai prendre l'autre. L'aimable fille baissoit la tête en rougissant, & ne me reprocha pas, comme elle l'avoit fait une autrefois en pareille occasion, que j'étois trop libre. Sa Mère me fit des questions indifférentes, sur mon voyage, sur les Cours que j'avois vues depuis que je les avois quitté : ensuite elle me parla de l'Angleterre, de mon Père, de mes sœurs : ces dernières questions furent faites d'un ton obligeant, comme me parlant de relations qui devoient bientôt être les siennes.

Quel mélange de peine n'éprouvois-je pas au milieu de la faveur qu'on me montrait, & à cause de cette faveur même ! Car je ne doutois point qu'on ne proposât, & qu'on n'exigeât un changement de Religion ; & je n'hésitois pas le moins du monde sur la mienne.

Après une courte conversation, l'aimable fille se leva, fit une révérence profonde à sa Mère, me salua avec dignité, & sortit.

Ah Chevalier ! dit la Marquise, aussitôt qu'elle fut sortie, je ne pensois guères, quand vous nous quittâtes, que je vous reverrois sitôt, & pour pareil sujet. Mais vous savez recevoir votre fortune avec reconnoissance. Votre modestie nous rassure dans notre précipitation, & excuse les avances que nous vous faisons.

Je me baissai ; que pouvois-je dire ?

Je laisse à l'Evêque, comme l'a souhaité le Marquis, le soin de vous entretenir sur ce sujet. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir un trésor dans Clémentine, & avec Clémentine. Nous
fe-

ferons les mêmes choses pour elle, que si elle eût épousé celui que nous souhaitions quand nous croyions son cœur libre. Vous pouvez croire que nous aimons notre fille ;... autrement...

J'applaudis à leur bonté, & à leur indulgence.

Je ne puis douter, Mr. Grandison, que vous n'aimiez Clémentine par dessus toutes les femmes.

(Je n'ai jamais vu, Docteur Bartlet, une femme que j'eusse pu aimer autant qu'elle, si je n'avois pas retenu mon cœur dès les commencemens, à cause des hautes idées que je voyois qu'ils avoient de leur qualité, & de leur rang ; par la considération de la différence de Religion, de la confiance que la famille avoit en moi, & par la résolution que j'avois formée, comme une précaution contre moi-même, quand je commençai mes voyages, de ne penser jamais à épouser une étrangère.)

J'assurai la Marquise que mon cœur étoit absolument libre ; que n'ayant jamais osé entretenir quelque espérance de la bonne fortune qui sembloit m'attendre, je ne pouvois encore me flatter qu'un si grand bonheur me fût réservé.

Elle répondit que je méritois tout cela ; que je connoissois le cas qu'ils faisoient de moi ; que les sentimens de Clémentine étoient fondés sur la vertu ; que mon caractère faisoit mon bonheur ; que cependant la crainte de ce que le monde en diroit, n'avoit pas été une légère difficulté ; mais qu'elle étoit autant que levée, & qu'elle ne doutoit pas que par générosité & par reconnoissance, je ne me pliasse à tout ce qui dépendroit de moi.

(Ici, pensai-je, est renfermé ce que l'on attend de moi; en ce cas plutôt au ciel que je n'eusse jamais vu l'Italie!)

Le Marquis nous joignait dans ce moment. Un air de mélancolie étoit répandu sur son visage: cette chère enfant, dit-il, m'a communiqué une partie de sa maladie. Des Pères, Chevalier, qui ont des enfans-même de la plus grande espérance, ne sont pas toujours heureux. Cette enfant... Mais n'en parlons plus: mais c'est une bonne fille. Dans l'économie générale de la providence, personne n'est malheureux sans que quelque autre en soit plus heureux. Notre fils l'Evêque vous entretiendra sur les conditions.

J'ai dit un mot au Chevalier, Monsieur, dit la Marquise, du bonheur qui l'attend.

Comment est la pauvre fille? ... Assez honteuse, je suppose.

En effet, Monsieur, elle ne peut lever les yeux, répondit la Marquise.

La pauvre enfant! je le croyois bien.

Pourquoi, pensois-je, m'a-t-on laissé voir cette Mère, & cette fille, avant que de me proposer les conditions!

Mais quels tendres parens, Dr. Bartlet? Quelle excellente fille! Cependant n'être pas heureux! Mais combien plus malheureuses trouvois-je les circonstances où j'étois moi-même! ... Moi qui aurois mieux aimé être rejeté avec dédain par vingt femmes tour à tour, que d'être obligé de me refuser à l'honneur que vouloit me faire une famille pour laquelle j'étois rempli de vénération!

Voi-

Voilà , Mademoiselle , la réponse à votre fixième question , mais je crois que vous ferez bien aise d'apprendre de nouveaux détails.

Le Marquis , continue Mr. Grandison , me conduisit dans la Chambre du Seigneur Jeronymo. Vous devez votre bonne fortune , Chevalier , me dit il en entrant , à Jeronymo qui vous doit la vie. Je benis Dieu de ce que nous ignorons dans notre famille ce que c'est que l'in-gratitude.

Je témoignai ma reconnoissance au Père & au fils.

Le Marquis parla alors d'affaires publiques , & nous laissa bientôt après.

J'examinai si je ne ferois pas mieux de témoigner , à ce sincère ami , mes craintes par rapport aux articles de la Religion & de la résidence. Il m'avoit félicité avec un air de plaisanterie , sur la manière philosophique avec laquelle je soutenois ma bonne fortune ; mais Camille entra dans ce moment , & me dit à l'oreille , de son chef , disoit-elle , que sa jeune Dame venoit de descendre dans le jardin.

J'ose bien dire que c'étoit de son chef ; car Camille a le meilleur cœur du monde , & cherche toujours à faire plaisir quand elle croit que par là elle n'offensera personne.

Suivez la donc , dit Jeronymo , qui avoit entendu ce qu'avoit dit Camille ; peut-être que Clémentine vous attend.

Camille m'accompagna à l'entrée du jardin. Un mot , Monsieur , s'il vous plait. Je crains que ma jeune Dame ne retombe dans ses rêveries. Elle dit qu'elle est honteuse de la pauvre figure qu'elle a faite devant sa Mère. Elle est sûre.

qu'elle est rabaisée à vos yeux. Un homme qu'on fait venir, Camille, dit-elle, par complaisance pour ma foiblesse ! Pourquoi mon Père trop indulgent ne m'a-t-il pas ordonné de vaincre ma folle passion, ou de mourir ? O pourquoi ai-je avoué mon attachement ! Méchante Madame Beaumont ! Sans vous mon secret seroit resté renfermé dans mon cœur, jusqu'à ce que la honte & l'indignation l'eussent déchiré ! Elle est résolue, dit-elle, de reprendre un courage-digne de sa naissance & de sa qualité ; & je crains l'élévation de ses sentimens. Sa grande crainte est qu'après toute la condescendance de ses parens, il ne survienne des obstacles de votre part. Si cela étoit, elle dit qu'elle ne pourra soutenir ses propres reflexions, ni regarder ses parens en face.

Mon cher Dr. Bartlet, comment, après avoir échapé si heureusement aux pièges dans lesquels des femmes méprisables font tomber si souvent la jeunesse inconsidérée, comment me trouvé-je embarrassé par les funestes accidens, nés de mes liaisons avec les femmes du plus grand mérite ! Y eut-il jamais une plus excellente famille que celle-ci ? ... Tous les membres qui la composent sont excellens ; & leur mérite & leur piété même n'est-elle pas la cause des difficultés où nous nous trouvons ?

Mais ô ma Religion & ma Patrie ! je ne puis, je ne puis vous renoncer ! Que peut me promettre, que peut me donner cette courte vie pour me dédommager d'un tel sacrifice ?

Je ne dis rien à Camille, comme vous pouvez croire, de ce que je pouvois, ou ne pouvois

vois pas faire ; cependant elle vit ma peine ; elle me le temoigna. Fortement persuadée de l'excellence de sa Religion , elle s'étonnoit qu'un homme qui pensoit & qui avoit lu , pût être d'une Religion différente. Son cœur , dit-elle , & le cœur de sa jeune maîtresse avoient des pressentimens de quelque malheureuse issue pour nos amours. Le Ciel nous en préserve ! dit l'honnête femme. Mais que ne pouvons-nous pas appréhender des jugemens du ciel , quand une jeune Dame... Pardonnez moi, Monsieur... préfère un homme qu'elle pense ne devoir pas préférer , & quand un homme ne veut pas être convaincu des erreurs que l'Eglise condamne ?

Elle me pria encore de la pardonner. Je louai ses bonnes intentions , & sa franchise , & la quittai pour entrer dans le jardin.

Je trouvai la jeune Dame dans le bosquet d'Orangers. Vous connoissez ce jardin , Docteur.

Elle se tourna , entendant venir quelqu'un , & voyant que c'étoit moi , elle s'arrêta.

Clémentine , armée du sentiment de son propre mérite , comme si elle eût repris l'esprit qui l'anima la veille de mon départ de Bologne , elle daigna avancer deux ou trois pas vers moi.

Charmante personne , pensai-je , soutenez la vraie dignité qui brille dans ce noble aspect !... Qui sait quelle sera notre destinée.

Je la saluai ; la vénération , l'estime , l'attendrissement , en pensant à ce qui pouvoit arriver , tout cela se joignoit pour mettre un profond respect dans la manière dont je l'abordai.

J'allois parler , elle me prévint , d'un air plein de grandeur.

Soyez le bien-venu, Monsieur, dit-elle. Ma Mère m'ordonnoit tantôt de vous souhaiter la bienvenue. Je ne pouvois parler alors ; & elle a eu *pour vous* la bonté de répondre pour mon cœur. J'ai retrouvé la parole à présent : mais dites moi ... vois-je le même généreux, le même noble Grandison que j'ai vu jusqu'ici ? ... ou vois-je un homme porté à mépriser la créature que ses parens indulgens veulent obliger, même par le sacrifice de toutes leurs vûes ?

Vous voyez, Mademoiselle, le même Grandison, mais le cœur accablé de l'honneur qu'on lui fait, & de la crainte que le bonheur qu'on lui destine ne soit encore troublé. Si cela arrivoit, comment pourrois-je me soutenir moi-même ?

(Que ma situation étoit difficile, mon cher Dr. Bartlet ! ... craignant également de presser avec ardeur, ou d'être soupçonné capable d'indifférence pour sa faveur !)

Que craignez-vous, Monsieur ? ... Vous avez peut-être dans votre cœur des raisons de craindre. Si vous en avez, instruisez m'en ; je ne crains point de les apprendre. Permettez moi de vous dire que je me suis opposée à la démarche qu'on a faite. Je déclarai que j'aimerois mieux mourir que d'y consentir. C'étoit pour *vous*, disoit-on, qu'on la faisoit, & vous sauriez recevoir comme vous le deviez l'honneur qu'on vous faisoit. J'ai une ame, Monsieur, qui n'est pas indigne de la grandeur de mes antécédens. Dites moi ce que vous craignez ? ... Je ne crains qu'une chose, c'est qu'on ne croie
que

que je suis plus dans votre pouvoir que dans le mien.

Généreuse fille ! Et pensez-vous que , tant que mon bonheur n'est pas entièrement décidé , je n'aie pas des sujets de crainte ? ... Vous ferez toujours , Mademoiselle , dans votre propre pouvoir : vous y ferez le plus lorsque vous ferez dans le mien. La reconnoissance me rendra toujours prompt à reconnoître votre bonté pour moi comme une condescendance.

Mais dites moi , Monsieur , n'avez-vous point à la première invitation , méprisé , pendant son absence , cette Clémentine , dont peut-être , à cette heure qu'elle est présente , vous avez la *bonté d'avoir compassion* ?

O , Mademoiselle , que jamais la magnanime Clémentine ne me regarde avec autant de mépris , qu'il faudroit qu'elle en eût pour moi , si elle me faisoit sérieusement une question qui me deshonoreroit , si j'osois m'imaginer qu'il fût nécessaire d'y répondre !

Eh bien , Monsieur , je verrai jusqu'à quel point les avances , faites du côté *qui a tort* , seront justifiées , ou plutôt excusées , par les avances , ou si vous le voulez , par la *condescendance* que nous trouverons de votre côté.

(Quelle vivacité , pensai-je ! ... Mais la généreuse Clémentine connoissant les conditions qu'on doit me proposer , si l'honneur & la conscience ne me permettoient pas de m'y soumettre , pourroit-elle mettre mes sentimens pour elle à une telle épreuve ? ... Je ne veux pas supposer qu'elle soit capable de mêler l'artifice à sa magnanimité.)

Est-ce là, Mademoiselle, un doute généreux? Pardonnez moi; mais quand vos parens ont la bonté de me croire incapable d'être ingrat, j'espère que leur fille chérie ne me mettra pas dans la classe des plus vils des hommes.

Excusez moi, Monsieur, une femme qui a eu tort une fois, a raison de se craindre toujours elle-même. Si vous ne pensez pas mal de moi, je tâcherai d'en penser bien moi-même; & alors, Monsieur, j'en penserai mieux de vous, s'il est possible. Car, après tout, si je ne me défiois pas plus de moi que de vous, je ne ferois peut-être pas si capicieuse que je crains de l'être quelquefois.

Le Marquis m'a fait entendre, Mademoiselle, que l'Evêque votre frère doit m'entretenir sur le sujet qui me tient le plus au cœur à présent. Oserai-je m'adresser à leur chère fille là dessus, sans craindre qu'on me croye capable de travailler à la prévenir en ma faveur avant cet entretien?

Je vous répondrai franchement, Monsieur: Il y a des préliminaires à régler, & avant cela, moi, qui sai qu'il y en a, je ne me crois pas libre de vous écouter sur aucun sujet qui pourroit tendre à me prévenir.

Je me sou mets, Mademoiselle; je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crût capable de souhaiter d'être écouté de vous, tant qu'il ne conviendrait pas que vous m'accordassiez cet honneur.

(Je ne savois, Dr. Bartlet, que par la supposition d'un intérêt mutuel entre nous, dont j'avois espéré que Clémentine conviendrait, si
— et

elle pourroit souhaiter que j'amenaſſe quelque converſation plus particulière. Quoique la modéſtie ſoit auſſi ſéante à notre ſexe qu'à l'autre, il y a des cas cependant où ce ſeroit manquer de délicateſſe que de ne pas prévenir une Dame; mais étant ainſi découragé) Peut-être, Mademoiſelle, lui diſ-je, le Marquis n'agréera-t-il pas que je vous rende ici mes devoirs.

C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous aimerez mieux vous retirer; mais non... oui, cependant, retirez-vous.

Je me retirai en la ſaluant reſpectueuſement; mais elle entra dans une allée qui menoit à celle par où je me retirois fort doucement, & nous nous rencontrâmes. Je crains, dit-elle, d'avoir été un peu vive: en effet, Monſieur, je ne ſuis pas contente de moi. Je voudrois... Elle s'arrêta.

Que voudriez-vous, Mademoiſelle, faites moi la grace de me le dire... ſ'il eſt en mon pouvoir...

Cela n'y eſt point, dit-elle en m'interrompant. Je voudrois n'avoir pas été à Florence. La Dame avec qui j'étois eſt une bonne femme, mais elle m'a pouſſée trop durement. Peut-être, continua-t-elle en ſoupirant, ſi je n'avois pas été avec elle, j'aurois été tranquille & heureuſe avant ce tems-ci; mais ſi je ne l'euffe pas été, la mélancholie a ſes plaiſirs auſſi bien que ſes peines. Mais à préſent je ſuis ſi agitée!... Si je haïſſois mon plus cruel ennemi, autant que je me hais quelquefois moi-même, je ſerois une fort méchante créature.

Cela fut dit d'un air ſi mélancholique que j'en

j'en fus extrêmement troublé. Dieu veuille , perrai-je , que nous puissions nous accorder , l'Evêque & moi , sur les articles de la Religion & de la résidence !

Je termine ici cette Lettre , ma bonne Miss Byron. Sir Charles vous a dit en abrégé le résultat de sa conférence avec l'Evêque ; & je me hâte de passer à l'article suivant que vous m'avez demandé.



LETTRE XXVI.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Jeu dy matin , 30. Mars.

Je vous envoie la quatrième Lettre du Docteur. Je crois que je dois prier ma Grand-Mère , & ma Tante Selby de me faire revenir.

Nous serons tous à Londres ce soir.

Plût au ciel que je n'y fusse jamais venue !... Quel plaisir y ai-je eu ?... Cet abominable sir Hargrave Pollexfen ! Sans lui j'aurois été contente & heureuse ; puisque sans lui je n'aurois jamais eu besoin du secours de sir Charles Grandison ; je ne l'aurois jamais connu. La renommée m'auroit appris peut-être dans les conversations générales , de même qu'on parle d'autres personnes distinguées , quelques-unes de ses actions de bienveillance ; & il auroit attiré mon admiration sans me couter un soupir. Et même en ce cas-là je n'aurois jamais éprouvé ces sentimens vifs mêlés de plaisir & de peine
que

que m'a donné la gloire d'être distinguée comme une sœur par les sœurs d'un homme aussi extraordinaire... O que n'ai-je conservé mon cœur libre ! J'aurois eu alors de quoi me vanter pour toute ma vie, de quoi parler à tout le monde. Et quand mes connoissances & mes amis m'auroient demandé, quels avoient été mes divertissemens & mes plaisirs, j'aurois dit : „ J'ai „ été dans la compagnie de SIR CHARLES „ GRANDISON, j'ai causé avec lui, j'ai été „ caressée & distinguée par toute sa famille. ” Et j'aurois passé plusieurs soirées agréables, quand mes amies seroient venu lire, & travailler avec moi, dans la maison de Selby, à répondre à leurs questions sur tout cela. Sir Charles Grandison auroit été connu parmi nous sous le nom du *Cavalier accompli*, & mes jeunes compagnes se seroient rassemblées autour de moi pour me demander de leur conter quelque chose encore de *l'excellent homme*.

Mais à présent, mon ambition m'a perdu ; prétendant, voulant être tout, je ne suis rien. Si on me fait quelques questions sur lui, ou sur ses sœurs, je chercherai à détourner la conversation, & cependant, de quoi d'autre puis-je parler ? Car qu'ai-je vu, qu'ai-je connu depuis que j'ai quitté le Comté de Northampton, sinon lui, & elles, & que ce qui mène à lui & à elles ? Et qu'ai-je, en effet, souhaité de voir ou de connoître que lui & elles, depuis que je les ai connu ?

En revoyant ce que je viens d'écrire, je vois comment je me suis laissé entraîner par mes imaginations enfantines, à oublier pour un moment,

ment, sa détresse, & celle de tout le monde. Mais ô ma Lucy ! mon cœur est déchiré ; & je crois qu'il l'est plus pour le compte de la malheureuse Clémentine que pour le mien. Que je paie cher ma curiosité ! Cependant il étoit nécessaire que je connusse le pire des choses. Il paroît que sir Charles l'a cru ainsi, par la permission qu'il a donnée au Docteur Bartlet de satisfaire ma curiosité, & , par moi, celle de ses sœurs, & de vous tous, mes chers parens.

En lisant ce que je vous envoie , votre pitié augmentera encore non seulement pour Clémentine & pour sir Charles , mais pour toute la famille : aucun d'eux n'est à blâmer quoiqu'ils soient tous malheureux. Vous chérirez le généreux Jeronymo , & serez charmée de la fidèle Camille. Mais, ma chère, sir Charles montre tant de tendresse dans son malheur . . . Il faut que ce soit de l'amour . . . Mais il doit bien aimer Clémentine ; c'est une admirable créature , quoique malheureuse. Il faudroit que je n'eusse pas une étincelle de générosité dans mon cœur ; il faudroit qu'il fût absorbé dans l'amour propre , si je ne l'admirois & ne l'aimois également.

Quatrième Lettre du Docteur BARTLET.

Je me rapelle que sir Charles vous a raconté d'une manière fort touchante, dans quelle détresse il se trouva lorsque l'Evêque lui proposa les conditions auxquelles il pourroit avoir Clémentine. Il vous a dit en abrégé ces conditions , & sa douleur de ne pouvoir répondre à l'attente d'une famille qui lui étoit si chère , & à si juste titre.

titre. Mais vous ne serez pas fâchée, je crois, si je m'arrête un peu plus sur ces particularités quoique vous ne me les aïez pas demandées.

Après que l'Evêque eut informé Mr. Grandison des conditions, il lui dit; Vous vous taisez, mon cher Grandison: vous hésitez. Quoi, Monsieur, l'offre d'une fille d'une des plus nobles familles de l'Italie; d'une fille qui est Clémentine, est-ce une offre à dédaigner par un homme d'une famille privée; un étranger, dont la fortune est dépendante; avec une dote qui ne seroit pas indigne d'un Prince? Vous hésitez sur une pareille proposition?

Monsieur, je suis affligé plutôt que surpris de la proposition: j'avois craint qu'on ne me la fit. Sans cela ma joie en recevant la gracieuse invitation, & dans l'honneur qu'on m'a fait à mon arrivée, auroit été excessive.

Ils disputèrent alors sur quelques-uns des articles dans lesquels l'Eglise Romaine, & les Protestans diffèrent. Mr. Grandison auroit bien voulu l'éviter; mais l'Evêque supposant qu'il auroit dans la dispute des avantages qu'il n'eut pas, ne voulut pas le permettre. Il s'échauffa plus d'une fois, ce qui n'aida pas à sa cause.

Je ne vous raconterai pas à présent les détails de cette dispute, cela me mèneroit trop loin, & j'ai beaucoup de choses à copier, que vous préférerez, je crois, à en juger par ce que sir Charles m'a montré du goût de vos Lettres à vos parens. C'est ce que je vai faire, après un ou deux articles qui vous montreront comment se termina la dispute sur la différence de Religion.

Vous vous rapellerez, Chevalier, dit l'Evêque

que, que votre Eglise accorde la possibilité de se sauver hors de son sein. La nôtre ne le fait pas.

Monsieur, notre Eglise ne permet pas à ses membres de rester dans des erreurs capitales contre leur conviction. Mais j'espère qu'il n'est plus besoin de parler sur ce sujet.

Je crois aussi, dit l'Evêque, que nous le quitterons. Je ne m'attendois pas que vous fussiez aussi obstiné dans l'erreur : mais pour revenir au point par lequel nous avons commencé, je regarderois comme un malheur bien extraordinaire que nous nous trouvassions réduits à la nécessité de raisonner avec un simple particulier, pour lui faire accepter notre sœur Clémentine. Permettez moi de vous dire que si elle pouvoit seulement soupçonner que vous hésitez... Il disoit cela avec chaleur, & il rougissoit.

Pardon, si je vous interromps, Monsieur ; vous êtes disposé à vous échauffer. Je ne penserai pas seulement à me défendre contre l'accusation qu'on pourroit me faire ; dans le mécontentement, d'être capable de dédaigner l'honneur que veut me faire une Dame qui est digne d'un Prince. Je suis persuadé que votre Grandeur ne croit pas une telle défense nécessaire. Je suis à la vérité un simple particulier ; mais de quelque considération, si c'en est une que de pouvoir compter une longue suite d'ancêtres, que jusqu'ici je n'ai point deshonoré : mais, Monsieur, qu'est-ce que les ancêtres ? C'est mon propre cœur qui est ma règle : mes principes étoient connus avant que je reçusse cette honorable invitation. Votre Grandeur ne voudroit pas me persuader d'y renoncer, tant que je

je ne puis les croire mauvais , & puisque comme vous l'avez ouï , j'ai quelque chose à dire pour leur défense quand j'y suis appelé.

Vous examinerez la chose , mon cher Chevalier. C'est vous , je crois , qui êtes disposé à vous échauffer ; mais vous êtes un homme estimable. Nous souhaitons tous , aussi bien que notre sœur , de vous avoir parmi nous. Notre Eglise le souhaiteroit. Un tel profélyte nous justifieroit contre toute autre considération , & aux yeux de tous nos parens. Réfléchissez y , Grandison ; mais que l'on ignore dans notre famille que vous croyez la reflexion nécessaire. La chère Clémentine , en particulier , n'en doit rien savoir : c'est votre *ame* sur-tout qui est chère à cette excellente créature. C'est pour cela que nous sommes tous disposés à favoriser une flamme si pure.

Il n'est pas au pouvoir de la parole , Monsieur , d'exprimer ce que je souffre. J'honore , je révere , & révélerai jusqu'à ma dernière heure le Marquis & la Marquise de Porretta , & par de meilleurs motifs que leur grandeur , & leur noblesse. Leurs fils . . . Vous savez , Monsieur , combien j'ai toujours fait vanité d'être honoré d'une relation simplement de nom avec eux. Donnez moi Clémentine sans les dures conditions que vous me prescrivez , & je serai heureux au de-là de mes souhaits les plus ambitieux. Je ne demande point de dote avec elle. J'ai un Père sur la générosité & sur l'affection duquel je puis me reposer. Mais je dois répéter , Monsieur , que mes principes sont si bien connus , que j'ai espéré qu'on accepteroit un com-
pro-

promis. Je ne voudrois pas pour tout au monde contraindre votre sœur. La même liberté que je demande, je l'accorderois.

Et ne voudriez-vous pas, Monsieur, prendre du tems pour réfléchir ? Etes-vous absolument déterminé ?

Si votre Grandeur savoît ce que je souffre en disant que je le suis, vous auriez pitié de moi.

Eh bien, Monsieur, j'en suis fâché. Allons voir Jeronymo. Il a toujours été votre avocat depuis qu'il vous connoît. Jeronymo a de la reconnaissance ; mais vous, Chevalier, ... votre cœur est insensible.

Je rends grâces à Dieu, de ce que votre Grandeur ne me rend pas justice.

Il me conduisit dans l'appartement de son frère.

Là, que ne souffris-je pas, de l'amitié, de l'amour de ce frère, & des instances de l'Evêque ! Mais quel en fut le résultat ?

L'Evêque me demanda s'il me conduiroit à son Père, à sa Mère, à sa sœur ? ou si je partirois sans les voir ? Je devois marquer par là mon agrément ou mon refus. Je lui fis une révérence respectueuse. Je me recommandai à la faveur des deux frères, & les priai de me recommander à celle des trois personnes vraiment respectables qu'ils avoient nommées ; & je me retirai dans mon logement, pénétré de la plus profonde douleur.

Je fus hors d'état d'en bouger le reste du jour. Je restai pendant des heures sur la même chaise où je m'étois jetté en entrant.

Sur le soir une personne déguisée vint me voir. Mon domestique s'étant retiré : O Monsieur, me

me dit Camille en se dévoilant, dans quelle désolation j'ai laissé la famille ! Ils ne savent pas que je suis venue ici ; mais je n'ai pu m'en empêcher, je ne puis y tenir. Mais que je vous dise combien nous sommes malheureux ; & votre propre générosité vous suggérera ce qu'il y a de mieux à faire.

Aussitôt que vous êtes sorti, Mr. l'Evêque a instruit Madame la Marquise de ce qui s'étoit passé entre vous. O' Monsieur, que vous avez un bon ami dans le Seigneur Jeronymo. Il a tâché de tout adoucir. Madame la Marquise a fait part à Monsieur du rapport de l'Evêque. Jamais je n'ai vu ce Seigneur dans une si grande passion. Il n'est pas nécessaire de vous rapporter tout ce qu'il a dit ...

En passion contre moi, Camille !

Oui. Il croit toute la famille deshonorée, Monsieur.

Le Marquis de Porretta est un homme du premier mérite, Camille, lui ai-je dit, je l'honore ... mais continuez.

La Marquise, de la façon la plus tendre, a déclaré la chose à ma jeune Dame : j'étois présente. Elle craignoit qu'il ne fût besoin de mon ministère, & m'avoit ordonné de rester.

Avant qu'elle eût eu le tems d'achever, ma jeune Dame s'est jetée aux genoux de sa Maman, & la remerciant de sa bonté envers elle, elle la conjurée de lui épargner le reste. Je vois, a-t-elle dit, que moi, une fille de la maison de Porretta, votre fille, Madame, je suis refusée. Ne palliez pas, je vous en supplie, cette indignité. Il n'en est pas besoin. C'est assez qu'on

qu'on me refuse. Surement, Madame, votre Clémentine n'a pas le cœur assez lâche, pour avoir besoin de vos consolations dans un tel affront. Je sens pour mon Père, pour vous, Madame, & pour mes frères, je sens cette indignité. Que la bénédiction du ciel accompagne cet homme par tout où il ira ! Il feroit bas d'être en colère contre lui. Il est son maître ; graces à lui, je suis à présent ma propre maîtresse. Ne craignez point, Madame, que cette affaire ne me paroisse pas à présent aussi indifferente qu'elle le doit. Son humilité lui permettra de se contenter d'une femme moindre que moi. Ni vous, Madame, ni mon Père, ni mes frères ne me trouverez indigne de vous.

La Marquise a embrassé sa chère fille, en pleurant de joie. Elle a amené Monsieur auprès d'elle, & lui a rapporté ce que sa fille avoit dit. Il a aussi embrassé cette chère jeune Dame, & s'est réjoui des assurances qu'elle lui a donné de sa guérison.

Mais, bien mal à propos, comme il a paru par l'événement, le Père Marescotti a insisté pour qu'on lui permît de lui faire une visite : c'étoit alors, disoit-il, le tems propre, le moment de crise pour la presser d'accepter le Comte de Belvédère.

On me chargea de lui dire que le Père demandoit à la voir.

O qu'on me laisse aller à Florence, a-t-elle dit, vers ma chère M^e Beaumont ! ... Qu'on me laisse partir demain matin, sans voir le Père Marescotti, jusqu'à ce que je puisse le voir, comme je souhaite d'être devant lui !

Mais

Mais le bon Père l'a emporté: ses intentions étoient bonnes.

Il a été avec elle une demie heure. Il l'a laissée dans la mélancholie. Quand sa Mère est venue vers elle, elle l'a trouvée abbatuë, les yeux fixes, & aussi sombre que jamais. Elle s'est tuë à deux ou trois questions que lui a faites sa Mère; & quand elle a parlé, c'étoit d'un air égaré, déclarant sans qu'on lui parlât du Comte de Belvédère, qu'elle n'épouserait ni lui, ni personne au monde.

Sa Mère lui a dit qu'elle iroit à Florence aussitôt qu'elle le voudroit. Mais l'envie lui en étoit passée. Plût au ciel qu'elle y fût allée avant que de voir le Père! Ils le voudroient tous à présent.

Camille, m'a-t-elle dit, quand nous avons été seules, étoit-il nécessaire de charger le Chevalier Grandison? Etoit-il nécessaire de s'emporter contre lui?... Cela n'étoit pas généreux. Etoit-il obligé d'épouser une créature que ses avances ont renduë méprisable à ses yeux? Je ne pouvois souffrir qu'on s'emportât contre lui. Mais jamais, jamais, ne prononcez son nom devant moi. Cependant, Camille, je ne puis souffrir non plus d'être méprisée.

Elle s'est levée, & dès ce moment son humeur a pris un tour différent. A présent elle parle; elle est en délire; elle s'agite: elle ne peut rester assise ni debout... Elle se promène de tous côtés dans sa chambre, quelquefois avec passion, & en courant; cependant elle ne pleure pas, quoiqu'elle fasse pleurer tout le monde. Elle se parle à elle-même, & elle se

répond; & , comme je le devine, elle répète une partie de la conversation qu'elle a eue avec le Père Marescotti. Mais toujours, *être méprisée!* sont les mots qu'elle répète le plus souvent. *Jésus*, a-t-elle dit une fois, *être méprisée!... Et par un Protestant Anglois!* Qui peut supporter cela?

Voilà, Monsieur, l'état où est Madame Clémentine. Certe charmante créature!... Je vois, je vois, Monsieur, que vous en avez compassion. Vous n'avez jamais manqué d'humanité. La générosité est une partie de votre caractère. Je suis sûre que vous l'aimez... Je vois votre amour pour elle... Je souffre pour votre cœur généreux! En vérité, en vérité, Monsieur, l'amour de ma maîtresse s'étend au de-là de ce monde: elle espiroit d'être à vous pour l'éternité.

Camille, la sensible, la fidèle, la tendre Camille, qui avoit été auprès de sa chère Clémentine depuis son enfance, pouvoit bien dire tout cela sans être interrompuë. Je ne pouvois parler. Et quand je l'aurois pu, à quoi bon aurois-je allégué à Camille les obligations supérieures qui occasionnoient des tourmens que les mots ne peuvent décrire.

Que puis-je dire autre chose; que vous remercier, ma bonne Camille, de votre intention? J'espère que vous avez soulagé votre cœur; mais vous avez chargé le mien... Cependant, je vous remercie. Plût au ciel que l'on eut cédé au désir de votre maîtresse; qu'on l'eut encouragé à aller vers l'excellente M^{re}. Beaumont! Les premiers mouvemens naturels d'un cœur

op-

oppressé indiquent souvent ce qui peut le plus le soulager. Plût au ciel qu'on les eut suivis ! Je compte beaucoup sur la généreuse amitié du Seigneur Jeronymo. Tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai. J'honore, je vénère tous les membres de cette vraiment noble maison. Je ne puis jamais mériter leur faveur. Dans toute occasion, Camille, témoignez leur mon dévouement.

Je prie Dieu, dit-elle, de vous mettre dans le cœur, de rendre la tranquillité à une famille, qui a été jusqu'à présent la plus heureuse de Bologne. Ce ne peut encore être trop tard. Je vous supplie d'excuser mon empressement : je vous prie de ne pas témoigner que je suis venue chez vous. Je m'en vai, on aura besoin de moi.

Elle étoit pressée de partir. Bonne Camille, lui dis-je, prenant de mon doigt une bague de prix, & la forçant de l'accepter ; (elle au dessus de présens en argent, & se défendit d'accepter celui-ci,) recevez ceci comme une marque de souvenir, & non point de reconnaissance. Le palais du Marquis de Porretta pourroit m'être défendu, & je pourrois ainsi n'avoir aucune occasion de revoir la fidèle & obligeante Camille.

Quelles autres conditions m'auroit-on pu prescrire, Docteur Bartlet, auxquelles j'eusse refusé de me soumettre ? Quels nouveaux tourmens n'éprouvois-je pas après le récit de Camille. Mais ma grande consolation en tout ceci, c'est que mon propre cœur, après mure délibération, me justifie pleinement ; & d'autant

plus que je ne puis être appelé à une plus grande preuve de renoncement à moi-même : car peut-il y avoir sur la terre une fille plus grande que Clémentine ?

Le lendemain, de grand matin, Mr. Grandison reçut la Lettre suivante de son ami Jeronimo. Je la traduisis dans le tems que je la reçus, je vous en enverrai seulement la traduction.

Mon cher Chevalier,

Vous blâmerai-je ? Je ne le puis. Blâmerai-je mon Père, & ma Mère ?... Ils se blâment eux-mêmes du libre accès qu'ils vous ont permis auprès de leur Clémentine : cependant ils conviennent que vous en avez usé noblement. Mais ils avoient oublié que Clémentine a des yeux. Cependant qui ignore son discernement ? Qui ignore son estime pour le mérite par tout où elle le trouve ? Puis-je donc blâmer ma sœur ?... Non, je ne le puis. A-t-elle un frère que je puisse blâmer ?... Non. Mais ne dois-je pas me blâmer moi-même ? La chère fille a avoué à Madame Beaumont, que ma déclaration en votre faveur, longtems avant que vous le fussiez, étoit une des choses qui avoient influé sur ses sentimens. Faut-il donc que je m'accuse moi-même ?... Si je regarde à mon intention, la reconnoissance ne le permet pas : vous m'avez sauvé la vie ; je vous dois le sentiment de mes devoirs, mon ame aussi bien que mon corps, tout Protestant que vous êtes. N'y a-t-il donc personne à qui je puisse me prendre du malheur qui nous accable ?... Quelles étranges

ges circonstances accompagnent ce malheur!

Mais y a-t-il une différence si irréconciliable entre les deux Religions?... Oûi; L'Evêque le dit; ma sœur le croit; mon Père & ma Mère le pensent aussi.

Mais votre Père pense-t-il de même? Voulez-vous, Chevalier, vous en remettre à sa décision?

O non, vous ne le voudrez pas. Vous êtes aussi déterminé que nous le sommes : sûrement, cependant, avec moins de raison.

Mais, je ne veux pas traiter la question avec vous; je sai que vous la possédez en maître.

Mais que faire donc? Laissera-t-on périr Clémentine? Le galant homme qui a hasardé sa vie avec tant de succès pour sauver le frère, ne s'emploiera-t-il point pour sauver la sœur?

Venez, & voyez l'état où elle est... Cependant on ne vous admettra pas en sa présence pendant qu'elle est dans cet état.

Le sentiment qu'elle a de sa dignité blessée, les reproches & les craintes continuelles de son zélé Confesseur... cet honnête homme peut-il se faire un devoir de déchirer une ame, attachée à son honneur, & à celui de son sexe? Enfin, vous voyez que j'ai trouvé quelqu'un à accuser... Mais je viens aux raisons qui m'ont engagé à vous donner la douleur de lire cette Lettre.

C'est pour vous prier de me faire une visite. Venez déjeuner avec moi ce matin. Vous ne verrez peut-être personne d'autre.

Camille m'a dit, & à moi seul, qu'elle avoit été chez vous hier au soir. Elle m'a dit com-

bien vous étiez pénétré de douleur. Je renoncerois à votre amitié si vous ne l'étiez pas. Dans le fonds du cœur, je vous plains, parce que je connois depuis longtems votre fermeté dans votre Religion, & parce que vous aimez Clémentine.

Je voudrois pouvoir aller chez vous, je vous ferois la peine de cette visite ; car je fais qu'elle vous en doit faire. Venez, cependant.

Vous avez fait entendre à mon frère, que, comme vos principes étoient bien connus, vous pensiez qu'on voudroit accepter un compromis... Expliquez-vous avec moi là dessus. Si je peux applanir les voies... Cependant je désespère que rien le puisse faire que votre conversion. On aime votre ame, on pense qu'on l'aime mieux que vous ne l'aimiez vous-même. N'est-ce pas un mérite en eux dont vous ne pouvez vous vanter à votre tour ?

J'apprends que le Général est venu hier au soir en ville. Nous ne l'avons pas encore vu. Il a des affaires avec le Gonfalonnier. Je ne crois pas que vous deviez vous voir. Il est vif, il adore Clémentine. Il ne fait notre malheureuse situation que de hier au soir, que l'Evêque lui déclara chez ce Magistrat. Quel cruel contretems ! Une des principales raisons de son voyage, c'étoit pour vous faire honneur, & pour faire plaisir à sa sœur. Ah Monsieur ! Il venoit pour être présent à deux actes solennels ; l'un étoit vos noces, qui devoient être la suite de l'autre... Vous ne devez pas vous voir. Ce seroit un coup de poignard dans mon cœur que vous reçussiez quelque offense de quelqu'un de
ma

ma famille, sur-tout dans notre propre maison,
Venez, cependant, je languis d'impatience
de vous voir, & de vous consoler, soit que vo-
tre cœur dur, que je ne regardois pas comme
tel, veuille consentir ou non, à consoler

*Votre éternellement dévoué
& fidèle ami*

JERONYMO DELLA PORRETTA

J'acceptai l'invitation. Mon cœur étoit dans
cette famille: je brûlois d'impatience avant que
de recevoir cette Lettre, de les voir & d'en ap-
prendre des nouvelles. Le visage du dernier de
leurs domestiques auroit été plus que bien venu
auprès de moi. Cependant, quelles étoient
mes esperances? Pensez-vous, toutefois, Doc-
teur Bartlet, que je ne ressentis pas une peine
en y allant, une peine qui surpassoit de beau-
coup le désir que j'avois d'entrer une fois enco-
re dans cette maison, qui s'ouvroit autrefois pour
moi avec tant de plaisir?

Sixième Lettre du Docteur BARTLET.

Monsieur Grandison continué ainsi: Je fus in-
troduit auprès du Seigneur Jeronymo. Il m'at-
tendoit, il me salua d'un air plus contraint qu'à
l'ordinaire.

Je vois, lui dis-je, que j'ai perdu mon ami.

Cela est impossible, dit-il, cela ne peut être.

Parlant alors de sa sœur. Chère créature! dit-
il. Une bien mauvaise nuit! Ma pauvre Mère
ne l'a pas quittée depuis trois heures. Personne

d'autre n'a quelque pouvoir sur elle ; les accès de babil sont pires que son silence.

Que pouvois-je dire ? Mon ame étoit pénétrée ; mon ami le voyoit, & avoit pitié de moi. Il voulut parler de choses indifferentes. Je ne pouvois le suivre.

Il revint alors au sujet dont il ne nous étoit pas possible de nous écarter longtems. J'attends le Général, dit-il ; je ne veux pas, je crois, que vous vous voyiez. J'ai ordonné qu'on m'avertît avant que d'admettre personne de la famille, pendant que vous êtes avec moi. Si vous ne voulez pas voir le Général, ou mon Père, ou ma Mère, s'ils viennent me souhaiter le bon jour, vous pouvez descendre par l'escalier dérobé dans le jardin, ou vous cacher dans la chambre voisine.

Je ne suis pas celui qui souffre le moins, dans ce desastre, lui repliquai-je. Vous m'avez invité : si par rapport à vous-même vous voulez que je me retire, je le ferai ; mais autrement, je ne puis me cacher.

Cela est bien de vous ; c'est vous-même. O Grandison ! que ne pouvons-nous être véritables frères !... Nous le sommes par le cœur... Mais quel est le compromis dont vous avez parlé ?

Je lui dis alors, que je résiderois un an en Italie, & un an en Angleterre, tour à tour, si la chère Clémentine vouloit m'accompagner, si non, trois mois en Angleterre, chaque année. Que pour la Religion, elle resteroit dans la sienne ; seulement que son Confesseur seroit un homme d'une discrétion reconnu.

Il secoua la tête. Je proposerai cela, comme de votre part ; Chevalier ; si vous le voulez. Cela suffiroit pour moi ; mais il ne satisfera pas tout le monde. J'ai déjà entrepris plus que cela ; mais on n'y a pas voulu entendre. Plût à Dieu, Chevalier, que pour l'amour de moi, pour l'amour de nous tous, vous pussiez... Mais je sai que vous avez bien des choses à dire là dessus, comme vous l'avez dit à mon frère. Des nouveaux convertis, ajouta-t-il, peuvent être zélés ; mais vous, ancien Protestant, Protestant de naissance, pour ainsi dire, il est étrange que vous soyiez si ferme. Vous n'avez pas beaucoup de vos jeunes gens, je crois, qui fussent si obstinés ; de telles offres, de tels avantages... Et sûrement vous devez aimer ma sœur, toute notre famille, vous l'aimez sûrement. J'ose dire qu'ils méritent votre amour ; & ils donnent les plus fortes preuves qu'il soit possible du cas qu'ils font de vous.

Le Seigneur Jeronymo n'attendoit pas que je lui répondisse par des raisonnemens en forme. Ma fermeté étoit mieux exprimée, & sûrement l'étoit assez par mon silence, dans des circonstances si intéressantes.

Camille entra dans ce moment. La Marquise fait que vous êtes ici, Monsieur. Elle vous prie de ne pas vous en aller avant qu'elle vous voie. Elle viendra ici, je crois.

Elle tâche de persuader Madame Clémentine de se laisser saigner. Elle a une aversion pour cette opération. Elle conjure qu'on l'en dispense. Jusqu'à présent, par cette raison, on ne l'a saignée que par des sangsues. Le Marquis &

l'Evêque sont tous deux sortis. Ils ne pouvoient soutenir les sollicitations qu'elle leur faisoit de la sauver, comme elle s'exprime.

La Marquise entra bientôt après... L'inquiétude, la tristesse, & cependant la tendresse étoient peintes dans ses yeux. La douleur pour la maladie de sa fille sembloit fixée dans les traits de son beau visage. Prenez votre place, Chevalier, me dit-elle. Elle s'assit, soupira, pleura, mais elle auroit voulu cacher ses larmes.

Si je n'avois pas eu un si vif intérêt dans la cause de sa douleur, j'aurois pu entreprendre de la consoler. Mais que pouvois-je dire? Je détournai mon visage, j'aurois voulu pouvoir cacher mon émotion, mais Jeronymo la remarqua.

Le pauvre Chevalier, dit-il, d'un ton d'amitié & de compassion...

Je n'en doute pas, dit-elle aussi obligeamment, quoiqu'il ne parle pas. Il peut être obstiné, mais non pas ingrat.

L'excellente femme! Que j'étois touché de sa générosité! C'étoit prendre le droit chemin de mon cœur. Vous connoissez ce cœur, Docteur Bartler, & ce qu'il avoit à souffrir.

Jeronymo s'informa de la santé de sa sœur; je n'osois m'en informer.

Elle n'est pas plus mal, j'espère, répondit la Marquise. Mais elle parle sans cesse: la pauvre enfant! Elle fondit en larmes.

J'osai prendre sa main... O Madame! Un compromis ne pourroit-il pas...

Il ne le doit pas, Chevalier; je ne puis m'y employer. Nous connoissons trop bien votre pou-

pouvoir sur cette chère créature. Elle ne sera pas longtems Catholique, si elle est à vous; & vous savez ce que nous penserions alors du sort de son ame! ... Il vaud mieux s'en séparer pour toujours ... Cependant une Mère peut-elle ... ses larmes exprimèrent ce que sa bouche ne pouvoit prononcer.

Recouvrant la voix, je l'ai laissée, dit-elle, disputant avec les Chirurgiens pour n'être pas saignée. Elle me pressoit si instamment de l'empêcher, que je n'ai pu y tenir. Cela doit être fait à présent. Elle sonna.

Dans ce moment, à l'étonnement de tous trois, accourut la chère Clémentine elle-même ... Heureuse délivrance! dit-elle; Dieu soit loué! ... son bras étoit bandé.

On l'avoit piquée, mais il n'étoit sorti que deux ou trois gouttes de sang.

O ma Maman! Et vous vouliez aussi vous enfuir loin de moi, vouliez-vous! Vous n'avez pas coutume d'être cruelle, & de me laisser avec ces Chirurgiens ... Voyez! voyez! elle levoit son joli bras un peu ensanglanté, & ne voyoit personne que sa Mère, que la surprise rendoit muette aussi bien que nous ... Ils ont essayé de me blesser; mais leur cruauté n'a pu réussir. Et j'ai couru pour me réfugier dans les bras de ma Maman: très-chère, très-chère Madame, dit-elle en l'embrassant, ne me laissez pas sacrifier. Qu'est-ce que votre pauvre enfant a fait pour être ainsi traitée? ...

O ma Clémentine!

Et ô ma Maman, aussi! n'ais-je pas souffert assez? ...

La porte s'ouvrit. Elle y jeta un regard effrayé, serrant plus fortement sa Mère... Ils viennent pour me prendre... Sortez, Camille, (c'étoit elle) sortez quand je vous l'ordonne. Ils ne me prendront pas... Ma Maman me sauvera de leurs mains... N'est-il pas vrai, ma Maman? Elle la serroit plus fortement de ses bras, & cachoit son visage dans son sein. Puis relevant la tête. Sortez, vous dis-je, Camille. Ils ne m'auront pas... Camille sortit.

Mon frère! mon cher frère! vous me protégerez, n'est-il pas vrai?

Je me levai. Je ne pouvois soutenir cette touchante scène... Elle me vit.

Bon Dieu! s'écria-t-elle... Puis, disant ce vers d'Hamlet, qu'elle avoit beaucoup remarqué quand nous avions lu cette pièce ensemble...

Anges, ministres de la grace, défendez nous...

elle quitta sa Mère, & s'avança doucement vers moi, regardant d'un air étonné, en avançant la tête, comme doutant si c'étoit moi.

Je saisis sa main, & la pressai de mes lèvres... O Mademoiselle!... o très-chère Clémentine!... Je n'en pus dire davantage.

C'est lui! C'est lui, en vérité, Madame! dit-elle tournant la tête vers sa Mère, levant une main, d'un air de surprise, pendant que je tenois l'autre.

Le fils soutenoit sa Mère presque évanouie, mêlant ses larmes avec les siennes.

Pour l'amour de Dieu! Pour l'amour de moi, cher Grandison, dit-il... & il s'arrêta.

Je

Je quittai la main de Clémentine. - Les blessures de Jeronymo qui n'étoient pas guéries, l'avoient affoibli, & je m'empressois à soutenir la Marquise.

O Chevalier ! épargnez vos peines pour moi , dit-elle. La tête de mon enfant est de plus grande conséquence pour moi que mon cœur.

Est-il quelque douleur que je ne ressentisse pas dans ce moment !

La jeune Dame revenant vers nous ... Eh bien, Monsieur, dit-elle, voilà bien du malheur, bien du malheur, sûrement ! Quelqu'un a tort : je ne dirai pas qui ... Mais vous ne me laisserez pas maltraiter par ces Chirurgiens ... N'est-il pas vrai ? ... Voyez ! dit-elle, en me montrant son bras bandé, ce qu'ils vouloient me faire ! ... Voyez ! Ils ont tiré une ou deux gouttes, mais pas davantage ; & je leur ai échappé, & je me suis sauvée ici.

Son attention se tourna alors vers sa Mère, ma très-chère Maman ! Comment vous va ! ...

O mon enfant ! dit-elle, en la serrant dans ses bras.

Camille entra. Elle ajouta par sa douleur à cette déplorable scène. Elle se jeta aux genoux de la Marquise, en les embrassant. O ma très-chère Dame ! dit-elle ... La Marquise avoit pris ses sels dans sa poche, & les sentoît. Laissez moi, Camille, dit-elle, je suis mieux. Les Chirurgiens s'en sont-ils allés ?

Non, Madame, lui dit tout bas Camille : mais ils disent qu'il est absolument nécessaire ... Ils parlent d'appliquer des vésicatoires.

Non pas à la tête, j'espère! ... La chère créature, dans le temps qu'elle se soucioit de quelque chose, étoit glorieuse de sa chevelure, & avec raison.

A présent vous vous parlez à l'oreille, Maman ... Et cette impertinente Camille est venue ... Camille, ils ne m'auront pas, vous dis-je ... Voyez, les barbares! ce qu'ils m'ont déjà fait! ... levant la main, & arrachant la bande avec colère.

Son frère la conjura de se soumettre à l'opération. La Mère joignit ses instances ... Eh bien, je ne vous aimerai plus, mon frère, dit-elle; vous êtes dans le complot contre moi ... Mais en voici un qui me protégera, ajouta-t-elle, en me prenant par le bras, & me regardant fixement, avec un mélange de douleur & de tendresse dans les yeux qui me perçoit le cœur.

Persuadez la, Chevalier, dit la Marquise.

Ma chère Demoiselle, lui dis-je, ne voulez-vous pas obéir à votre Maman? Vous n'êtes pas bien. Ne voulez-vous pas vous bien porter? Voyez comme vous affligez votre tendre frère!

Elle caressa la joue de son frère, qui étoit trempée de ses larmes, avec un mouvement de tendresse inimitable, & avec une voix d'une douceur aussi inimitable ... Pauvre Jeronymo! dit-elle, mon très-cher frère! Et n'avez-vous pas assez souffert par les mains de vils assassins? Mon pauvre frère! ... Elle caressa encore sa joue. Que j'étois pénétré!

Une nouvelle larme coula de ses yeux ... Ah Grandison! dit-il.

O pourquoi, pourquoi, lui dis-je, ai-je accepté votre tendre invitation ? Ces maux n'auroient pas été si cruels si je n'avois pas été présent.

Voyez ; voyez, Chevalier, dit-elle, en me montrant sa main, Jeronymo pleure... Il pleure pour sa sœur, je crois... Voyez... ma main en est mouillée, voilà des larmes de mon cher Jeronymo ! Ma main... voyez, est mouillée des larmes de mon frère !... Et vous aussi, Madame, vous êtes touchée !... C'est une chose si douloureuse de voir pleurer des hommes ! Qu'est-ce qu'ils ont ? Cependant je ne puis pleurer... Ont-ils des cœurs plus sensibles que le mien ?... Ne pleurez pas, Chevalier... Voyez, Jeronymo a fini !... Je caresserois aussi votre joue, si cela pouvoit arrêter vos larmes... Mais d'où vient tout cela ?... C'est à cause de ces Chirurgiens, je crois... Mais, Camille, dites leur qu'ils s'en aillent ; ils ne m'aideront pas.

Ma chère Demoiselle, lui dis-je, soumettez-vous à l'avis de votre Maman. Votre Maman souhaite que vous vous laissiez ouvrir la veine... Ce n'est rien que cela... Votre Jeronymo vous en conjure aussi.

Et le voulez-vous aussi, Chevalier ?... Voulez-vous me voir blessée ?... Pour voir mon cœur saigner par mon bras, sûrement ! Dites, pouvez-vous avoir le cœur si dur ?

Permettez que je me joigne à votre Maman, à votre frère, pour vous en conjurer : Pour l'amour de votre Père ! Pour...

Pour l'amour de vous, Chevalier ?... Eh bien, cela vous fera-t-il du bien de me voir saigner ?

Je

- Je me retirai vers la fenêtre. Je ne pouvois tenir contre cette question, faite avec un air de tendresse pour moi, & d'un accent également tendre.

O quelle éloquence irrésistible dans son désordre ! Elle me suivit, & me tenant le bras d'une de ses mains, elle regardoit fixement mon visage, le suivant à mesure que je le détournais, comme si elle n'eût pas voulu souffrir que je le cachasse ... Cela vous consolera-t-il, de me voir saigner ? ... Allons donc, consolez-vous ; je me ferai saigner ; mais vous ne me quitterez pas. Vous prendrez garde que ces Chirurgiens ne me tuent pas tout-à-fait.

O Dr. Bartlet, que ce discours adressé à moi causeroit de torture à mon âme !

- Camille, continua-t-elle, je veux être saignée. Madame, voulez-vous bien que je sois saignée ? Le voulez-vous bien, mon Jeronymo ? Et vous, Monsieur, Monsieur, dit-elle s'avançant vers moi avec vivacité, le voulez-vous bien ? ... Eh bien, Camille, faites donc venir les Chirurgiens ... Que ne ferois-je pas pour faire plaisir à de si bons amis ? Vous n'épargnez pas vos larmes. Et comme je ne puis vous donner larmes pour larmes, de mes yeux ; n'est-il pas juste que mon bras pleure ! ... Mais restez avec moi, Chevalier, jusqu'à ce que cela soit fait. Vous resterez, n'est-il pas vrai ? dit-elle, suivant encore des yeux mon visage que je détournais.

O si ma vie, pensois-je, pouvoit être un sacrifice suffisant, pour rendre la paix à cette chère âme, & à sa famille ! & qu'elle pût m'être
dée

ôtée par une autre main que la mienne!... Mais ô ma conscience!... Persuadé comme je le suis de la vérité de ma Religion, & de la fausseté de celle qu'on souhaite que j'embrasse, comment puis-je faire le sacrifice de ma conscience?

La chère fille étoit alors aussi pressée pour l'opération, qu'elle y avoit été contraire. Mais elle disoit & faisoit tout avec agitation.

La Marquise & mon ami étoient un peu consolés par l'espérance que la saignée apporteroit quelque soulagement. On fit entrer les Chirurgiens.

Restez auprès de moi, Monsieur, me dit-elle... Allons, dépêchez, mais ce ne sera pas au même bras... Camille, voyez, je puis tenir mon bras moi-même... Le sang viendra bien à ce bras, je vous en répons, ... je lui ordonnerai de couler... Allons, dépêchez, ... Etes-vous toujours si ennuyeux?... Les préparatifs, en tout cela, sont, je crois, pires que le mal... Je vous prie, je vous prie, dépêchez.

Ils se dépêchoient, quoiqu'elle n'en crût rien.

Tournez votre visage de l'autre côté, Mademoiselle, dit le Chirurgien.

A présent, Chevalier, il me semble que je suis Iphigénie qui va être sacrifiée.

Est-ce tout, dit-elle, la piqure étant faite, & le sang coulant librement.

Les Chirurgiens ne se contentèrent pas d'une petite saignée; elle s'évanouit cependant, avant qu'ils eussent tiré tout autant de sang qu'ils vouloient; & ses femmes l'emportèrent dans son appartement dans la chaise sur laquelle elle étoit assise.

Chè-

Chère Clémentine ! Ma compassion , & mes vœux les plus ardens l'accompagnèrent.

Vous voyez , Grandison , votre pouvoir sur cette chère fille , me dit son frère,

La Marquise soupira , & me regardant avec un air de bonté & de tristesse , elle sortit pour aller secourir sa fille.



LETTRE XXVII.

Miss BYRON, suite.

Voici , ma Lucy , la sixième Lettre du Docteur : la cinquième nous a déchiré le cœur à tous.

Sixième Lettre du Docteur BARTLET.

Une scène d'un autre genre succéda à celle-là , continue Mr. Grandison.

Camille entra , & nous dit que le Général étoit venu , que dans ce moment il étoit à déplorer avec la Marquise le desordre d'esprit de sa chère sœur , qui s'étoit évanouie une seconde fois , mais que Camille avoit laissé tranquille.

Le Général sera ici tout à l'heure , dit Jeronymo ; voulez-vous le voir ?

Comme on lui aura dit peut-être , que je suis ici , lui répondis-je , cela auroit un air singulier , si je me retirois sur le champ. S'il ne vient pas bientôt , je prendrai congé de vous.

A peine avois-je dit cela , que le Général entra , en s'essuyant les yeux.

Vo-

Votre serviteur, Mr. Grandison, dit-il. Comment vous va, mon frère ? Pas mieux j'ose dire dans l'affliction présente. Qui Diable auroit cru que la pauvre fille auroit été si fort affectée ? ... Eh bien, Monsieur, vous remportez un glorieux triomphe ! ... Le cœur de Clémentine n'est pas un cœur ordinaire. Sa famille ...

Monsieur, lui dis-je, j'espère que je ne mérite pas que ce discours s'adresse à moi ! ... Un triomphe, Monsieur ! Il ne peut pas y avoir un cœur dans cette famille plus déchiré que le mien.

Et la Religion, la conscience, font-elles *réellement* d'une si grande force, Chevalier ?

Permettez moi, Monsieur, de faire cette question à votre propre cœur : permettez moi de la faire à l'Evêque votre frère, à tous les principaux de votre famille ; & leur réponse fera la mienne.

Il paroissoit mécontent. Expliquez-vous, Chevalier.

Si votre Excellence croit qu'il y ait une différence si essentielle entre les deux Religions, que vous ne pouvez consentir que je garde la mienne, que faudroit-il que je fusse, moi qui ai une aussi grande idée de la mienne que vous pouvez l'avoir de la vôtre, si je la sacrifiois à des considérations humaines, de quelque poids qu'elles puissent être ; mettez-vous à ma place, Monsieur.

Je le puis. Et si j'étois dans votre position, une femme telle que ma sœur, une famille comme la nôtre, une fortune aussi considérable ; je crois que je n'aurois pas les scrupules que vous avez. Mon frère l'Evêque, à la vérité, auroit pu ne
pas

pas répondre comme moi. Il auroit pu être plus obstiné.

L'Evêque ne peut pas être plus persuadé de sa Religion, que je le suis de la mienne. Mais j'espère, Monsieur, *sur ce que vous avez dit*, que je puis prétendre à l'honneur de votre faveur dans cet important article. On me propose de renoncer à ma Religion ; je ne propose rien de pareil à votre famille : au contraire, je consens que Mademoiselle Clémentine garde la sienne ; & je suis prêt à assigner un honnête honoraire à un homme discret, pour lui servir de Confesseur, & l'y affermir. Par rapport à la résidence, je consentirai à passer une année en Italie, & une en Angleterre ; & même si elle ne veut pas venir du tout en Angleterre, j'y acquiescerai ; & je ne donnerai moi-même que trois mois à l'Angleterre chaque année.

Et pour les enfans, Mr. Grandison ? dit Jeronymo, dans le désir d'avancer le compromis. Je consentirai que les filles soient sous la conduite de la Mère ; & j'aurai soin de l'éducation des fils.

Qu'auront fait les pauvres filles, Chevalier, dit le Général en ricanant, pour être ainsi laissées dans la perdition ?

Sans examiner l'opinion des Docteurs des deux Religions sur ce sujet, votre Excellence voudra bien considérer ma proposition comme un arrangement. Je n'aurois pas voulu commencer un traité sur ce pied avec une Princesse. Je vous assure que la seule fortune ne peut rien sur moi. Ne me prescrivez rien sur l'article de la Religion, & je renoncerai de tout mon cœur, jusqu'au

qu'au dernier sou, à la fortune de votre sœur.

Qu'aurez-vous alors pour vivre ?

Laissez cela à votre sœur & à moi, Monsieur. J'en agirai honorablement avec elle. Si elle me refuse à cette condition, vous aurez sujet de vous féliciter.

Votre fortune, Monsieur, sera beaucoup plus considérable par le mariage, si vous avez Clémentine; qu'elle ne peut l'être par votre patrimoine: pourquoi donc ne voudriez-vous pas regarder vos descendans comme Italiens ? Et en ce cas.

Il s'arrêta là, il étoit aisé de deviner sa conséquence.

Je ne voudrois pas plus renoncer à ma Patrie, qu'à ma Religion. Je laisserois ma postérité libre; mais je ne voudrois pas la priver d'un avantage dont je me fais moi-même une gloire, ni ma patrie d'une famille qui ne lui a jamais donné de sujet d'en avoir honte.

Le Général prenoit du tabac, me regardoit, & détournoit les yeux d'un air trop fier; je ne pouvois pas ne le pas apercevoir.

J'ai assez de peine, Monsieur, lui dis-je, à souffrir les rigueurs de ma situation, sans être encore regardé dans cette famille comme un coupable, quoique je n'aie pas une seule pensée, un seul mot, ou une seule action à me reprocher. Cela est extrêmement dur, Monsieur.

Cela est vrai, Monsieur, lui dit Jeronymo. Le grand malheur en tout ceci, c'est que le Chevalier est d'un mérite supérieur à beaucoup de gens, & que notre sœur qui ne pourroit être attachée par un mérite ordinaire, n'a pu être in-

sen-

sensible à celui-ci.

Quel que soit l'attachement de ma sœur, Seigneur Jeronymo, nous connoissons le vôtre, & les motifs en sont généreux. Mais nous savons tous comment un homme aimable peut attacher de jeunes Dames, sans avoir besoin de dire un mot. Le poison une fois pris par les yeux, se répand bientôt par-tout.

Ni homme, ni femme, Monsieur, n'a encore mis en question mon honneur.

Votre caractère est bien connu, Chevalier... S'il n'avoit pas été irréprochable, nous ne serions pas entrés en traité avec vous, sur ce sujet, je vous assure; & nous ne sommes pas peu piqués de voir une fille de notre maison refusée. Vous ne voyez pas les conséquences, je puis vous dire, d'une pareille indignité faite dans ce pais.

Refusée! Monsieur! Entreprendre de répondre à cette accusation ce seroit insulter à la justice de votre Excellence, & faire une indignité à votre illustre maison.

Il se leva en colère, & jura qu'il ne prétendoit pas être traité avec mépris.

Je me levai aussi. Et si on me traite avec indignité, Monsieur, c'est ce que je ne suis pas accoutumé à supporter.

Le Seigneur Jeronymo étoit allarmé. Il dit qu'il s'étoit opposé à notre entrevue; qu'il connoissoit la vivacité de son frère; & moi, dit-il, après les scènes qui s'étoient passées, j'aurois dû peut-être montrer plus de pitié que de ressentiment.

C'est par respect pour la délicatesse de votre sœur, Seigneur Jeronymo, lui dis-je, pour qui
j'ai

J'ai les sentimens les plus tendres, aussi bien que par justice pour ma conduite envers elle, que je n'ai pu m'empêcher de me montrer affecté par le mot de *refusé*.

Affecté par le mot de refusé ! Monsieur, dit le Général... Oui, vous avez des termes doux pour exprimer des choses dures. Mais moi qui ne fais pas choisir les mots comme vous, je me sers de ceux qui sont expliqués par les actions.

J'avois espéré, Monsieur, que j'aurois été favorisé de votre crédit dans le compromis que je propose, au-lieu de m'attirer votre mécontentement.

Considerez, Chevalier, considerez la chose de sens froid : comment répondrons-nous à notre país ? (Nous sommes des personnes publiques, Monsieur ;) à l'Eglise, à laquelle nous tenons ? à notre propre caractère, si nous marions une fille de notre maison à un Protestant ? Vous dites que vous vous intéressez pour son honneur : que devons-nous, que pouvons-nous dire en sa faveur, si on l'accuse d'être une fille malade d'amour, qui, quoique ferme dans sa Religion, a pu refuser des hommes de la première condition, de sa Religion & de son país, & se laisser emmener par un Etranger, un Anglois ?...

Qui cependant assure sa Religion par un traité ; vous voudrez vous en ressouvenir, Monsieur. Si vous devez avoir tant de peine à répondre au monde, avec un pareil traité en faveur de la Dame, que pensera-t-on de moi, qui, quoique je ne sois pas, & ne souhaite pas d'être un homme public, ne suis pas d'une famille sans considération, si contre ma conscience, je

je renonçois à ma Religion & à ma Patrie , par un motif , qui , quoique très - pressant , n'est cependant qu'un motif d'intérêt & d'amour propre ?

Finissons , Monsieur , finissons... Si vous pouvez mépriser les grandeurs du monde ; si vous pouvez regarder avec dédain les richesses , les honneurs , l'amour ; ma sœur a ceci à dire à sa gloire , qu'elle est la première femme dont j'ai vu parler qui soit tombée amoureuse d'un Philosophe. Et elle doit , je crois , souffrir les suites de cette singularité. Son exemple ne fera pas beaucoup de sectateurs.

Il en fera , Monsieur , dit Jeronymo , si le Philosophe est un Mr. Grandison. Si on avoit à enroller des femmes , il en leveroit une armée sans battre la caisse.

Je souffrois de voir qu'une affaire qui avoit pénétré mon cœur , passoit si légèrement ; mais la légèreté qu'avoit montrée le Général , fut imitée par Jeronymo dans la vue de rallentir notre chaleur.

Je laissai les deux frères ensemble. En passant par le salon , j'eus le plaisir d'apprendre , par un mot que Camille me dit tout bas , que sa jeune maîtresse étoit un peu plus tranquille depuis la saignée.

L'après-midi le Général me fit une visite à mon logement. Il me dit qu'il avoit pris en mauvaise part quelques choses qui m'étoient échappées.

J'avouai que je m'étois une fois senti échauffé ; mais je m'excusai sur son exemple.

Je le pressai de favoriser mes intérêts dans le
com-

compromis proposé. Il ne me donna pas des espérances, mais il prit mes propositions par écrit.

Il me demanda si mon Père étoit aussi obstiné que moi par rapport à la religion ?

Je lui dis que je m'étois abstenu d'écrire sur cette affaire à mon Père.

Cela étoit surprenant, dit-il ; il avoit toujours cru qu'un homme qui prétendoit être fort attaché à la religion, quelle qu'elle fût, seroit uniforme. Celui qui pouvoit se dispenser d'un devoir, pouvoit bien se dispenser d'un autre.

Je répondis que n'ayant point eu de vue sur Mademoiselle Clémentine, je m'étois contenté d'instruire en général mon Père de la faveur dont m'honoroit une famille distinguée. Que ce n'étoit que depuis fort peu de tems que j'avois eu quelques espérances, comme il devoit le savoir. Que ces espérances avoient été ralenties par la crainte que les articles de la Religion & de la résidence ne fussent un obstacle insurmontable ; mais que j'étois résolu d'instruire mon Père de tout au moment que je pourrois avoir quelque espérance de succès, & que j'étois sûr de son approbation, & de son consentement, à une alliance si conforme à l'élevation de ses sentimens.

Le Général en me quittant d'un air haut, me dit, je me retire, Chevalier. Je suppose que vous ne serez pas pressé de quitter Bologne. Je suis extrêmement sensible à l'indignité que vous nous faites à tous. Je le suis, dit-il en jurant.. Nous ne deshonorons pas notre sœur, & nous-mêmes, en vous faisant la cour pour que vous

l'acceptiez. J'apprends qu'Olivia est aussi amoureuse de vous : ces empressements pour vous peuvent vous donner de l'importance à vos yeux : mais Olivia n'est pas une *Clémentine*. Vous êtes dans un pays jaloux de l'honneur des familles. La nôtre est une des premières. Vous ne savez pas ce que vous avez fait, Monsieur.

Ce que vous avez dit, Milord, je ne l'ai pas mérité de vous. Cela ne peut recevoir de réponse, du moins de moi. Je ne quitterai point Bologne sans vous l'apprendre, & jusqu'à ce que j'aie le malheur d'être assuré que je ne puis avoir aucune espérance de l'honneur qu'on m'a une fois voulu faire. J'ajouterai seulement que mes principes étoient bien connus avant qu'on m'écrivît à Vienne.

Et nous reprochez - vous cette démarche ? C'a été une démarche basse. Je n'y ai pas concouru. Il se retira d'un air échauffé.

Mon cœur avoit bien assez à souffrir, Dr. Bartlet, sans cette insulte d'un frère de *Clémentine*. Il m'étoit bien dur d'être menacé. Mais je louë Dieu de ce que je n'ai pas mérité ce traitement.





L E T T R E XXVIII.

Miss B Y R O N.

Suite.

Londres, vendredi matin, 31 *Mars*.

Me voici encore une fois ici, ma Lucy.
Nous arrivâmes hier après midi.

Lady Betty Williams, & Miss Clemens me
sont déjà venu souhaiter la bienvenue. Ma cou-
sine dit qu'elles sont inséparables. J'en suis char-
mée pour l'amour de Lady Betty.

Le Dr. Bartlet est extrêmement obligeant.
On croiroit que lui & son parent donnent tout
leur tems à copier pour nous. Je vous envoie
à présent, la septième, la huitième, & la neu-
vième lettres. En lisant les deux dernières, nous
avons été frappés, car les deux sœurs & Lord L.
étoient avec nous, de la noblesse des sentimens
de Clémentine. Son motif à travers tout son dé-
lire, est si évidemment l'intérêt qu'elle prend
à l'ame de l'homme qu'elle aimoit, pendant
qu'elle oublie entièrement le sien propre, que
nous perdons tous de vue ce qui a été si long-
tems l'objet de nos souhaits, pour donner una-
nimement la préférence à Clémentine.

Septième Lettre du Dr. BARTLET.

Deux heures après que le Général m'eut quit-
té, continue Mr. Grandison, j'eus une autre
visite

visite de la sensible Camille déguisée comme auparavant.

Je viens à présent, Chevalier, dit-elle, avec la permission de la Marquise, & je puis dire par son ordre; & en même tems par celui du Seigneur Jeronymo, qui est seul instruit de ma dernière visite. Il m'a donné cette Lettre pour vous.

Mais comment se porte la plus généreuse Dame de l'Italie, Camille? Comment est Mademoiselle Clémentine?

Plus tranquille que nous ne pouvions l'espérer, après un si grand délire; il étoit tel qu'elle n'a qu'une foible idée de vous avoir vu ce matin...

La Marquise avoit chargé Camille de me dire que, quoique je l'eusse mise à présent dans le desespoir, cependant elle devoit à mon mérite, & au sentiment des bienfaits qu'ils avoient déjà reçu de moi, de m'avertir qu'il n'étoit que trop vraisemblable que le ressentiment pourroit pousser les choses à une malheureuse issue; & qu'elle souhaitoit par cette raison, que je voulusse quitter Bologne pour le présent; que si les choses prenoient un tour plus heureux, elle seroit la première à m'en féliciter.

J'ouvris la Lettre de Jeronymo, voici ce qu'elle contenoit:

Je suis extrêmement affligé, mon cher Grandison, de voir un homme aussi généreux & aussi brave que l'est mon frère, emporté par la passion. Il se peut que vous aïez agi avec votre grandeur d'ame ordinaire, en préférant votre Religion à votre amour, & à votre gloire. De mon côté, je pense que vous êtes dans l'affliction.

tion. Il faudroit autrement que vous fussiez bien insensible au mérite d'une excellente fille, & bien ingrat pour la distinction dont elle vous honore. Je dois m'en servir de ce stile, & penser que ses sentimens honorent même mon Grandison. Mais si cette affaire avoit des suites malheureuses pour l'un de vous deux, en particulier pour mon frère, quels sujets de douleur n'auroit pas notre famille, en perdant par la main de celui qui a sauvé le frère cadet, un frère aîné qui a bien plus de mérite? Et si les suites étoient funestes pour vous, combien désolante ne seroit pas cette reflexion que vous avez sauvé un des frères pour périr par la main de l'autre? Plût au ciel qu'il eût moins de passion, & que vous eussiez moins de hauteur dans les sentimens! Mais je vous demande une faveur; retirez-vous à Florence, du moins pour quelques jours.

Que je suis malheureux de ne pouvoir mettre plus d'activité dans ma médiation!... Cependant le Général vous admire. Mais comment peut-on blâmer en lui un zèle pour l'honneur de sa famille, dans lequel il voudroit de tout son cœur pouvoir confondre le zèle pour vous?

Au nom de Dieu quittez Bologne pour quelques jours seulement. Clémentine est plus tranquille. J'ai obtenu que son Confesseur ne la verroit pas à présent; cependant c'est un honnête homme, un homme pieux.

Quelle fatalité! Tout le monde a de bonnes intentions, & tout le monde est malheureux! La Religion peut-elle être la cause de tant de

malheurs? Je ne puis agir. Je ne puis penser. Mon cher ami, apprenez moi par une ligne de votre main, que vous quitterez Bologne demain, & vous soulagerez un peu le cœur de votre

JERONYMO.

Je chargeai Camille de mes remerciemens pour la Marquise. Je la conjurai de croire que ma conduite dans cette occasion seroit telle qu'elle mériteroit son approbation. Je témoignai ma douleur pour les ressentimens qu'on appréhendoit: je dis que j'étois sûr qu'un homme aussi généreux & aussi brave que celui de la part de qui on pouvoit craindre quelque chose, envisageroit mieux les choses; mais je chargeai Camille de dire qu'il m'étoit impossible de m'éloigner de Bologne, parce que j'osois encore espérer que les choses prendroient un tour plus favorable pour moi.

J'écrivis à Jeronymo dans le même sens. Je l'assurai de ma haute considération pour un aussi galant homme que son frère. Je déplorais l'occasion qui avoit indisposé le Général contre moi: je priois Jeronymo de compter sur ma modération. Je lui rapellois la ferme résolution où il savoit bien que j'étois depuis longtems, d'éviter toute rencontre préméditée avec quelque homme que ce fût: j'ajoutai qu'il pouvoit compter d'autant plus sûrement sur mon attention à éviter toute acte d'offense de la part d'un fils du Marquis de Porretta, ou contre lui; un frère de mon cher Jeronymo, & de la plus excellente & la plus chérie des sœurs.

Ni la Marquise, ni Jeronymo ne furent satis-

tisfaits de ma réponse : mais que pouvois-je faire ? J'avois promis au Général de ne pas quitter Bologne sans l'en avertir ; & je voulois encore, comme je chargeai Camille de le dire à la Marquise, conserver des esperances de quelque changement favorable.

Le Marquis, l'Evêque, & le Général allèrent à Urbino ; & j'appris par Jeronymo que là, en pleine assemblée, on avoit décidé que Grandison, soit à cause de la difference de Religion, soit à cause de l'infériorité de rang & de fortune, étoit indigne de leur alliance ; & l'on fit entendre au Général, qu'il étoit également indigne de son ressentiment.

Pendant que le Père & les deux frères étoient à Urbino, Clémentine donna quelques esperances de rétablissement. Elle pria sa Mère de lui permettre de me voir : mais la Marquise croyant qu'il n'y avoit point d'esperance que j'acceptasse leurs conditions, craignant d'ailleurs les conséquences, & d'encourir le blâme du reste de la famille, sur-tout à présent qu'ils étoient absens, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire, elle pria sa fille de n'y pas penser.

Ce refus rendit Clémentine plus ardente pour une entrevue. Jeronymo fut d'avis de l'accorder. Le triste état où il étoit, avoit ajouté à son crédit sur l'esprit de la famille. Ils sont tout harmonie & amour. Ils n'ont guères plus de tendresse pour Clémentine qu'ils n'en ont tous les uns pour les autres, dans les différentes branches de la famille. Cette harmonie entr'eux ajoutoit beaucoup à leur crédit public & particulier. Jusqu'à l'attentat commis sur leur

Jeronymo, ils n'avoient pas connu la calamité.

Mais le Confesseur fortifiant les craintes qu'avoit la Marquise des suites que son indulgence pourroit avoir, tout le crédit de Jeronymo auroit été inutile, sans une entreprise de Clémentine qui les alarma beaucoup, & les engagea à céder à son désir.

Camille m'a mis à même de vous faire ce triste récit, à vous, mon cher Docteur, le seul homme au monde à qui je puisse communiquer ces particularités, dont le simple souvenir me déchire le cœur.

La maladie de la jeune Dame, après quelques symptômes favorables, prit une autre forme; son babil continua, mais l'agitation avec laquelle elle parloit & agissoit, fit place à un calme qu'elle sembloit chérir. On ne lui permettoit pas de sortir de sa chambre, ce qu'elle ne prit pas bien : mais Camille aiant été absente environ une heure, ne la trouva pas à son retour, & donna l'alarme à toute la maison. On chercha dans tous les coins & de la maison, & du jardin. Par une crainte que personne n'osât seulement souffler à l'oreille d'un autre, ils redoutoient de trouver ce qu'ils cherchoient avec tant de soin.

Enfin Camille croyant voir une des filles de chambre descendre les degrés avec une tranquillité, qui lui paroissoit singulière, dans son air, & dans son allure; malheureuse, dit-elle, comment pouvez-vous être si tranquille dans le trouble qui nous agite tous.

Ne vous fâchez pas contre moi, Camille, répondit la prétendue servante.

O ma maîtresse, ma vraie maîtresse Clémentine dans les habits de Laure ? Où allez-vous, Madame ? Mais qu'on avertisse la Marquise, dit-elle à une autre servante qui se présenta, que nous avons trouvé ma jeune Dame... Chère Madame, qu'est-ce que cela veut dire?... Allez Martine, dit-elle à une autre servante, allez incessamment vers Madame!... Chère Madame Clémentine, quelle allarme vous nous avez donné!

Elle poursuivit ainsi, faisant des questions à sa maîtresse, & donnant des ordres tout à la fois, jusqu'à ce que la Marquise transportée de joie, revint d'un des pavillons du jardin où elle s'étoit jettée, déchirée par ses craintes, & redoutant l'approche de chaque domestique, comme devant lui annoncer de fatales nouvelles.

La jeune Dame se tenoit tranquille, mais avec un air très-composé. Je veux aller, Camille, dit-elle, absolument je le veux. Vous me troublez avec vos manières extravagantes, Camille. Je voudrois que vous fussiez aussi tranquille & aussi calme que moi: qu'est-ce qu'il y a donc?

Sa Mère la ferrant dans ses bras... O ma chère enfant! dit-elle, comment pouvez-vous ainsi nous allarmer? Que signifie ce déguisement? Où alliez-vous?

Moi, Madame, j'allois de la part de Dieu, & non point de la mienne... Qu'est-il arrivé à Camille? La pauvre créature est toute hors d'elle-même.

O ma chère, lui dit sa Mère, la prenant par la main, & la conduisant dans son appartement,

suivie de Camille qui pleuroit de joie de l'avoir retrouvée. Dites moi, dites moi, Laure vous a-t-elle donné ces habits ?

Non, Madame : je vous dirai toute la vérité. Je suis allé me cacher dans la chambre de Laure, pendant qu'elle changeoit d'habits : j'ai vu où elle mettoit ceux qu'elle quittoit ; & je les ai pris quand elle a été hors de la chambre.

Et pourquoi ? Pourquoi, ma chère ? Dites moi, quel étoit votre dessein.

Je n'ai ni crainte ni honte de le dire. C'étoit de la part de Dieu que j'allois.

Qu'alliez-vous faire ?

Ne pleurez donc pas, ma chère Maman, & je vous le dirai. Laissez moi essuyer ces larmes par mes baisers... Elle embrassa tendrement sa Mère.

Où, j'ai un grand désir de parler au Chevalier Grandison. Il m'est venu plusieurs belles pensées pendant la nuit ; & j'ai cru que je pourrois lui dire beaucoup de choses importantes pour lui. Vous m'avez dit que je ne devois pas le voir ; & j'ai cru que je ne le voudrois plus : mais alors il m'est venu d'autres idées dans la tête, & j'ai cru que si je pouvois lui parler librement, je pourrois le convaincre de ses erreurs. A présent, ai-je pensé, je fais qu'il goûtera ce que je lui dirai, plus peut-être que ce que diroit mon frère l'Evêque ou le Père Marescotti. Je suis une innocente fille, & je ne puis avoir aucun intérêt à sa conversion ; car il m'a refusé, vous savez : ainsi tout est fini entre lui & moi. On ne m'avoit jamais refusé auparavant. N'est-il pas vrai, Maman ? Je ne
se-

serai jamais refusée deux fois. Cependant je ne dois point lui vouloir du mal. Et si on peut sauver une ame, vous savez, Madame, il n'y a point de mal à cela. Ainsi c'est de la part de Dieu, & non de la mienne que je vais. Et n'irai-je pas? Ouf, j'irai. Je sai que vous me le permettrez... Elle fit une révérence. Le silence, est une permission : je vous remercie, Madame... Elle s'en alloit.

Sa Mère ne pouvoit parler; mais se levant, elle la joignit à la porte, & lui prenant la main, elle exprima son refus par un sanglot sur cette main, elle la ramena, & la fit asséoir.

Elle dit à l'oreille de Camille. Qu'est-ce qu'a ma Mère? Pouvez-vous me le dire?... Mais voyez comme je suis calme, comme je suis tranquille! Ce monde, Camille! quelle vanité que ce monde! dit-elle en levant les yeux au ciel; voilà ce que je dirai au Chevalier. Je lui dirai de ne pas refuser le ciel, quoiqu'il ait refusé une innocente fille qui n'étoit pas son ennemie, & qui auroit pu lui être un guide fidèle pour l'y conduire. Or je voulois lui dire toutes ces choses, & beaucoup d'autres; & quand je lui aurai dit mes pensées, je serai contente.

Ma chère fille sera-t-elle contente, dit sa Mère en sanglottant, quand elle aura dit ses pensées au Chevalier. Vous les lui direz, ma chère; & Dieu veuille rendre ma chère fille à elle-même, & à moi!

Eh bien à présent, Maman, c'est un bon signe... car je vous ai engagée à m'obliger; pourquoi ne pourrais-je pas l'engager à s'obli-

ger lui-même?... C'est tout ce que j'ai en vuë. Il a été mon précepteur, & je dois, il me semble, lui rendre la pareille, & être le sien à mon tour; ainsi vous me laisserez aller. Ne voulez-vous pas?

Non, ma chère, nous le ferons venir.

Eh bien, cela peut être aussi bon, pourvu que vous veuillez nous laisser seuls : car ces hommes orgueilleux peuvent avoir honte d'être convaincus en compagnie par une fille simple.

Mais, ma chère ame, où seriez-vous allée ? Savez-vous où est le logement du Chevalier ?

Elle se taisoit... Elle ne le sait sûrement pas, Camille, dit la Mère.

Camille répéta la question pour que la jeune Dame répondît elle-même.

Elle avoit un air pensif... Mais, non, véritablement, dit-elle, je n'y avois pas pensé. Mais tout le monde à Bologne sait où demeure le Chevalier Grandison... Ne le croyez-vous pas?... Mais quand viendra-t-il ? Cela vaudra mieux, beaucoup mieux.

Vous irez, Camille, dit la Marquise, déguisée comme auparavant. Vraisemblablement il n'a pas encore quitté Bologne. Racontez-lui, jusqu'au plus petit article, tout ce qui s'est passé dans cette occasion :.. S'il peut gagner sur lui de consentir à nos conditions, ce ne peut être encore trop tard. Quoique ce le fera après le retour de mon mari & de mes deux fils. Mais je n'espère pas grand chose de lui. Si cette entrevue peut rendre tranquille ma pauvre enfant, ce sera un heureux événement : nous nous en réjouirons tous. En attendant, venez

avec moi, ma chère... mais premièrement reprenez vos habits... Et nous irons dire à Jeronymo ce que nous avons résolu. Il en sera bien aise, j'en suis sûre.

Vous me dites, ma bonne Miss Byron, que je ne puis entrer dans trop de détails : cependant je vois que cette triste histoire vous touche trop sensiblement, aussi bien que Milord, & Lady L. & Miss Grandison. Cela n'est pas étonnant ; puisqu'en la copiant elle produit le même effet sur moi, que la lecture produisit la première fois.

Huitième Lettre du Docteur BARTLET.

Je passe au récit de l'entrevue de Mr. Grandison avec Mademoiselle Clémentine.

.. Dès qu'il eut appris ces détails, il courut vers elle quoiqu'avec un cœur déchiré.

.. Il fut introduit auprès de la Marquise & du Seigneur Jeronymo dans l'appartement de celui-ci.

Je suppose, dit la Marquise, après les premières civilités, que Camille vous a dit où nous en sommes. La chère créature a un grand désir de vous parler. Qui sait si elle ne sera pas plus tranquille, quand elle aura satisfait son envie?... Elle est moins en désordre depuis qu'elle compte de vous voir. La pauvre enfant ! elle espère de vous convertir.

.. Plût au ciel, dit Jeronymo, que la compassion pour le dérangement de son esprit, pût produire sur mon Grandison, l'effet que les arguments n'ont pas eu... Pauvre Grandison ! J'ai pitié de vous de tout mon cœur ! Ce sont là de
R 7. cruel-

cruelles épreuves pour votre humanité ! Votre douleur est écrite sur votre visage !

Elle est gravée plus profondément dans mon cœur, lui dis-je.

Elle l'étoit en effet, Docteur Bartlet.

La Marquise sonna, Camille vint. Voyez, dit-elle, si Clémentine est disposée à recevoir la visite du Chevalier ; & demandez lui, si elle veut que sa Mère le lui amène.

La réponse fut qu'elle le souhaitoit absolument.

Quand nous entrâmes, Clémentine étoit assise auprès de la fenêtre, un livre à la main. Elle se leva avec un air de grandeur & de solennité.

La Marquise s'approcha de la fenêtre, aiant son mouchoir sur ses yeux. Je m'avançai avec un profond respect vers Clémentine ; mais j'avois le cœur trop gros, pour parler le premier... Elle pouvoit parler. Elle le fit sans hésiter.

Vous ne m'êtes plus rien à présent, Chevalier : vous m'avez refusée, comme vous savez, & je vous remercie. Vous avez raison, je crois. Je suis une créature fort orgueilleuse. Et vous voyez quelles peines je donne aux meilleurs des parens. Vous avez certainement raison. Celle qui peut leur donner tant de chagrin, doit faire peur à tout le monde. Mais il paroît que la Religion est votre prétexte. Or je suis fâchée que vous soyiez un homme obstiné. Vous avez assez de lumière, Chevalier. Je pense que vous en devriez avoir assez. Mais vous avez été mon précepteur. Serai-je le vôtre ?

J'écouterai toutes les instructions dont vous voudrez m'honorer.

Mais

Mais permettez , Monsieur , que je console ma Maman.

Elle alla vers elle , & se mit à genoux. Pourquoi ma Maman pleure-t-elle ? dit-elle en prenant une de ses mains dans chacune des siennes , & les baisant tour à tour. Consolez-vous , ma Maman. Vous voyez , je suis tout-à-fait bien. Vous voyez que je suis tranquille... Donnez votre bénédiction à votre Clémentine.

Dieu benisse mon enfant !

Elle se leva , & s'avançant vers moi... Vous êtes bien silencieux , Monsieur , me dit-elle , & bien triste... Mais je ne veux pas que vous soyiez triste. Je vous permettrai d'être silencieux , parce que le disciple doit être tout oreille. J'étois comme cela avec vous.

Elle détourna alors le visage , portant une main sur son front... J'avois beaucoup de choses à vous dire : mais j'ai tout oublié... Pourquoi avez-vous l'air si mélancolique , Chevalier ? Vous connoissez votre propre cœur ; & vous avez fait ce que vous jugiez juste , & convenable... N'est-il pas vrai ? Dites moi , Monsieur ?

Se tournant alors vers sa Mère qui fondoit en larmes... Le pauvre Chevalier ne peut parler , Madame... Cependant personne n'a à lui ordonner ceci ou cela... Il est affligé , sûrement ! Mais , Monsieur , ne soyez pas affligé !... Et cependant l'homme qui m'a refusé une fois... Ah Chevalier ! je trouvois cela bien cruel à vous ; mais cela m'est bientôt passé. Vous voyez comme je suis calme à présent. Ne pouvez-vous être aussi calme que moi ?

Qua

Que pouvois-je lui dire ? Je ne pouvois travailler à la calmer ; elle se vantoit de son calme. Je ne pouvois raisonner avec elle. Si j'avois pu devenir son époux , si mon compromis avoit pu être agréé , j'aurois pu être sans réserve dans mes protestations. Y eut-il jamais un homme dans de plus cruelles circonstances ?... Pourquoi la famille ne m'avoit-elle pas défendu de les voir ? Pourquoi mon Jeronymo n'avoit-il pas renoncé à mon amitié ? Pourquoi cette excellente Mère m'avoit-elle attaché à elle par les doux liens de la tendresse & de l'estime , excitant toute ma vénération , & ma gratitude ?

Mais permettez moi de vous demander , Chevalier , comment pouviez-vous être si déraisonnable que d'attendre que je changerois de Religion , quand vous êtes si obstiné dans la vôtre ? N'étiez-vous pas bien déraisonnable d'attendre cela ?... Je crois , en vérité , que vous imaginez vous autres , hommes , que ce n'est pas une affaire pour nous autres , femmes , que d'avoir de la conscience ; que nous devons seulement étudier vos volontés , & faire notre devoir envers vous. Les hommes se regardent eux-mêmes comme des Dieux sur la terre , & nous autres , femmes , comme leurs ministres !... Mais je n'aurois pas cru que vous seriez si déraisonnable. Vous parliez avec estime de notre sexe. Les bonnes femmes , disiez-vous , sont des anges. Et souvent vous m'avez rendu fière , de ce que j'étois femme. Comment pouviez-vous , Chevalier , être si déraisonnable ?

Puis-je , Madame , dis-je à sa Mère , l'instruire des propositions que j'ai faites ?... Elle
par

paroit croire que j'exigeois un changement de Religion.

On n'a pas eu dessein de le lui faire croire, me dit la Marquise ; mais je me rapelle à présent qu'elle ne me laissa pas achever tout ce que j'avois à lui dire , quand je voulus lui faire le récit de ce qui s'étoit passé entre l'Evêque & vous. C'étoit assez , dit-elle , qu'elle eût été refusée , elle me pria de lui épargner le reste. Et depuis lors elle n'a jamais été dans un état où nous pussions lui parler sur cet article. Nous supposons qu'elle le savoit parce que nous le savions. Si nous avions pu accepter vos propositions, nous aurions travaillé à les lui faire agréer... si vous l'informez de ce que vous avez proposé, cela pourra lui faire penser que vous ne l'avez pas méprisée , comme elle dit, idée qui a changé son tour d'esprit pensif en un extrême vivacité.

Il n'est pas besoin de vous parler bas l'un à l'autre, dit la jeune Dame. Après votre mépris, vous pouvez me dire tout... Madame vous voyez comme je suis tranquille. Je me suis tout-à-fait surmonté. Ne craignez pas de dire tout devant moi.

Du mépris, ma très-chère Demoiselle ! Le ciel m'est témoin , votre respectable Maman m'est témoin que je ne vous ai pas méprisée !... Les conditions que j'ai proposé, si on avoit pu les agréer, m'auroient rendu le plus heureux des hommes.

Et moi la plus malheureuse des femmes. Quoi, ne m'avez-vous pas refusée ? Mettant ses deux mains sur son visage ; qu'on ne dise pas dehors, ajouta-t-elle, que la fille de la meilleure des Mè-

Mères a été refusée par un homme moindre qu'un Prince!... O la lâche fille, qui peut se tenir devant l'orgueilleux qui l'a refusée! Elle s'éloigna de moi. J'ai honte de moi-même! continua-t-elle: O Madame Beaumont! sans vous!... mon secret auroit été enterré là, dit-elle, en portant une main sur son cœur, & laissant l'autre sur son visage... Mais, Monsieur, Monsieur, dit-elle en revenant vers moi, ne parlez pas! Laissez moi parler... Ensuite, un silence éternel sera mon partage!

O comme sa pauvre Mère pleuroit! Comme mon cœur saignoit!

J'avois beaucoup de choses à vous dire, à ce que je croyois: je voulois vous convaincre de vos erreurs: je ne voulois aucune faveur de vous, Monsieur; je n'avois qu'une estime pure & désintéressée. Une voix du ciel m'ordonnoit de vous convertir. J'allois sortir pour vous convertir: j'aurois pu le faire, je n'en doute pas: *De la bouche des petits enfans, & de ceux qui sont à la mamelle;* vous vous rappelez bien ce passage, Monsieur?... Si j'avois pu sortir, quand je le voulois... J'avois tout cela dans ma tête alors... A présent je l'ai perdu... O cette impertinente Camille!... Il falloit qu'elle me questionnât... Cette femme s'adressa à moi d'un air de folle. Elle étoit fâchée de me voir tranquille.

J'allois parler:... Chut, chut, quand je vous l'ordonne, dit-elle en mettant sa main sur ma bouche. Je l'y tins un moment avec les deux miennes, & je la baisai.

Ah Chevalier, dit-elle, sans la retirer, je crois

crois que vous êtes un flatteur ! Comment pouvez-vous avec une pauvre fille méprisée...

Permettez moi de parler , Mademoiselle ,... N'employez pas une expression que je ne puis répéter après vous... Je vous conjure d'écouter les propositions que j'ai faites...

Je les dis , & j'ajoutai ; Le ciel connoit seul les tourmens de mon ame... Chut , dit-elle , en m'interrompant , & se tournant vers sa Mère ;... Je ne connois rien à ces hommes , Madame ! Croyez-vous , Maman , que je puisse le croire ?... Il a l'air d'être sincère... Croyez-vous que je puisse le croire ?

La douleur empêchoit sa Mère de parler.

Ah Monsieur , ma Mère , quoiqu'elle ne soit pas votre ennemie , ne peut pas répondre pour vous !... Mais je vous lierai par votre propre signature. Elle courut à son cabinet , & en rapporta une plume , de l'encre & du papier... Allons , Monsieur , il ne faut pas tricher avec moi. Ecrivez de votre main ce que vous venez de dire... Mais je l'écrirai moi-même , & vous le signerez.

Elle écrivit dans un instant ce qui suit :

Le Chevalier Grandison déclare solennellement , qu'il a proposé très-sérieusement , & de son propre mouvement , de laisser à une certaine jeune créature , si on la lui donnoit pour femme , le libre exercice de sa Religion , & un homme discret à son choix , pour son Confesseur , & de ne l'obliger jamais à aller en Angleterre avec lui ; & qu'il passeroit tous les deux ans une année avec elle en Italie.

Voulez-vous signer cela , Monsieur ?...

De

De tout mon cœur...

Faites donc...

Je le fis.

Et vous avez proposé cela?... Est-il vrai, Madame?

Oùï, ma chère, & je vous l'aurois dit; mais vous futes si touchée de son prétendu refus...

Mais, sûrement, Madame, interrompit-elle, c'étoit une chose choquante d'être *refusée*.

Auriez-vous voulu, ma chère, que nous accordassions ces conditions? Auriez-vous voulu épouser un Protestant? Une fille de la maison de Porretta, & de la maison d'où je sors, épouser un Protestant Anglois!

Clémentine prit sa Mère à part, mais parla assez haut pour être entendue.

Sûrement, Madame, cela auroit été mal: mais je suis bien aise de n'avoir pas été refusée avec mépris; que mon maître & le libérateur de mon Jeronymo ne me méprise pas. Pour dire la vérité je craignois qu'il n'aimât Olivia, & qu'ainsi il ne prît un prétexte...

Ne voyez-vous pas, ma chère, que votre foi auroit couru un trop grand risque, si vous aviez accepté les propositions du Chevalier?

O non, sûrement, Madame!... N'aurois-je pas pu avoir autant d'espérance de le convertir, que lui de me pervertir? Je fais gloire de ma Religion, Madame.

Il fait gloire de la sienne, ma chère.

C'est là sa faute, Madame. Chevalier, dit-elle en venant vers moi, je crois que vous êtes un homme fort obstiné? J'espère que vous n'avez pas entendu ce que nous avons dit.

Oùï,

Oùï, ma chère, & je ne voudrois pas qu'il ne l'eût pas oùï.

Plût à Dieu, Madame, dis-je à la Marquise, que je fusse honoré de votre appui & de celui de Mr. le Marquis! sur ce que dit la chère Clémentine je pourrois me flatter...

Mais, Monsieur, vous vous trompez peut-être, dit la jeune Dame. Quoique j'aie répondu pour répondre, & pour montrer que je ne doute pas de ma fermeté dans un article qui intéresse mon ame, cependant ce n'est pas une preuve de mon attachement pour un obstiné... je ne sai comment vous appeller. Elle vouloit sans doute dire hérétique.

Je pris sa Mère à part. Au nom de Dieu, Madame, encouragez mes esperances. Ne voyez-vous pas déjà un changement dans l'esprit de cette chère Dame? N'est-elle pas dans un calme plus naturel qu'auparavant? Son esprit n'est-il pas plus tranquille, à présent qu'elle voit qu'on a acordé tout ce que l'honneur & la conscience pouvoient permettre? Voyez quelle douce sérénité dans ces yeux qui étoient si égarés tout à l'heure!

Ah Chevalier! cela ne dépend pas de moi. Et s'il en dépendoit, je ne puis consentir que ma fille épouse un homme si entêté de ses erreurs. Excusez moi, Monsieur; mais si vous étiez plus indifférent sur votre Religion, j'aurois plus d'esperance de vous, & moins d'objections à faire.

Si je pouvois, Madame, être indifférent sur ma Religion, la tentation auroit été trop grande, pour que j'y puisse résister; Mademoiselle Clémentine.

mentine, & une alliance avec une telle famille...

Ah Chevalier, je ne puis vous donner aucune espérance.

Voyez cette chère fille, Madame! Voyez la, balançant peut-être en ma faveur! Considérez ce qu'elle étoit, la joie de tous les cœurs, & ce qu'elle peut devenir! Ce qu'il plaise au ciel de détourner, quoi qu'il puisse arriver de moi! L'excellente Clémentine n'aura-t-elle donc pas sa Mère pour son avocat? Dieu m'est témoin que le bonheur de votre Clémentine est plus l'objet de mes vœux que le mien. Encore une fois pour l'amour de votre Clémentine; (hélas que sont mes intérêts auprès des siens!) je vous conjure à genoux de m'accorder votre appui; joint à celui de mon Jeronymo, si cette chère fille n'y est pas contraire, si elle ne renverse pas ces espérances naissantes, il sera couronné du succès, je n'en puis douter.

La jeune Dame courut à moi, me tendant les mains pour me relever. Levez-vous, Chevalier... Relèverai-je le Chevalier, Madame?... Je n'aime pas le voir à genoux. Pauvre Chevalier!... Voyez ses larmes!... Quest-ce donc que tout le monde a? Pourquoi pleurez-vous?... Maman pleure aussi!... Qu'est-ce qui est arrivé à tout le monde?

Levez-vous, Chevalier, dit la Marquise. O cette infortunée enfant, son tendre langage me déchire jusqu'au fond du cœur!... Vous ne pouvez, Chevalier, (& je ne puis le souhaiter) vous ne pouvez rien obtenir qu'en acceptant nos conditions: cette chère ame ne vous touchera-t-elle point?... Insensible Grandison!

Quel

Quel destin est le mien ! dis-je en me relevant. Avec une ame pénétrée du desordre de cette excellente fille , & de la détresse où il plonge toute une famille dont je chéris & respecte également tous les membres , être appelé insensible ! Qu'est - ce que je demande , sinon qu'il me soit permis de ne pas renoncer à une Religion dans laquelle ma conscience est tranquille , & de n'en pas embrasser une , sur laquelle , quoique j'aime & que j'honore tous les gens vertueux qui en sont , j'ai des scrupules , & plus que des scrupules que mon cœur ni ma raison ne peuvent digérer ? Vous n'avez pas , Madame , avec le cœur de la plus tendre des Mères , une douleur plus profonde que la mienne.

Clémentine pendant tout ce tems-là , regardoit fixement tantôt sa Mère pleurante , tantôt moi... Enfin rompant le silence , prenant la main de sa Mère qui ne pouvoit parler , & la baisant ; Je ne comprends pas , dit-elle , la raison de tout cela. Cette maison n'est point ce qu'elle étoit , il n'y a que moi qui y sois encore la même. Mon Père n'est plus le même ; mes frères non plus : ma Mère n'a , je crois , jamais les yeux secs. Mais je ne pleure pas. Je dois vous consoler tous ; & je le ferai... Ne pleurez pas !... Eh bien pourquoi à présent pleurez-vous plus parce que je vous console !... O ma Maman ! que diriez-vous à votre fille , si elle ne vouloit pas se laisser consoler ? Se mettant alors à genoux , & baisant sa main avec transport ; Je vous conjure , dit-elle , je vous conjure , ma chère Maman , consolez-vous ; ou prêtez-moi quelques-unes de vos larmes...
Qu'est-

Qu'est-ce que j'ai donc que je ne puisse pleurer pour vous!... Mais, voyez, le Chevalier pleure aussi : se levant alors, & venant vers moi, en me serrant les bras... Ne pleurez pas, me dit-elle, Chevalier, mon maître, mon ami, le libérateur de mon frère! Qu'est-ce que vous avez?... Consolerez-vous!... Serrant toujours mon bras d'une main, & de l'autre prenant son mouchoir dans sa poche, elle le porta à ses yeux, & le regardant... Non, dit-elle... Je croyois que j'aurois pu pleurer pour vous... Mais pourquoi tout cela?... Vous voyez quel exemple je vous donne, moi, une pauvre innocente : elle affectoit un air encore plus tranquille.

O Chevalier! dit la Mère fondant en larmes; & vous dites que votre cœur est pénétré?... La plus douce des créatures, dit-elle, en la serrant dans ses bras; ma chère Clémentine! Plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de rétablir ma fille!... O Chevalier! si en acceptant vos propositions, elle pouvoit... Mais vous êtes inflexible!

Comment cela se peut-il dire, Madame, quand j'ai accordé ce que la famille d'un Prince ne m'auroit jamais fait accorder dans les commencemens d'un traité?... Puis-je répéter devant Mademoiselle Clémentine.....

Qu'est-ce que vous voudrez me répéter, dit-elle en m'interrompant, allons, Madame, qu'il dise tout ce qu'il a sur le cœur. Si cela peut mettre son pauvre cœur à son aise, eh, laissons lui dire tout ce qu'il veut... Parlez, Chevalier... Ne puis-je point vous consoler? Je vous rendrois tous heureux, si je le pouvois.
C'en

G'en est trop, Madame, dis-je à sa Mère ! Excellente fille ! Qui peut soutenir une bonté de cœur si supérieure, brillant à travers un si grand désordre ! ... Et pensez-vous, Madame, qu'il puisse y avoir sur la terre un homme plus malheureux que moi !

O ma Clémentine ! dit sa Mère, chère enfant de mon cœur ! voudriez-vous donc consentir à être la femme d'un homme dont la Religion est opposée à la vôtre ? Un homme d'un autre pays ? (Vous voyez, Chevalier, je lui fais nos questions.) Un homme qui est ennemi de la foi de ses ancêtres, aussi bien que de la vôtre ?

Mais, non, Madame ! ... J'espère qu'il ne se flatte pas que je le voulusse.

Oserai-je, Madame, lui faire la question à ma manière ? ... Mais cependant je crains encore que cela ne serve qu'à tourmenter cette adorable fille, inutilement, si je ne puis espérer que vous vous intéressiez pour moi, & que le Marquis & vos fils acquiescent à mes propositions.

Ils ne le feront jamais.

Que je paraisse donc orgueilleux, déraisonnable, même à leur aux yeux de votre Clémentine, si cela peut la rendre plus tranquille. Si je n'ai plus d'espérances de votre faveur, Madame, je dois effectivement désespérer de tout.

Si j'avois quelque espérance, me répondit-elle, de pouvoir réussir, je ne fais pas ce que je pourrais faire. Mais je ne dois pas me séparer de ma famille dans une affaire si importante ...

Ma chère, vous disiez que vous seriez plus tranquille, si vous pouviez parler au Chevalier en particulier. C'est le seul moment que vous avez pour cela. Votre Père & vos frères seront ici demain. Et alors, Chevalier, tout est fini.

Mais, Madame, il me sembloit que j'avois beaucoup de choses à lui dire. Et, à ce qu'il me sembloit, je n'avois point d'intérêt dans ce que je voulois dire.

Voudriez-vous, ma chère, rester seule avec le Chevalier? Ne pouvez-vous rien vous rappeler de ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez fait la visite que vous vouliez lui faire?

Je ne sai, Maman.

Je sortirai alors. Sortira-t-elle, ma chère?

Dois-je, Monsieur, (vous avez été mon maître, & vous m'avez donné d'excellentes leçons) quelque je ne sache pas ce qu'elles sont devenues) dois-je souhaiter que ma Mère se retire? Dois-je avoir quelque chose à vous dire, que je ne puisse dire devant elle? ... Je ne le crois pas.

La Marquise se retiroit. Je vous conjure, Madame, lui dis-je, de vous glisser dans le cabinet, sans être aperçue. Vous devez entendre tout ce qui se dira. L'occasion est critique. Que j'aie l'avantage de pouvoir être approuvé, ou rectifié, selon que je le mériterai, dans la conversation que j'aurai avec votre chère fille, si vous sortez.

O Chevalier, vous êtes également prudent & généreux! Pourquoi ne voulez-vous pas être un de nous? Pourquoi ne voulez-vous pas être Catholique?

Elle alla vers la porte. Clémentine lui fit une révérence. Je détournai les yeux de la porte, la Marquise rentra, & se glissa dans le cabinet.

Je conduisis la jeune Dame à une chaise que je plaçai contre la porte du cabinet, afin que sa Mère pût entendre tout ce qui se diroit ... Elle s'assit, & m'ordonna de m'asseoir à côté d'elle.

J'avois envie qu'elle entamât un sujet, pour que la Marquise pût remarquer que je n'avois pas dessein de lui préoccuper l'esprit.

Nous restâmes dans le silence pendant quelques momens. Elle sembloit être dans la perplexité, regardant tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt à droite, tantôt à gauche ... Enfin, O Chevalier, dit-elle, l'heureux tems quand j'étois votre élève, & que vous m'enseigniez l'Anglois!

C'étoit en effet un heureux tems, Mademoiselle.

M^c Beaumont m'a traité trop rudement, Chevalier! ... Connoissez-vous M^c. Beaumont?

Oui: c'est une des plus excellentes femmes.

Eh oui, je le crois. Mais elle a tourné autour de moi, & m'a pressé d'une façon bien étrange. Je crois que j'ai eu grand tort.

Comment cela, Mademoiselle?

Comment! eh mais en lui laissant tirer de moi, un secret que j'avois caché à ma Mère. Et cependant, il n'y a jamais eu de Mère plus indulgente ... A présent, vous voudriez bien savoir ce secret, Chevalier, mais je ne vous le dirai pas.

Je ne vous le demande pas, Mademoiselle.

Oh vous auriez beau me le demander ... Mais j'avois beaucoup de choses à vous dire, je pense. Je voudrois que cette extravagante Camille ne m'eût pas arrêté quand j'allois chez vous. J'avois beaucoup de choses à vous dire.

Ne pouvez-vous point vous en rapeller quelque chose, Mademoiselle?

Voyons un peu ... Mais, en premier lieu, j'é croyois que vous me méprisiez, je n'en étois pas fâchée, je vous assure : cela m'a fait du bien : d'abord cela me faisoit de la peine ... vous ne pouvez croire combien. J'ai beaucoup d'orgueil, Monsieur ... Mais je me suis mise au dessus de cela ; & je suis devenue tranquille. Vous voyez comme je suis tranquille. Cependant ce pauvre homme, pensois-je, soit qu'il pense ainsi, ou non ... Je vous dirai toutes mes pensées, Monsieur ... Mais ne vous affligez pas ... Vous voyez comme je suis tranquille. Cependant je suis une fille simple : vous passez pour un homme sage. Ne deshonnez pas votre sagesse. Fi ! Un homme sage être plus foible qu'une fille simple ! ... Ne laissez pas dire cela ... Que voulois-je dire ? ...

Cependant ce pauvre homme, soit qu'il pense ainsi, ou non, disiez-vous, Mademoiselle.

Vous avez raison ... Il a une ame à sauver. Il a pris beaucoup de peine avec moi, pour m'enseigner le langage de l'Angleterre. N'en prendrai-je point avec lui, pour lui enseigner le langage du ciel ! ... Aucun hérétique ne peut
l'ap-

l'apprendre, Monsieur!... Et j'avois rassemblé beaucoup de belles pensées dans mon esprit, & beaucoup de choses fort à propos, tirées des Pères; & tout cela étoit dans ma tête... Mais cette impertinente Camille... Et ainsi tout cela est parti... Mais voici une chose que je voulois vous dire. J'avois dessein de vous dire quelque chose de pareil, en concluant mon discours avec vous... Cela étoit donc prémédité, me direz-vous, oui, cela est vrai. Mais laissez-moi vous le dire à l'oreille... Non, cependant, je ne veux pas... Mais tournez la tête d'un autre côté... Je sens que mes rougeurs viennent déjà... Mais, continua-t-elle, en étendant une main sur son visage, comme pour cacher sa rougeur, ne me regardez pas, vous dis-je... Regardez vers la fenêtre, (je le fis) Oui, Chevalier, je voulois vous dire... Mais attendez, je l'ai écrit quelque part: (elle chercha dans sa poche) le voici: regardez d'un autre côté quand je vous l'ordonne... Elle lut; ... „ Permettez „ moi de vous supplier, Monsieur ” (vous voyez que cela étoit fort sérieux) „ de haïr, „ de mépriser, de détester ” (regardez de ce côté, à présent) „ la malheureuse Clémentine; „ à la bonne heure; mais, pour l'amour de votre ame immortelle, je vous conjure de vous „ reconcilier avec notre sainte Mère Eglise!”... Le voulez-vous, Monsieur? (ajouta-t-elle en suivant de son charmant visage, le mien que je détournais; ne pouvant soutenir sa vue.) Dites que vous le ferez. Je vous ai ouï appeler une fois un Ange sur la terre. Et ne vaut-il pas mieux être un Ange dans le ciel? A me répondre!

dre ! J'ai toujours cru que vous aviez de la sensibilité . . . Dites que vous le ferez ! . . . non pour l'amour de moi . . . je vous ai dit que je serois contente d'être toujours méprisée. Il ne fera pas dit que vous aïez fait cela pour une femme ! . . . Non, Monsieur, votre conscience en aura tout le mérite ! . . . Et je vous dirai quelque chose . . . Je m'en irai en paix . . . (Elle se leva avec un air de dignité qui étoit augmenté par sa piété), & je dirai ; „ A présent ô toi, „ Ange, qui m'appelles, (car il y aura un Ange de l'autre côté de la rivière . . . La rivière sera la mort, Monsieur!) „ O toi, étends ta main divine, O Ministre de paix ! Je passerai à travers ces eaux qui nous séparent, & je retiendrai une place pour un homme qui puisse la remplir, après beaucoup, beaucoup d'années ! . . . Et je serai assise à côté de vous „ pour l'éternité ! ” . . . Et cela, Monsieur, contentera la pauvre Clémentine, qui sera alors plus riche que les plus riches ! . . . Ainsi vous voyez, Monsieur, comme je l'ai dit à ma Mère, que j'allois de la part de Dieu, & non pas de la mienne.

Cette chère fille auroit pu continuer de parler pendant des heures, sans que je l'interrompis-
se . . . Mon cher Docteur Bartlet, que ne souffrois-je pas ?

La Marquise étoit trop près, malheureusement pour elle-même. Elle ne put résister à ces discours, de sa pieuse, de sa généreuse fille. Elle sanglotta, elle gémit.

Clémentine tressaillit . . . Elle me regarda, elle regarda tout autour d'elle. D'où viennent ces gémis-

gémissemens ? Avez-vous gémî, Monsieur ? ... Vous n'êtes point un homme dur, quoiqu'ils disent que vous l'êtes. Mais voulez-vous être Catholique, Monsieur ? Dites que vous le voulez. Je ne veux pas qu'on me refuse... Et puis, je vous dirai quelque chose... Si je ne succombe pas à ma destinée, dans peu, dans très-peu de semaines ; alors j'irai dans un couvent ; & je serai un enfant de Dieu ; vous comprenez, même dans cette vie.

Quel pouvois-je dire à cette chère personne ? Son cœur étoit élevé au dessus d'un amour terrestre. Dans les circonstances où nous étions, comment pouvois-je lui exprimer la tendresse pour elle dont mon cœur étoit inondé ? La compassion est un sentiment qu'une femme, qui a de l'élévation dans les sentimens, n'agréera pas : & comment pouvois-je exprimer mon amour, quand on croyoit qu'il ne dépendoit que de moi de le montrer ? Pouvois-je travailler à regagner son affection, refusant d'accepter leurs conditions, & eux refusant d'accepter les miennes ? Disputer contre sa Religion, & pour la défense de la mienne, dans le desordre où étoit son esprit, cela n'étoit pas praticable. Et la générosité, la justice envers sa famille, me permettoient-elles d'entreprendre d'ébranler une croyance, à laquelle elle-même & toute sa famille étoit si fermement attachée ?

Tout ce que je pus faire, quand je pus parler, ce fut d'applaudir à sa piété, de dire qu'elle étoit un Ange, un ornement de son sexe, l'honneur de sa religion, & de tâcher de détourner ce sujet.

Ah Chevalier ! dit-elle , après un silence de quelques minutes , ... vous êtes un homme obstiné ! Oui sans doute vous l'êtes ... Cependant , je crois que vous ne me méprisez pas ... Mais que dit votre papier ?

Elle le prit dans son sein , & le lut. Elle paroissoit en être émuë , comme si elle ne l'eut pas examiné auparavant. Et vous avez réellement proposé ces conditions , Monsieur ? Et vous m'auriez laissé le libre exercice de ma Religion ? Et j'aurois eu mon Confesseur ? Et vous m'auriez permis de vous convertir , si je l'avois pu ? Et vous auriez bien traité mon Confesseur ? Et vous auriez été un bon fils pour mon Papa , & ma Maman ? Et vous auriez aimé mes deux autres frères , autant que vous aimez Jeronymo ? ... Et vous m'auriez laissé vivre à Bologne ? ... Vous ne dites pas , oui ... Mais dites-vous , non ?

J'aurois souscrit de tout mon cœur à ces articles , Mademoiselle. Et s'ils avoient pu être acceptés , ô que j'aurois été heureux !

Eh bien , dit-elle , elle s'arrêta , puis reprenant la parole ; Que dirons-nous à tout cela ? ajouta-t-elle.

Je crus que sa Mère seroit bien aise d'avoir la commodité de sortir du Cabinet , à présent que sa Clémentine étoit passée de l'article de la Religion à un autre si intéressant pour toute la famille. Je favorisai sa sortie : elle se glissa hors du cabinet , le visage baigné de larmes , & bientôt après elle rentra par la porte de la chambre.

Ah Madame ! dit Clémentine , en lui faisant
une

une révérence , j'ai disputé & plaidé avec le Chevalier.

Alors parlant bas , je crois , dit-elle , qu'on pourroit le convaincre avec le tems. Il a le cœur tendre. Mais chut , ajouta-t-elle en mettant le doigt sur sa bouche , & parlant encore plus bas ; j'ai relu ce papier...

Elle alloit continuër , trop favorablement pour moi , à ce que paroïssoit craindre la Marquise , qui me donna alors pour la première fois sujet de croire qu'elle n'étoit pas portée à cette alliance. Elle l'arrêta ; ma chère , dit-elle , nous parlerons de cela entre nous deux.

Elle sonna. Camille vint. La Marquise lui fit signe de rester auprès de sa fille , & sortit en m'invitant à la suivre.

Quand nous fumes dans une autre chambre , Ah Chevalier ! dit-elle , comment avez-vous pu résister à cet avocat celeste ? Il n'est pas possible que vous l'aimiez autant qu'elle le mérite. Vous ne pouvez agir qu'avec noblesse & avec générosité ; mais en vérité vous êtes un homme inflexible.

Je ne l'aime pas , dites-vous , Madame ! Vous ajoutez de nouveaux tourmens aux tourmens insupportables que j'éprouve !... Suis-je donc , à vos yeux , le plus ingrat des hommes !... Mais faut-il que j'aie perdu toute votre faveur ? Je fondois sur elle , & sur celle de mon cher Jéronymo , toutes mes espérances.

Je sai , Chevalier , que vos conditions ne peuvent être acceptées ; & je n'espère plus rien de vous. Je ne puis plus avoir d'espérance de vous après cette dernière conversation entre vous

& cette chère fille. La pauvre ame ! elle commençoit à chanceler. O comme elle vous aime ! Je vois que vous ne pouvez être unis ; cela est impossible. Et je ne me souciois pas de permettre que *ma* fille s'avancât davantage, inutilement... Vous êtes affligé... J'aurois pitié de vous, Monsieur, s'il n'étoit pas en votre pouvoir de vous rendre heureux vous-même, & nous tous en même tems.

Je ne m'attendois guères à une révolution si cruelle pour moi de la part de la Marquise.

Puis-je, Madame, obtenir la permission de prendre congé de cette chère fille, dont la piété, & le cœur admirable m'ont mis dans de si grandes obligations.

Je crois, Chevalier, qu'il sera tout aussi bien de le différer.

Différer, Madame !... Le Marquis & le Général viennent ; & mon cœur me dit qu'il ne me sera plus permis de la voir.

Il vaut mieux différer jusqu'alors, Monsieur.

Je me soumets, puisqu'il le faut... Le ciel vous benisse, Madame, pour toute votre bonté ! Dieu vous rende votre chère Clémentine ! Puissiez-vous être tous heureux !... Le tems peut faire beaucoup pour moi ! Le tems, & le témoignage de ma conscience, peuvent... Mais jamais un homme plus malheureux ne sortit de votre maison.

Je pris la liberté de lui baiser la main, & je sortis avec une extrême émotion.

Camille courut après moi. Chevalier, dit-elle, Madame demande si vous ne voulez pas voir le Seigneur Jeronymo ?

Que

Que mille bénédictions accompagnent mon inestimable ami ! Je ne puis le voir. Je me plaindrois à lui. Mon cœur se déchireroit devant lui. Recommandez-moi à ce véritable ami. Que la bénédiction accompagne toute cette famille. Adieu, Camille, obligeante Camille, adieu !

O Docteur Bartlet ! Mais la Mère n'avoit pas tort. Elle étoit responsable de ses démarches en l'absence du Marquis. Elle savoit la résolution de la famille, & sa Clémentine étoit sur le point de me montrer plus de faveur qu'il ne convenoit qu'elle m'en montrât, dans les circonstances où nous étions. Cependant ils avoient vu que, dans l'état où elle étoit, il n'étoit pas aisé de la distraire de ce qu'elle avoit mis fortement dans sa tête ; & on ne l'avoit jamais accoutumée à la contradiction.

Eh bien, Lucy, à présent que vous avez lu cette Lettre, n'avouez-vous pas que cet homme & cette femme peuvent seuls se mériter l'un l'autre ?... Votre Harriet, ma chère, n'est pas digne d'être la servante de l'un ni de l'autre. Ce n'est point une affectation d'humilité. Vous serez tous de la même opinion, j'en suis sûre : cette Lettre vous convaincra d'ailleurs, qu'il y a plus que de la compassion, qu'il y a de l'amour pour Clémentine. Et cela doit être. Et quelle est la conséquence de cela, sinon que votre Harriet, quand même, cette grande difficulté seroit surmontée, ne pourroit espérer que la moitié d'un cœur ? Il ne peut y avoir, ma chère, dans un second amour la même ardeur que dans le premier. Croyez-vous qu'il puisse y en avoir autant ?

S. O. New-

Neuvième Lettre du Docteur BARTLET.

La jeune Dame, continuë Mr. Grandison, après que je l'eus quittée, alla vers son frère Jeronymo. Je l'y aurois trouvée, si comme sa Mère me l'avoit fait dire par Camille, j'avois été voir mon ami. Mais voyant que vraisemblablement il étoit seul dans mon parti, après que la Marquise contre mon attente s'étoit déclarée contre le compromis, je craignois de troubler encore le cœur de ce digne ami, par la douleur que le mien ne pouvoit alors contenir.

Jeronymo m'envoya les particularités suivantes, trois heures après que j'eus quitté leur palais.

Sa sœur ayant fait retirer Camille, lui montra le papier qu'elle m'avoit fait signer, & lui demanda ce qu'il savoit de la chose.

Il ignoroit aussi bien que Clémentine, ce qui s'étoit passé entre sa Mère & moi.

Il lui dit que j'avois fait effectivement ces propositions. Il l'assura que je l'aimois par dessus toutes les femmes. Il l'instruisit de ma douleur.

Elle témoigna de la compassion pour moi. Elle pensoit, dit-elle, que je n'avois fait aucune ouverture, aucune concession, que je la méprisois. Elle demanda fort sentement, pourquoi a-t-on fait venir le Chevalier de Vienne? Nous savions tous quels étoient ses sentimens par rapport à la Religion.

Ensuite, après quelques momens de silence; Il ne m'auroit jamais perverti, dit-elle. Il m'auroit laissé un Confesseur, n'est-il pas vrai?

Oui, répondit Jeronymo.

Et

Et il m'auroit laissée avec mes parens en Italie ?

Oui, repliqua-t-il...

Eh bien, mon frère, & j'aurois été bien aise peut-être de voir une fois l'Angleterre ; & peut-être qu'il auroit amené son Père & ses sœurs pour nous voir : il les louë beaucoup, vous savez. Et si j'avois été leur sœur, j'aurois pu les ramener avec moi, vous comprenez bien. Ne croyez-vous pas que si je les avois aimé, elles m'auroient aimé aussi ? Je n'ai pas le cœur mauvais, vous savez, & elles doivent être polies : ne sont-ce pas ses sœurs ? Et ne croyez-vous pas que son Père m'aimerait ? Je n'aurois point fait de deshonneur à sa famille, vous savez... Mais je vous dirai quelque chose, Jeronymo : il a réellement le cœur tendre. Je lui ai parlé de son ame ; & sur mon honneur, je crois que j'aurois pu le gagner avec le tems. Le Père Marefcott est un homme sévère, vous savez ; & on l'a toujours tant consulté ! Il n'aime pas le Chevalier, je crois. Ensorte que je m'imagine, que si j'avois eu un homme doux & respectable pour mon Confesseur, entre mon amour, & la prudence de mon Confesseur, nous aurions gagné une ame. Ne le croyez-vous pas, Jeronymo ?... Et cela auroit couvert une multitude de péchés. Et toute sa famille auroit pu être convertie, vous comprenez ?

Il la confirma dans ces idées. Elle croyoit, dit-elle, que je n'étois pas encore sorti. Il a le cœur si tendre, mon frère ! C'est sur quoi je compte. Et vous me dites qu'il m'aime. En êtes-vous sûr ?... Mais j'ai sujet de le croire...
S 7 re...

re... Il a pleuré plus d'une fois, pendant que je lui parlois, tandis que mes yeux étoient aussi secs qu'à présent. Je n'ai pas versé une larme. Eh bien, j'irai vers lui, & je lui parlerai.

Elle alla vers la porte; mais elle rebroussa en marchant sur la pointe des pieds & disant tout bas... Maman vient! Chut, Jeronymo! ne soufflez pas le mot!

La porte s'ouvrit... Voici votre fille, Madame!... Mais ce n'est pas Maman. L'imperineuse Camille; elle me suit comme mon ombre!

Camille lui dit que sa Mère la demandoit.

J'y vais, dit Clémentine: mais où est le Chevalier?

Il s'en est allé, Madame; il s'en est allé pour quelque tems.

Ah mon frère! dit-elle, en changeant de visage.

Quoi, dit Jeronymo, il s'en est allé sans me voir! Cela est bien desobligeant; il n'a pas accoutumé d'en user ainsi.

Voilà la substance de ce que m'écrivit Jeronymo.

Je l'informai, en réponse, de tout ce qui s'étoit passé entre la Marquise & moi, de peur que son amitié pour moi ne le mît dans quelque embarras.

Le lendemain matin j'eus une visite de Camille par l'ordre de la Marquise, qui s'excusoit du refus qu'elle m'avoit fait de prendre congé de Clémentine. Elle espiroît que je ne serois pas mécontent d'elle à ce sujet. C'étoit par prudence, & non point manque d'égards pour moi.

Et

Elle me consideroit toujours avec la même tendresse , que si la relation si souhaitée avoit pu avoir lieu. Son Epoux, avec le Comte de Porretta son frère, & le Général & l'Evêque, étoient arrivés le soir précédent, accompagnés du fils aîné du Comte, le Seigneur Sebastiano. Elle avoit été fort blâmée pour avoir permis l'entrevue ; mais elle y avoit d'autant moins de regret, que sa chère fille étoit plus calme qu'auparavant, & répondoit tranquillement à toutes les questions qu'on lui faisoit. Cependant elle souhaitoit que je quittasse Bologne, pour l'amour de Clémentine, aussi bien que pour l'amour de moi.

Camille ajouta de la part du Seigneur Jeronymo, qu'il souhaitoit d'avoir de mes nouvelles de Trente ou de Venise ; & comme d'elle-même, elle me dit en confidence que sa jeune maîtresse avoit été fort touchée de ce que je n'avois pas pris congé d'elle quand j'étois sorti de la maison ; qu'elle étoit tombée là-dessus dans un accès de silence, & que sa Mère, pour la première fois l'avoit grondée, parce qu'elle ne répondoit pas à ses questions. Que cela lui avoit fait une peine extrême, mais avoit produit l'effet qu'on avoit tant souhaité, un torrent de larmes ; qu'à présent elle pleuroit fréquemment, & se lamentoit avec elle ; demandant ce qu'elle deviendrait ? disant que sa Mère ne l'aimoit plus ; que sa Maman parloit contre le Chevalier. Elle souhaitoit qu'on lui permît de le voir. Personne ne l'aimoit plus que Jeronymo, & le Chevalier ! Il vaudroit mieux pour elle être en Angleterre, ou par tout ailleurs, que dans le
plus

plus heureux Climat du monde, y étant née.

Camille me dit que le Marquis, le Comte son frère & le Général avoient effectivement blâmé la Marquise pour avoir permis l'entrevue ; mais qu'ils étoient bien aîsés qu'elle m'eût refusé de prendre congé de la jeune Dame, quand elle avoit paru s'arrêter à l'écrit qu'elle m'avoit fait signer. Ils paroissoient tous à présent du sentiment que, quand même j'accepterois leurs conditions, l'alliance ne conviendrait absolument point. Ils insistoient sur leur rang, leur élévation, leurs alliances. Je trouvais qu'en tout cela leurs avantages étoient exagérés, & mon rang rabaisé, à dessein de rendre la différence plus grande, & les difficultés insurmontables.

L'Oncle de Clémentine, & son fils aîné, tous deux gens d'honneur, & sensés, qui étoient autrefois très-avant dans son estime, lui avoient parlé, mais ils n'avoient pu en tirer autre chose que oui, & non. Son Père lui avoit parlé en particulier ; mais ils n'avoient fait que s'attendrir mutuellement, sans qu'il en résultât aucun soulagement pour l'un ou pour l'autre. Sa Mère se joignit à lui, mais elle se jeta à ses pieds, & la conjura de lui pardonner, & de ne plus la gronder. Ils avoient résolu de la décourager de penser à moi à quelque condition que ce fût. Le Général & l'Evêque devoient lui parler ce matin. Ils avoient témoigné leur mécontentement au Seigneur Jeronymo, de la chaleur avec laquelle il persistoit dans mes intérêts. On consultoit le Père Marescotti comme un Oracle. Et j'appris que par un manque de délicatesse, il s'imaginait qu'un mari racommoderait tout ; & qu'il

qu'il étoit d'avis d'encourager le Comte de Belvedere, & de m'éloigner.

Camille m'offrit obligeamment de m'informer de tems en tems de ce qui arriveroit; mais je crus qu'il n'étoit pas bien d'avoir des intelligences par un domestique dans la maison à laquelle il appartenoit, à moins que quelqu'un de la famille ne l'y autorisât. Vous pouvez croire, cependant, que je ne manquois pas d'inquiétude, & de curiosité sur un sujet si intéressant. Je la remerciai; mais je lui dis que cela pourroit, si on le découvroit, l'exposer à des inconvéniens, qui m'affligeroient pour l'amour d'elle. Elle eut le bon sens d'approuver le refus que je faisois de ses offres.

Le matin du même jour, j'eus une visite à laquelle je ne m'attendois guères, du Père Marescotti. Il est ordinaire, quand un ennemi, sur-tout s'il est dans les ordres sacrés, vient à nous sous un air d'amitié, de l'accuser d'hypocrisie: mais il peut y avoir de la prévention dans cette accusation. Le Père Marescotti est un zélé Catholique Romain: je ne pouvois espérer ni son affection, ni qu'il s'intéressât pour moi. Il ne pouvoit que souhaiter de frustrer mes espérances. Comme un homme ferme dans ses principes, & qui savoit combien je l'étois dans les miens, il étoit de son devoir de s'opposer à cette alliance. Il n'en est peut-être que plus honnête homme, pour connoître peu le cœur humain, & les tendres passions. Par rapport à l'amour, il paroissoit avoir tiré ses conclusions des observations générales; il n'auroit pas eu égard aux constitutions particulières, & ne sa-
voit

voit pas accorder quelque chose à la délicatesse de Clémentine. Il pensoit que l'amour étoit toujours un pauvre enfant aveugle, mené à la lisière par la folie, ou l'imagination ; & que quand une fois le premier feu seroit passé, & que la Dame seroit engagée dans les devoirs ordinaires de la vie, elle s'occuperoit de son domestique, & seroit tout aussi heureuse avec le Comte de Belvédère ; sur-tout puisqu'il est un fort honnête homme, que si elle épousoit l'homme qu'elle aimoit le plus. Dans cette supposition, c'étoit une condescendance dans cet homme, de venir chez moi, de se dire mon ami, & de me conseiller ce qu'il y avoit à faire pour procurer la paix d'une famille que je faisois profession de révéler ; & vous verrez que sa condescendance venoit d'une vraie grandeur d'ame.

Dès le moment de son entrée, je fus très-ouvert, & très-franc, beaucoup plus qu'il ne s'y étoit attendu, à ce qu'il m'avoua. Il me dit qu'il craignoit que je n'eusse conçu des préjugés contre lui. Il en étoit d'autant plus obligé à lui ; lui dis-je ; d'avoir bien voulu me faire cette visite gracieuse. Je l'assurai que je le regardois comme un honnête homme ; qu'à la vérité je l'avois cru quelquefois sévère ; mais que cela me prouvoit qu'il étoit zélé dans sa Religion. Je fais, lui dis-je ; que nous devons toujours regarder à l'intention ; nous mettre dans la place des personnes dont nous devons juger les actions ; & estimer même une austérité qui a son fondement dans la vertu, quelque mal qu'elle nous puisse faire.

Il applaudit à ces sentimens, & me dit qu'il s'en

s'en manquoit si peu que je ne fusse Catholique, que c'étoit un million de pitié que je ne le fusse pas : il étoit persuadé que je serois un jour protestante.

Le dessein du Père étoit de me convaincre du peu de convenance d'une alliance entre deux familles si opposées dans leurs sentimens sur la Religion. Il cita l'histoire là dessus. Vous pouvez croire qu'il n'oublia pas les malheureuses conséquences du mariage de Charles I. avec la Princesse Henriette de France. Il s'étendit beaucoup là dessus ; mais je lui fis remarquer, que c'étoit le Monarque qui avoit été la partie souffrante, par le zèle de la Reine pour sa Religion, & non point la Reine, sinon autant qu'elle s'étoit trouvée enveloppée dans les malheurs qu'elle avoit attirés à son Epoux. En un mot, mon Père, lui dis-je, nous avons des gens zélés aussi parmi nous autres, Protestans, mais qu'on nous laisse tranquilles, & notre zèle n'est point persécuteur. Votre doctrine du mérite rend le zèle de vos dévots plus actif, & peut-être d'autant plus animé qu'ils sont plus honnêtes gens.

Je me plaignis de ce qu'on m'avoit fait venir de Vienne, quoique mes principes fussent bien connus, sur des esperances qu'avant cela je n'avois jamais osé concevoir.

Il avoua que c'étoit une démarche précipitée ; & il se faisoit un mérite de n'avoir pas été consulté là dessus, & de l'avoir desaprouvé quand il l'avoit su.

Et je crains, mon Père, lui dis-je...

Il m'interrompt... Mais, sans doute!... vous avez fait une distinction si généreuse en faveur du

du devoir d'un homme qui agit dans mon caractère, que je dois avouer que je ne me suis pas relâché dans cette occasion.

Il me conseilla de quitter Bologne. Il me prodigua ses offres de service dans toute autre affaire, & j'ose dire qu'elles étoient sincères.

Je lui dis que je ne me souciois pas de partir avec précipitation, comme si j'avois fait quelque chose de blâmable; que j'avois quelque espérance d'être rapellé dans les bras de mon Père; qu'en quittant Bologne, je partirois directement pour Paris, pour être plus à portée de ce rapel longtems souhaité; & alors, lui dis-je, adieu les voyages, adieu l'Italie pour toujours, j'aurois été heureux si je ne l'avois jamais vue que de la manière que j'ai accoutumé de desapprouver dans la plupart de mes compatriotes.

Sa conduite en me quittant fut telle qu'elle me le fera toujours respecter, & élargira encore ma charité pour tous les honnêtes gens de la communion. En me demandant excuse, il s'agenouilla sur la porte de mon antichambre, & fit une prière fervente pour ma conversion. Il n'auroit pu me donner d'aucune autre manière, une aussi haute opinion de lui, non pas même en m'offrant ses services auprès de Clémentine, & de sa famille. Nous nous embrassâmes: il avoit la larme à l'œil. Je le remerciai de son obligeante visite, & me recommandant à ses prières, je lui dis qu'il pouvoit compter sur tous les services qu'il me mettroit à portée de lui rendre. Je souhaitois de lui faire un présent digne d'être accepté, si j'avois su ce qui pourroit l'être, & si je n'eusse pas craint de l'offenser. Je l'accompagnai jusqu'à la
por-

porte de la rue. Je n'avois jamais vu, jusqu'à présent, dit-il, un Protestant que j'aimasse. Votre cœur est encore plus aimable que votre personne: je vois que Mademoiselle Clémentine auroit pu être heureuse avec vous; mais cela n'étoit pas convenable, de notre côté. Il me saisit la main, avant que je pusse le prévenir, & me fit l'honneur d'y porter ses lèvres; il me quitta précipitamment, me laissant comme étourdi, le regardant encore lorsqu'il étoit déjà hors de ma vue, & le cœur rempli d'un vif sentiment de sa bonté.

Quelle pitié, Docteur Bartlet, que la religion & l'amour qui étendent notre goût pour les biens de l'un & de l'autre monde; emportent presque toujours le cœur humain dans l'enthousiasme, ou la superstition, & avilissent ainsi des âmes qu'ils font tous deux si propres à exalter!

Je suis également surpris & touché de cette Lettre à mon adresse qu'on a trouvée à ma porte, sans que personne ait vu qui l'y a mise:

N'ayez pas surpris, Chevalier, & n'ayez pas mauvaise opinion de moi. Il est échappé quelques mots, que j'ai entendu, & Camille aussi, mais elle ne pouvoit sortir pour vous le dire, la vie de quelqu'un est en danger. Cela me déchire le cœur. On ne me traite pas comme autrefois. Ils ne m'aiment plus... Ils n'aiment plus leur pauvre Clémentine! Cela est vrai, Chevalier: vous qui me disiez sans cesse combien je leur étois chère à tous, vous aurez de la peine à le croire: je n'entends plus à présent que, *Il faut, Clémentine*, ... & cela de la part de ceux qui avoient accoutumé de
m'a-

m'appeller leur *sœur*, & leur chère sœur, à chaque mot.

Ils disent que je suis bien, & tout-à-fait bien, & que je dois être traitée *haut la main*... Je fais de qui ils ont appris cela; c'est de moi-même. Je l'ai dit à M^e. Beaumont; mais elle n'avoit pas besoin de le leur redire. Je ne veux pas retourner auprès d'elle à cause de cela. Ils disent qu'il le *faut*. Dieu soit mon aide! Je ne sais où aller pour être tranquille. *Haut la main* ne servira de rien, Chevalier. Je voudrais savoir ce qui y serviroit; je le leur dirois. J'ai cru une fois que cela seroit bon, autrement je ne l'aurois pas dit à M^e. Beaumont. Mais qu'ils fassent seulement, avec leur *haut la main*. De tout mon cœur! Ce cœur ne résistera pas toujours. Il auroit déjà succombé, si M^e. Beaumont n'avoit pas tiré de moi... quelque chose... je ne veux pas vous dire quoi... Et alors ils ont fait venir *quelqu'un*;... & *quelqu'un* est venu... Et puis quoi?... Ils n'ont pas besoin de me traiter ainsi... Quelqu'un n'est pas si blâmable qu'ils le prétendent; & ce *quelqu'un* a fait des propositions... N'en avez-vous pas fait, Chevalier?... J'ai pensé me trahir moi-même... Je me suis arrêtée fort à propos.

Mais, Chevalier, je vous dirai un secret... N'en parlez à personne... Puis-je compter sur vous?... Je sais que je le puis. Eh bien Camille me dit, que le Comte de Belvédère est revenu... N'êtes-vous pas fâché pour votre pauvre disciple? Mais je vous dirai un autre secret... C'est ce que je me propose de lui dire.... „ Voyez-vous, Monsieur le Comte, „ vous

„ vous êtes un fort honnête homme; & vous
 „ avez de grands biens; vous êtes fort riche;
 „ vous êtes en un mot une fort bonne pâte
 „ d'homme; mais il y a cependant un homme
 „ dans le monde avec qui j'aimerois mieux vi-
 „ vre dans le plus pauvre hermitage dans un
 „ désert, qu'avec vous dans le plus riche palais
 „ du monde. Après cela s'il n'est pas l'hom-
 „ me lâche & rampant que vous dites qu'il n'est
 „ pas, il se tiendra pour remercié. Tout ce que
 „ vous m'avez dit dans des tems plus heureux, je
 „ me rapelle, vous m'avez toujours dit des cho-
 „ ses qui étoient bonnes à se rapeller. Cepen-
 „ dant je ne vous dis pas qui est mon hermite,
 „ avec qui j'aimerois mieux vivre. Peut-être n'y
 „ a-t-il personne comme cela. Mais ce sera,
 „ vous comprenez, une réponse suffisante pour le
 „ Comte de Belvédère. Ne le croyez-vous pas?
 „ On vient de me tourmenter encore! Le croi-
 „ riez-vous? J'ai plaidé pour quelqu'un, hardi-
 „ ment, avec confiance. J'ai dit que je pouvois
 „ compter sur son honneur! Ah Chevalier! ne
 „ croyez-vous pas que je le puis?... On doit
 „ m'enfermer; & je ne sais quoi encore! Ils ne
 „ veulent pas que je voye *quelqu'un*... Ils ne
 „ veulent pas que je voye mon pauvre Jeronymo...
 „ Vous, moi, & Jeronymo, on nous met tous
 „ dans la même classe!... Je ne m'en embarrasse
 „ pas; comme je l'ai dit à Camille: je ne m'en
 „ embarrasse pas! Ils m'endurciront tout-à-fait.
 „ Mais justement à présent, ma Maman... Oh
 „ c'est la meilleure des Mères!... Maman me dit
 „ qu'elle ne me pressera pas si je veux être patien-
 „ te, si je veux être bonne. Ma chère Maman,
 „ lui

lui ai-je dit, je serai patiente & bonne. Mais ne leur laissez donc pas dire du mal du Chevalier. Quel mal a-t-il fait?... Ne l'a-t-on pas... Ah Monsieur! Je rougis à présent... Ne l'a-t-on pas fait venir?... Et n'a-t-il pas pleuré pour moi!... Cependant il n'est pas un de vos hommes hardis, qui ont un air aussi fier que s'ils étoient sûrs de votre approbation!... Mais, que croyez-vous qu'a dit Maman... Ah Clémentine! plût à Dieu que le Chevalier *pour l'amour de lui*, (oui, elle a dit, *pour l'amour de lui*; & cela a fait beaucoup d'impression sur moi; cela étoit si bon, vous comprenez, de la part de ma Maman) plût à Dieu que le Chevalier fût en Angleterre, ou à mille lieues d'ici. Ainsi, Monsieur, voici mon avis, je vous prie, suivez-le, car moi & Camille nous avons entendu quelques mots, & Camille, aussi bien que moi, en est fort alarmée. Partez pour l'Angleterre aussitôt que vous le pourrez... sûrement, partez!... Et dans quelques mois d'ici, amenez vos deux sœurs avec vous; & en attendant toutes nos querelles sont finies, vous comprenez bien. Et vous prendrez une maison, & alors je pourrai aller voir vos sœurs, vous comprenez, & vos sœurs viendront nous voir. Vous viendrez quelquefois avec elles, n'est-il pas vrai? Eh bien! je vous dirai comment nous passerons notre temps: elles me perfectionneront dans l'Anglois; je les perfectionnerai dans l'Italien. Elles en savent au moins assez, je suppose, que je sais d'Anglois; & nous irons voir toutes les Cours, & toutes les villes. Ainsi, Dieu vous benisse, Monsieur,

lui
&

& partez aussi vite que vous le pourrez. Je ne mets point mon nom, de peur que cette Lettre ne s'égare, & qu'on ne me découvre . . . Ah Monsieur ! ils sont bien sévères avec moi ! Aïez compassion de moi ! Mais je sai que vous en aurez, car vous avez un bon cœur. *C'est tout pour vous !*

On avoit voulu effacer ces quatre derniers mots ; & à peine étoient-ils lisibles.

Que cette Lettre m'afflige ! Les mots ne peuvent exprimer ce que je sens ! Je vois évidemment qu'ils prennent de fausses mesures avec le cœur le plus sensible qu'il y eût jamais ; un cœur qui ne s'est jamais écarté le moins du monde de son devoir ; un cœur rempli de vénération & d'amour pour tous ceux qui ont à se vanter de quelque relation avec elle. Des traitemens durs , sur-tout puisqu'ils sont nouveaux pour elle , ne sont pas la méthode qu'il faut suivre avec un tel cœur. J'hésitai , quand j'eus lu cette Lettre , si je ne demanderois pas une audience à une Mère si tendre , pour lui donner mes avis là dessus sans aucun intérêt. Une fois j'étois presque résolu à le faire , & même à lui montrer la Lettre en confidence. Mais à présent elle est réunie à la famille irritée , & je n'osai pas suivre cette idée , pour l'amour de Clémentine. Parler de l'enfermer ! Parler de lui amener un Amant ! . . . *La menacer* de l'envoyer vers M^e Beaumont ; quand on devoit employer les caresses pour l'engager à y aller ! Ne pas souffrir qu'elle vöye son cher Jeronymo ! . . . Lui , disgracié aussi ! . . . Que toute cette conduite est dure & mal conçue ! J'aurois pu du moins écri-

re à Jeronymo , & lui conseiller des mesures douces , s'il n'étoit pas exclus de leurs conseils ... Quant à leurs menaces de ressentiment , elles sont pour moi comme rien. Les souffrances de Clémentine sont tout ! Mon ame dédaigne la pensée de m'unir avec une orgueilleuse famille , qui me regarde à présent avec mépris. Un cœur orgueilleux s'enfle quand on le méprise ; il ne s'en estime que plus lui-même. Vous savez , Dr. Bartler , que j'ai un cœur très-orgueilleux : mais quand on me foule aux pieds , & qu'on me méprise , c'est alors qu'il l'est le plus. Je me trouverois un *homme* devant un Prince qui me mépriseroit injustement ; & je lui ferois connoître que je ne vois rien de plus en lui. Mon orgueil est excité : cependant contre qui ? Ce n'est pas contre Clémentine ! Elle a toute ma pitié ! Elle a vu , & je l'ai éprouvé que son malheureux délire , quoique je ne l'aie pas causé (& j'en benis Dieu !) m'a rendu tendre comme un enfant. Et puis-je penser à quitter Bologne , sans voir s'il me seroit possible de contribuer à son retablissement ? Sans compter le ressentiment mal fondé du Général , & l'engagement que j'ai pris de ne pas quitter Bologne , sans l'en avertir.

* *

Le troisième jour après que son Père & ses frères furent de retour d'Urbino , je reçus le billet suivant du Marquis lui-même :

Chevalier Grandison.

Nous sommes dans la plus grande affliction. Nous n'avons pas droit de vous défendre de
rester

rester à Bologne; mais nous vous ferons obligés si vous nous mettez en état de pouvoir dire à notre fille que vous êtes parti pour l'Angleterre, ou pour quelque endroit fort éloigné de l'Italie. Vous souhaitant beaucoup de bonheur, je suis,

Monfieur.

*Votre très-humble &
obéissant serviteur.*

Je fis cette réponse,
Monfieur,

Je ressens une extrême douleur de votre affliction. Je n'hésite point de vous obéir: mais comme je ne me sens coupable ni en paroles, ni en actions d'aucune offense envers vous, ni envers personne d'une famille à qui j'ai des obligations infinies, permettez moi d'espérer qu'il me sera permis de faire une visite d'adieu à votre Excellence, à Madame la Marquise, & à vos trois fils, afin que mon départ ne paroisse pas la fuite d'un criminel, plutôt qu'une séparation telle qu'a droit de l'attendre sur la connoissance de son propre cœur, & de votre bonté,

De votre Excellence

*Le très-obligé, très-devoué,
& très-humble serviteur*

GRANDISON.

J'appris que cette requête avoit causé bien des contestations. On la trouva bien hardie; mais mon cher Jeronimo soutint qu'elle étoit digne

de son ami, de son libérateur, comme il m'appelloit, & d'un homme innocent.

La conclusion fut que je serois invité dans les formes, à faire une visite à la famille pour prendre congé; & l'on prit deux jours, afin que quelques autres de la famille d'Urbino pussent être présens, & voir, pour la dernière fois, & quelques-uns pour la première, un homme, qu'ils jugeoient avoir montré par cette requête une intrépidité fort extraordinaire; & qui quoique Protestant étoit si bien dans le cœur de leur Clémentine.

Le jour avant cette visite de cérémonie, (car elle devoit être telle) je reçus la Lettre suivante de mon ami Jeronymo:

Mon très-cher Grandison.

Apprenez les détails de notre situation, afin que vous sachiez ce que vous devez attendre, & comment vous comporter vous-même demain au soir.

La réception qu'on vous fera, fera, je crains, froide, mais civile.

La famille d'Urbino, qui a plus ouï parler de vous qu'elle ne vous a vu, vous regardera comme une curiosité; mais avec plus d'étonnement que d'amitié.

Il y aura de cette famille, le Comte frère de mon Père, & les deux fils Sebastiano & Julianno, ma Tante Signora Juliana de Sforza, veuve, comme vous savez, & sa fille Signora Laurana, de l'âge de ma sœur, à laquelle, comme vous l'avez ouï dire, elle étoit unie par une étroite amitié: elle a souhaité d'être présente dans
cette

cette occasion. Ils sont tous de bonnes gens; mais ils n'aiment ni votre pais, ni votre Religion.

Le Père Marescotti sera présent. Il est devenu votre grand admirateur.

Mon Père se propose de vous faire son compliment; mais s'il sort d'abord après l'avoir fait, vous n'en devez pas être surpris.

Ma Mère dit que comme c'est la dernière fois qu'elle vous verra, & que réellement elle vous considère beaucoup, elle ne pourra vous quitter tant que vous resterez chez nous.

J'espère que le Général se conduira avec politesse.

L'Evêque vous aime : cependant il ne sera peut-être pas de fort bonne humeur avec vous.

On portera votre Jeronymo dans la même chambre. S'il parle moins qu'à son ordinaire dans cette occasion solennelle, vous ne lui ferez peut-être pas tort, en l'attribuant à sa prudence, mais beaucoup plus à sa douleur.

Je vais vous dire à présent, aussi brièvement que je le pourrai, la situation de la chère créature qui ne doit pas paroître, mais qui est plus intéressée dans l'occasion de cette assemblée, qu'aucun de ceux qui y feront.

Ce qui s'est passé entre vous & elle dans votre dernière entrevue, a fait de fortes impressions sur elle en votre faveur. L'Evêque, le Général, & mon Père, bientôt après leur retour d'Urbino, l'allèrent voir dans sa chambre. Ils lui parlèrent de l'excellence de sa religion, & des erreurs des prétendus réformés, qu'ils apelloient *damnables*, comme je suppose qu'el-

les le font. Ils la trouvèrent très-affermie dans son horreur pour celles-ci, & dans son attachement à celle-là. Ils furent charmés du bon sens de ses réponses, & de son air tranquille. Ils se retirèrent tous trois dans des transports de joie, pour se féliciter l'un l'autre, & retournerent avec grand plaisir auprès d'elle pour entrer plus avant en conversation. Mais quand ils vous eurent nommé, entraînée par leurs manières affectueuses pour elle, elle dit que ç'avoit été un grand plaisir pour elle, & un grand repos d'esprit, d'apprendre qu'elle n'avoit pas été méprisée par un homme que toute la famille considéroit pour son mérite & ses grandes qualités. Le Général perdit presque patience : il alla à l'autre bout de la chambre. Mon Père étoit tout en larmes. L'Evêque la caressoit, pour l'engager à s'expliquer ouvertement.

Il vous loua. Elle en parut charmée. Il l'amena au point de croire que toute la famille étoit disposée à l'obliger, si elle vouloit déclarer ses sentimens; & lui fit des questions auxquelles elle ne pouvoit répondre sans avouer ou nier son amour : elle avoua alors, qu'elle préféroit le Chevalier Grandison à tous les hommes du monde; qu'elle ne voudroit pas être à lui contre le sentiment de ses parens; mais qu'elle ne seroit jamais à un autre.

Quoi, dit le Général, quand même il resteroit hérétique!

Il peut se convertir, dit-elle : c'étoit un homme d'un caractère doux, & plein de compassion. Et un homme de bon sens, comme il étoit, devoit voir ses erreurs.

Vou-

Voudroit-elle courir les risques de son propre salut ?

Elle étoit sûre qu'elle ne renonceroit jamais à sa foi.

C'étoit tenter Dieu, & s'exposer à être abandonnée à sa propre perversité.

La confiance qu'elle avoit en sa bonté, qu'il la soutiendrait, étoit humble, & sans présomption, & avec l'espérance pieuse de faire un prosélyte, Dieu ne voudroit pas abandonner une personne si bien intentionnée. Ne lui accorderoit-on pas un Confesseur ? Ils le choisiroient eux-mêmes. Elle ne doutoit pas que le Chevalier n'y consentît.

L'Evêque, comme vous savez, peut garder son sens-froid, quand il lui plaît. Il eut la patience de continuer la conversation.

Mon Père étoit toujours en pleurs.

Le Général perdit patience : il sortit & vint vers moi, & déchargea sur moi sa mauvaise humeur. Il est vrai, Grandison, que quand on proposa de vous faire venir de Vienne, bouillant dans mes espérances, je m'exprimai comme si je n'eusse eu aucun doute que vous deviendriez Catholique... Votre amour, votre compassion, votre honneur même, engagé, à ce qu'il me sembloit, par une telle démarche de notre côté... Je n'avois pas d'idée, que dans une telle surprise, avec de tels motifs pour vous engager à céder, un homme aussi jeune que moi, avec un cœur si sensible, pût être aussi ferme que vous l'avez été. Mais toutes ces idées sont passées... Cela, cependant, m'expose à d'autant plus de reproches.

Nous nous échaufames ; & ma Mère & mon Oncle vinrent interposer leur médiation.

Je ne voulois pas, je ne pouvois pas renoncer à mon ami ; l'ami de mon ame, comme vous l'aviez été dans nos premières liaisons ; le conservateur de ma vie, & dans un tems où j'étois engagé dans une poursuite criminelle, au milieu de laquelle si j'avois péri, que serois-je devenu, & où serois-je à présent ?

Je me hazardai à conseiller le mariage de ma sœur avec vous, comme le seul moyen de la rétablir ; elle qui vous aimoit parce que vous étiez un homme vertueux ; elle dont l'amour étoit non seulement fondé sur la vertu, mais étoit la vertu même.

Mon frère me dit que j'étois aussi hors de moi, avec mes idées de gratitude, que ma sœur par une passion moins excusable.

Je le priai de s'abstenir de blesser un homme blessé.

Cela occasionna des paroles fort vives.

L'Evêque, cependant, continuoit, avec une vraie subtilité d'Ecclésiastique, à faire dire à l'innocente fille tout ce qu'elle avoit sur le cœur.

Il se vanta ensuite de son adresse. Mais de quoi avoit-il à se vanter ? Une ame aussi pure & aussi simple, que celle de Clémentine l'avoit toujours été ; une ame que la seule fierté de son sexe, & des motifs de Religion, avoient peut-être empêché de se montrer à tout le monde !...

Il lui demanda si elle voudroit quitter son Père, sa Mère, ses frères, sa patrie, pour aller vivre dans un païs étranger, & au milieu d'un peuple haï.

Elle

Elle lui dit que non ; que vous n'exigeriez point qu'elle quittât l'Italie ; que vous y passeriez neuf mois de l'année.

Il lui dit que quand elle seroit mariée , il faudroit qu'elle fît ce que son mari voudroit.

Elle pouvoit , dit-elle , compter sur votre parole.

Consentiroit-elle que ses enfans fussent hérétiques ?

Elle se tût à cette question. Il la répéta.

Eh bien , Monsieur , s'il ne m'est pas permis de choisir un époux , du moins qu'on ne me parle pas du Chevalier avec mépris : il ne le mérite pas. Il s'est conduit d'une façon aussi honorable avec moi , qu'avec mon frère. C'est un homme constamment bon , & aussi généreux que bon... Qu'on ne me fasse point d'autres propositions , & je serai contente. Je ne l'aurois pas si fort distingué , si tout le monde n'en avoit fait autant.

Il fut bien aise de trouver ses réponses si raisonnables : il décida qu'elle étoit entièrement bien ; & son avis fut qu'on devoit vous prier de quitter Bologne ; qu'un peu de tems , & votre absence assureroient infailliblement la guérison de son esprit.

Mais quand sa tante Sforza , & sa cousine Laurana , lui parlèrent le lendemain matin , elle la trouvèrent absolument déterminée en votre faveur.

Elle répondit , avec autant de chaleur que de clarté , aux objections qu'elles firent contre vous. Elle paroissoit sentir le malheureux état où elle avoit été , & prétendoit que votre dernière en-

treuvé avoit contribué à la calmer , & à la rétablir. Elle esperoit qu'elle feroit tous les jours mieux. Elle louoit votre conduite avec elle ; s'étendoit beaucoup là dessus , & avoit pitié de votre affliction.

Elles la laissèrent poursuivre jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu la confirmation de tout ce que l'Evêque avoit rapporté , & en répétant cette conversation , elles soutinrent que c'étoit s'y prendre mal , que de flatter une telle passion , qu'il falloit en user haut la main ; & qu'il falloit lui faire honte d'un amour , si mal assorti , si impie , qu'il étoit si scandaleux d'entretenir dans une fille de leur maison pour un hérétique , & qui s'étoit montré si obstiné.

En conséquence , entrant dans leurs nouvelles mesures , ils lui ont défendu de penser à vous , pas même quand vous voudriez à présent changer de Religion. Ils ont rabaisé votre famille , votre fortune , & même votre jugement ; & ils ont cité , en preuve contre le dernier , votre attachement opiniâtre à une Religion toute nouvelle ; une Religion fondée sur la méchanceté de votre Henri VIII. sur la superstition d'un enfant son successeur , & sur les artifices d'une femme méprisable , qui fit mourir martyre une Reine qui valoit mieux qu'elle. Ils insistèrent sur l'obligation où elle étoit d'écouter le Comte de Belvédère , comme une marque de son obéissance.

Ils condamnèrent , en termes choquans pour sa modestie , sa passion pour un Etranger , un ennemi de sa foi ; & comme elle demandoit instamment de voir son Père , on a obtenu de lui qu'il lui refusât cette faveur.

Mada.

Madame Juliana Sforza, & sa fille Laurana, autrefois sa bonne amie, ne la voient jamais sans invectiver contre vous, comme contre un homme artificieux, & intéressé.

Son Oncle la traite avec hauteur; & le Seigneur Sebastiano avec une pitié qui frise le mépris.

Ma Mère la fuit, & m'évite moi-même. Mais comme elle a été blâmée pour avoir permis l'entrevue, qu'ils suposent la plus fausse démarche qu'on pût faire, elle déclare qu'elle veut être neutre, & se résigne à tout ce que feront son mari, son frère, ses deux fils, & Madame Juliana Sforza: mais je suis sûr qu'au fond du cœur, elle n'approuve pas les nouvelles mesures, qui sont aussi, comme je l'ai rapellé à l'Evêque, si contraires à l'avis de la digne M^{re}. Beaumont, vers laquelle ils pensent à envoyer encore une fois ma sœur, où qu'ils voudroient engager à venir ici: mais Clémentine ne paroît pas se soucier d'y aller; nous ignorons pourquoi, puisqu'elle avoit accoutumé d'en parler avec la plus grande estime.

La chère ame entra hier avec précipitation dans ma chambre. Ah! mon Jeronymo, me dit-elle, ils me mettront au desespoir. Ils me haïssent, Jeronymo... Mais j'ai écrit à quelqu'un!... Chut! sur votre tête, chut!

Elle fut suivie immédiatement par sa tante, sa cousine, & le Général, qui, quoiqu'il n'eût pas entendu ce qu'elle avoit dit, la pressa de retourner dans son appartement.

Quoi, dit-elle, ne puis-je pas parler à Jeronymo?... Ah Jeronymo!... J'ai beaucoup de choses à vous dire!

J'étois desespéré; mais ils l'emmenèrent, & lui ont défendu de me voir. Ils ont eu cependant la civilité de me faire des excuses. Ils sont surs, disent-ils, qu'ils sont dans la bonne route. Et si je veux avoir patience avec eux pendant une semaine, ils changeront leurs mesures, s'ils les trouvent sans effet. Mais ma sœur sera perdue, perdue sans retour! je le prévois!

Ah Grandison! Et pouvez-vous encore... Mais votre changement de Religion n'y feroit rien à présent. Pauvre Clémentine! Malheureux Jeronymo! Malheureux Grandison! Si vous ne l'êtes pas, vous ne pouvez mériter l'amour de Clémentine.

Mais êtes-vous le quelqu'un à qui elle a écrit? Vous a-t-elle écrit? Peut-être trouverez-vous demain quelque occasion de me le faire savoir. Il est défendu à Camille de bouger de la maison & d'écrire.

Le Général vient de me dire, que ma reconnaissance, pour vous, ne montre ni plus ni moins que le cas que je fais de la vie.

J'ai répondu que sa remarque me prouvoit qu'il en faisoit beaucoup moins de la mienne que, dans le même cas, j'en aurois fait de la sienne.

Il a fait sa paix par des caresses. Il m'a embrassé. Ne parlez pas ainsi, Jeronymo: je n'ai pas plus d'amour pour moi-même, que pour mon Jeronymo.

Que peut-on faire avec un tel homme? Je fais qu'il m'aime.

Ma Mère, comme je l'ai dit, veut être neutre; mais elle est toujours en pleurs.

* *

Ma Mère est entrée dans ce moment. A mes questions sur la santé de ma sœur; Ah! Jeronymo, a-t-elle dit, tout va mal! La chère créature a été toujours mal depuis hier! Ils ont tous tort!... Mais patience, & silence, mon enfant! ni vous ni moi n'avons à répondre de rien!... Cependant, ma Clémentine, a-t-elle dit, Oh!... elle ma quitté.

Je n'ai pas le courage d'écrire plus longtems. Vous verrez assez par ce que j'ai écrit, dans quel état nous sommes. O mon Grandison! Que ferez-vous parmi nous? Je voudrois que vous ne vinssiez pas. Cependant, quelle autre esperance me reste-t-il de revoir jamais mon cher ami, qui s'est conduit d'une façon si irréprochable dans une occasion si critique?

Vous ne devez plus penser à cette chère créature; sa tête est perdue. Pour l'amour de vous, n'y pensez plus. Nous sommes tous indignes de vous. Mais non, pas tous. Tous, cependant, excepté Clémentine, & (si la vraie amitié me donne droit de prétendre à une autre exception)

Votre affligé JERONYMO.



LETTRE XXIX.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

O ma Lucy! Que pensez-vous... Mais il est aisé de deviner ce que vous pensez. Sans dire un mot de plus, je renferme ici la

Dixième Lettre du Docteur BARTLET.

Le jour suivant, continue mon Patron, j'allai faire ma visite à la famille. Je n'avois rien à me reprocher ; ainsi je n'avois d'autre peine que celle que me caufoit le malheur de la généreuse Clémentine : c'en étoit bien assez. Je craignois d'avoir quelque peine à me modérer, si je me trouvois insulté, sur-tout par le Général. Les Officiers sont portés à se faire valoir pour la connoissance de ce qu'après tout, on ne peut appeler que leur métier, qu'ils regardent souvent un simple gentilhomme avec quelque mépris. L'insolence dans un Grand, un Riche, un Officier, est pour un homme de cœur une *invitation* à se montrer. Mais j'espère, pensois-je, que je ne serai pas exposé à une pareille tentation par qui que ce soit d'une famille que je considère si fort.

Je fus reçu par l'Evêque, qui poliment, après que j'eus fait mon compliment au Marquis, & à la Marquise, me présenta à ceux de la famille d'Urbino que je ne connoissois pas. Tous ceux que Jeronymo m'avoit nommé, dans sa Lettre, étoient présents.

Le Marquis après avoir répondu à mon compliment, regarda d'un autre côté, pour cacher son émotion. La Marquise porta son mouchoir à ses yeux, me regarda avec attendrissement, & je lus dans ses regards son affliction pour sa Clémentine.

Je fis ma révérence au Général avec un air de liberté, mais cependant de considération ; à mon Jeronymo, avec la tendresse que demandoit

doit notre amitié, & je le félicitai de ce qu'il étoit sorti de sa chambre. Ses yeux brilloient de plaisir, mais il étoit aisé d'y voir un mélange de peine, qui s'augmentoît à mesure que la première émotion qu'avoit causé ma vuë, faisoit place à la reflexion.

Le Comte de Porretta sembloit me mesurer des yeux.

Je m'adressai au Père Marefcotti, & lui témoignai ma reconnoissance de la visite qu'il m'avoit faite, & de ce qui s'y étoit passé. Il me regardoit avec un air de satisfaction, probablement d'autant plus que c'étoit une visite d'adieu.

Les deux Dames se parloient bas, me regardoient, & sembloient se recommander l'une à l'autre l'attention à ce qui se passoit.

Le Seigneur Sebastiano se plaça auprès de Jeronymo; souvent lui parloit à l'oreille, & aussi souvent jettoit les yeux sur moi. Il étoit porté en ma faveur, je crois, car Jeronymo paroissoit se plaire à ce qu'il disoit.

Son frère, le Seigneur Juliano, étoit assis à côté de moi. Ils sont aimables, & polis.

Un profond silence succéda aux complimens généraux.

J'adressai la parole au Marquis: J'espère, Monsieur, & vous, Madame, dis-je, en me tournant vers la Marquise, que vous m'excuserez d'avoir demandé la faveur d'être admis encore une fois en votre présence, & celle des trois frères, pour qui je conserverai toujours le plus respectueux attachement. Je ne pouvois penser à quitter une ville où une des premières
fa-

familles qu'il y ait, m'a fait tant d'honneur, sans prendre un congé qui pût montrer ma reconnaissance. Agréez, Messieurs, leur dis-je en me baissant devant chacun, agréez, Madame, dis-je en me baissant plus profondément devant la Marquise, mes respectueux remerciemens de toutes vos bontés pour moi. Je compterai toujours la plus grande partie des jours que j'ai passé à Bologne parmi les plus heureux de ma vie, quand même ceux que j'ai à passer encore, seroient aussi heureux qu'un homme en ait jamais vu.

Le Marquis dit; Nous vous souhaitons; Chevalier, une vie fort heureuse; plus heureuse que... Il soupira, & se tut.

La Marquise se contenta de se baisser. Son visage exprimoit sa douleur. Sa voix étoit étouffée par des soupirs qu'elle s'efforçoit de supprimer.

Chevalier, dit l'Evêque, avec un air de solennité, vous nous avez fait passer bien des momens heureux; nous vous remercions pour ceux-là. Jeronymo en dira davantage pour son propre compte. Il est le plus reconnaissant des hommes. Nous vous remercions aussi de ce que vous avez fait pour lui.

Je ne puis, dit Jeronymo, m'exprimer d'une manière qui réponde à ma gratitude, mes prières, mes vœux, vous accompagneront par-tout, ô le meilleur des amis, & le meilleur des hommes!

Le Général, avec un air, & un sourire dont il auroit pu se dispenser, dit bizarrement; Les grands plaisirs, & les grandes peines sont très-pro-

proches voisins. Ils font souvent la débauche, & sont sujets alors à se tremper de maison. Je suis un de ceux qui pensent que toute notre maison est redevable au Chevalier pour le secours qu'il a donné à propos à notre Jeronymo. Mais...

Mon cher Général, dit Madame Juliana, souffrez que je vous interrompe : Tout doit se passer à l'amiable dans cette visite. Le Chevalier est un homme d'honneur. Les choses peuvent avoir tourné malheureusement, sans qu'il y ait de la faute de personne.

Faute, ou non, dit le Comte de Porretta, c'est de quoi il ne faut pas parler à présent ; autrement, je sai bien de quel côté elle est. En un mot c'est la nôtre. Le Chevalier a agi noblement envers le Seigneur Jeronymo : nous lui sommes tous obligés : mais admettre librement un homme comme *celui-là* auprès de notre fille... il auroit fallu qu'elle n'eût point d'yeux :

Je vous prie, Monsieur, je vous prie, mon frère, dit le Marquis, ne souffrons-nous pas assez ?

Le Chevalier, dit le Général en souriant d'un air d'indignation, ne peut qu'être flatté d'un si beau compliment.

Monsieur, repliquai-je au Général, vous me connoissez bien peu, si vous ne me croyez pas le plus affligé de ceux qui sont ici.

Il est impossible ! dit le Marquis avec un soupir.

La Marquise se leva pour s'en aller ; & se tournant vers les deux Dames, & le Comte, je me suis résignée à tout ce que vous voudriez, mes chers parens, & l'on me permettra de sortir.

tir. Je ne puis, cependant, m'empêcher de rendre ce témoignage avant que de sortir. De quelcôté que soit la faute, elle n'est pas de celui du Chevalier. Depuis le premier moment jusqu'au dernier, il s'est conduit de la façon la plus honorable, & la plus délicate. Il a toutes sortes de droits à notre estime. Le malheur n'est que dans la différence de Religion.

Eh bien, cela est à présent absolument hors de question, dit le Général; à la bonne heure, Chevalier.

J'espère, Monsieur, lui dis-je, que je suis également à l'abri de discours, & de regards offensans, de la part d'un homme issu d'une famille aussi illustre; & j'attends cela autant de votre générosité que de votre justice.

Mes regards vous offensent-ils, Chevalier!... vous offensent-ils?

Mon attention étoit tournée sur la Marquise; elle venoit vers moi. Je me levai, je lui pris respectueusement la main... Chevalier, dit-elle, je ne pouvois me retirer sans vous rendre le témoignage qui vous est dû. Je souhaite que vous soyiez heureux. Dieu vous protège par tout où vous irez. Adieu.

Elle pleuroit. Je baisai sa main avec un profond respect. Elle sortit avec précipitation. J'eus bien de la peine à retenir mes larmes. Je repris ma place.

Je ne répondis point à la question du Général, quoiqu'elle eût été faite de façon que chacun l'avoit remarquée, comme je le voyois à leurs yeux.

Madame Sforza, quand sa sœur fut retirée,
fit

fit entendre que la dernière entrevue entre la jeune Dame & moi avoit été mal à propos , quoiqu'on eut fait tout pour le mieux.

J'entrepris alors de justifier cette démarche. Mademoiselle Clémentine , dis-je , avoit déclaré que si on lui permettoit de me dire tout ce qu'elle avoit sur le cœur , elle seroit tranquille. Il y a déjà quelque tems que j'ai perdu absolument tout espoir. La Marquise ne prétendoit point me favoriser par cette entrevue. C'a été la plus affligeante pour moi que j'aie jamais eue. Mais permettez moi de vous dire , qu'au lieu de produire de mauvais effets sur l'esprit de cette jeune Dame , elle en a produit de bons. Je sai à peine comment m'exprimer sur un sujet aussi intéressant pour tous ceux qui sont ici , mais qui ne l'est pour personne plus que pour moi-même. J'avois dessein de l'éviter : ce n'est pas moi qui l'ai amené , mais puisque nous sommes sur ce chapitre , permettez moi de vous recommander les traitemens doux , comme le moyen le plus efficace de rendre la paix & le bonheur à tout le monde. La plus généreuse , la plus douce , la plus soumise de toutes les ames humaines , ne demande pas des méthodes dures.

Comment savez-vous , Monsieur , dit le Général , en regardant Jeronymo , les méthodes qu'on emploie à présent ? ...

Sont-elles donc dures , Monsieur , lui dis-je ? Il fut piqué.

J'ai oui dire , continuai-je , qu'on avoit résolu de changer de mesures. Je savois qu'on n'a usé , jusqu'ici , que de traitemens doux , pleins de condescendance , & d'indulgence. J'ai

re-

reçu hier des Lettres de mon Père , qui m'apprennent ses intentions de me rapeller dans ma patrie. Je partirai bientôt pour Paris, où j'espère de trouver des ordres plus précis que je souhaite depuis longtems. J'ignore quelle sera ma destinée. J'emporterai un cœur accablé des malheurs de cette famille, & déchiré par l'infortune de cette fille si tendrement chérie. Mais permettez moi de vous en supplier tous, pour l'amour de vous-mêmes, (il n'est pas question de moi, je n'ai pas la présomption d'espérer quelque chose pour mon propre compte) traitez cette ame angelique avec tendresse. J'ose répondre que des méthodes dures & sévères ne réussiront pas.

Le Général se leva; & avec un air de chaleur, qui ressembloit à la fierté... Permettez moi de vous dire, Grandison, dit-il...

Je me levai, & m'avançai vers Madame Sforza qui étoit auprès de lui: il s'arrêta, supposant que j'allois à lui, il parut surpris, & attentif à mon mouvement: mais sans le regarder j'adressai la parole à cette Dame. Vous êtes, Madame, la tante de Mademoiselle Clémentine: sa tendre, son indulgente Mère est sortie, en déclarant qu'elle se résignoit à ce que voudroient ses parens ici présens... Permettez moi de vous supplier qu'on ne change point les précédentes mesures avec elle. J'ai remarqué dans notre dernière entrevue de grandes apparences au retour de sa raison. Sa délicatesse seule (il n'y eut jamais d'ame plus délicate) avoit besoin d'être satisfaite: elle l'a été, & elle a commencé à être plus tranquille. Quand une fois son

son esprit sera calmé, le sentiment qu'elle a de son devoir, de ce qu'elle doit à sa religion, achevera de la rendre à vos vœux. Mais si on la traite durement, (quoique je suis sûr, que si on le fait ce seroit avec les meilleures intentions) Clémentine est perdue.

Le Général se rassit. Tout le monde se regardoit. Les deux Dames s'essuyoient les yeux : mes larmes étoient prêtes à couler : m'avancant alors vers Jeronymo, qui étoit extrêmement touché ; Mon cher Jeronymo, lui dis-je, mon ami, mon tendre ami, chérissez dans votre cœur généreux, le souvenir de votre Grandison : plutôt à Dieu que je pusse vous voir en Angleterre. Nous y avons des bains souverainement salutaires. Le baume de l'amitié, & un cœur reconnoissant avanceroient votre guérison. Je vous en ai déjà parlé. Pensez y.

Mon Grandison, mon cher Grandison, mon ami, mon libérateur ! Vous ne vous en allez pas ! . . .

Il le faut, mon Jeronymo ! Je l'embrassai ; aimez moi dans mon absence, comme je vous aimerai.

Chevalier, me dit l'Evêque, vous ne vous en allez pas ! Nous avons compté sur vous pour une petite colation... Vous ne nous quitterez pas encore.

Je ne puis, Monsieur, accepter cette faveur. Quoique j'aie perdu tout espoir d'obtenir le bonheur où j'avois une fois aspiré, je n'ai pas voulu quitter une ville que cette famille m'a rendu chère, avec la précipitation d'un homme qui se sent coupable. Je vous remercie de la permission que j'ai eue de vous rendre mes de-
voirs

voirs à tous en pleine assemblée. Dieu vous comble de bénédictions, Monsieur, & puissiez-vous être revêtu des premières dignités d'une Eglise, dont un cœur si vertueux fait l'ornement. Ce sera ma gloire, quand je ferai dans ma patrie, & par tout où je serai, de me rapeller qu'une fois on ne m'a pas cru indigne d'entrer dans une famille si respectable. Permettez moi, Monsieur, de me recommander au souvenir de votre Grandeur.

Il tira son mouchoir. Monsieur, dit-il à son Père, Monsieur, au Général; Il ne faut pas que Grandison s'en aille! . . . Il se rassit, fort ému.

Madame Sforza pleuroit : Laurana sembloit émuë ; les deux jeunes Seigneurs, Sebastiano & Juliano, étoient fort touchés.

Je m'adressai alors au Marquis, qui restoit assis, incertain de ce qu'il diroit. Respectable Seigneur, lui dis-je, pardonnez moi, si je ne vous ai pas adressé mes premiers hommages. Mon cœur est pénétré de reconnoissance pour la bonté que vous avez eue de me permettre de me jeter à vos pieds avant que de dire un éternel adieu à une ville honorée de votre séjour. O le meilleur des Pères, le meilleur des amis, le meilleur des hommes, permettez moi de solliciter la continuation de votre indulgence pour l'enfant le plus cher, & qui mérite d'être le plus cher à votre cœur : vous & sa Mère vous vous retrouvez tout entiers en elle. Rendez la à vous-même, rendez la à sa Mère, par votre indulgence ; c'est le seul moyen, avec la bénédiction de vos prières, qui peut la rétablir :
mil-

mille actions de graces encore, Monsieur, pour toutes vos bontés envers un homme qui conservera toujours le ressentiment le plus vif de votre faveur.

Vous ne vous en irez pas encore ; ce fut tout ce qu'il dit... Il paroïssoit agité. Il n'en put dire davantage.

Me tournant alors vers le Comte son frère qui étoit placé à côté de lui ; Je n'ai pas, Monsieur, lui dis-je, l'honneur d'être entièrement connu de vous. Des differences de sentimens peuvent avoir fait naître quelques préjugés. Mais si jamais vous entendez dire de moi quelque chose d'indigne de mon nom, & de la faveur qu'on m'avoit une fois destinée, alors, Monsieur, je consens que vous blâmiez la condescendance de votre généreux frère & de votre sœur, & que vous en soyiez surpris.

Qui moi ! Qui moi ! dit ce Seigneur dans quelque embarras... J'ai fort bonne opinion de vous. Je n'ai vu de ma vie un homme que je goutasse autant !

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. Je parle ainsi dans cette occasion solennelle, prenant congé d'amis si respectables, pour m'engager d'autant mieux à une conduite digne de la faveur que j'ai trouvée dans cette famille.

J'allai ensuite au Général ; Pardonnez, Monsieur, lui dis-je, cet air de solennité dans cette séparation. C'est une scène bien solennelle pour moi. Vous vous êtes exprimé sur moi, & à moi, Monsieur, avec plus de passion (pardonnez moi, je n'ai point intention de vous offenser) que vous ne l'approuverez peut-être vous-même.

même quand je serai éloigné de l'Italie. Car n'avez-vous pas un cœur généreux ? N'êtes-vous pas un fils du Marquis de Porretta ? Permettez moi de vous faire remarquer que la passion nous élève à nos propres yeux, rabaisse les autres, & fait qu'on oublie le juste milieu. Je crains d'avoir été regardé avec plus de mépris qu'on ne l'auroit dû, soit par justice, soit pour l'honneur d'une personne chère à tous ceux qui sont ici. On a une fois parlé de ma patrie avec dédain. Croyez que ce que je vais dire intéresse moins ma vanité que mon honneur : Je suis fier d'être appelé Anglois. Cependant j'ai autant d'estime pour tous les gens de mérite de quelque nation que ce soit, que pour ceux de la mienne. Je ne suis point d'ailleurs d'une famille méprisable dans mon pays. Mon Père y vit avec la magnificence d'un Prince. Il aime son fils ; cependant j'ose ajouter que ce fils met ses richesses dans sa bonne réputation, & sa grandeur dans son intégrité. Les Princes quoique leur rang leur donne des droits au respect, ne sont Princes pour lui, que selon qu'ils agissent.

Encore un mot, Monsieur.

J'ai écouté, plutôt que parlé, dans les deux dernières conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Votre Excellence. Vous avez une fois desobligamment prononcé le mot de *triomphe*. Je sentis vivement cette expression dans ce tems-là. Quand je puis reprimer ma vivacité naturelle, c'est alors, & alors seulement, que je remporte un triomphe. Je n'aurois pas rappelé cela, si encore à présent, Monsieur, dans cette occasion solennelle, je n'avois été reçu
de

de vous avec un œil d'indignation. Je considère trop Votre Excellence pour ne pas remarquer cet air fâché dans la réception que vous m'avez faite. Mon silence dans cette occasion pourroit paroître à cette illustre compagnie, un aveu de la justice de votre mépris: cependant je me contente de cette remarque; & cela pour montrer que je ne suis pas, du moins dans mon opinion, absolument indigne de la faveur que j'ai trouvée auprès d'un Père, d'une Mère, & de frères que vous honorez à si juste titre; faveur que je souhaite de pouvoir trouver auprès de vous.

A présent, Monsieur, faites moi l'honneur de me donner la main, & comme je ne vous ai donné aucun sujet de mécontentement, dites moi, que vous conserverez un souvenir obligant de moi, comme je vous honorerai, vous & toute votre famille, jusqu'au dernier moment de ma vie.

Le Général m'écouta jusqu'au bout; mais avec une grande agitation: il n'accepta point ma main, il ne me répondit point. L'Evêque se leva, & le tirant à l'écart, il tâcha de le calmer. Je m'adressai aux deux jeunes Seigneurs, & leur dis que si jamais leur curiosité les amenoit en Angleterre, où j'espérois d'être dans peu de mois, je serois très-charmé de cultiver leur estime & leur amitié, en leur rendant tous les services qui dépendroient de moi.

Ils reçurent mon compliment avec politesse.

Je m'adressai ensuite à Mademoiselle Laura-na ... Puissiez-vous, Mademoiselle, vous l'amie intime, la compagne choisie, de Mademoi-

selle Clémentine, ne connoître jamais la centième partie des maux que souffre celui qui est devant vous, par l'infortune arrivée à votre admirable cousine, & par là, à toute une excellente famille. Permettez moi de vous recommander envers elle les traitemens tendres & caressans, que vous éprouveriez de son tendre cœur dans quelque malheur qui pût vous arriver. Je ne suis point un méchant homme, Mademoiselle, quoique d'une communion différente de la vôtre. Ne pensez que la moitié aussi charitablement de moi, que je pense moi-même de tous ceux de votre Religion qui vivent selon leur profession, & j'oserai me flatter que vous penserez favorablement sur mon compte, quand vous entendrez parler de moi.

Vous voyez aisément, Dr. Bartlet, que je parlai ainsi à cette Dame que je n'avois jamais vue auparavant, pour qu'elle ne pensât pas plus mal de sa cousine à cause de sa prévention pour un Protestant.

Je me recommandai à la faveur du Père Mariscotti, qui m'assura de son estime, en termes très-vifs.

Comme j'allois encore m'adresser à mon Je-tonymo, le Général vint à moi. Vous ne pouvez penser, Monsieur, dit-il, & ce n'étoit pas votre dessein, je suppose, que j'aie été content de ce que vous m'avez dit. Je n'ai qu'une question à vous faire; Quand quittez-vous Bologne?

Permettez moi de vous demander, Monsieur, lui dis-je, quand vous retournez à Naples?

Pourquoi cette question, Monsieur? dit-il d'un air hautain? Je

- Je vous le dirai franchement. Lorsque nous fîmes connoissance, Votre Excellence m'invita à l'aller voir à Naples, & je promis de vous y aller rendre mes devoirs. Si vous comptez d'y être dans une semaine, j'irai vous y faire une visite dans votre propre palais; & comme il n'est rien arrivé de ma part qui ait pu changer vos dispositions, j'espère, Monsieur, d'y être reçu de vous avec la même faveur que vous m'avez montrée en m'invitant. Je compte de quitter Bologne demain.

O mon frère! dit l'Evêque, ne vous rendez-vous pas?

Parlez-vous sérieusement, me dit le Général.

Oui, Monsieur. J'ai à prendre congé de plusieurs amis dans différentes villes d'Italie. Je n'espère plus de revoir ce pays. Je voudrois pouvoir vous regarder, Monsieur, comme un de ces amis. Mais vous paraissez mécontent de moi. Vous avez refusé ma main. Je vous la présente encore une fois. Un homme de cœur ne peut s'offenser des procédés d'un homme de cœur, sans se dégrader lui-même. J'en appelle à ce que demande votre dignité, Monsieur.

Il avança sa main, justement comme je retirois la mienne. Vous savez que j'ai de l'orgueil, Dr. Bartlet; & je sentois ma supériorité dans cette occasion; je pris sa main, cependant, quand il me l'offrit, mais j'avois pitié de lui, de ce que son mouvement étoit fait comme s'il eût perdu absolument cette grace qui accompagne généralement tout ce qu'il fait, & ce qu'il dit.

L'Evêque m'embrassa... La modération que
vous

vous venez de montrer, me dit-il, vous assure un triomphe éternel. O Grandison! vous êtes une merveille de la création.

Le généreux Jeronymo s'essuya les yeux, & tendit les bras pour m'embrasser.

Le Général dit; Je serai certainement à Naples dans une semaine. Je suis trop touché des maux de ma famille, pour m'être conduit, comme je l'aurois dû peut-être, dans cette occasion. En effet, Grandison, il est difficile pour ceux qui souffrent, d'agir avec courage, & avec modération en même tems.

Cela est vrai, Monsieur; & je l'ai éprouvé. Mes espérances une fois excitées comme elles l'étoient, renversées entièrement à présent, ... un desespoir absolu en ayant pris la place ... Plût à Dieu que je ne fusse pas revenu en Italie ... Mais je ne fais de reproche à personne.

Cependant, dit Jeronymo; vous auriez quelque raison; ... vous faire venir quand on faisoit, ... Il alloit poursuivre ... Je vous prie, mon frère, dit le Général ... & se tournant vers moi, je puis donc, Monsieur, vous attendre à Naples?

Vous le pouvez, Monsieur; mais j'ai une grâce à vous demander en attendant. C'est que vous ne traitiez pas durement votre chère Clémentine. Plût au ciel que je pusse dire ma Clémentine! Et permettez moi de vous faire une autre prière pour mon propre compte. C'est que vous veuillez lui dire que j'ai pris congé de toute votre famille, après en avoir obtenu l'obligeante permission; & qu'à mon départ, je lui ai souhaité de toute mon âme tout le bonheur

heur que les meilleurs & les plus tendres de ses parens peuvent lui souhaiter ! Je vous fais cette prière, Monsieur, plutôt qu'au Seigneur Jeronymo, parce que sa tendresse pour moi l'engageroit peut-être à lui parler de moi, d'une manière qui pourroit, dans ce tems-ci, altérer sa tranquillité.

Aïez la bonté, mon cher Jeronymo, d'entretenir la Marquise de mon dévouement. Plût au ciel, ... mais, Adieu, & encore une fois, adieu, mon Jeronymo. J'apprendrai de vos nouvelles à Naples, si ce n'est plutôt ... Dieu rétablisse votre sœur, & vous guérisse !

Je fis une révérence au Marquis, aux Dames, au Général, à l'Evêque, en particulier ; au reste de la compagnie en général, & je fus obligé de sortir précipitamment, pour cacher mon émotion. Tous les domestiques s'étoient rangés en haie, non par des motifs intéressés, comme en Angleterre. Ils s'inclinèrent jusqu'à terre, & me donnèrent des bénédictions pendant que je passois. J'avois tenu prête une bourse de ducats ; toutes les mains se retirant, je la versai à leur vuë. Dieu soit avec vous, mes amis, leur dis-je ; & je partis ... ô Dr. Bartlet ! avec quelle désolation dans le cœur !

A présent, ma bonne Miss Byron, ne dois-je pas avoir regret à la tâche qu'on m'a imposée, vu le vif intérêt que vous prenez aux maux de l'infortunée Clémentine ? Vous étonnez-vous à présent, Milord, Lady L. & Miss Grandison, que votre frère n'ait pas été plus empressé à vous raconter cette triste histoire ? Cependant, vous dites tous qu'il faut que je continue.

Voyez, Lucy, combien cet homme est grand ! Quelle présomption n'étoit-ce pas dans votre Harriet, d'avoir jamais aspiré à être à lui !



LETTRE XXX.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Cette Dame Olivia, Lucy, que prétend-elle ... Mais je ne veux pas me tourmenter pour elle. Cependant elle veut causer du trouble à un tel homme ! Vous trouverez que le Docteur en parle dans la Lettre suivante, sans cela je ne l'aurois pas nommée.

Onzième Lettre du Dr. BARTLET.

Mr. Grandison retournant à son logement, y trouva Mademoiselle Olivia déguisée. Il n'avoit pas besoin de nouvelles peines. Mais je ne veux pas mêler ces histoires.

Le lendemain matin, il reçut une Lettre du Seigneur Jeronymo, dont voici la traduction :

Mon très-cher Grandison,

En quel état êtes-vous ? O trop aimable ami ! Quel triomphe n'avez-vous pas remporté par votre conduite d'hier ! Il n'y a pas une âme qui ne vous admire.

Laurana même déclare que si vous étiez Catholique, ce seroit un œuvre méritoire d'être amoureux de vous. Cependant elle vous loue
avec

avec répugnance, & a dit une fois, Que sont les vertus d'un Hérétique, sinon des péchés éclatans !

Nos deux cousins, avec le bon cœur de la jeunesse, se lamentent de ce que vous ne pouvez pas être des nôtres de la manière dont vous le souhaitiez. Mon Père pleura comme un enfant, quand vous futes sorti, & sembloit jouir des louanges que chacun vous donnoit. Le Comte dit qu'il n'avoit jamais vu un homme se conduire plus noblement. La liberté, la noblesse & la politesse de votre air, & de vos discours, votre sens froid & votre intrépidité ont en l'applaudissement de tout le monde.

Quel plaisir n'en a pas ressenti votre Jeronymo ! Je croyois n'avoir plus besoin ni de béquilles, ni de soutien, ni de chaise à roues ; plus d'une fois j'ai oublié que j'avois quelque mal.

Je commence à aimer le Père Marescotti, Il étoit le plus ardent à vous louer,

Le Général avoua qu'il avoit une fois résolu de vous chercher querelle. Mais pensez-vous, Jeronymo, me dit-il, qu'il me viendra voir à Naples ?

Vous pouvez compter là dessus, lui dis-je.

J'y serai pour l'y recevoir, repliqua-t-il.

Ils ont admiré en particulier que vous ayez chargé le Général plutôt que moi de vos complimens pour ma sœur. Et Madame Sforza dit que c'est le plus grand dommage du monde que Clémentine & vous ne puissiez être unis. Ils ont applaudi tous à ce que quelques-uns d'eux n'ont pas le pouvoir d'imiter, à cette grandeur de votre cœur, qui vous fait penser si bien, & parler

si charitablement de ceux qui ne font pas de votre communion. Tant de fermeté dans votre Religion, & cependant tant de prudence dans un homme si jeune, disent-ils, c'est une chose étonnante ! Il n'est pas surprenant que vous soyiez si considéré dans toutes les Cours où vous avez été.

Ma Mère rentra bientôt après que vous fûtes parti. Elle fut également surprise & affligée de ne vous trouver plus. Elle croyoit que vous resteriez sûrement à souper ; & n'étant pas contente du congé qu'elle avoit pris, elle s'étoit armée de résolution pour passer une heure dans votre compagnie, & prendre un congé plus solennel.

Mon Père lui demanda des nouvelles de sa fille.

La pauvre ame ! dit-elle, elle a appris que le Chevalier étoit ici pour prendre congé de nous.

Par qui ? Par qui ? dit mon Père.

Je ne puis le dire : mais la pauvre créature meurt d'envie d'être admise. Elle a mis un de ses meilleurs habits, & je l'ai trouvée assise avec une sorte d'air de cérémonie, attendant qu'on l'appellât. En vérité, Madame Sforza, la méthode que nous suivons n'est pas bonne.

Le Chevalier le dit aussi, répondit cette Dame. Eh bien, changeons la ; de tout mon cœur. Il n'y a pas du plaisir à traiter cette chère fille durement... O ma sœur ! Quel homme extraordinaire !

Dans ce moment entra tout à coup Camille... Mademoiselle Clémentine est à la porte, dit-elle ; Je n'ai pu l'empêcher...

Nous

Nous nous regardâmes l'un l'autre :
Trois petits coups à la porte, & un bruit nous
apprirent qu'elle y étoit.

Laissez venir cette chère fille, laissez la ve-
nir, dit le Comte, le Chevalier n'est pas ici.

Laurana se leva, courut à la porte, & l'ame-
na par la main.

Chère créature ! Quel air égaré elle avoit...
Les larmes me baignoient les joues ; je ne l'a-
vois pas vue de deux jours. Oh avec quel em-
pressement elle regardoit tout autour d'elle ! se
dégageant de sa cousine qui vouloit la conduire
à une chaise, & restant immobile.

Venez vous asseoir auprès de moi, mon a-
mour, lui dit sa Mère en pleurant. Elle s'a-
vança vers elle.

Asseyez-vous, ma chère fille.

Non ; vous me battez, souvenez-vous en.

Qui vous bat, ma chère ?... Surement per-
sonne ne battoit mon enfant !... Qui vous
bat, Clémentine ?

Je ne fais... dit-elle ; regardant toujours
autour d'elle ; comme y trouvant quelqu'un à
redire.

Sa Mère la pressa encore avec bonté de s'asseoir.

Non, Madame, vous ne m'aimez pas !

Où, ma chère, je vous aime.

Vous le dites.

Son Père lui tendit les bras. Son visage étoit
baigné de larmes. Il ne pouvoit parler. Ah
mon Père, dit-elle, en s'avançant vers lui.

Il la prit dans ses bras... Non, non, Mon-
sieur, dit-elle, en résistant faiblement, & dé-
tournant la tête... Vous ne m'aimez pas...
V 5 Vous

Vous avez refusé de voir votre enfant quand il vouloit implorer votre protection!... On m'a traité cruellement.

— Qui, ma chère? Qui?

Tout le monde. Je me plains à l'un, & puis à l'autre; mais ils prennent tous le même ton: ainsi j'ai cru qu'il falloit en passer par là. Ma Maman, aussi!... Mais n'importe. Je prévoyois bien que cela seroit ainsi; & je ne m'en ferois pas.

— Sur mon ame, dis-je, ce n'est pas la bonne méthode avec elle; Madame Sforza. Le Chevalier a raison: Vous voyez combien elle est sensible aux traitemens durs.

— Eh bien, Eh bien, dit le Général, changeons de mesure.

La chère fille continuoît à regarder d'un air empressé, comme cherchant quelqu'un.

— Elle se dégagea des bras de son Père désolé.

— Observons ses mouvemens, sans rien dire, dit le Comte.

— Elle alla vers lui à petit pas, & le regardant au visage par dessus l'épaule, comme il avoit le dos tourné vers elle, elle le passa; elle alla de même vers le Général, puis vers le Seigneur Sebastiano; & vers tout le monde à la ronde, jusqu'à ce qu'elle vint à moi, regardant de la même manière chacun par dessus l'épaule, puis entrelaçant ses doigts, ayant les mains ouvertes & renversées, & les bras pendants de toute leur longueur, elle leva la tête d'un air pensif, avec une telle expression de douleur, qu'il me sembloit que mon cœur se déchiroit. Personne n'avoit les yeux fous.

—

—

Ma

Madame Sforza se leva ; lui prit les deux mains ; ses doigts restant toujours entrelacés ; elle vouloit lui parler ; mais elle ne put , & retourna avec précipitation à sa chaise.

Les larmes commencèrent enfin à couler le long de ses joues , ses yeux étant toujours fixés en haut. Elle frissonna , regarda autour d'elle , & courant vers sa Mère , elle jeta les bras autour d'elle , & sachant son visage dans son sein , elle y répandit un torrent de larmes , accompagnées de sanglots qui perçoient tous les cœurs.

Les premiers mots qu'elle dit , furent ; Aimez moi , ma Maman ! Aimez votre enfant ! votre pauvre enfant ! votre Clémentine ! Alors relevant sa tête , & la laissant ensuite retomber dans le sein de sa Mère . . . Si jamais vous m'aimâtes , aimez moi à présent , ma Maman ! . . . J'ai besoin de votre amour !

Mon Père fut contraint de sortir. Ses deux fils l'emmenèrent.

Votre pauvre Jeronymo étoit hors d'état de se remuer. Il avoit autant besoin de consolation que son Père. Qu'étoient alors les blessures de son corps , au prix de celles de son ame !

Mes deux frères rentrèrent. La chère fille , dit l'Evêque , nous fera tous mourir de douleur.

Ses larmes paroissoient l'avoir soulagée. Elle releva la tête. Le sein de ma Mère étoit baigné de leurs larmes confondues. Elle regarda encore autour d'elle.

Si quelqu'un , dis-je , nommoit celui qu'elle semble chercher ? Cela pourroit la distraire.

Est-elle venue , dit Laurana à Camille , dans l'espérance de le voir ?

Où, Mademoiselle.

Laissez moi lui parler, dit l'Evêque. Il se leva, lui prit la main, & se promena avec elle le long de la chambre. Vous êtes charmante, ma Clémentine! Votre habillement est à merveille. Pourquoi vous êtes-vous si bien parée?

Elle le regarda fixement sans rien dire. Il répéta sa question... Je dis, répondit-elle, tout ce que j'ai dans l'ame, & puis j'en souffre. Tout le monde est contre moi.

Vous n'en souffrirez pas. Tout le monde est pour vous.

J'ai avoué à M^r. Beaumont; je vous ai avoué, mon frère... mais qu'y ai-je gagné? Laissez ma main; je ne vous aime pas, je crois.

J'en suis bien fâché. Je vous aime, Clémentine, comme ma propre ame.

Cependant vous ne grondez jamais votre ame! Il détourna le visage d'elle. Il ne faut pas la traiter rudement, dit-il. Il la caressa avec une tendresse vraiment fraternelle.

Dites moi, ajouta-t-il, attendiez-vous quelqu'un ici, que vous ne trouviez pas?

Si j'attendois? Oui, j'attendois... Camille, venez ici... Laissez aller ma main; mon frère.

Il la laissa; elle prit Camille sous le bras... Ne savez-vous pas, Camille, ce que vous avez oui dire des menaces de quelqu'un contre quelqu'un?... Que personne ne nous entende, ajouta-t-elle, en la menant au bout de la chambre... Je veux faire un tour avec vous au jardin, Camille.

Il est nuit, Madame.

N'importe. Si vous avez peur, j'irai seule.

Mes-

Mettez la en train de parler, Camille, dit le Comte ; mais ne sortez pas de la chambre avec elle.

Dites moi, Madame, je vous prie, pourquoi vous voulez aller au jardin.

Pourquoi, Camille?... J'ai eu un horrible rêve cette nuit ; & je ne puis être tranquille jusqu'à ce que j'aille au jardin.

Quel rêve avez-vous eu, Madame ?

Dans le bosquet d'Orangers, il me sembloit, que je bronchois sur le corps d'un homme mort !

Et qui étoit-ce, Madame ?

Ne savez-vous pas qui l'on a menacé ? Et n'y avoit-il pas ici quelqu'un ce soir ? Et quelqu'un ne devoit-il pas souper ici ? Et y est-il ?

Le Général s'approcha d'elle. Ma très-chère Clémentine, ma bien aimée sœur, tranquillisez-vous. Quelqu'un est en sûreté ; il n'a rien à craindre.

Elle prit ses deux mains tour à tour, & les regardant : elles ne font pas ensanglantées, dit-elle. Qu'avez-vous donc fait de lui ? Où est-il ?

Où est, qui ?

Vous savez bien qui je veux dire ; mais vous avez quelque chose contre moi.

Venant alors vers moi avec précipitation : Mon Jeronymo ! me dit-elle, vous avois-je déjà vu ?

Elle me caressa la joue... A présent, dites moi, Jeronymo... N'approchez pas, Camille. Je vous prie, Monsieur, dit-elle au Général, asseyez-vous. Elle appuyoit son bras sur mon épaule. Je ne vous blesse pas, Jeronymo ?

Non, ma très-chère Clémentine.

Voilà mon bon frère... Cruels assassins !...

Mais ce brave homme vint bien à propos pour

vous sauver... Mais, savez-vous ce qu'il est devenu?

Il est en sûreté, ma chère, il ne pouvoit rester.

Quelqu'un l'a-t-il insulté?

Non, mon amour.

En êtes-vous sûr? bien sûr? Père Marescotti, dit-elle, en se tournant vers ce bon homme, qui pleuroit depuis le moment qu'elle étoit entrée; vous ne l'aimez pas. Mais vous êtes un honnête homme; & vous me direz la vérité. Où est-il? Personne ne l'a-t-il insulté?

Mon, Mademoiselle.

C'est, dit-elle, qu'il n'a jamais fait que du bien à tout le monde.

Le Père Marescotti, lui dis-je, l'admire autant que qui que ce soit.

L'admire! Le Père Marescotti l'admire!... Mais il ne l'aime pas. Et jamais je ne lui ai ouï dire un mot, de ma vie, contre le Père Marescotti... Eh bien, mais, Jeronymo, pourquoi donc s'en est-il allé? Ne devoit-il pas rester à souper? On l'a prié de rester, mais il n'a pas voulu.

Jeronymo, je veux vous dire un mot à l'oreille... Vous a-t-il dit que je lui ai écrit une Lettre?

Je l'ai deviné, lui répondis-je tout bas.

Vous êtes un habile devin; mais vous ne pouvez deviner par qui je la lui ai envoyée... Mais chut, Jeronymo... Eh bien, mais Jeronymo, n'a-t-il rien dit de moi, quand il est parti?

Il a laissé au Général ses complimens pour vous.

Au Général! Le Général ne me les dira pas!

Où, il vous les dira... Mon frère, dites, je vous

vous prie, à ma sœur, ce que le Chevalier vous a dit en nous quittant.

Il répète exactement ce que vous l'aviez prié de lui dire.

Pourquoi ne vouloit-on pas que je le visse, dit-elle, & ne le verrai-je plus?

J'espère que oui, repliqua l'Épouse.

Si nous avions pu, reprit-elle, faire quelque chose qui pût paroître un retour pour sa bonté envers nous, & envers vous en particulier, mon Jeronymo, je crois que j'aurois été tranquille... Et vous dites donc qu'il s'en est allé? qu'il s'en est allé pour toujours! dit-elle, en levant sa main, laissant toujours le poignet sur mon épaule. Pauvre Chevalier!... Mais, chut, chut, je vous prie, Jeronymo.

Elle s'approcha de sa tante & de sa cousine. Aimez-moi, encore, Madame, dit-elle à la première. Vous m'aimiez une fois.

Je ne vous ai jamais plus aimé qu'à présent, ma chère.

Avez-vous vu le Chevalier Grandison, Laurana?

Oui, ma chère.

S'en est-il allé sain & sauf?

Oui, en vérité.

Un homme qui a sauvé la vie à notre cher Jeronymo, dit-elle, recevoir quelque mal de nous, cela auroit été effroyable, vous comprenez. J'avois quelques mots à lui dire. J'ai été étonnée de ne pas le trouver ici. Mon rêve m'est revenu dans l'esprit. C'étoit un bizarre rêve en effet!... Mais, ma cousine, ayez de la bonté pour moi, je vous prie, vous n'aviez jamais été cruelle: vous disiez que vous m'aimiez.

Je suis dans la calamité, ma chère. Je sais que je suis malheureuse. Quelquefois je sens que je la suis; alors je suis dans la douleur, & je pense combien tout le monde est heureux excepté moi: & puis, de nouveau, je trouve que je n'ai point de mal, & je suis bien. Mais aimez-moi, Laurana; je suis dans la calamité, ma chère. Je vous aimerois si vous étiez dans la calamité; oui sûrement... Ah Laurana! Que sont devenues vos belles promesses? Mais alors tout le monde m'aimoit, & j'étois heureuse!... Cependant, vous me dites que c'est tout pour mon bien. Méchante Laurana, me déchirer le cœur, & puis me dire que c'est pour mon bien!... Croyez-vous que je vous aurois servi ainsi?

Laurana rougissoit, & pleuroit: la tante lui promit que tout le monde l'aimeroit, & la consoleroit, & que personne ne seroit fâché contre elle, si elle vouloit être tranquille.

J'entre dans de grands détails, mon cher Grandison; je sais que vous le voulez ainsi. Par toutes ces minuties, vous jugerez des peines de son esprit: ils sont résolus de suivre votre avis, il étoit bien à propos, & de la traiter avec indulgence. Le Comte insiste fortement là dessus.

* *

Camille sort d'ici. Elle dit que sa jeune maîtresse a eu une nuit supportable. Elle croit qu'elle la doit en grande partie, à ce qu'on lui a permis de demander aux domestiques, qui vous avoient vu partir, quel air vous aviez; & à l'assurance qu'elle a eue, qu'on ne vous avoit point insulté, ni fait aucun mal.

* *



Camille vient de me dire que la chère fille a demandé instamment quelque chose à mon Père, à ma Mère, & à ma Tante; & qu'ayant été refusée, elle est revenue dans une profonde affliction : Camille craint qu'elle ne retombe dans ses humeurs sombres. J'espère de vous écrire encore si vous ne partez pas aujourd'hui de Bologne. Mais je suis obligé, pour moi-même d'écrire de plus courtes Lettres. Cependant comment le puis-je ? puisque quelque triste que soit le sujet, quand je vous écris, c'est converser avec vous. Mon cher Grandison, encore une fois. Adieu

O Lucy, ma chère ! d'où sortent toutes les larmes, que cette triste histoire m'a coûté ? Je ne puis m'arrêter sur ces scènes !... Fuyez vous, souhaits, qui voudriez vous mêler avec l'intérêt qu'on doit prendre aux maux de cette aimable Sainte de Bologne !

Quelle mauvaise politique, Lucy, de n'avoir pas satisfait son impatience de le voir ! Très-vraisemblablement elle auroit eu l'esprit tranquille, si on lui avoit accordé une autre entrevue.

Quelle délicatesse, ma chère ! quelle générosité dans son amour !

Sir Charles m'a dit dans le cabinet de Lord L. qu'il étoit engagé par la compassion, mais qu'il n'étoit point lié par l'honneur. Cela me paroît ainsi. Mais la générosité, en retour de celle de Clémentine, doit lier une ame comme la sienne.

LET.



L E T T R E X X X I.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Vous trouverez dans la Lettre suivante du Docteur, qu'il est parlé d'un journal littéraire de sir Charles. Je m'imagine, ma chère, que ce doit être une charmante chose: je voudrois voir chaque ligne de ce qu'il a écrit pendant qu'il étoit en Italie. Une fois la présomptueuse Harriet esperoit qu'elle pourroit avoir droit... Mais ne parlons plus de ces espérances... Il n'y a rien à faire, Lucy!

Deuxième Lettre du Docteur BARTLET.

Monsieur Grandison continuë ainsi.

J'employai la matinée suivante à prendre congé de plusieurs illustres membres de l'Université, avec qui j'avois passé bien des momens agréables & utiles pendant mon séjour en cette ville. Vous avez dans mon journal littéraire, le portrait de ces Savans, & quelques-unes de nos conversations. Je rendia mes devoirs au Cardinal Légat, au Gonfalonier, & à trois de ses Conseillers, qui, comme vous savez, m'ont aussi fort honoré de leur faveur. Mon âme n'étoit pas assez libre pour pouvoir jouir de leur conversation. Avec un tel poids sur le cœur, comment l'aurois-je pu? Mais la reconnoissance & la civilité devoient payer leurs dettes.

De

De retour à mon logement, de qui ne fut que le soir, j'appris que le Général m'étoit venu demander.

J'envoyai un domestique au palais de Porretta, pour faire mes complimens au Général, à l'Evêque, & à Jeronymo, & pour s'informer en particulier de la santé des Dames & du Marquis. Je n'eus qu'une réponse générale, qu'ils étoient précisément comme je les avois laissés.

Les deux jeunes Seigneurs Sebastiano, & Julianio, me firent une visite de cérémonie. Ils parlèrent d'aller en Angleterre dans un ou deux ans. Je leur fis mes offres de service, & les pressai fort de tenir leur parole. Je demandai comment se portoient le Marquis, la Marquise, & leur chère cousine Clémentine. Très-passablement, dit le Seigneur Sebastiano, en branlant la tête. Nous nous séparâmes avec beaucoup de civilité.

Je tournerai à présent mes pensées du côté de Florence, & des affaires que m'y ont laissé la mort de mon bon ami Mr. Jervois, & ma tutelle. Je vous ai dit les mesures que j'ai prises dans cette affaire, & les succès qu'ont déjà eu quelques-unes. J'espère, mon cher Docteur Bartlet, de vous y voir bientôt de retour du Levant, vous aux soins de qui je puis confier sûrement mon précieux dépôt, pendant que j'irai à Paris attendre la permission de retourner dans ma patrie, dont j'ai été si longtems exilé.

J'espère y avoir aussi quelques occasions de converser avec ma bonne Madame Beaumont, & j'ai résolu de faire encore un effort pour rendre une personne si estimable à ma chère Angleterre.

Je

Je tâche ainsi, mon cher Docteur, de me consoler, & d'alléger le poids dont mon cœur est accablé par le triste état de la chère Clémentine. Si je puis la laisser heureuse, je le ferai moi-même, bien plutôt que je n'aurois pu l'être en pareilles circonstances, si dès mes premières liaisons avec cette famille, au mépris de toutes les loix de l'hospitalité, je m'étois livré à une passion pour elle.

La malheureuse Olivia est cependant, encore un obstacle aux efforts que je fais pour me consoler. Quand elle me fit sa visite hors de saison à Bologne, elle refusa de retourner à Florence sans moi, jusqu'à ce que je l'assurai, que, comme mes affaires m'y appelloient bientôt, j'irois l'y voir dans son Palais aussi souvent que ces affaires me le permettroient. Son prétexte pour venir à Bologne étoit de me prier de mettre Emilie auprès d'elle, jusqu'à ce que j'eusse tout arrangé pour l'emmener en Angleterre; mais je fus obligé de le refuser positivement, quoiqu'elle eût si bien travaillé sur l'esprit d'Emilie, qu'elle l'avoit engagée à demander instamment la permission de vivre avec Olivia, dont les équipages, & l'éclat dans lequel elle vit, avoient ébloui cette jeune fille.

*

*

J'étois impatient d'apprendre des nouvelles de Jeronymo, & au moment que je partoisi pour Florence, désespérant de cette faveur, ce jour étant déjà le second depuis ma visite d'adieu, je reçus de lui la Lettre suivante.

Je n'ai pas été bien, mon cher Grandison.
Je

Je crains qu'il ne faille rouvrir ma blessure de l'épaule. Dieu me donne la patience ! Mais la vie est un fardeau pour moi.

Nous nous conduisons ici d'une étrange manière. Ils ont promis de garder des mesures avec la chère créature ; mais elle a osé dire que vous quittiez Bologne, & elle brule d'envie de vous voir.

La pauvre ame ! Elle a tâché d'obtenir de son Père, de sa Mère, & de sa Tante, la permission de vous voir ; ne fût-ce que pour cinq minutes. C'est la demande qu'on lui avoit refusée, dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre.

Camille craignoit, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne retombât dans ses humeurs sombres :... Cela est arrivé, mais n'a pas duré longtems ; car bientôt après, elle a fait une tentative pour sortir de la maison par le jardin. Le jardinier lui a refusé la clef, & a cherché Camille, que, par un innocent artifice, elle avoit envoyé le moment auparavant, lui chercher quelque chose de sa toilette.

Le Général y alla avec Camille. Ils la trouvèrent occupée à dresser une échelle contre la muraille. Elle les entendit, elle fit un cri, & laissant l'échelle courir pour les éviter, jusqu'à la grande cascade, où si elle n'avoit été coupée par le Général, il étoit à craindre qu'elle ne se jettât.

Cela nous a tous rempli d'effroi. Elle ne demande qu'une entrevue, une entrevue pour prendre congé ; & elle promet qu'elle sera tranquille. Mais on ne croit pas cela à propos. Cependant le Père Marescotti lui-même croit qu'il

qu'il vaudroit mieux avoir cette complaisance. Si ma Mère avoit insisté, je crois qu'on l'auroit accordé : mais elle est si touchée de ce qu'on l'a blâmée pour avoir permis la dernière entrevue, qu'elle n'a pas voulu presser, quoiqu'elle ait fait entendre qu'elle ne s'y opposoit pas.

— L'infortunée est venue ce matin dans ma chambre en courant... Jeronymo, il s'en ira ; je sai qu'il s'en ira. Tout ce que je demande c'est de le voir ; de lui souhaiter du bonheur ; & de savoir s'il se ressouviendra de moi, quand il sera parti, comme je me souviendrai de lui. N'y pouvez-vous rien faire, Jeronymo ? Ne puis-je le voir une fois ? pas une fois ?

Avant que je pusse répondre, l'Evêque qui la cherchoit, est venu, suivi de Laurana, de qui elle s'étoit dégagée par force, pour venir vers moi.

Laissez-moi seulement prendre congé de lui, Monsieur, a-t-elle dit en se regardant, & se collant autour de mon cou. Il s'en ira ; il s'en ira pour toujours. Est-ce une si grande chose, qu'on me permette de lui dire ; Adieu ; soyez heureux Grandison ! & pardonnez tout le trouble que je vous ai causé ! Qu'est-ce que le libérateur de mon frère a fait ? Qu'est-ce que j'ai fait, pour que je ne sois pas le voir, ni lui moi, seulement pendant un quart d'heure ?

En effet, Monsieur, lui dis-je, on devroit avoir cette complaisance : en vérité on le devroit.

Mon Père en juge autrement, a dit l'Evêque.

Le Comte en juge autrement. J'en juge autrement. Si le Chevalier étoit un homme ordinaire, cela se pourroit. Mais elle est remplie de
ce

ce qui s'est passé à leur dernière entrevue, & de sa conduite envers elle. Il est clair que cela lui a fait du mal.

Une seconde entrevue peut lui ôter ces idées, repliquai-je.

Cher Jeronymo, repliqua-t-il avec un peu de mauvaise humeur, vous voulez toujours être d'un autre avis que tous les autres ! M^e. Beaumont vient demain.

Que m'importe M^e. Beaumont ? dit-elle... Je ne l'aime pas ; elle rapporte tout ce que je dis.

Venez, ma chère ame, lui dit Laurana, vous affligez votre frère Jeronymo. Allons dans votre chambre.

J'afflige tout le monde ; & tout le monde m'afflige ; & vous êtes tous cruels. Quoi ! il s'en ira, vous dis-je. Cela m'impatiente si fort. Et j'ai quelque chose à lui dire. Mon Père ne veut pas me voir. Ma Mère me renonce. Je l'ai cherchée, & elle se cache !... Je suis prisonnière, on me garde, on me maltraite !

Voici ma Mère, dit Laurana ; à présent, ma cousine, il faut que vous alliez dans votre chambre.

Voilà comme elle fait, dit Clémentine. A présent il faut que j'aille en effet !... Ah Jeronymo ! il n'est pas question de dire non !... Mais cela est dur ! bien dur !... Elle commença à fondre en larmes... Je ne veux pas parler, dit-elle, pas même à ma tante. Souvenez-vous en, je me tairai, Madame... Ah mon frère, me dit-elle à l'oreille, ma tante n'est plus ma tante d'autrefois !... Mais chut ! Je ne me plains pas, vous savez !

Je

Je vis par là que Madame Sforza la traitoit sévèrement.

Elle s'adressa à sa tante : Vous n'êtes pas ma Mère ; Madame ; l'êtes-vous ?

Non, mon enfant.

Non ; je ne suis point votre enfant ! Je ne le vois que trop bien. Mais mon frère Giacomo est aussi cruel pour moi que personne. Mais chut, Jeronymo !... Ne me trahissez pas !... A présent que ma tante est venue , il faut que j'aille !... Je voudrois pouvoir m'enfuir loin de vous tous !

On la surprit hier vous écrivant une Lettre. Ma Mère a vu ce qu'elle avoit écrit ; elle en a pleuré. Ma tante l'a prise à ma sœur , dans son sein où elle l'avoit cachée en la voyant venir. Elle a senti cela vivement.

Quand on l'a emmenée dans sa chambre , elle a refusé de parler : elle est allée précipitamment dans son cabinet , & prenant sa bible , elle a tourné plusieurs feuillets avec vivacité. Madame Sforza avoit un livre en main , & se tenoit vis-à-vis de la porte du cabinet , pour observer ce qu'elle feroit. Elle est venue à un passage , où elle s'est arrêtée ;... *Charmant ! a-t-elle dit.* L'Evêque lui avoit donné autrefois quelque teinture de latin... Elle a pris une plume , & de l'encre & a écrit : Vous verrez , Chevalier , la pureté de ses pensées parce qu'elle a omis , & ce qu'elle a choisi du Cantique des Cantiques ch. I. *Ton nom est comme un parfum répandu ; c'est pourquoi les filles t'ont aimé. Tire moi , & nous courrons après toi. Les hommes droits t'ont aimé.*

Ne

Ne prenez pas garde à moi, à ce que je suis brune, car le soleil m'a regardée. Les enfans de ma Mère se sont mis en colère contre moi : ils m'ont mise à garder les vignes ; & je n'ai point gardé la vigne qui étoit à moi.

Déclare moi, où qu'aime mon ame, où tu pais, & où tu fais reposer ton troupeau sur le midi, car pourquoi serois-je comme une femme errante, vers les parcs de tes compagnons ?

Elle a quitté sa plume, & est restée en rêvant, le coude appuyé sur son pupitre, & soutenant sa tête de sa main.

Puis-je voir ce que vous écrivez, ma chère, a dit sa Tante, en s'avancant vers elle. Elle a pris le papier, l'a lu, & la emmenée hors du cabinet, sans opposition, elle se contentoit de soupirer.

Je ne veux plus écrire si en détail, sur un sujet si touchant, mon Grandison.

Ils s'imaginent tous qu'elle sera tranquille, quand elle saura que vous avez quitté Bologne ; & ils appuient leur opinion sur ces mots que je vous ai rapporté ; „ Il s'en ira, vous dis-je, cela „ m'impatiente si fort”... Du moins ils sont résolus de l'essayer. Ainsi, mon cher Grandison, il faut que nous vous permettions de nous quitter. Dieu vous conduise, & vous console aussi bien que nous ! C'est la prière de

Votre éternellement dévoué

JERONYMO

Mr. Grandison n'ayant plus d'esperance de voir l'infortunée Clémentine, partit pour Flo-

Tom. III.

X

ren-

rence, avec la douleur dans le cœur. Il donna ordre là & à Livourne, que les commis & les agens de son ami défunt, Mr. Jervois, préparassent tous les comptes en attendant son retour de Naples: il partit alors pour cette ville, pour faire sa visite au Général.

Il avoit d'autres amis qui le chérissoient, à Sienne, à Ancone, & sur-tout à Rome, & quelques-uns aussi à Naples, dont il vouloit prendre congé avant que de partir pour Paris: il en eut d'autant plus de plaisir à aller voir le Général.

Il arriva à Naples au tems marqué.

Le Général me reçut, dit Mr. Grandison, avec plus de politesse que d'amitié. Vous êtes l'homme du monde le plus heureux; Chevalier, me dit-il, après les premiers complimens, vous échapez aux dangers en les bravant. Je vous assure que j'ai eu bien de la peine à me refuser la satisfaction de vous faire une visite *dans mon goût* à Bologne. J'étois effectivement résolu de le faire, jusqu'à ce que vous avez proposé de me venir voir ici.

J'aurois été bien fâché, lui dis-je, de voir un frère de Mademoiselle Clémentine dans *quelque goût* qui m'auroit dû faire oublier qu'il étoit son frère. Mais avant que de parler d'autre chose, permettez que je vous demande des nouvelles de sa santé. Comment est à présent la plus excellente des femmes?

Vous n'en avez donc rien appris, Chevalier?

Non, Monsieur; mais ce n'est pas faute d'inquiétude. J'ai envoyé trois différens messagers; mais je n'ai rien pu apprendre qui me satisfasse.

Vous

Vous n'apprendrez rien de pareil de moi, non plus.

J'en suis pénétré de douleur. Comment sont le Marquis & la Marquise.

Ne me le demandez pas; ils sont très-malheureux.

J'apprens que mon cher ami, le Seigneur Jeronymo, s'est soumis...

A une cruelle opération, interrompit le Général... Pauvre Jeronymo! il n'a pu vous écrire. Dieu veuille conserver mon frère! Mais, Chevalier, vous n'avez sauvé qu'une moitié de vie, quand vous nous l'avez rendu; nous vous en sommes pourtant obligés.

Je n'ai eu aucune raison de me vanter de cet événement. Monsieur, Je ne m'en suis jamais fait un mérite. C'étoit un pur effet du hazard, qui ne m'a rien coûté. Ce service a été bien exagéré.

Plût au ciel, Chevalier, qu'il eût été rendu plutôt par tout autre!

Par l'événement, Monsieur, j'ai sûrement raison de me joindre à votre souhait.

Il me montra ses tableaux, ses sculptures, & son cabinet de curiosité, pendant qu'on préparoit le dîner; mais plutôt pour faire parade de sa magnificence, & de son goût, que pour me faire plaisir. J'observois même dans sa contenance une froideur qui alloit toujours en augmentant; & il jettoit souvent les yeux sur moi avec une fierté qui marquoit son ressentiment, & non point avec la politesse & la franchise qu'il convenoit qu'il eût envers un ~~Monsieur~~ qui avoit entrepris un voyage d'environ deux cent milles

principalement pour le voir, & pour lui montrer la confiance qu'il avoit en son honneur. Comme cela étoit plus à sa honte qu'à la mienne, j'en avois pitié. Mais ce qui me fit le plus de peine, fut que je ne pus tirer de lui aucune lumière particulière sur la santé d'une personne dont les maux pesoient tant à mon cœur.

Il y eut plusieurs personnes de distinction à dîner : ainsi la conversation fut générale : il témoigna beaucoup d'égards pour moi à sa table, mais c'étoit avec un air de solennité. J'y étois d'autant plus mal à mon aise, que je craignois que la situation de la famille à Bologne ne fût plus malheureuse que quand j'avois quitté cette ville.

Il s'écarta avec moi dans le jardin. Vous passerez au moins une semaine avec moi, Chevalier ?

Non, Monsieur, j'ai les affaires d'un ami défunt à régler à Florence & à Livourne. Je pars demain de grand matin pour Rome, pour me rendre de là en Toscane.

Vous me surprenez, Chevalier, n'êtes-vous pas content de ma réception ?

Je ne puis dire (je suis extrêmement franc) qu'il y ait dans votre Excellence, cet air de honte, & de complaisance, que j'ai eu le plaisir d'y voir d'autres fois.

Par D., Chevalier, j'aurois pu vous aimer plus que tout homme au monde, après ceux de ma famille ; mais j'avoue que je vous vois ici avec plus d'admiration que d'amitié.

Le mot d'*admiration*, Monsieur, peut avoir besoin d'explication. Il se peut que vous admiriez ma confiance ; mais je vous remercie
pour

pour la noble franchise de votre aveu en général.

Par *admiration*, j'entends tout ce qui peut vous faire honneur; j'admire votre bravoure en venant ici, en particulier, & la grandeur d'ame que vous montrates en prenant congé de nous tous. Mais n'aviez-vous pas dessein de m'insulter?

Je voulois vous faire remarquer alors, comme je le fais à présent dans votre propre palais, que vous ne m'aviez pas traité comme mon cœur me disoit que je méritois de l'être. Mais réfléchissant que votre chaleur venoit de la peine de vos parens assemblés, au-lieu de faire à votre question sur mon départ de Bologne, la réponse que vous sembliez attendre, je m'invitai à vous venir voir ici, à Naples, d'une manière qui sûrement ne pouvoit être prise pour une insulte.

J'avoue, Grandison, que vous me déconcertates; j'avois dessein de vous épargner ce voyage.

Etoit-ce le dessein de votre Excellence, quand en mon absence vous me demandates dans mon logis, le lendemain de la visite d'adieu?

Non absolument. J'étois mal à mon aise avec moi-même. Je voulois vous parler: je ne fai ce qui en seroit arrivé. Mais si je vous avois trouvé chez vous, & que je vous eusse proposé de sortir avec moi, auriez-vous répondu à ma demande.

C'est selon que vous l'auriez faite.

Voulez-vous donc y répondre à présent, si je vous vai trouver à Rome, à votre retour pour Florence?

Si c'est une demande à laquelle il convienne de répondre.

Pensez-vous que je vous en voudrois faire d'autre?

Je m'expliquerai, Monsieur. Vous avez conçu contre moi des préjugés sans fondement. Vous sembliez pancher à m'imputer un malheur, qui n'étoit pas, & ne pouvoit être plus grand pour vous, que pour moi. Je connoissois mon innocence. Je savois que j'étois plutôt l'offensé, par les espérances qu'on m'avoit données, & ôtées ensuite, sans qu'il y eût de ma faute. Innocent & offensé qui craindrai-je?... Si j'avois craint, ma crainte auroit pu faire ma perte. Car n'étois-je pas au milieu de vos parens ? étranger ? Si j'eusse voulu vous éviter, le pouvois-je, si vous aviez été résolu à me chercher?... J'aurois mieux aimé me mesurer même avec un ennemi en homme d'honneur, que de l'éviter comme un coupable. Dans mon pays, la loi regarde la fuite comme une confession du crime. Si vous m'aviez fait des demandes auxquelles je n'eusse pas voulu répondre, je vous aurois fait mes représentations : j'aurois pu le faire peut-être aussi tranquillement que je parle à présent : si vous n'aviez pas voulu vous laisser convaincre, je serois resté sur la défensive, mais, pour le monde entier, je n'aurois pas voulu blesser un frère de Clémentine & de Jeronymo, un fils du Marquis, & de la Marquise de Porretta, si j'avois pu l'éviter. Si votre passion m'eut donné quelque avantage sur vous, & que j'eusse pu me rendre maître de votre épée, (car pour l'amour de tous deux, j'aurois refusé le pistolet, si j'en eusse eu le choix) je vous aurois présenté nos deux épées, & ma poitrine ; elle étoit pénétrée auparavant par les maux de la chère Clémentine, & de toute votre famille... Peut-être me serois-je

je contenté de dire, „ Si vous vous croyez offensé, vangez-vous. ” ... Et à présent que je suis à Naples, permettez moi de vous dire, que si contre toutes mes espérances, vous êtes résolu de m'accompagner à Rome ou ailleurs, avec des vûes ennemies, telle, sans y rien changer, sera ma conduite avec vous, si je le puis. Je compterai sur ma propre innocence, & j'espérerai de vaincre par la générosité un homme généreux. Laissons aux coupables à chercher leur sûreté dans la violence & dans le meurtre.

Quelle fierté, dit-il en colère, & immobile, en me mesurant des yeux ; & pourriez-vous espérer un tel avantage ?

Pendant que je serois calme, & résolu de me tenir seulement sur la défensive, pendant que vous seriez emporté, & peut-être téméraire, comme le font ordinairement les agresseurs, je n'en doute pas : mais si j'avois pu éviter de tirer l'épée, sans encourir votre mépris, je ne l'aurois pas tirée : Votre Excellence n'ignore pas sans doute mes principes.

Grandison, je les connois ; & ce qu'on dit généralement de votre adresse & de votre courage. Pensez-vous que j'aurois écouté patiemment les propositions d'alliance, si votre caractère ... Il dit alors plusieurs choses en ma faveur, sur le rapport de gens qu'il estimoit, dont il me nomma quelques-uns.

Mais encore, Grandison, dit-il, cette pauvre fille ! ... Elle n'auroit pu être si éperdument éprise, si quelque manège d'Amant ...

Permettez, Monsieur, que je vous interrompe ... Je ne puis écouter une pareille imputa-

tion. Si on avoit employé de pareils manéges, elle n'auroit pu être si éprise. Ne pouvez-vous considérer votre généreuse sœur comme une fille des deux maisons d'où vous êtes issu? Ne pouvez-vous la voir, comme par le moyen de M^r. Beaumont nous avons été à même de la voir, combattant avec son propre cœur (Pourquoi faut-il que je rapelle un sujet si délicat!) à cause de son devoir & de sa Religion; & résolue de mourir, plutôt que de flatter un seul désir que l'un & l'autre n'autoriseroient pas?... Je ne puis, Monsieur, presser ce sujet; mais il n'y eut jamais de passion plus généreusement combattue. Jamais il n'y eut un homme plus désintéressé, & placé dans de telles circonstances. Rapellez-vous seulement mon départ volontaire de Bologne, malgré les instances de votre famille; & la conduite vraiment grande de votre sœur, dans cette occasion, grande comme elle a paru l'être, quand Madame Beaumont l'amena à avouer ce qui auroit fait ma gloire si j'avois pu former quelques esperances, mais qui fait à présent mon supplice.

En effet, Grandison, elle a toujours eu une ame noble. Nous sommes trop portés peut-être à juger par les événemens, sans regarder aux causes : mais l'accès que vous avez eu auprès d'elle, un homme tel que vous! & que nous avions connu par des circonstances si fort en sa faveur, comme un homme également plein de principes, & de bravoure...

C'est, Monsieur, interrompis-je, juger encore par l'événement. Vous avez vu la Lettre de M^r. Beaumont. Surement vous ne pouvez
avoir

avoir un plus illustre mouvement de magnanimité dans une femme ! Et je vous y renvoie pour la preuve de mon intégrité.

J'ai cette Lettre : Jeronymo me l'a donnée, quand j'ai pris congé de lui, en me disant ;
 „ Grandison vous ira certainement voir à Na-
 „ ples. Je crains votre chaleur. On connoit as-
 „ sez son courage. Toute ma confiance est dans
 „ ses principes. Il ne tirera l'épée que pour sa
 „ défense. Chérifiez ce généreux hôte. Sûre-
 „ ment, mon frère, je puis compter sur votre hos-
 „ pitalité... Lisez cette Lettre avant que de le
 „ voir”... Je ne l'ai pas lue *encore*, continua
 le Général ; mais je la lirai, & dès à présent, si
 vous me le permettez..

Il la prit dans sa poche, s'éloigna de quelques pas, & la lut. Il vint alors vers moi, & me prit la main... J'ai presque honte de moi-même, mon cher Grandison ; j'avouë que j'ai manqué de magnanimité. Tous les maux de notre famille au sujet de cette infortunée fille, étoient devant mes yeux : je vous ai reçu, je vous ai traité, comme en étant l'auteur. Je cherchois à être mécontent de vous : pardonnez moi, & ordonnez tout ce que je puis faire pour vous. J'informerai Jeronymo comment vous m'avez subjugué, avant que j'eusse recours à la Lettre ; mais que j'en ai lu depuis l'article qui rend compte de la passion de ma sœur, & que je voudrois l'avoir lu plutôt avec la même attention. Vous êtes pleinement justifié dans mon esprit : Je suis fier de ma sœur. Cependant je remarque, par cette même Lettre, que la gratitude de Jeronymo a contribué au malheur que nous déplorons :

mais... ne parlons plus de cette infortunée. C'est un tourment pour moi que d'y penser.

Ne puis-je faire une question, Monsieur ?

Non, Grandison, non !... Jeronimo & Clementine font le tourment de mon ame... Mais ils ne font pas plus mal qu'on n'avoit lieu de le craindre... Vous venez à la Cour avec moi, demain : je vous présenterai au Roi.

J'ai déjà eu cet honneur. Je dois partir demain de grand matin. J'ai déjà pris congé de quelques amis que j'ai ici. J'en ai quelques-uns à voir à Rome, que j'ai réservé pour mon retour.

Vous restez avec moi cette nuit ?

C'est mon dessein, Monsieur.

Eh bien, nous rejoindrons la compagnie. Il faut que je fasse mes excuses à mes amis. Votre départ en sera une. Ils vous admettent tous. Ils ont ouï parler de vous : ils se joindront à moi, pour vous engager, s'il est possible, à rester plus longtems.

Nous rejoignons la compagnie.



LETTRE XXXII.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Recevez, ma chère, la treizième Lettre du Docteur, & la dernière qu'il compte de nous donner jusqu'à ce qu'il nous fasse les histoires de M^e. Beaumont, & de Mademoiselle Olivia.

Treizième Lettre du Dr. BARTLET.

Monsieur Grandison partit le lendemain matin.

tin. La conduite du Général à son départ fut beaucoup plus ouverte & plus franche qu'à sa réception.

Monsieur Grandison de retour à Florence, entra dans les affaires de son ami défunt avec la vivacité, & cependant avec la prudence reconnues en lui, quand il se mêle d'une affaire. Il mit chaque chose en train dans moins de jours qu'il n'en auroit coûté de mois à d'autres; car il étoit présent lui-même, dans toutes les occasions, & dans toutes les affaires que sa présence pouvoit accélérer. Il avoit cependant des embarras de la part d'Olivia.

Il avoit sçu, avant que de partir pour Naples, que M^{re} Beaumont étoit allée à Bologne, sur les vives instances de la Marquise. A son retour, ne recevant point de nouvelles du Seigneur Jeronymo, il écrivit à M^{re} Beaumont, la priant de l'informer de l'état de toute la famille, autant qu'elle le jugeroit convenable, & sur-tout de la santé de ce cher ami, dont le silence sur trois Lettres qu'il lui avoit écrites, lui donnoit de mortelles allarmes. Il lui marquoit qu'il partiroit dans peu de jours pour Paris, s'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût être de quelque utilité à la famille, qui avoit actuellement le bonheur de la posséder.

Voici la réponse que Madame Beaumont fit à cette Lettre.

Monsieur,

J'ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Tout va misérablement ici. Les domestiques ont ordre de ne faire que des ré-

ponses générales & fausses, aux informations que l'on vient prendre.

Votre ami, le Seigneur Jeronymo, a passé par une cruelle opération: il a été abandonné des Médecins; mais on commence à esperer, non un entier rétablissement, mais qu'il ne sera pas plus mal qu'avant que d'avoir été réduit à la nécessité de l'opération. Le pauvre homme! Il n'a pas oublié, cependant, sa sœur & vous, quand les remèdes qu'on lui a administré lui ont laissé quelque liberté.

En arrivant ici, je trouvai Mademoiselle Clémentine dans un état déplorable; tantôt en délire, tantôt sombre, & liée.... Deux fois elle leur avoit fait craindre quelque attentat sur elle-même: ils avoient été obligés de lui ôter l'usage des mains.

Ils s'y sont pris extrêmement mal, avec elle: tantôt les caresses, tantôt la sévérité; point de méthode fixe.

Elle souhaitoit ardemment de vous voir, avant que vous quittassiez Bologne. Plusieurs fois elle implora cette faveur à genoux, & promit qu'elle feroit tranquille si on la lui accordoit; mais ils s'imaginoient que leur complaisance irriteroit le mal.

Je les ai blâmé très-franchement de ne l'avoir pas eue, dans le temps où elle souhaitoit si fort de vous voir. Je leur ai dit que les caresses lui auroient probablement fait du bien *alors*.

Quand ils ont sçu que vous étiez parti de Bologne, ils le lui ont dit. Camille m'a fait frémir par la description de la rage & du desespoir qu'elle montra en l'apprenant. Cela fut suivi d'ac-

d'accès de silence , & de la plus profonde mélancholie.

Ils esperoient , quand j'arrivai , que ma compagnie lui feroit de quelque utilité ; mais de deux jours elle ne voulut me regarder , ni écouter ce que je lui pouvois dire. Le troisième jour après mon arrivée , trouvant que les précautions qu'on avoit prises contre elle , lui étoient extrêmement dures , j'obtins , quoiqu'avec bien de la peine , qu'on lui rendît l'usage des mains , & qu'on lui permît de se promener avec moi dans le jardin. Ils m'avoient témoigné leurs craintes par rapport à la pièce d'eau.

Sa Suivante étant à portée , au cas qu'on eût besoin de son secours , je pris insensiblement ce chemin. Elle s'assaya vis-à-vis de la grande cascade , mais ne fit aucun mouvement qui pût me donner quelque crainte. Depuis lors elle m'a témoigné plus d'amitié qu'auparavant. Le jour que j'obtins cette permission , elle me serra plusieurs fois dans ses bras , cachant son visage dans mon sein : il étoit aisé de voir que c'étoit par reconnoissance de ce qu'on lui avoit rendu l'usage de ses mains ; mais elle ne parloit point.

En général elle affecte un profond silence ; cependant je vois , de tems en tems , que son ame est fort agitée. Elle prend une place ; elle s'en lasse ; passe à une autre , & fait ainsi le tour de la chambre.

Elle me fend le cœur : je n'ai jamais vu une plus excellente créature.

Elle a beaucoup de ferveur dans ses dévotions , & autant d'assiduité que jamais ; elle garde toutes ses bonnes habitudes ; cependant d'autres fois elle fait de grands écarts.

Souvent elle vous écrit ; mais quand on lui enlève sans qu'elle l'aperçoive ce qu'elle a écrit, elle ne s'en informe pas ; elle prend une nouvelle feuille , & recommence.

Quelquefois elle peint : mais ses sujets sont ordinairement des Anges & des Saints. Elle considère souvent une carte des Iles Britanniques , & de tems en tems elle souhaite d'être en Angleterre.

Madame Juliana Sforza demande instamment qu'on la lui laisse mener à Urbino , ou à Milan , où elle a aussi un beau palais ; mais j'espère qu'on ne la lui accordera pas. Cette Dame fait profession de l'aimer , mais on ne peut pas lui ôter ses idées de sévérité , qui ne réussissent jamais avec Clémentine.

Il me sera impossible de rester longtems avec elle. Le desordre d'une ame si excellente me pénètre profondément. Si je pouvois lui faire quelque bien , ou quelque plaisir , je me priverois volontiers de la compagnie de mes chers amis de Florence ; mais je suis persuadée , & je leur ai dit qu'une seule entrevue avec vous serviroit plus à tranquilliser son esprit , que toutes les méthodes qu'ils ont suivies jusqu'à présent.

J'espère , Monsieur , de vous voir avant que vous quittiez l'Italie. Il faudra , je crois , que ce soit à Florence , & non pas à Bologne : il est bien généreux à vous de proposer le dernier.

J'ai été une semaine ici , jusqu'à présent sans espérance. Les Médecins qu'ils ont consulté , sont tous pour les méthodes sévères , & pour une étroite diète ; le premier , je crois , par complaisance pour quelques-uns de la famille : elle se soucie d'ailleurs si peu de prendre de la nourriture

riture, & c'est si sobrement, quand elle en prend, qu'il n'est guères nécessaire de prescrire un régime. Elle buvoit très - rarement autre chose que de l'eau.

Depuis quelques jours, & peut-être que cela tiendra, elle s'assied souvent dans certains endroits, regarde fixement, comme si elle écoutoit quelqu'un. Quelquefois elle sourit, & paroît contente, elle semble regarder quelqu'un, & parle Anglois. Quoique je n'aie pas été présente dans ces momens, je ne doute pas que son imagination dérangée ne lui présente alors son maître lui enseignant cette langue.

Vous avez souhaité des détails, Monsieur, en voilà, mais aux dépens de mes yeux. Et je ne m'étonnerai pas si votre cœur plein d'humanité souffre de mon triste récit.

Dieu vous protège, & vous benisse dans tout ce que vous entreprenez !

HORTENSE BEAUMONT.

Madame Beaumont resta encore douze jours à Bologne, & quitta la malheureuse Clémentine.

En prenant congé, elle lui demanda ses ordres... Aimez moi, lui dit-elle, & ayez pitié de moi : en voilà un ; un autre, ajouta-t-elle tout bas, vous verrez peut-être le Chevalier, quoique je ne doive pas le voir... Dites lui, que sa pauvre Clémentine est quelquefois bien malheureuse !... Dites lui qu'elle se réjouira d'être assise à côté de lui dans le ciel... Dites lui, que je déclare qu'il n'y peut aller, tout honnête homme qu'il est, tant qu'il ferme les yeux à la vérité... Dites lui, que je trouverai fort obligeant de sa part, qu'il ne pense pas à se marier, jusqu'à ce qu'il m'en avertisse, & qu'il

qu'il puisse m'assurer que la Dame qu'il épouseroit l'aimera autant qu'une autre l'auroit aimé... O Madame Beaumont ! si le Chevalier Grandison épousoit une femme indigne de lui, quelle honte ne feroit-ce pas pour moi !

Monsieur Grandison avoit cependant préparé tout pour son voyage à Paris. L'ami qu'il honoroit de son affection, étoit revenu du Levant, & de l'Archipel. A la requête de son Patron, il y avoit accompagné Mr. Beauchamp, ami chéri de tous les deux ; & en le quittant, il s'étoit engagé à continuer, par Lettres, le sujet de leurs conversations ordinaires, & de lui envoyer tous les détails qu'il pourroit savoir sur les sentimens & la conduite de Mr. Grandison en chaque occasion ; Mr. Beauchamp se le proposant comme un modèle, pour se rendre digne des Lettres de recommandation qu'il lui avoit données, pour tous ceux avec qui il avoit cru devoir se lier, pendant qu'il étoit dans les lieux où Mr. Beauchamp avoit dessein d'aller.

Monsieur Grandison laissa son aimable pupille, Miss Jervois, à la personne qu'il avoit si fort honorée de sa confiance ; demandant l'assistance de M^{re}. Beaumont, qui promit obligeamment ses soins, & tint sa promesse avec cette bonté qui la distingue.

Il offrit alors à l'Evêque d'aller à Bologne encore une fois ; mais cela n'ayant pas été accepté, il partit pour Paris.

Bientôt après, la mort de son Père le rapella en Angleterre ; & au bout de quelques semaines il fit revenir sa pupille & son ami.

Mais, vous direz, ma bonne Miss Byron, que je n'ai pas pleinement répondu à votre dernière

nière demande ; touchant la présente situation de l'infortunée Clémentine.

Je vous en instruirai en peu de mots.

Quand on fut certainement que Mr. Grandison avoit quitté l'Italie , la famille de Bologne commença à souhaiter qu'on eût permis l'entrevue si fort souhaitée par cette pauvre Dame : & quand ils furent ensuite qu'il avoit passé en Angleterre , pour prendre possession des biens de son Père , l'idée de cette distance , rendue plus vive par celle des mers qui étoient entre eux , ajouta encore à leurs regrets.

On fit voyager la pauvre Dame , pour essayer si le mouvement apporteroit quelque repos à son esprit : l'entrevue avec Mr. Grandison étoit toujours son premier souhait.

Ils la menèrent à Urbino , à Rome , à Naples , à Florence , à Milan , à Turin.

J'ignore s'ils lui faisoient espérer que c'étoit pour trouver Mr. Grandison ; mais il est certain qu'elle comptoit de le voir au bout de chaque voyage ; & pendant qu'elle étoit en route , elle étoit plus tranquille , peut-être dans cette espérance.

La Marquise étoit quelquefois de la partie. On croyoit que le changement d'air , & le mouvement , étoient bons aussi pour sa santé. Sa cousine Laurana étoit de toutes ces courses ; & quelquefois aussi M^r. Sforza : ils étoient escortés ordinairement par les Seigneurs Sebastiano , & Juliano.

Mais depuis quelques mois , on a discontinué ces voyages. La jeune Dame les accuse de la tromper par de vaines espérances. Elle est impatiente , & a fait deux tentatives pour s'échapper de leurs mains.

Par

Par cette raison , elle est étroitement renfermée , & gardée.

Ils l'ont mise une fois dans un couvent , par l'avis de Madame Sforza , seulement pour faire un essai. Elle n'y étoit pas mal à son aise : mais cela s'étant fait à l'insu du Général , il en a été fâché par des raisons que je ne puis imaginer , & l'a fait sortir tout de suite.

Elle a plus que jamais la fantaisie de voir encore une fois son maître , son ami , son Chevalier. Ils ont eu tort sûrement , s'ils l'ont fait voyager avec une telle espérance , parce qu'ils ont entretenu par là son ardeur pour une entrevue. Si elle pouvoit seulement le voir une fois , dit-elle , & lui dire avec quelle cruauté on l'a traitée , elle seroit contente. Il en auroit pitié , sûrement , dit-elle , quoique personne d'autre n'en ait.

L'Evêque a écrit pour supplier sir Charles de leur faire encore une visite à Bologne.

Je m'en remets à mon Patron , mes Dames , pour vous communiquer sa résolution à ce sujet. Je n'ai vu qu'un moment les Lettres qui l'ont si fort remué.

Ce n'est que depuis quelques jours qu'on lui a fait directement cette prière. On avoit demandé auparavant si supposé qu'on la fit , elle seroit accordée ? Et Camille avoit écrit une fois , comme aiant ouï dire qu'on souhaitoit la présence de sir Charles.

En attendant , la pauvre Dame , à ce qu'ils craignent , tombe dans une consommation. Le Comte de Belvédère , cependant , l'adore encore. Le désordre de son esprit étant imputé principalement à une mélancolie religieuse , & quelques-

ques-uns de ses écarts particuliers n'étant pas généralement connus, le Comte qui a de la piété lui-même, a compassion d'elle, & déclare qu'il s'exposeroit à tous les risques, si la famille veut la lui donner : il fait cependant qu'elle préféreroit le Chevalier Grandison à tous les hommes du monde, si l'on pouvoit lever la difficulté de la Religion, & il applaudit généreusement à la préférence qu'elle donne à sa foi, sur son amour.

Le Seigneur Jeronymo est dans un triste état : sir Charles lui écrit souvent avec la tendresse que mérite ce cher ami. Il devoit se soumettre à une autre cruelle opération, le lendemain du départ des Lettres de Bologne, & le succès en étoit fort douteux.

Avec quelle noble fermété sir Charles ne se soutient-il pas sous le poids de tant de maux ! Car ceux de ses amis ont toujours été les siens. Mais son cœur en saigne en secret. Un cœur sensible est un bien, dont celui qui l'a, ne voudroit pas être privé ; il est un gage presque assuré de l'innocence ; puisqu'un cœur capable de partager les maux des autres, ne peut leur en faire volontairement.

Je crois, ma bonne Miss Byron, que j'ai à présent satisfait à vos ordres autant que je l'ai pu, sur ce qui regarde la malheureuse Clémentine & sa famille. Je renverrai, s'il vous plait, ce qui regarde Olivia, & M^e. Beaumont, (deux Dames d'un caractère bien différent) parce que j'ai beaucoup de Lettres à écrire.

Permettez moi, Mesdames, & Milord, après avoir si fort contribué à vous affliger, de vous renvoyer pour la consolation dans tous les maux de cette vie, soit qu'ils regardent les autres ou nous

nous-mêmes, à ces motifs qui peuvent seuls donner un vraie soulagement à une ame raisonnable. Cette scène mortelle, quoiqu'exposée à bien des maux, est fort courte; & l'heure s'avance à grand pas qui débrouillera tous les embarras des affaires humaines, & où tous les chagrins qui ont leur source dans la vertu, seront changés en joie; où toutes les ames vertueuses seront unies par les mêmes intérêts, & la même félicité.

Permettez moi de me dire, ma bonne Miss Byron, & vous, Milord, Lady L., & Miss Grandison,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

AMBROISE BARTLET.

Excellent Docteur Bartlet! Que cet avis est digne de lui! Mais ne croyez-vous pas, Lucy, que le Docteur y a particulièrement en vue votre pauvre Harriet? Cet homme généreux veut la consoler, & l'instruire en même tems. Je tâcherai d'en profiter. Accordez moi vos prières, mes chers parens, afin que mes efforts puissent réussir.

Nous ne nous étonnons plus que sir Charles ne fut pas empressé à nous faire connoître une situation si embarrassante pour lui, & si enveloppée de nuages & d'incertitude. Mais quel que puisse être l'événement, vous, Lucy, & vous, tous mes chers parens, vous ne me connoîtrez jamais sans doute sous d'autre nom que celui de

HARRIET BYRON.

Fin du troisième Volume.

